

JASPER FFORDE

# Sauvez Hamlet !

ROMAN



Fleuve  
Noir

JASPER FFORDE

# Sauvez Hamlet !

ROMAN



Fleuve  
Noir

# Jasper Fforde

## Sauvez Hamlet !

Thursday Next – 4

Traduit de l'anglais par Roxane Azimi



*Hérétiques – créateurs de livrels indépendants.*

À Maddy, Rosie Jordan et Alexander

*Avec tout mon amour*

Avril 2004

# Sommaire

## [Personnages](#)

- [1](#) Un Minotaure crétois au Nebraska
- [2](#) Home Sweet Home
- [3](#) Questions directes à esquiver
- [4](#) Une ville comme Swindon
- [5](#) Hamelette au fromage
- [6](#) Les OpSpecs
- [7](#) Les détectives littéraires
- [8](#) Le temps n'attend pas
- [9](#) Les Éradications Anonymes
- [10](#) Mrs. Tiggywinkle
- [11](#) La grandeur de St Zvlkx
- [12](#) Spike et Cindy
- [13](#) Milton
- [14](#) L'Excusarium™
- [15](#) Rencontre avec le P.-D.G.
- [16](#) Le soir même
- [17](#) L'empereur Jark
- [18](#) L'empereur Jark : le retour
- [19](#) Il faut sauver Willy
- [20](#) Chimères et Neandertals
- [21](#) Victoire sur le Victory
- [22](#) Roger Kapok
- [23](#) Mamie Next
- [24](#) À la maison
- [25](#) Difficultés pratiques liées à un retour d'éradication
- [26](#) Petit déjeuner avec Mycroft
- [27](#) Drôle de bordel sur la M4
- [28](#) La station-service de Dauntsey
- [29](#) Le Chat anciennement du Cheshire
- [30](#) Le pays des Neandertals
- [31](#) Le briefing
- [32](#) Zone 21 : l'Élan
- [33](#) Shgakespeafe
- [34](#) St Zvlkx et Cindy
- [35](#) Le jour même
- [36](#) Kaine contre Next
- [37](#) L'avant-match
- [38](#) Le SuperArceau 88
- [39](#) Mort subite
- [40](#) Deuxième première personne
- [41](#) La mort vous va si bien
- [42](#) Explications
- [43](#) Convalescence
- [44](#) Le rideau tombe

# Personnages

**Thursday Next** : ancien agent du service des détectives littéraires de Swindon (OS-27), actuellement chef de la Jurifiction, la police interne des livres dont le rôle consiste à veiller sur la pérennité de la parole écrite.

**Friday Next** : fils de Thursday âgé de deux ans.

**Mamie Next** : pensionnaire du Home du Crépuscule géré par Goliath. Âge : cent dix ans. Ne peut pas mourir tant qu'elle n'a pas lu les dix classiques les plus ennuyeux.

**Wednesday Next** : la mère de Thursday. Réside à Swindon.

**Landen Parke-Laine** : le mari de Thursday, qui a cessé d'exister depuis son éradication en 1947 par le groupe Goliath, décidé à faire chanter Miss Next.

**Mycroft Next** : l'oncle de Thursday. Inventeur, dernier domicile connu : le contexte de la série Sherlock Holmes où il coule une retraite paisible. Créateur entre autres choses du Portail de la Prose et du détecteur de sarcasmes. Marié à **Polly**.

**Colonel Next** : sorte de chevalier errant voyageant dans le temps, il fut éradiqué par la ChronoGarde, la police temporelle. Néanmoins, il est toujours là et rend visite à Thursday de temps à autre.

**Chat, anciennement du Cheshire** : originaire du Pays des Merveilles, aujourd'hui conservateur de la Grande Bibliothèque. Et agent à la Jurifiction.

**Pickwick** : dodo domestique avec un pois chiche dans le crâne.

**Bowden Cable** : détective littéraire, collègue de Thursday.

**Victor Analogy** : patron des détectives littéraires de Swindon.

**Braxton Hicks** : commissaire divisionnaire à la tête des services des Opérations Spéciales de Swindon.

**Daphne Farquitt** : romancière dont le talent est inversement proportionnel au chiffre des ventes.

**Groupe Goliath** : vaste multinationale dénuée de scrupules et qui cherche à régner sur la planète.

**Commandant Trafford Bradshaw** : héros populaire d'une série de romans d'aventures des années vingt – aujourd'hui épuisée – pour un public de jeunes lecteurs, et membre éminent de la Jurifiction.

**Mrs. Melanie Bradshaw** : gorille, mariée au commandant Bradshaw.

**Mrs. Tiggywinkle, empereur Jark, la Reine Rouge, Falstaff, Vernham Deane** : agents à la Jurifiction, tous hautement qualifiés.

**Yorrick Kaine** : homme politique et magnat de l'édition. Également chancelier d'Angleterre, tendance extrême droite, en passe de devenir dictateur. Personnage de fiction et ennemi juré de Thursday Next.

**Président George Formby** : président octogénaire de l'Angleterre, fermement opposé à Yorrick Kaine et aux idées qu'il défend.

**Pays de Galles** : une république socialiste.

**Lady Emma Hamilton** : compagne de l'amiral Horatio lord Nelson et poivrote. Affligée par la mort inexplicable de son époux au début de la bataille de Trafalgar. Loge dans la chambre d'amis chez Mrs. Next.

**Hamlet** : prince danois avec un penchant pour la procrastination.

**OpSpecs** : abréviation d'Opérations Spéciales, agence gouvernementale chargée de gérer tout ce qui n'est pas du ressort de la police ordinaire. Depuis le voyage dans le temps jusqu'au bon goût.

**Bartholomew Stiggins** : couramment appelé Stig. Neandertal artificiellement régénéré, chef d'OS-13 à Swindon, service responsable d'espèces régénérées telles que mammoths, dodos, tigres à dents de sabre et chimères.

**Chimère** : toute « forme de vie non-évoluée » créée sans autorisation par les généticiens du dimanche. Illégale et détruite sans merci.

**St Zvlkx** : saint du XIII<sup>e</sup> siècle dont les « Révélation » ont la curieuse tendance à se réaliser.

**SuperArceau** : finale du championnat de la Fédération Mondiale de Croquet. Souvent violent, toujours controversé.

**Lola Vavoum** : actrice qui ne figure pas dans ce roman, mais qui en vertu d'une clause contractuelle doit apparaître dans la distribution.

**Minotaure** : mi-homme, mi-taureau, fils de Pacinbaé, reine de Crète. Évadé de captivité et partant considéré

**IMMOTAUS** : un homme, un lauréat, fils de Tasiptac, reine de Crète. Evade de captivité et partant considéré comme un Saute-Page. Domicile actuel inconnu.

# 1

## Un Minotaure crétois au Nebraska

**La Jurifiction** est le nom donné à l'institution qui exerce la police à *l'intérieur* des livres. Forts du service des renseignements du Grand Central du Texte, les agents de la Jurifiction travaillent sans relâche au maintien de la continuité narrative dans tous les livres existants, mission quelquefois ingrate. Le plus souvent, ils ne peuvent compter que sur leurs ressources personnelles pour tenter de concilier le projet initial de l'auteur avec les attentes des lecteurs dans le cadre strict et largement inutile des règles bureaucratiques édictées par le Conseil des Genres. Moi qui ai dirigé la Jurifiction pendant plus de deux ans, j'ai toujours été frappée par la diversité des tâches : un jour, il fallait convaincre Darcy, maladivement timide, de sortir des toilettes, et le lendemain, je devais déjouer les plans des Martiens prêts à envahir pour la énième fois *Barnaby Rudge*. C'était un défi permanent, aux multiples rebondissements. Mais une fois que l'étrange et l'insolite devient monnaie courante, c'est l'ordinaire qui finit par vous manquer.

THURSDAY NEXT  
*Chroniques de la Jurifiction*

Le Minotaure nous créait des problèmes qui dépassaient largement son importance littéraire. Tout d'abord, il s'était évadé du livre-prison *L'Épée des Zénobiens*, un roman de fantasy, pour nous mener en bateau de récit en récit. Toutes les tentatives de le capturer se révélaient vaines. La créature mythologique, mi-homme mi-bête, fils de la reine crétoise Pasiphaé, avait été repérée dans *Au Galop !* un mois seulement après son évasion. Comme, à l'époque, nous tenions encore à le prendre vivant, nous lui avons injecté à l'aide d'une fléchette une petite dose de Grossefarce. En principe, il suffisait de suivre à la trace les tartes à la crème et autres collisions avec un lampadaire survenant dans les livres pour arriver jusqu'au monstre cannibale. Il s'agissait d'un procédé expérimental qui, malheureusement, se solda par un échec retentissant. Outre la fameuse réplique de Lafeu à propos de la crème anglaise dans *Tout est bien qui finit bien* et l'absurde épisode de la chaise à roulette dans *Pickwick*, on ne releva pas grand-chose. Soit la Grossefarce n'était pas assez forte, soit elle avait été désamorcée par l'aversion innée du Monde des Livres pour les gags visuels.

Quoi qu'il en soit, nous le cherchions toujours deux ans plus tard dans les romans-westerns, parmi les troupeaux de bétail où le Minotaure se sentait le plus à l'aise. Ce fut ainsi que le commandant Bradshaw et moi-même arrivâmes au sommet de la page soixante-treize d'un obscur roman populaire des années trente intitulé *La Mort au ranch Double X*.

— Qu'en dites-vous, ma grande ? demanda Bradshaw dont le casque colonial et le costume de safari étaient parfaits pour les étés chauds du Nebraska.

Il avait une bonne tête de moins et quarante ans de plus que moi. Sa peau tannée et sa moustache blanche comme neige étaient un héritage de longues années en Afrique coloniale ; il était le héros d'une série de vingt-trois romans dont la dernière publication remontait à 1932 et la dernière lecture à 1963. Contrairement à la plupart des personnages de fiction, le commandant Bradshaw ne se définissait pas en termes de popularité. Après une existence tumultueuse et entièrement fictive passée à défendre l'Afrique de l'Est contre une horde d'ennemis improbables et à tuer tous les animaux possibles et imaginables, il jouissait à présent d'une retraite bien méritée et était très demandé à la Jurifiction, où sa bravoure et sa connaissance du Monde des Livres constituaient un atout inestimable.

Il désignait un panneau défraîchi qui indiquait la proximité d'une bourgade au nom optimiste de Providence, 2 387 habitants.

La main en visière, je regardai autour de moi. Un tapis de sauge s'étendait à perte de vue, jusqu'aux montagnes distantes d'une petite dizaine de kilomètres. L'aspect répétitif de la végétation trahissait ses racines fictionnelles. La nature chaotique du monde réel composée de paysages doucement vallonnés, de forêts et de haies cédait la place ici à un ordre fondé sur les descriptions initiales de l'auteur. Dans le monde imaginaire où j'avais élu domicile, une forêt comptait seulement huit arbres différents, une plage cinq galets différents, un ciel douze nuages différents. Une haie se répétait tous les cinq mètres, une chaîne de montagnes tous les six sommets. Au début, ça ne m'avait pas gênée, mais après avoir vécu deux ans dans l'univers de la fiction, je me languissais d'un monde où chaque arbre, chaque



rocher, chaque colline, chaque nuage avait sa propre forme et son identité. Et les couchers de soleil. C'était ce qui me manquait le plus. La meilleure des descriptions était toujours en deçà de la réalité. J'avais envie de revoir les délicates nuances du ciel, au moment où le soleil descend sur l'horizon. Du rouge à l'orange, au rose, au bleu, à l'indigo, au noir.

Haussant un sourcil, Bradshaw me lança un regard interrogateur. En tant qu'« Homme à la Cloche » – à la tête de la Jurifiction –, je n'avais pas à me rendre sur le terrain, mais le travail administratif n'avait jamais été ma tasse de thé, et il était important de capturer le Minotaure. Il avait tué l'un des nôtres... on avait donc un compte à régler.

La semaine précédente, nous avons exploré sans succès six épopées de guerre civile, trois récits de pionniers, vingt-huit westerns de premier ordre et quatre-vingt-dix-sept histoires courtes d'une qualité douteuse avant de nous retrouver dans *La Mort au ranch Double X*, aux confins de ce qu'on pouvait considérer comme une prose potable. Dans chacun de ces livres, nous avons fait chou blanc. Pas de Minotaure, même pas le moindre relent, or croyez-moi, des relents, il en dégage.

— Une possibilité ? s'enquit Bradshaw en montrant le panneau de Providence.

— On peut toujours essayer.

Je chaussai une paire de lunettes noires et consultai ma liste de cachettes potentielles pour un Minotaure.

— Si on ne trouve rien, on s'arrêtera pour déjeuner avant de passer dans *Terreur à l'Ouest*.

Hochant la tête, Bradshaw ouvrit la culasse de son fusil de chasse pour y glisser une cartouche. C'était une arme conventionnelle, mais les munitions ne l'étaient pas du tout. Notre position dans les forces de l'ordre nous donnait un accès autorisé à la technologie abstraite. Un coup de dégommeur, et le Minotaure serait réduit aux composants de base de son existence fictive : du texte et une brume bleutée... tout ce qui reste quand on tranche les liens entre signifiant et signifié. Et ne parlons pas de cruauté ; au dernier recensement du Bestiaire, on avait inventorié plus d'un million de minotaures quasi identiques, bien à l'abri dans les centaines de livres, d'illustrés et d'urnes qui le représentaient. Le nôtre était différent. C'était un fugitif. Un Saute-Pages.

Bientôt, les bruits d'une petite ville de colons nous parvinrent aux oreilles. Un nouveau chantier était en cours, et le martèlement ponctuait le cliquetis des sabots, le crissement des harnais et le grincement des roues de chariots sur la terre battue. L'écho métallique du marteau du forgeron se mariait aux bribes du psaume chanté par le chœur dans une église en bardeaux, et le tout se perdait dans le brouhaha ambiant. Arrivés à l'angle de la pension pour chevaux Eckley, nous risquâmes un coup d'œil dans la grand-rue.

Providence, telle que nous la voyions maintenant, vivait paisiblement sa vie en attendant l'apparition du personnage principal, d'ici deux pages. Comme il n'était pas question de débarquer en pleine narration pour nous retrouver *mêlés* à l'intrigue, et que par ailleurs le Minotaure évitait de se manifester pendant le récit de peur d'être découvert, notre seule chance résidait dans un contexte comme celui-ci. Et si, pour une raison ou une autre, la narration se rapprochait, le Détecteur de Proximité Narrative que j'avais dans ma poche donnerait l'alerte. Nous pourrions nous cacher, le temps que ça s'éloigne.

Un cheval passa au trot ; la banquette en bois qui courait le long du saloon craqua sous nos pas. Devant les portes battantes, j'arrêtai Bradshaw juste au moment où un poivrot se faisait jeter dehors. Le barman apparut, s'essuyant les mains sur un torchon.

— Et ne reviens pas, hein, tant que t'auras pas payé ! glapit-il, nous lorgnant soupçonneusement du coin de l'œil.

Pendant que Bradshaw surveillait les alentours, je lui montrai ma plaque de la Jurifiction. Il y avait un peu trop de tireurs dans les westerns ; au moment de l'inauguration du genre, le nombre requis n'avait pas été clairement spécifié sur le bordereau de commande. Du coup, on avait quelquefois jusqu'à vingt-neuf fusillades en une heure.

— Jurifiction, annonçai-je. Lui, c'est Bradshaw, moi, c'est Next. Nous recherchons le Minotaure.

Le barman me toisa avec froideur.

— M'est avis que vous vous êtes trompée de genre, camarade.

Dans un livre, tous les personnages ou Génériques sont classés de A à D, et de un à dix. Les A font les Gatsby et les Jane Eyre ; les D, la piétaille qui compose la foule. Le barman, vu qu'il avait des répliques à lui, devait être un C-2. Suffisamment futé pour nous répondre, mais pas assez pour avoir une personnalité.

— Il se peut qu'il utilise le nom de Norman Johnson, poursuivis-je, lui montrant une photo. Grand, un corps d'homme, une tête de taureau, friand de chair humaine ?

Le barman examina la photo et secoua lentement la tête.

— Je peux rien pour vous.

— Et des manifestations de Grossefarce ? demanda Bradshaw. Un gant de boxe qui jaillit d'une boîte, quelqu'un qui se prend un poids de seize tonnes sur la tête, des choses comme ça ?

Le barman s'esclaffa.

— Je n'ai vu aucun poids tomber sur qui que ce soit, mais paraît que l'autre mardi, le shérif s'est reçu une poêle à frire en pleine poire.

Bradshaw et moi échangeâmes un regard.

— Où trouve-t-on le shérif ?

Suivant les indications du barman, nous longeâmes la banquette et dépassâmes une échoppe de barbier et deux chercheurs d'or grisonnants qui baragouinaient l'authentique langage des pionniers. J'arrêtai Bradshaw à l'entrée d'une ruelle. Il y avait une fusillade, ou du moins il y *aurait* eu une fusillade, si les tireurs ne s'étaient pas disputés sur le temps alloué à leurs échauffourées respectives. Les deux équipes – deux hommes vêtus de couleurs claires et deux autres en noir, avec des ceinturons ornés de rangées de cartouches brillantes – étaient en train de se chamailler sur leurs créneaux horaires sous l'œil inquiet de deux demoiselles identiques. Le maire intervint pour leur dire que s'ils continuaient à se quereller, ils seraient *tous* interdits de fusillade et devraient revenir le lendemain. Du coup, ils acceptèrent à contrecœur de le jouer à pile ou face. Les gagnants foncèrent dans la grand-rue pendant que tout le monde courait obligeamment se mettre à l'abri. Ils se firent face, la main sur la crosse de leur colt 45, à vingt pas de distance. Deux déflagrations plus tard, l'un des hommes en noir s'effondra dans la poussière, sous l'œil impassible de son adversaire dont le coup de feu avait seulement soufflé le chapeau. Sa belle se jeta à son cou tandis qu'il rengainait son revolver d'un geste théâtral.

— C'est n'importe quoi, marmonna Bradshaw. Rien à voir avec le véritable Ouest !

Écrit en 1908, *La Mort au ranch Double X* se situait en 1875. L'écart étant faible, on aurait pu croire que la vérité historique serait d'autant plus respectée. Que nenni. La plupart des westerns avaient tendance à enjoliver l'image de l'Ouest. Dans le *vrai* Ouest, une fusillade était chose rarissime, toucher quelqu'un à distance avec un colt 45 était pratiquement impossible : dans les années 1870, la poudre provoquait énormément de fumée ; deux coups de feu dans un bar bondé vous faisaient tousser... et vous rendaient quasiment aveugle.

— La question n'est pas là, répondis-je tandis qu'on emportait le cadavre. La légende est toujours plus lisible, et puis, n'oubliez pas que nous sommes dans un roman populaire : la mauvaise prose est bien plus abondante que la bonne, et il serait vraiment trop beau que notre ami taurin se cache dans Zane Grey ou Owen Wister.

Nous passâmes devant l'hôtel Majestic, où une diligence nous doubla dans un nuage de poussière, le cocher faisant claquer son long fouet au-dessus de la tête des chevaux.

— Par là, fit Bradshaw en indiquant la bâtisse d'en face dont la façade en brique tranchait sur la rue en bardeaux.

Au-dessus de la porte, il était écrit « Shérif ». Nous traversâmes rapidement. Notre tenue vestimentaire détonnait parmi les robes longues, capotes, culottes de cheval, gilets, ceinturons et bottines à lacets. Seuls les agents en mission permanente prenaient la peine de s'habiller en costume d'époque, mais comme c'étaient souvent des personnages de westerns qui patrouillaient à l'intérieur de leurs propres livres, ils n'avaient même pas besoin de se chercher un déguisement.

Nous frappâmes et entrâmes. Il faisait sombre là-dedans après l'éclatant soleil du dehors, et nous clignâmes des yeux avant de nous habituer au manque de lumière. Sur notre droite, il y avait un tableau d'affichage tapissé d'avis de recherche : ils ne concernaient pas seulement le Nebraska, mais le Monde des Livres en général. Une notice jaunie offrait trois cents dollars à quiconque fournirait des informations sur le Grand Martin. Une cafetière en émail ébréché trônait sur un fourneau en fonte, et sur le mur de gauche, il y avait un râtelier d'armes. Un gros chat tigré était vautré sur une commode. Au fond de la pièce, on apercevait des cellules grillagées ; l'une d'elles était occupée par un ivrogne qui ronflait bruyamment sur la banquette. Le bureau était jonché de dossiers : circulaires administratives de l'État du Nebraska, amendements aux lois narratives du Conseil des Genres, bulletin d'information de la société des carillonneurs et catalogue Sears/Roebuck de vente par correspondance ouvert à la page « articles de luxe ». Il y avait aussi, sur ce bureau, une paire de bottes élimées avec, au-dedans, des pieds appartenant au shérif. Les habits du shérif, à dominante noire, avaient bien besoin d'être lavés. Une étoile en étain était épinglée au revers de sa veste et, de son visage, on ne distinguait qu'une large moustache grise émergeant de sous le bord de son stetson. Il dormait à poings fermés, se balançant sur les pieds arrière d'une chaise qui craquait au rythme de ses ronflements.

— Shérif ?

Pas de réponse.

— SHÉRIF !

Réveillé en sursaut, il voulut se lever, perdit l'équilibre et bascula en arrière. En tombant, il heurta la commode sur laquelle il y avait un broc d'eau. Le broc se renversa sur le shérif qui, trempé, poussa un rugissement. Affolé par le bruit, le chat miaula et grimpa aux rideaux, lesquels s'écroulèrent avec fracas sur le fourneau ; le café se répandit, et la toile sèche comme de l'amadou prit feu. Je me précipitai et trébuchai contre le bureau ; le revolver chargé du représentant de l'ordre tomba à terre et le coup partit, coupant l'attache de la tête d'élan empaillée qui atterrit sur Bradshaw. On était là, tous les trois... moi essayant d'éteindre le feu, le shérif tout mouillé, et Bradshaw se cognant

Bradshaw. Oh était là, tous les fois... moi essayant d'empêcher le feu, le sheriff tout mouillé, et Bradshaw se cognait aux meubles pendant qu'il s'efforçait de se débarrasser de la tête d'élan. C'était exactement ce qu'on cherchait : un accès inopiné et totalement incongru de Grossefarce.

— Désolée, shérif, marmonnai-je, contrite, après avoir éteint l'incendie, défait Bradshaw de son élan et aidé le bonhomme ruisselant d'eau à se remettre debout.

Il était grand, plus d'un mètre quatre-vingts, avec un visage buriné et des yeux bleu glacier. Je lui présentai ma plaque.

— Thursday Next, chef de la Jurifiction, et voici mon coéquipier, le commandant Bradshaw.

Le shérif se détendit et parvint même à sourire faiblement.

— J'avions cru que c'était encore eux, les Baxter.

Il rajusta ses habits et s'essuya les cheveux avec un torchon à l'emblème des « Lupanars de Dawson City ».

— Ben, j'suis drôlement content que ça soit pas eux. La Jurifiction, hein ? Ça fait un sacré bout de temps qu'on vous a pas vus dans les parages... la ferme, Howell.

L'ivrogne, Howell, s'était réveillé et réclamait un godet pour se « remettre d'aplomb ».

— Nous recherchons le Minotaure, expliquai-je au shérif en lui montrant la photo.

Il frotta pensivement sa barbe de trois jours.

— Jamais vu ce bestiau, ma p'tite dame.

— Nous avons des raisons de croire qu'il est passé récemment par votre bureau : il a été marqué avec de la Grossefarce.

— Ah ! dit le shérif, justement, j'me demandions... Howell et moi, on n'arrête pas de se prendre des pelles... pas vrai, Howell ?

— Je veux, mon neveu, acquiesça l'ivrogne.

— Il peut se présenter sous un déguisement et sous un faux nom, hasardai-je. Norman Johnson, ça ne vous dit rien ?

— J'vois pas. Des Johnson, on en a vingt-six par ici, mais des C-7... y sont pas assez importants pour porter un prénom.

Je dessinai un stetson sur la photographie du Minotaure, puis rajoutai une liquette, une veste et un ceinturon.

— Oh ! fit le shérif qui sembla le reconnaître d'un seul coup. Celui-là !

— Savez-vous où il est ?

— Pour sûr. La semaine passée, je l'ai eu en cellule pour cause qu'il avait mangé un voleur de bétail.

— Et alors ?

— Il a payé sa caution, et je l'ai relâché. Y a rien dans les lois du Nebraska qui interdit de manger les voleurs de bétail. Un moment.

Un coup de feu venait de retentir dans la rue, suivi de cris effrayés. Le shérif vérifia son colt, ouvrit la porte et sortit. Un jeune homme à la figure grave se tenait seul au milieu de la chaussée, la main frémissante sur la crosse de son arme dont le holster joliment ouvragé, notai-je, avait été rattaché – signe d'une fusillade à venir.

— Rentre chez toi, Abe, cria le shérif. C'est pas un bon jour pour mourir.

— Vous avez tué mon papet, déclara le garçon, et le papet de mon papet. Et le papet de *son* papet. Et mes frères Jethro, Hank, Hoss, Red, Peregrine, Marsh, Junior, Dizzy, Luke, Peregrine, George et tous les autres. Venez, qu'on s'explique entre hommes.

— Tu as dit Peregrine deux fois.

— Il comptait beaucoup pour moi.

— Abel Baxter, souffla le shérif, l'un des fils Baxter. Y sont réglés comme une horloge : dès qu'y en a un qui se pointe, je le descends aussi sec.

— Et vous en avez descendu combien ? chuchotai-je.

— Si je me trompe pas, ça doit faire soixante. Rentre chez toi, Abe, je te le répéterai pas.

Nous apercevant, Bradshaw et moi, le garçon lança :

— De nouveaux adjoints, shérif ? Z'allez en avoir bien besoin.

Nous remarquâmes alors qu'Abel Baxter n'était pas tout seul. Quatre personnages à la mine patibulaire venaient d'émerger des écuries d'en face. Je fronçai les sourcils. Ils semblaient déplacés dans *La Mort au ranch Double X*. Pour commencer, aucun d'eux ne portait du noir, ni le double ceinturon en cuir repoussé avec revolver nickelé. Leurs éperons ne cliquetaient pas quand ils marchaient, et leurs holsters tout simples étaient fixés haut sur la hanche. Quant à leurs armes, c'étaient des carabines winchester. Je constatai avec un frisson qu'il manquait un bouton sur la veste effrangée de l'un d'entre eux, et qu'une de ses bottes bâillait sur le devant. Des mouches bourdonnaient autour de leurs visages maculés de crasse : sur leurs chaneaux on distinguait des traces de sueur. Ce n'étaient pas des

Génériques C-2 qu'on trouvait dans tous les romans à quatre sous, mais des A-7 issus d'un récit hautement descriptif. S'ils tiraient aussi bien que l'auteur les avait campés, on était dans un sacré pétrin.

Le shérif le sentit également.

— D'où qu'y sont, tes potes, Abe ?

Sa winchester au creux de son bras, l'un des hommes répondit avec l'accent traînant du Sud :

— C'est Mr. Johnson qui nous envoie.

Et ils ouvrirent le feu. Sans préambule, sans effet théâtral, sans aucun rythme narratif. Bradshaw et moi avions anticipé leur réaction : parader face à un professionnel de la gâchette peut avoir du panache, mais ce n'est pas le meilleur moyen de survivre. Malheureusement, le shérif ne le comprit que trop tard. S'il avait vécu comme prévu jusqu'à la page cent soixante-quatre, il se serait pris une balle, il aurait roulé dans la poussière après un suspense de deux pages et tenu le coup juste le temps de faire des adieux déchirants à sa chérie, qui l'aurait bercé dans ses bras durant son agonie. Hélas, une fin violente et réaliste venait de faire une entrée inopinée dans *La Mort au ranch Double X*. Le lourd projectile de plomb traversa la poitrine du shérif, laissant un trou de la taille d'une soucoupe. Il piqua inélégamment de la tête et demeura parfaitement immobile, un bras étalé à un angle impossible dans la vraie vie, et l'autre replié sous lui. Il n'était pas tombé à plat ventre, non. Il avait fini à genoux, les fesses à l'air.

Le tir cessa, faute de cible, mais Bradshaw, son instinct de chasseur en alerte, visa l'assassin du shérif et tira. Il y eut une détonation assourdissante, suivie d'un éclair et d'un épais nuage de fumée. Le dégommeur avait fait mouche : le tireur se désintégra en un fugace chrysanthème de texte qui se propagea dans la grand-rue ; le sens des mots se fondit en une brume bleutée qui flotta un instant au ras du sol avant de s'évaporer.

— Que faites-vous ? demandai-je, agacée par son impétuosité.

— C'est lui ou nous, Thursday, rétorqua Bradshaw d'un air sombre, abaissant le levier de culasse pour recharger son Martini-Henry. Lui ou nous.

— Vous avez vu tout le texte qui le composait ? m'emportai-je. Il faisait presque un paragraphe entier. Seuls les personnages de premier plan bénéficient de ce genre de description... quelque part, il va y avoir un livre avec un personnage en moins !

— Mais enfin, protesta Bradshaw, comment aurais-je pu le savoir, hein ?

Je secouai la tête. Il n'avait peut-être pas remarqué le bouton manquant, les traînées de sueur et les bottes éculées, mais moi, si. Mieux valait ne pas imaginer les tracasseries administratives que représentait la suppression d'un personnage majeur. Entre les formulaires F36/34 (usage d'un dégommeur), B9/32 (remplacement du personnage) et P13/36 (évaluation des dommages narratifs), j'en avais au moins pour deux jours de paperasserie. J'avais cru que la bureaucratie était une plaie du monde réel, mais ici, dans le monde du papier, c'était la pierre d'angle de tout l'édifice.

— Alors, s'enquit Bradshaw, qu'est-ce qu'on fait ? On leur demande poliment de se rendre ?

— Je réfléchis.

Je sortis mon NDBDP-phone et pressai la touche « Chat ». À l'intérieur de la fiction, on communiquait principalement par notes de bas de page, mais dans ce trou paumé...

— Zut ! marmonnai-je. Il n'y a pas de réseau.

— Le relais le plus proche se trouve dans *Le Virginien*.

Bradshaw remplaça la cartouche et referma la culasse avant de jeter un œil à l'extérieur.

— Et il n'y a pas d'accès direct aux classiques depuis la littérature de masse.

Il avait raison. Depuis presque six jours nous passions de livre en livre, et même si nous disposions d'une issue de secours en cas d'urgence, le Minotaure en profiterait pour prendre la poudre d'escampette. Notre situation n'était pas brillante, mais pas dramatique non plus... enfin, pas encore.

— Ohé ! hurlai-je depuis le bureau du shérif. Nous voulons vous parler !

— Ah, vraiment ? répondit une voix claire au-dehors. Mr. Johnson dit que la parlote, c'est fini... sauf si vous lui offrez l'amnistie.

— On n'a qu'à en parler !

Un bip retentit dans ma poche.

— Flûte, bredouillai-je en consultant le Détecteur de Proximité Narrative. Bradshaw, il y a le fil du récit qui nous arrive par l'est, à deux cent cinquante mètres d'ici. Page soixante-quatorze, ligne six.

Bradshaw ouvrit à la hâte son exemplaire de *La Mort au ranch Double X* et suivit la ligne du doigt :

« ... McNeil arriva dans la petite ville de Providence avec cinquante cents en poche et des envies de meurtre dans la tête... »

Je coulai un regard par la fenêtre. En effet, un cow-boy sur un cheval bai entra lentement dans la ville. Strictement parlant, ce n'était pas bien grave si nous changions un peu l'histoire, vu que le roman avait été lu seulement seize fois

durant ces dix dernières années, mais là-dessus, notre règlement était sans équivoque. « Respectez l'intention de l'auteur ! » m'avait-on seriné au tout début de ma formation. J'avais enfreint ce principe une fois et je l'avais payé... je n'étais pas près de recommencer.

— Je dois parler à Mr. Johnson ! criai-je en surveillant McNeil du coin de l'œil.

— On ne parle à Mr. Johnson que s'il l'a décidé lui-même, fit la voix. Mais si vous offrez l'amnistie, il l'accepte et promet de ne plus jamais manger personne.

— Une double négation ? siffla Bradshaw, méprisant. J'ai horreur de ça.

— On ne négocie pas tant que je n'aurai pas rencontré Mr. Johnson !

— Alors on ne négocie pas, me répondit-on.

Je regardai à nouveau dehors et vis surgir trois autres tireurs. Décidément, le Minotaure s'était fait plein de potes en séjournant dans les westerns.

— Il nous faut des renforts, murmurai-je.

Bradshaw avait l'air de penser la même chose. Il ouvrit son guide de voyage et en tira un objet qui ressemblait à un lance-fusées. C'était un marqueur de texte qui servait à envoyer un signal à d'autres agents de la Jurifiction. Le Guide de Voyage se trouvait être multidimensionnel : le marqueur lui-même était *plus gros* que le livre qui le contenait.

— La Jurifiction sait que nous sommes dans un western ; simplement, ils ignorent *lequel*. Je vais les prévenir.

Il composa un code à l'aide d'un cadran situé à l'arrière du pistolet, puis il alla à la porte, leva le marqueur et tira. La fusée jaillit avec un bruit mat et explosa silencieusement au-dessus de nos têtes ; l'espace d'un instant, le texte de la page s'imprima en gris clair sur l'azur du ciel. Les mots étaient à l'envers, bien sûr, et en regardant le bouquin de Bradshaw, je m'aperçus que « ProVIDence » s'était mis partiellement en majuscules. L'aide n'allait pas tarder : la démonstration de force suffirait à neutraliser les tireurs. Le tout était de savoir si le Minotaure allait se sauver ou rester et se battre jusqu'au bout.

— Votre feu d'artifice ne nous fait pas peur, ma p'tite dame, résonna la voix. Alors, vous allez sortir ou on vient vous chercher ?

Je lançai un regard à Bradshaw qui était en train de sourire.

— Quoi ?

— On rigole bien, vous ne trouvez pas ?

Le commandant gloussa comme un écolier surpris en train de chaparder des pommes.

— C'est beaucoup plus drôle que de chasser l'éléphant, lutter à mains nues avec un lion et rendre des colifichets tribaux volés par des étrangers sans scrupules.

— Je l'ai cru aussi, dans le temps, marmonnai-je dans ma barbe.

Deux années de missions comme celle-ci avaient été jouissives et excitantes, mais avaient comporté leurs moments de panique et d'incertitude... et j'avais un gamin de deux ans auquel je ne consacrais pas le dixième de l'attention qu'il méritait. Diriger la Jurifiction était une tâche éreintante, et j'avais besoin d'un break... d'un long break dans le monde réel. J'avais déjà ressenti cela six mois plus tôt, juste après l'aventure qu'on avait baptisée par la suite *La Grande Débâcle de Samuel Pepys*, mais je n'en avais pas tenu compte. Or voilà que ça me prenait à nouveau, et plus fort que la première fois.

Un sourd grondement se fit entendre au-dessus des toits. Les fenêtres tremblèrent dans leurs châssis, et un nuage de poussière s'éleva des chevrons. Une fissure s'ouvrit dans le plâtre ; une tasse vibra sur la table et alla se fracasser sur le plancher. L'une des vitres vola en éclats ; une ombre tomba sur la rue. Le grondement s'accrut, noyant le Détecteur de Proximité Narrative qui couinait plaintivement, jusqu'à n'être plus qu'une vibration qui ébranla le bureau du shérif à m'en brouiller la vue. Ce fut lorsque l'horloge tomba du mur et se cassa que je compris ce que c'était.

— Oh... NON ! me lamentai-je tandis que le vacarme infernal faiblissait pour se muer en un rugissement de fond. Vous parlez d'un canon contre un moustique !

— L'empereur Jark ? s'enquit Bradshaw.

— Qui d'autre oserait débarquer avec un croiseur cuirassé dans un western ?

L'énorme vaisseau spatial passa au-dessus de nos têtes ; ses propulseurs directionnels pivotèrent vers le bas, et le flux d'énergie concentrée souleva une tornade de poussière et de débris, mettant le feu à la pension pour chevaux. Suspendu dans les airs le temps de sortir le train d'atterrissage, l'engin finit par se poser délicatement... pile sur McNeil et sa monture qui furent réduits à la taille d'un demi-penny.

Mes épaules s'affaissèrent tandis que je voyais mon travail de paperasserie croître de façon exponentielle. Les habitants de la petite ville couraient dans tous les sens, affolés ; les chevaux s'enfuirent tandis que les tireurs A-7 canardaient sans succès la coque blindée du vaisseau. En quelques minutes, le croiseur interstellaire avait dégorgé une petite troupe de fantassins équipés d'armes jarkiennes dernier cri. Je poussai un gémissement. L'empereur avait

toujours tendance à en faire trop. Le méchant incontesté d'une série de huit titres, le dieu-empereur le plus redouté de toute la galaxie ne semblait visiblement pas connaître le sens du mot « retenue ».

En un clin d'œil, ce fut terminé. Ceux des A-7 qui ne furent pas abattus se réfugièrent dans leurs propres livres, et les fusiliers jarkiens se déployèrent à la recherche du Minotaure. Ils auraient pu s'épargner cette peine : il avait dû filer depuis belle lurette. Il n'y avait plus qu'à recruter d'autres A-7 et un nouveau McNeil et remettre de l'ordre dans le roman afin de le débarrasser du vaisseau spatial du XXVI<sup>e</sup> siècle débarqué inopinément dans le Nebraska de 1875. C'était une infraction flagrante au code anti-mélange des genres que nous nous efforcions de faire respecter au sein de la fiction. Passe encore s'il s'était agi d'un incident isolé, sauf que Jark n'en était pas à sa première incartade. Je me contrôlais à peine quand l'empereur descendit du vaisseau accompagné d'un curieux assortiment d'extraterrestres et de Mrs. Tiggywinkle qui travaillait elle aussi pour la Jurifiction.

— MAIS À QUOI JOUEZ-VOUS, BON SANG ?!?

— Oh, fit l'empereur, décontenancé par mon éclat. Je croyais que vous seriez contente de nous voir.

— La situation était grave, mais pas désespérée.

Je balayai la rue d'un geste circulaire.

— Regardez ce que vous avez fait !

Il jeta un œil autour de lui. Les habitants commençaient à émerger, hagards, des ruines de leurs maisons. Le western n'avait rien connu d'aussi étrange depuis la capture dans *L'Héritage du désert* d'un extraterrestre échappé de la S.-F. et friand de cervelle humaine.

— Chaque fois, vous me faites le coup ! N'avez-vous aucune notion de discrétion et de subtilité ?

— Pas vraiment, répondit l'empereur, contemplant nerveusement ses mains. Je vous demande pardon.

Les extraterrestres de sa suite, ne tenant pas à se faire enguirlander à leur tour, regagnèrent le vaisseau qui en marchant, qui en rampant ou en planant.

— Vous avez envoyé un marqueur de texte...

— Et alors ? Vous ne pouvez pas entrer dans un livre sans tout saccager sur votre passage ?

— Du calme, Thursday, fit Bradshaw, conciliant, en posant la main sur mon bras. Nous avons réclamé de l'aide, et si notre vieux Jarky se trouvait dans les parages, on ne peut pas lui reprocher d'être venu à notre secours. Après tout, quand on pense qu'il a l'habitude d'anéantir des galaxies entières, avoir brûlé seulement la ville de ProVIDence et pas tout le Nebraska est un vrai exploit...

Il marqua une pause avant d'ajouter :

— ... pour lui.

— AAHH ! hurlai-je, dépitée. J'ai parfois l'impression de...

Je m'interrompis. Il m'arrivait de sortir de mes gonds de temps à autre, mais rarement avec des collègues... ce n'était pas bon signe. Au début, j'avais été ravie de faire ce boulot, comme c'était toujours le cas de Bradshaw. Mais depuis quelque temps, le cœur n'y était plus. J'en avais assez. Je voulais rentrer *chez moi*.

— Thursday ? hasarda Mrs. Tiggywinkle, inquiète de ce silence subit. Est-ce que ça va ?

Elle se rapprocha et m'égratigna avec un de ses piquants. Je poussai un cri et me frottai le bras. Rougissante, elle s'écarta précipitamment. Les hérissons d'un mètre quatre-vingts ont leur propre savoir-vivre.

— Ça va bien, répliquai-je en m'époussetant. C'est juste que les choses... enfin, ont tendance à échapper à tout contrôle.

— Que voulez-vous dire ?

— Ce que je veux dire ? *Ce que je veux dire* ? Eh bien, ce matin j'étais sur les traces d'un animal mythologique en suivant la piste des tartes à la crème à travers l'Ouest, et cet après-midi, un croiseur cuirassé du XXVI<sup>e</sup> siècle atterrit dans le Nebraska. Vous ne trouvez pas ça insensé, vous ?

— C'est de la fiction, observa Jark avec candeur. Forcément, il arrive des choses bizarres.

— Pas à moi, déclarai-je d'un ton sans appel. J'ai envie d'avoir un semblant de... de *réalité* dans ma vie.

— Réalité ? répéta Mrs. Tiggywinkle. Vous voulez dire un endroit où les hérissons ne parlent pas et ne font pas la lessive ?

— Mais qui va diriger la Jurifiction ? s'exclama l'empereur. Vous êtes le meilleur chef qu'on ait jamais eu !

Je secouai la tête, levai les bras et m'approchai du texte du tireur A-7 éparpillé sur le sol. Ramassant un « D », Je le tournai entre mes mains.

— S'il vous plaît, réfléchissez, dit le commandant Bradshaw qui m'avait suivie. Vous allez vous apercevoir, ma grande, que la réalité est quelque chose de très surfait.

— Pas *assez* surfait, Bradshaw, répliquai-je avec un haussement d'épaules. La place du chef n'est pas toujours une sinécure.

— Lourde est la tête qui porte une couronne, murmura Bradshaw qui me comprenait probablement mieux que les autres.

Lui et sa femme étaient mes meilleurs amis dans le Monde des Livres ; mon fils et Mrs. Bradshaw étaient quasi inséparables.

— Je savais que vous ne resteriez pas indéfiniment, ajouta-t-il en baissant la voix. Quand comptez-vous partir ?

— Le plus tôt possible. Demain.

J'examinai les ravages que Jark avait causés dans *La Mort au ranch Double X*. Il y avait pas mal de nettoyage en perspective, une montagne de papiers... et la possibilité d'une sanction disciplinaire, si le Conseil des Genres apprenait ce qui s'était passé.

— Il faut d'abord que je boucle le rapport sur cette débâcle, fis-je lentement. Alors, disons trois jours.

— Vous avez promis de remplacer Jeanne d'Arc pendant son stage de recyclage des martyrs, glissa Mrs. Tiggywinkle qui nous avait rejoints sur la pointe des pieds.

J'avais complètement oublié.

— O.K., une semaine. Je m'en irai dans une semaine.

Nous nous tûmes, moi songeant à mon retour à Swindon, et eux imaginant les conséquences de mon départ... sauf l'empereur Jark qui devait mijoter sa prochaine invasion de la planète Thraal, histoire de s'amuser un peu.

— Votre décision est prise ? demanda Bradshaw.

Je hochai la tête. J'avais d'autres raisons de vouloir retourner dans le monde réel, plus urgentes que la ferveur belliqueuse de l'empereur Jark. J'avais un mari qui n'existait pas, et un fils qui ne pouvait passer sa vie dans un cocon fictionnel. J'étais redevenue la Thursday d'autrefois, celle qui préférait les certitudes noir et blanc de la police des livres aux improbables nuances de gris des sentiments.

— Oui, ma décision est prise, acquiesçai-je avec un sourire.

Je regardai Bradshaw, l'empereur et Mrs. Tiggywinkle. Malgré leurs défauts, j'avais été contente de travailler avec eux. Il n'y avait pas eu que du négatif. Durant mon temps à la Jurifiction, j'avais vu et fait des choses dépassant tout entendement. J'avais observé des grammasites survoler les dômes de plaisir de Xanadu, ressenti l'étrangeté de ceux qui écoutent, pâles lueurs dans l'escalier sombre. J'avais chevauché à cru des licornes dans les forêts ombragées de Zénobie et joué aux échecs avec Ozymandias, le Roi des Rois. J'avais volé avec Biggles sur le front de l'Ouest, croisé le fer avec Long John Silver et parcouru les chemins qui mènent à la mer. Mais nonobstant ces moments enchanteurs, mon cœur était demeuré à Swindon, auprès d'un homme nommé Landen Parke-Laine. Il était mon mari, le père de mon fils, il n'existait pas et je l'aimais.

## Home Sweet Home

**Swindon, Essex, Angleterre**, c'est là que je suis née et que j'ai vécu jusqu'à mon départ chez les détectives littéraires à Londres. J'y suis retournée dix ans après et j'ai épousé mon ex-petit ami, Landen Parke-Laine. Lequel par la suite a été assassiné à l'âge de deux ans par le groupe Goliath, décidé à me faire chanter. Ils ont réussi : j'ai accepté de les aider... sans que mon mari me soit rendu pour autant. Bizarrement, j'ai gardé son fils, mon fils, Friday – en vertu d'un de ces étranges paradoxes temporels que mon père saurait expliquer, mais pas moi. Deux ans plus tard, Landen était toujours mort, et si je ne réagissais pas, il risquait de le rester définitivement.

THURSDAY NEXT

*Thursday Next, Ma vie chez les OpSpecs*

Quinze jours plus tard, par une claire et radieuse matinée de la mi-juillet, je me trouvais à l'angle de Broom Manor Lane à Swindon, en face de chez ma mère, avec un bambin dans une poussette, deux dodos, le prince de Danemark, un cœur empli d'appréhension et des cheveux coupés beaucoup trop court. Le Conseil des Genres n'avait pas très bien pris la nouvelle de ma démission. En fait, il refusa carrément de l'accepter et m'octroya à la place un congé illimité dans l'espoir que je reviendrais peut-être, si j'échouais à réactualiser mon mari. On me suggéra par ailleurs de m'occuper du transfuge Yorrick Kaine, un fictionaute avec lequel je m'étais déjà colletée à deux reprises dans le passé.

À la dernière minute, Hamlet vint se greffer sur mes plans. De plus en plus inquiet à l'idée qu'on le représente comme un « indécis » dans le Monde Extérieur, il avait demandé un congé afin d'aller voir sur place. C'était plutôt rare, en ce sens que les personnages de fiction ne se souciaient guère de leur image auprès du public, mais Hamlet, lui, serait capable de s'angoisser de n'avoir aucun sujet d'angoisse, et comme il était la star incontestée de l'œuvre shakespearienne et qu'une fois encore, le prix du « Jeune Premier le Plus Ombrageux de l'Année » lui avait été soufflé par Heathcliff à la dernière cérémonie des Livres d'Or, le Conseil des Genres décida de lui offrir une compensation. Qui plus est, la Jurifiction souhaitait lui confier la surveillance du théâtre élisabéthain depuis que sir John Falstaff avait pris sa retraite pour des raisons de « bonne santé », et on pensait qu'un séjour dans le Monde Extérieur aiderait à le convaincre.

— Très étrange ! murmura-t-il en regardant tour à tour le soleil, les arbres, les maisons et la circulation. Il faudrait un dithyrambe de mots fous et flamboyants pour rendre justice à tout ce que je contemple.

— Ici, vous allez être obligé de parler anglais.

— Tout ça, expliqua Hamlet, agitant les mains en direction de la rue parfaitement anonyme, nécessiterait des millions de mots pour être décrit correctement !

— Exact. Vous avez raison. C'est là toute la magie de la technologie ImaginoTransfert qui, en quelques dizaines de mots, fait surgir le tableau entier. Mais, pour être tout à fait honnête, c'est le lecteur qui fait la plus grosse partie du boulot.

— Le lecteur ? Que vient-il faire là-dedans ?

— Eh bien, chaque lecteur a une façon unique d'appréhender un événement, un décor ou un personnage parce qu'il pare la description de l'auteur du souvenir de sa propre expérience. Les personnages d'un livre, par exemple, sont un amalgame complexe de tous les gens qu'il a rencontrés ou côtoyés auparavant : du coup, le résultat est bien plus réel que s'il se limitait au seul texte écrit. Et, comme les expériences sont différentes les unes des autres, pour chaque lecteur, chaque livre est unique.

— Donc, répondit le Danois, réfléchissant fébrilement, vous dites que plus le personnage est complexe et contradictoire en apparence, plus il y a d'interprétations possibles ?

— Oui. J'irais même jusqu'à affirmer qu'un livre change au fil des lectures... car l'expérience du lecteur a évolué, ou bien son état d'esprit est différent.

— Ma foi, ça explique pourquoi personne n'arrive à me cerner. Au bout de quatre siècles, on n'a toujours pas décidé quelles sont mes véritables motivations.



quelques heures sont mes véritables motivations.

Il soupira, mélancolique.

— Moi non plus, d'ailleurs. On aurait pu croire que j'étais religieux, n'est-ce pas, vu que je n'ai pas voulu tuer l'oncle Claudius pendant qu'il priait et tout ça ?

— Bien sûr.

— Moi aussi, je l'ai cru. Mais alors, pourquoi cette réplique athée : *Rien n'est bon ni mauvais en soi, si ce n'est de par la pensée* ? Ça veut dire quoi ?

— Comment, vous ne savez pas ?

— En fait, je suis aussi perdu que les autres.

Je dévisageai Hamlet. Il haussa les épaules. J'avais espéré éclaircir grâce à lui les incohérences qu'on rencontrait dans sa pièce, mais apparemment, c'était raté.

— Peut-être, dis-je pensivement, que c'est pour ça qu'on l'aime. À chacun son propre Hamlet.

— D'accord, renifla le Danois, accablé, mais pour moi ça reste un mystère. Croyez-vous qu'une psychothérapie pourrait m'aider ?

— Je ne sais pas. Écoutez, on est presque arrivés. N'oubliez pas, en dehors de la famille, pour tout le monde vous êtes... qui, déjà ?

— Le cousin Eddie.

— Parfait. Allez, on y va.

La maison de maman, une propriété indépendante dotée d'un grand terrain, se trouvait dans le sud de la ville et n'avait d'autre charme que celui d'avoir bercé mon enfance. J'y avais passé les dix-huit premières années de ma vie, et tout dans cette vieille baraque m'était familier. Depuis l'arbre duquel j'étais tombée – fracture de la clavicule – jusqu'à l'allée où j'avais appris à faire de la bicyclette. Je ne m'en étais pas rendu compte, mais avec l'âge on s'attache à tout ce qui nous est familier. En cet instant, la vieille maison m'apparaissait plus accueillante que jamais.

J'inspirai profondément, ramassai ma valise et propulsai la poussette vers le trottoir d'en face. Pickwick, mon dodo domestique, m'emboîta le pas avec Alan, son enfant terrible, sur ses talons.

Je sonnai à la porte et, au bout d'une minute, un pasteur rondouillard aux cheveux châains coupés court et avec des lunettes vint m'ouvrir.

— Ne serait-ce pas Nounouille... ? fit-il en me voyant.

Son visage se fendit soudain d'un large sourire.

— Par l'ESU, c'est bien Nounouille !

— Salut, Joffy. Ça fait un bail, hein ?

Joffy était mon frère. Il était ministre du culte de l'Être Suprême Universel et, quels qu'eussent été nos différends par le passé, ils étaient depuis longtemps oubliés. J'étais contente de le voir, et lui idem.

— Ouah ! s'exclama-t-il. C'est quoi, ça ?

— Ça, c'est Friday, ton neveu.

— Mince alors !

Joffy défit le harnais de Friday pour le prendre dans ses bras.

— Il a toujours les cheveux hérissés comme ça ?

— Ça doit être les restes du petit déjeuner.

Friday regarda Joffy, sortit ses doigts de sa bouche, les frota contre son visage, puis les remit dans sa bouche et offrit à Joffy son ours polaire, Poley.

— Il est mignon, je trouve.

Joffy fit sauter Friday dans ses bras et se laissa tirer le bout du nez.

— Quoique un peu *collant*. Est-ce qu'il parle ?

— Pas beaucoup. Mais il réfléchit énormément.

— Comme Mycroft. Qu'est-il arrivé à ta tête ?

— Tu veux parler de ma coupe de cheveux ?

— Mais oui, c'est ça ! marmonna Joffy. J'ai cru que tu t'étais fait abaisser les oreilles. C'est, euh, un peu... radical, non ?

— J'ai dû remplacer Jeanne d'Arc. C'est toujours difficile de trouver une doublure.

— Ça ne m'étonne pas, souffla Joffy en inspectant ma coupe au bol d'un air incrédule. Et si tu rasais tout pour repartir à zéro ?

— Je te présente Hamlet, déclarai-je, histoire que ce dernier ne se sente pas de trop. Mais comme il est ici incognito, ie dis à tout le monde que c'est mon cousin Eddie.

— Joffy, fit Joffy, le frère de Thursday.

— Hamlet, fit Hamlet, prince de Danemark.

— Vous êtes danois ? dit Joffy en tressaillant. À votre place, je n'irais pas le crier sur les toits.

— Pourquoi ?

— Chérie ! s'écria ma mère qui venait de paraître derrière Joffy. Tu es rentrée ! Bonté divine ! Tes cheveux !

— C'est le style Jeanne d'Arc, expliqua Joffy, très en vogue actuellement. Le look martyre fait un tabac sur les podiums.

— Il raconte des bêtises, comme d'habitude ?

Joffy et moi répondîmes à l'unisson :

— Oui.

— Bonjour, maman, dis-je en l'embrassant. Tu te souviens de ton petit-fils ?

Elle le prit en faisant remarquer qu'il avait grandi. En vérité, il y avait très peu de chances qu'il ait *rétréci* ; néanmoins, je souris de bonne grâce. Je m'efforçais de revenir dans le monde réel aussi souvent que possible, mais ma dernière visite remontait à plus de six mois. Après qu'elle eut manqué s'évanouir à force d'hyper-ventiler avec des « Oooh » et des « Aaah », et que Friday eut cessé de la contempler d'un air dubitatif, elle nous invita à entrer.

— Toi, tu restes là, dis-je à Pickwick, et tu surveilles Alan.

Trop tard. Alan, malgré sa petite taille, avait déjà réussi à terroriser Mordecai et les autres dodos qui tremblaient de frayeur sous les hortensias.

— Tu comptes rester longtemps ? s'enquit ma mère. Ta chambre est exactement comme tu l'avais laissée.

Autrement dit, comme je l'avais laissée à l'âge de dix-neuf ans, mais la politesse voulait que je m'abstienne de commentaire. J'expliquai que j'avais besoin d'un toit le temps de trouver un appartement, puis je présentai Hamlet et demandai s'il pouvait rester quelques jours, lui aussi.

— Mais bien sûr ! Lady Hamilton est dans la chambre d'amis, et ce charmant Mr. Bismarck au grenier, il pourra donc dormir dans le débarras.

Ma mère gratifia Hamlet d'une chaleureuse poignée de main.

— Comment allez-vous, Mr. Hamlet ? Vous êtes prince de quoi, déjà ?

— Danemark.

— Ah ! Pas de visites après dix-neuf heures, et le petit déjeuner s'arrête à neuf heures pile. J'attends des invités qu'ils fassent eux-mêmes leur lit, et si vous avez du linge à laver, mettez-le dans le panier en osier sur le palier. Ravie de faire votre connaissance. Je suis Mrs. Next, la mère de Thursday.

— J'ai une mère, répondit Hamlet d'un ton lugubre.

Il s'inclina poliment et lui fit un baisemain.

— Elle partage le lit de mon oncle.

— Dans ce cas, ils n'ont qu'à en racheter un, dit ma mère avec son sens pratique. On fait de très bonnes affaires chez Ikea, paraît-il. Moi, je n'y vais pas parce que je n'aime pas les choses à monter soi-même... à quoi bon payer pour un meuble qu'on doit construire, hein ? Mais les hommes, ils adorent ça exactement pour la même raison. Vous aimez le battenberg ?

— Wittemberg ?

— Non, non. *Battenberg*.

— Sur la rivière Eder ? demanda Hamlet, déconcerté par ce passage sans transition des meubles en kit à la pâtisserie.

— Mais non, bêta... sur un napperon en papier, avec de la pâte d'amandes par-dessus.

Hamlet se pencha vers moi.

— Je crois que votre mère est folle... et je sais de quoi je parle.

— Vous vous y ferez, le rassurai-je en lui tapotant le bras.

Nous passâmes au salon ou, après avoir extirpé les doigts de Friday des perles de maman, nous réussîmes à nous asseoir.

— Alors, quelles nouvelles ? s'exclama-t-elle tandis que mon regard balayait la pièce à la recherche de dangers potentiels pour un enfant de deux ans.

— Par quoi veux-tu que je commence ?

J'enlevai le vase de fleurs du téléviseur avant que Friday ne se le renverse sur la tête.

— J'ai eu une foule de choses à faire avant mon départ. Il y a deux jours, j'étais à Camelot pour régler une espèce de querelle conjugale, et le jour d'avant – chéri, ne touche pas à ça – j'ai dû gérer les revendications salariales du syndicat des Orques.

— Bonté gracieuse ! souffla ma mère. Je suis sûre qu'une bonne tasse de thé te ferait du bien.

— S'il te plaît. Côté intrigues et personnages, le Monde des Livres, c'est peut-être le Pérou, mais on n'y trouve pas de thé décent pour tout le bourbon dans Hemingway.

— Je m'en occupe, déclara Joffy. Venez, Hamlet, parlez-moi un peu de vous. Vous avez une petite copine ?

— Oui... mais elle a pété les plombs.

— Dans le bon ou le mauvais sens ?

Hamlet haussa les épaules.

— Ni l'un ni l'autre. Elle a juste disjoncté, c'est tout. Mais son frère... nom de Zeus ! Une espèce d'excité...

Le reste de la conversation se perdit dans la cuisine.

— N'oubliez pas le battenberg, leur cria ma mère.

J'ouvris ma valise pour en sortir des hochets offerts par Mrs. Bradshaw. Melanie m'avait souvent gardé Friday ; vu qu'elle était un gorille des montagnes, le commandant et elle n'avaient pas eu d'enfants, et elle était folle de mon fils. Ç'avait des bons côtés – il mangeait toujours ses légumes verts et aimait les fruits –, mais je les soupçonnais d'escalader le mobilier en mon absence, et une fois j'avais surpris Friday en train d'essayer d'éplucher une banane avec les pieds.

— Comment va la vie ? demandai-je à ma mère.

— Mieux maintenant que tu es là. Mycroft et Polly sont partis au quatorzième congrès annuel des Savants Fous, et je me sens un peu seule. Sans Joffy et son compagnon Miles qui passent tous les jours, Bismarck et Emma, Mrs. Beatty, la voisine, les Éradications Anonymes, mon cours de tôlerie et cette affreuse Mrs. Daniels, je serais complètement coupée du monde. C'est normal que Friday soit dans le placard ?

Je me levai d'un bond et, attrapant Friday par les bretelles de sa salopette, retirai tout doucement deux verres à vin en cristal de ses doigts inquisiteurs. Puis je lui montrai ses jouets et l'installai au milieu de la pièce. Il y resta environ trois secondes avant de trotter en direction de DH82, le thylacine de maman, feignasse comme pas deux, endormi sur une chaise.

DH82 poussa un glapissement quand Friday lui tira, espiègle, les moustaches. Il se leva, bâilla et s'en fut trouver sa gamelle. Friday le suivit. Et moi, je suivis Friday.

— ... dans l'oreille ? disait Joffy au moment où j'entrai dans la cuisine. Et ça marche ?

— Apparemment, répondit le prince. On l'a découvert raide mort dans le verger.

Je cueillis Friday qui s'appêtait à se servir dans la gamelle de DH82 et le ramenai au salon.

— Désolée, c'est la période touche-à-tout. Parle-moi de Swindon. Il y a eu beaucoup de changements ?

— Pas vraiment. Un mieux considérable dans les illuminations de Noël, ça oui ; l'aérotrain arrive directement au Centre Brunei, et Swindon compte aujourd'hui vingt-six supermarchés différents.

— Les habitants sont capables de manger autant ?

— On fait tout notre possible.

Joffy reparut avec Hamlet et posa le plateau de thé devant nous.

— Ton petit dodo, c'est une vraie terreur, tu sais. Il a voulu me donner un coup de bec pendant que j'avais le dos tourné.

— Tu as dû lui faire peur. Comment va papa ?

Comme c'était un sujet épineux pour Joffy, il préféra ne pas se joindre à nous, mais plutôt jouer avec Friday.

— Venez, jeune homme, dit-il. On va se boire un coup et se faire un billard.

— Ton père cherche à te joindre depuis un petit moment déjà, répondit ma mère une fois que Joffy et Friday eurent quitté la pièce. Comme tu peux t'en douter, il a toujours des ennuis avec Nelson. Il rentre à la maison en empestant la poudre à canon, et franchement, ça ne me plaît pas trop qu'il passe du temps avec cette Emma Hamilton.

Mon père était une sorte de chevalier errant voyageant dans le temps. Jadis, il avait fait partie d'OS-12, le service chargé de surveiller le cours du temps : la ChronoGarde. Suite à un désaccord relatif à la gestion de l'histoire, il démissionna et prit le maquis. Le jugeant trop dangereux, la ChronoGarde l'éradiqua en frappant à la porte au moment opportun la nuit de sa conception ; ce fut ma tante April qui naquit à sa place.

— Alors comme ça, Nelson est mort à la bataille de Trafalgar ?

— Oui, dit ma mère, mais je ne suis pas certaine que c'était prévu. C'est pour ça que ton père *insiste* pour travailler main dans la main avec Emma.

Emma, c'était évidemment lady Hamilton, la compagne de Nelson. C'était elle qui avait averti mon père de l'éradication de l'amiral. Après dix ans de mariage avec lord Nelson, elle s'était retrouvée du jour au lendemain ruinée et pocharde à Calais. Ç'avait dû être un sacré choc. Ma mère se pencha en avant.

— Entre nous, je me dis qu'Emma est une traî... Emma ! Comme c'est gentil de vous joindre à nous !

J'aperçus dans l'encadrement de la porte une grande femme au visage sanguin, vêtue d'une robe de brocart qui avait connu des jours meilleurs. Malgré une longue et préjudiciable fréquentation de la bouteille, on voyait bien qu'elle avait été très belle.

— Bonjour, lady Hamilton, dis-je en me levant pour lui serrer la main. Et comment va le mari ?

— Toujours défunt.

— Le mien aussi.

— C'est la chiotte.

— Au fait ! m'exclamai-je, me demandant où elle avait été pêcher ce mot-là, même si, à la réflexion, elle devait connaître pire. Laissez-moi vous présenter Hamlet.

— Emma Hamilton, roucoula-t-elle avec une œillade en direction du beau Danois. Lady.

— Hamlet, répondit-il en baisant la main qu'elle lui tendait. Prince.

Elle battit des cils.

— Prince ? De quoi ? Un endroit que je connais ?

— De Danemark.

— Mon... *feu* compagnon avait canonné Copenhague sans merci en 1801. Il disait que les Danois s'étaient battus comme des lions.

— Nous autres Danois, nous aimons bien la bagarre, lady Hamilton, répliqua le prince avec un sourire enjôleur, sauf que moi, je ne suis pas de Copenhague. Je viens d'une petite ville côtière... Elseneur. On a un château là-bas. Pas très grand, une soixantaine de pièces et une garnison de deux cents hommes. L'hiver, c'est un peu tristounet.

— Hanté, le château ?

— Personnellement, je connais un cas. Et que faisait votre *feu* compagnon quand il ne canonnait pas les Danois ?

— Oh, pas grand-chose, dit-elle d'un ton désinvolte. Il combattait les Français et les Espagnols et éparpillait ses membres un peu partout en Europe... c'était un must à l'époque.

Il y eut une pause. Ils se dévisagèrent, et Emma se mit à s'éventer.

— Miséricorde ! murmura-t-elle. Toutes ces histoires de membres, ça m'a donné chaud.

— Assez ! décréta ma mère, bondissant sur ses pieds. Ça suffit ! Je ne veux pas d'allusions cochonnes sous mon toit !

Hamlet et Emma eurent l'air décontenancés par son éclat. L'entraînant à l'écart, je chuchotai :

— Maman, ne sois pas aussi intolérante. Voyons, ils sont célibataires tous les deux, et s'il s'intéresse à Emma, Hamlet pourrait détourner son esprit de quelqu'un d'autre.

— Quelqu'un... d'autre ?

On entendait presque les rouages cliqueter dans sa tête. Finalement, elle prit une grande inspiration et, pivotant vers eux, les gratifia d'un sourire éclatant.

— Mes chéris, et si vous alliez faire un tour au jardin ? La brise est très rafraîchissante, et la *niche d'amour* dans la roseraie est tout à fait charmante en cette saison.

— C'est peut-être l'heure de boire un petit coup, non ? s'enquit Emma avec espoir.

— Peut-être, rétorqua ma mère qui, visiblement, s'efforçait de la tenir à distance de la bouteille.

Sans mot dire, Emma offrit le bras à Hamlet qui le prit gracieusement ; il allait l'escorter directement dans le patio quand elle l'arrêta en soufflant :

— Pas par là.

Ils passèrent donc par la cuisine.

— Comme je le disais, conclut ma mère en se rasant, Emma est une femme exquise. Un bout de gâteau ?

— Avec plaisir.

— Tiens, fit-elle en me tendant le couteau, sers-toi.

— Dis-moi, hasardai-je en découpant le battenberg avec soin, Landen n'est pas revenu ?

— C'est ton mari éradiqué, hein ? répondit-elle gentiment. Hélas, non.

Elle me sourit d'un air engageant.

— Tu devrais venir à l'une de mes réunions des Éradications Anonymes... on en a une demain soir.

J'avais ceci en commun avec ma mère que l'existence de nos époux respectifs avait été gommée de l'espace-temps. Mais contrairement au mari de maman, qui refaisait une apparition de temps à autre, le mien, Landen, ne vivait que dans mes rêves et mes souvenirs. Personne, en dehors de moi, ne se souvenait de lui. Maman n'était au courant que parce que je lui en avais parlé. Pour tout le monde, les parents de Landen y compris, j'étais victime d'un délire hallucinatoire. Sauf que, malgré sa non-existence, Landen était bel et bien le père de Friday, tout comme mes frères et moi étions nés d'un père qui n'avait jamais existé. C'est comme ça, les voyages dans le temps. C'est truffé de

paradoxes inexpliquées.

— Je le ramènerai, marmonnai-je.

— Qui ça ?

— Landen.

Joffy rentra du jardin avec Friday qui, comme la plupart des enfants de son âge, ne voyait pas pourquoi les adultes ne joueraient pas à faire l'avion toute la journée. Je lui donnai un morceau de battenberg qu'il fit tomber dans sa hâte de l'engloutir. DH82, d'ordinaire apathique, ouvrit un œil, mangea le gâteau et se rendormit aussi sec.

— *Lorem ipsum dolor si amet !* s'écria Friday, indigné.

— Impressionnant, hein ? acquiesçai-je. Je parie que tu n'as jamais vu Pickwick réagir aussi vite... même pour un marshmallow.

— *Nostrud laboris nisi et commodo consequat*, répondit Friday, outré. *Excepteur sint cupidatat non proident !*

— C'est bien fait pour toi, lui dis-je. Tiens, mange un sandwich au concombre.

— Qu'est-ce qu'il raconte, mon petit-fils ? s'enquit ma mère en dévisageant Friday qui offrait un spectacle assez répugnant en essayant d'avaler son sandwich d'un seul coup.

— Oh, rien... il baragouine en lorem ipsum, c'est tout. Il ne parle rien d'autre.

— Lorem... quoi ?

— Lorem ipsum. C'est du texte bidon utilisé par les imprimeurs et les typographes pour la mise en page. Je ne sais pas comment ça lui est venu. Le fait de vivre dans les bouquins, je présume.

— Je vois, dit ma mère qui ne voyait rien du tout.

— Et comment vont les cousins ? demandai-je.

— Wilbur et Orville sont aujourd'hui tous les deux à la tête de MycroTech, répliqua Joffy, me passant une tasse de thé. Ils ont commis quelques erreurs en l'absence de l'oncle Mycroft, mais depuis, il a dû leur serrer la vis.

Wilbur et Orville étaient les deux fils de mon oncle et ma tante. Malgré des parents brillantissimes, leur Q.I. devait avoisiner celui d'une palourde.

— Tu me passes le sucre ? Quelques erreurs ?

— Pas mal d'erreurs, en fait. Tu te rappelles la machine à effacer la mémoire de Mycroft ?

— Oui et non.

— Eh bien, ils ont lancé une chaîne de centres d'effacement appelée Souvenir Zéro. On pouvait y aller pour faire supprimer tous ses mauvais souvenirs.

— Ça devait être lucratif, j'imagine.

— Très lucratif... jusqu'au jour où ils ont commis leur première bourde. Connaissant ces deux-là, la question n'était pas « si », mais « quand ».

— Oserais-je demander ce qui est arrivé ?

— À mon avis, c'était l'équivalent d'un aspirateur qui se met à « souffler » par accident. Une certaine Mrs. Worthing s'est rendue à Souvenir Zéro de Swindon pour effacer jusqu'à la moindre réminiscence de son premier mariage raté.

— Et... ?

— On lui a injecté par erreur les souvenirs indésirables de soixante-douze aventures d'un soir, de nombreuses querelles d'ivrognes, de quinze vies gâchées plus un bon millier d'épisodes de *Kézako Quiz*. Elle allait porter plainte, puis s'est rétractée en échange du nom et de l'adresse de l'un des hommes dont les exploits sont maintenant gravés dans sa mémoire. Je crois qu'ils se sont mariés.

— J'aime les histoires qui finissent bien, glissa ma mère.

— Quoi qu'il en soit, poursuivit Joffy, Mycroft leur a interdit l'usage de sa machine et leur a donné la Caméléauto. Elle devrait être commercialisée bientôt... si Goliath ne leur a pas piqué le concept.

— Ah ! marmonnai-je, prenant une bouchée de gâteau. Et comment va ma multinationale abhorrée ?

Joffy leva les yeux au ciel.

— Ils nous préparent un coup fourré, comme d'habitude. Ils ont décidé de passer à un système de gestion des entreprises basé sur la foi.

— Ils veulent devenir... une religion ?

— Ç'a été annoncé le mois dernier, sur une suggestion de leur oracle interne, sœur Bettina de Stroud. Ils entendent transformer leur hiérarchie en un panthéon avec dieux, demi-dieux, prêtres, lieux de culte et livre de prières officiel. Les employés du nouveau Goliath seront rémunérés non pas en argent – trop profane –, mais en *foi*, sous forme de coupons qu'ils pourront échanger contre services et marchandises dans n'importe quel magasin propriété de Goliath. Quiconque possède des actions Goliath se verra remettre à la place ces « Foupous » à un taux préférentiel, et tout le monde adorera les instances supérieures du groupe.

— Et en retour, les « disciples », ils auront quoi ?

— Le sentiment rassurant d'appartenir à une grande famille, la protection contre les forces du mal et une récompense dans l'au-delà... oh, et je crois qu'il y a aussi un T-shirt là-dedans.

— C'est tout Goliath, ça.

— N'est-ce pas ? sourit Joffy. Le sanctuaire de la consommation. Plus tu dépenses, plus tu te rapproches de leur « dieu ».

— L'horreur ! m'exclamai-je. Tu n'aurais pas une *bonne* nouvelle, par hasard ?

— Bien sûr ! Les Maillots de Swindon vont gagner le SuperArceau contre les Tapettes de Reading.

— Tu rigoles ou quoi ?

— Pas du tout. La victoire de Swindon au SuperArceau 1988 fait l'objet de la septième Révélation, inachevée, de St Zvlkx. Il dit ceci : *Il y aura une victoire à domicile au stade de Swindonne en l'an mil neuf cent quatre-vingt-huit, en conséquence de quoi...* Le reste a disparu, mais le message est clair.

St Zvlkx était notre saint local ; quand on avait grandi comme moi à Swindon, on ne pouvait pas ne pas le connaître. Ses Révélations avaient donné lieu à moult spéculations au fil du temps, et pour cause – elles étaient d'une précision étonnante. Néanmoins, je restais sceptique... surtout en ce qui concernait l'hypothétique victoire des Maillots de Swindon au SuperArceau. L'équipe de la ville, malgré son arrivée-surprise en finale quelques années plus tôt et les talents indéniables de son capitaine, Roger Kapok, devait être la lanterne rouge du pays.

— Il n'a pas fait une sortie de but, là ? Après tout, St Zvlkx a disparu... quoi, en 1292 ?

Mais Joffy et ma mère ne trouvaient pas ça drôle.

— Peut-être, dit Joffy, mais on peut lui demander de le confirmer.

— Lui demander ? Comment ?

— Selon sa sixième Révélation, il est censé ressusciter spontanément après-demain à neuf heures dix du matin.

— Mais c'est fantastique !

— Fantastique, mais pas exceptionnel, rétorqua Joffy. Des prophètes du XIII<sup>e</sup> siècle, on en voit resurgir un peu partout. Il y en a eu dix-huit ces six derniers mois. Zvlkx va intéresser les fidèles et nous, ses Amis, mais je doute que la télévision couvre l'événement. La seconde venue du frère Velobius la semaine dernière est loin d'avoir atteint le taux d'écoute de *Bonzo le Chien Prodige* rediffusé sur l'autre chaîne.

Je réfléchis un instant en silence.

— Assez parlé de Swindon, déclara ma mère qui était friande de potins... surtout les miens. Raconte-nous ce que tu es devenue.

— Vous avez un peu de temps devant vous ? Avec ce que j'ai vécu, il y aurait de quoi écrire plusieurs livres.

— Bon, eh bien... commençons par les raisons de ton retour.

Je leur expliquai les lourdes responsabilités qui pèsent sur le chef de la Jurifiction, les contrariétés qu'on rencontre dans le Monde des Livres, Friday, Landen et les racines fictionnelles de Yorrick Kaine. En entendant cela, Joffy sursauta.

— Kaine est un... personnage de fiction ?

Je hochai la tête.

— Mais ça n'a plus grand intérêt. La dernière fois que je l'ai vu, c'était un ancien membre du parti whig, un *has been*.

— Plus maintenant. De quel livre vient-il ?

Je haussai les épaules.

— Si je le savais. Pourquoi ? Que se passe-t-il ?

Joffy et maman échangèrent un regard anxieux. Quand ma mère s'intéresse à la politique, c'est que ça va très mal.

— Il y a quelque chose de pourri dans l'État d'Angleterre, murmura-t-elle.

— Et ce quelque chose, c'est le chancelier anglais Yorrick Kaine, ajouta Joffy. Mais tu n'es pas obligée de nous croire sur parole. Il participe à l'émission *Questions directes à esquiver* enregistrée ici, à Swindon, ce soir à huit heures. On n'a qu'à y aller ; comme ça tu verras de tes propres yeux.

Je leur contai mes histoires de Jurifiction, et Joffy, en retour, m'annonça joyeusement que la fréquentation de l'église de l'Être Suprême Universel s'était accrue depuis qu'il était sponsorisé par le Comité pour la Promotion des Tartines Grillées, un organisme privé dont l'influence semblait avoir doublé depuis ma dernière visite à Swindon. Il avait étendu son rayon d'action sur les confitures, les croissants et autres viennoiseries. Ma mère, de son côté, me parla en détail des ennuis de santé de ses amis du troisième âge ; au moment où elle reprenait sa respiration entre l'appendicite de Mrs. Stripling et les problèmes de « tuyauterie » de Mr. Walsh, un homme de haute taille, à la silhouette imposante, fit son entrée au salon. Vêtu d'une élégante veste du matin dix-huitième vintage et doté d'une

moustache à faire honte au commandant Bradshaw, il avait une prestance et une autorité naturelles qui me firent penser à l'empereur Jark.

— Thursday, exhala ma mère dans un souffle, laisse-moi te présenter le chancelier de Prusse, Herr Otto Bismarck... ton père et moi essayons de régler la question du Schleswig-Holstein de 1863-1864 ; il est parti chercher l'homologue danois de Bismarck afin qu'ils puissent discuter. Otto... je veux dire Herr Bismarck, voici ma fille, Thursday.

Bismarck fit claquer ses talons et me baisa la main avec une politesse glaciale.

— Tout le plaisir est pour moi, fräulein Next, prononça-t-il avec un fort accent germanique.

Les curieux invités de maman, généralement morts depuis des lustres, ne me surprenaient plus guère. Ç'avait commencé avec la visite d'Alexandre le Grand, lorsque j'avais neuf ans. Il était plutôt sympa comme gars... mais alors à table, quel porc !

— Alors, comment trouvez-vous 1988, Herr Bismarck ?

— Je suis particulièrement séduit par le concept du nettoyage à sec, répondit le Prussien, et je vois un avenir prometteur pour le moteur à essence. Mais je suis fort impatient de parler au Premier ministre danois.

Il se tourna vers ma mère.

— Où pourrait-il bien être ?

— Je crois qu'on a un tout petit problème pour le localiser, dit maman en brandissant le couteau à pâtisserie. Vous ne voulez pas plutôt une tranche de battenberg ?

— Ah ! fit Bismarck, radouci.

Il enjamba délicatement DH82 pour s'asseoir à côté de ma mère.

— Le meilleur battenberg que j'aie jamais goûté !

— Oh, Herr B., minauda maman, vous me flattez !

En cachette de Bismarck, elle nous fit signe de dégager et, en enfants bien obéissants, nous sortîmes du salon.

— Ça alors, dit Joffy, une fois la porte refermée. Qui l'aurait cru ? Maman batifolant avec un Teuton !

Je haussai un sourcil.

— Mais non, Joff. C'est juste que papa ne vient pas souvent, et que la compagnie d'un homme intelligent n'est pas si fréquente que ça.

Joffy s'esclaffa.

— Juste de bons copains, hein ? O.K. Alors voilà, je te parie dix livres qu'à cette heure-ci la semaine prochaine, maman va faire crac-crac avec le Chancelier de Fer.

— Ça marche.

Nous scellâmes notre pari d'une poignée de main et, Emma, Hamlet, Bismarck et ma mère étant occupés ailleurs, je demandai à Joffy de surveiller Friday le temps d'aller faire un petit tour en ville.

Je tournai à gauche et remontai Marlborough Road, notant au passage les changements survenus en deux ans d'absence. Ce chemin, je l'avais pris pendant huit ans pour aller à l'école, et chaque mur, chaque arbre, chaque maison m'était aussi familier qu'une vieille connaissance. Un hôtel avait été construit dans Piper's Way, et plusieurs boutiques de la vieille ville avaient changé de mains ou avaient été rénovées. Je me sentais chez moi ici, mais peut-être que ça n'allait pas durer, comme mon attachement aux *Hauts de Caversham*, le livre dans lequel j'avais élu domicile ces dernières années.

Je longeai Bath Road, bifurquai sur la droite et me retrouvai dans la rue où nous avons habité, Landen et moi, avant son éradication. En rentrant à la maison un après-midi, j'étais tombée sur ses parents qui semblaient vivre là depuis longtemps. Dans la mesure où ils ne m'avaient pas reconnue et m'avaient prise – non sans raison – pour une folle furieuse, je décidai de ne pas tenter le diable et de passer discrètement en changeant de trottoir.

Rien n'avait bougé. Sur le perron, une vasque de *tickia orologica* rabougrie voisinait toujours avec une vieille échasse, et les rideaux aux fenêtres étaient indéniablement ceux de sa mère. Je poursuivis ma route, puis fis demi-tour : à ma résolution de le ramener se mêlait un certain fatalisme, l'impression que peut-être je n'y arriverais pas et qu'il faudrait m'y préparer. Après tout, il était mort à l'âge de deux ans, et je n'avais aucun souvenir de notre vie à deux, seulement de ce qu'elle aurait pu être s'il avait survécu.

Haussant les épaules, je me reprochai mon pessimisme et dirigeai mes pas vers le Home du Crépuscule, une maison tenue par Goliath et où ma grand-mère résidait ces temps-ci.

Mamie Next était dans sa chambre ; quand l'infirmière me fit entrer, elle regardait un documentaire animalier intitulé *Le temps des canards*. Mamie portait une chemise de nuit en vichy bleu, ses cheveux gris étaient clairsemés et

elle faisait bien ses cent dix ans. Elle s'était mis en tête qu'elle ne quitterait pas ce bas monde tant qu'elle n'aurait pas lu les dix livres les plus ennuyeux, mais l'« ennuyeux » étant impossible à quantifier, on ne savait pas bien comment l'aider.

— Chut ! marmonna-t-elle en me voyant apparaître. Cette émission est absolument passionnante !

Elle avait les yeux rivés sur le petit écran.

— Quand on pense qu'en analysant les os du canard disparu, l'*Anas platyrhynchos*, on peut reconstituer sa façon de marcher !

Je regardai à mon tour l'écran où un drôle d'oiseau de synthèse marchait à reculons en se dandinant, tandis que le commentateur expliquait comment ils en étaient arrivés à cette déduction.

— Comment ont-ils fait pour trouver ça à partir d'une poignée de vieux os ? observai-je, dubitative, ayant côtoyé un grand nombre d'« experts » dans ma vie.

— Ne te gausse pas, ma petite Thursday, répondit mamie. Un jury d'experts, des paléontologues aviaires, ont même établi que le cri du canard ressemblait à quelque chose comme « couac, couac ».

— « Couac » ? Ça me paraît peu probable.

— Tu as peut-être raison.

Elle éteignit le poste et jeta la télécommande.

— Après tout, qu'en savent-ils, ces experts ?

Comme moi, mamie était capable d'entrer dans les livres. Au fond, j'ignorais comment ça marchait, mais je lui en étais très reconnaissante : c'était grâce à elle que je n'avais pas oublié mon mari, chose qui avait bien failli m'arriver par la faute d'Aornis la mnémonomorphe. Cela faisait un an qu'elle était partie de chez moi, décrétant que je pouvais me débrouiller seule et qu'elle ne perdrait pas une minute de plus à suer sang et eau pour mes beaux yeux, ce qui était un peu gonflé, vu que c'était *moi* qui m'occupais d'elle. Mais peu importe. Elle était ma mamie, et je l'aimais énormément.

— Bonté divine ! dis-je en regardant sa peau flasque et parcheminée, qui bizarrement me fit penser à la photo du bébé échidné aperçue dans le *National Geographic*.

— Quoi ? fit-elle vivement.

— Rien.

— Rien ? Tu trouves que j'ai l'air vieille, c'est ça ?

Difficile de le nier. Chaque fois que je la voyais, je me disais qu'il était impossible de vieillir davantage, et pourtant, elle vieillissait à vue d'œil.

— Quand es-tu rentrée ?

— Ce matin.

— Et comment ça se passe, ici ?

Je lui résumai la situation à la maison. Elle fit « tss-tss » quand je lui parlai d'Emma et Hamlet, et plus encore quand je mentionnai ma mère et Bismarck.

— C'est risqué, cette affaire-là.

— Maman et Bismarck ?

— Emma et Hamlet.

— Il est fictif et elle est historique... que veux-tu qu'on risque ?

— Je me demande, répondit-elle lentement, arquant un sourcil, ce qui arriverait si jamais Ophélie l'apprenait.

Elle avait raison, je n'y avais pas pensé. Si Hamlet était difficile, Ophélie, elle, était carrément impossible.

— Je me suis toujours dit que, si sir John Falstaff a renoncé à gérer le théâtre élisabéthain, c'est pour échapper aux exigences souvent déraisonnables d'Ophélie, observai-je, songeuse, comme avoir des animaux de compagnie, un stock d'eau minérale et des sushis frais chaque fois qu'elle allait travailler à Elseneur. Crois-tu que je devrais renvoyer Hamlet dans *Hamlet* ?

— Peut-être pas tout de suite, dit mamie en toussant dans son mouchoir. Laisse-lui le temps de découvrir le monde réel. Comme ça, il verra qu'il n'y a point besoin de cinq actes pour prendre une décision.

Elle se remit à tousser. J'appelai une infirmière qui me conseilla de partir. J'embrassai mamie et quittai la maison de retraite, réfléchissant à la stratégie à mettre en place pour les jours à venir. Je préférais ne pas imaginer le montant de mon découvert à la banque, et si je voulais choper Kaine, c'était mieux de réintégrer les OpSpecs. Il n'y avait pas à tergiverser : il fallait que je récupère mon ancien poste. J'allais m'en occuper dès demain. Quant à Kaine, j'improviserais ce soir, dans les studios de la télévision. Il faudrait probablement chercher un orthophoniste pour sevrer Friday du lorem ipsum, et puis, bien sûr, il y avait Landen. Mais comment faire revenir ici et maintenant quelqu'un qui avait été éliminé de l'espace-temps par un officier ripou de la soi-disant incorruptible ChronoGarde ?



En approchant de la maison de maman, je fus brutalement tirée de mes réflexions : j'eus l'impression de voir un homme tapi dans la ruelle d'en face. Je me glissai dans le jardin le plus proche, me faufilai entre les maisons, traversai deux autres jardins par-derrière et me hissai sur une poubelle pour jeter un œil par-dessus le mur. J'avais vu juste. Il y avait bien un type en planque devant chez ma mère. Mon pied dérapa sur la poubelle ; alerté par le bruit, le rôdeur regarda autour de lui et, en m'apercevant, prit la fuite. Je sautai par-dessus le mur et m'élançai à sa poursuite. Ce fut plus facile que je ne l'aurais cru. Il n'était pas très sportif, et je le rattrapai alors qu'il s'efforçait piteusement d'escalader un mur. En l'entraînant à terre, je renversai son petit sac de paquetage qui laissa échapper tout un tas de calepins écornés, un appareil photo, une paire de jumelles et plusieurs exemplaires du journal officiel des OpSpecs 27, abondamment annotés au stylo rouge.

— Aïe, aïe, aïe, lâchez-moi ! s'écria-t-il. Vous me faites mal !

Je lui tordis le bras, et il tomba à genoux. J'étais en train de palper ses poches à la recherche d'une arme lorsqu'un autre homme, accoutré presque de la même façon, surgit de derrière une voiture abandonnée en brandissant une branche d'arbre. Je pivotai sur moi-même, esquivai le coup et le poussai du pied ; emporté par son élan, il se cogna la tête contre le mur et s'écroura, inconscient.

Comme le premier homme n'était pas armé, je m'assurai que son camarade groggy ne l'était pas non plus... et qu'il n'allait pas s'étouffer avec son sang, ses dents ou autre chose.

— Je sais que vous n'êtes pas OpSpecs, déclarai-je, vu comment vous êtes nuls tous les deux. Vous êtes quoi, Goliath ?

Le premier homme se releva péniblement et me regarda avec curiosité en se frottant le bras là où je l'avais tordu. Il était plutôt corpulent et n'avait pas l'air bien méchant. Ses cheveux étaient bruns et courts, et il avait un gros grain de beauté au menton. J'avais ses lunettes ; il ne ressemblait guère à un sbire de Goliath, mais il m'était déjà arrivé de me tromper.

— Ravi de vous rencontrer, Miss Next. Je vous attends depuis très, très longtemps.

— J'étais en déplacement.

— Depuis janvier 1986. J'ai attendu presque deux ans et demi pour vous voir.

— Et pourquoi ça ?

— Parce que, dit-il en sortant une plaque d'identité de sa poche, je suis officiellement habilité à vous suivre.

J'examinai la plaque. En effet, il était bel et bien rattaché à ma personne, sans que j'aie mon mot à dire là-dessus. La chose avait été instaurée par l'OS-33, le service des Divertissements, en vertu d'un accord passé avec l'Union Mutualiste des Suiveurs pour savoir qui avait le droit de suivre qui. Cela permettait de réglementer une activité historiquement interlope et de classer les suiveurs selon leurs capacités et performances. Mon suiveur à moi était catégorie 1, de ceux qui sont affectés aux plus grandes célébrités. Cela éveilla ma méfiance.

— Catégorie 1, hein ? Dois-je me sentir flattée ? Je pense relever plutôt de la catégorie 8, non ?

— Même pas, répliqua mon suiveur. Vous, ce serait davantage la 12. Mais j'ai le pressentiment que vous irez loin. J'ai collé Lola Vavoum dans les années soixante alors qu'elle n'avait qu'un petit rôle dans *Les Rues de Wootton Bassett* et pendant dix-neuf ans, je ne l'ai pas lâchée d'une semelle. Quand je l'ai abandonnée, c'était pour me brancher sur Buck Stallion. En l'apprenant, elle m'a fait parvenir un pot de bière avec « Merci de m'avoir si bien suivie, Lola » gravé dessus. Vous l'avez déjà rencontré ?

— Une seule fois, Mr. ...

Je jetai un œil sur le document avant de le lui rendre.

— ... de Floss. Intéressant comme nom. Vous êtes un parent de Candice ?

— L'écrivaine ? Dans mes rêves, répondit le suiveur, levant les yeux au ciel. J'aimerais qu'on soit amis, alors s'il vous plaît, appelez-moi Millon.

— Va pour Millon.

Nous échangeâmes une poignée de main. L'homme à terre gémit et s'assit en se frottant la tête.

— C'est qui, votre collègue ?

— Ce n'est pas mon collègue, dit Millon, c'est mon suiveur. Un sacré emmerdeur, si vous voulez mon avis.

— Quoi... le suiveur suivi ?

— Mais bien sûr ! rit Millon. La parution de mon autobiographie, *Je pense donc je suis*, m'a valu une certaine célébrité à mon tour. Je suis même sponsorisé par les cabans Rose des Vents™. C'est mon statut d'homme célèbre qui fait qu'Adam me suit maintenant. À la réflexion, comme il est catégorie 3, il est possible qu'il soit suivi lui aussi.

L'autre suiveur appliqua un mouchoir sur sa lèvre en sang.

— Miss Next, Adam Gnusense.

Il me salua faiblement de la main, contempla le mouchoir ensanglanté et poussa un soupir mélancolique. Je fis

Il me serra laborieusement de la main, contempla le mouchoir ensanglanté et poussa un soupir mélancolique. Je fus subitement prise de remords.

— Désolée de vous avoir frappé, Mr. Gnusense. Je ne pouvais pas savoir ce que vous deux aviez derrière la tête.

— Ce sont les risques du métier, Miss Next.

— Tiens, Adam, fit Millon en s'animant, vous avez votre suiveur à vous ?

— Quelque part, oui, répondit Gnusense en regardant autour de lui. Une espèce d'abruti catégorie 34. Hier soir, je l'ai surpris en train de fouiller dans mes poubelles. Ça fait ringard, non ?

— Les jeunes... pouah, dit Millon. C'était peut-être un must dans les années soixante, mais le suiveur moderne est beaucoup plus subtil que ça. Longues planques, notes abondantes, entrées et sorties chronométrées, appareil avec téléobjectif.

— Triste époque, acquiesça Adam en hochant la tête. Bon, il faut que je file. J'ai promis à un ami de garder un œil sur Adrian Lush.

Il se leva et s'éloigna d'un pas traînant, trébuchant sur des cannettes de bière usagées.

— Ce brave Adam, chuchota Millon, ce n'est pas un foudre de guerre, mais il colle sa cible comme de la glu. On ne le prendra pas en train de fourrager dans des poubelles... à moins qu'il ne donne un masterclass à des bleus, évidemment. Dites-moi, Miss Next, où étiez-vous pendant ces deux années et demie ? C'était un peu monotone par ici... au bout de dix-huit mois, comme vous n'étiez toujours pas là, j'ai réduit la surveillance à trois nuits par semaine.

— Vous ne me croiriez pas.

— Vous n'imaginez pas tout ce que je peux croire. Outre mon activité de suiveur, je viens de terminer mon premier livre : *Brève Histoire du Service des Opérations Spéciales*. Je suis également rédacteur en chef du magazine *Théoricien de la Conspiration*. En dehors des enquêtes sur le lien très tangible entre Goliath et Yorrick Kaine et l'existence d'une bête mystérieuse connue sous le nom de Cobzilla, nous avons publié plusieurs articles exclusivement consacrés à vous et à l'affaire Jane Eyre. Nous aimerions beaucoup écrire quelque chose sur votre oncle Mycroft aussi. Même si nous ne savons pratiquement rien, notre réseau de conspirateurs se nourrit de demi-vérités, de mensonges et de spéculations. Est-il vrai qu'il a conçu un revêtement à cristaux liquides pour les automobiles ?

— En quelque sorte.

— Et un papier carbone traducteur ?

— Il a appelé ça du papier Rosette.

— Et l'ovinateur ? *Théoricien de la Conspiration* consacre plusieurs pages de rumeurs gratuites à cette seule invention.

— Je ne sais pas. Ce ne serait pas un appareil à cuire les œufs, hein ? Y a-t-il quelque chose que vous ne sachiez *pas* concernant ma famille ?

— Pas grand-chose. Je songe à écrire votre biographie. Que diriez-vous de *Thursday Next : biographie* ?

— Le titre ? Beaucoup trop imagé.

— J'ai donc votre autorisation ?

— Non, mais si vous réunissez des informations sur Yorrick Kaine, je vous dirai tout sur Aornis Hadès.

— La petite sœur d'Achéron ? Ça marche ! Vous êtes sûre que je ne peux pas écrire votre biographie ? J'ai déjà le début.

— Sûre et certaine. Si vous trouvez quelque chose, venez frapper à ma porte.

— Je ne peux pas. Il y a une ordonnance restrictive de l'Union Mutualiste des Suiveurs qui nous interdit de nous approcher à moins de cent mètres de votre lieu de résidence.

Je soupirai.

— O.K., alors faites-moi signe quand je sortirai.

De Floss accepta avec empressement, et je le laissai ranger ses carnets, ses jumelles et son appareil photo ; lorsque je pris congé, il était en train de rédiger le compte rendu de sa première entrevue avec moi. Le pauvre jobard, je ne pouvais me débarrasser de lui, mais un suiveur était peut-être – et peut-être seulement – un allié potentiel.

### 3

## Questions directes à esquiver

### LES PERFIDES DANOIS SONT « NOS ENNEMIS HÉRÉDITAIRES », AFFIRME L'HISTORIEN DÉJANTÉ

« Très franchement, j'ai été bim-bam-boum atterré, a déclaré hier le plus grand historien fou d'Angleterre. L'assaut danois du VIII<sup>e</sup> siècle contre notre tagada tsoin-tsoin île souveraine laisse un souvenir d'invasion, de soumission, de pillage et d'esclavage qui restera taratata inégalé jusqu'à ce qu'on s'y mette à notre tour des années après. » Le travail de l'historien confus et incohérent a été avalisé par un autre universitaire tout aussi dérangé, qui nous a confié hier : « L'invasion danoise a débuté en 786 quand les Danois ont fondé un royaume dans l'East Anglia. Plutôt que d'utiliser leur propre nom, ils se sont lâchement dissimulés sous les pseudonymes d'Angles, de Brutes et de Flynnns. » Une recherche ultérieure a montré que les Danois sont restés pendant plus de quatre siècles et n'ont été renvoyés dans leurs pénates que grâce à l'intervention de nos nouveaux meilleurs amis, les Français.

Article paru dans le *Nouvel Oppresseur*, organe officiel du parti whig

— Comment Kaine a-t-il fait pour accéder au pouvoir aussi vite ? demandai-je, incrédule, à Joffy pendant que nous patientions dans la queue devant les studios de Krapo News. La dernière fois que j'étais là, lui et le parti whig ont été complètement laminés par le scandale de *Cardenio*.

La mine sombre, Joffy hocha la tête en direction de la foule de ses partisans en uniforme qui attendaient en silence leur chef bien-aimé.

— On a vécu des moments difficiles, Thurs. Kaine a récupéré son siège après l'assassinat de Samuel Pring. Les Whigs ont formé une alliance avec les Libéraux et ont élu Kaine à leur tête. Il a une sorte de magnétisme, et ses rassemblements attirent de plus en plus de monde. Sa « Réunification britannique » rencontre un large écho... surtout auprès d'imbéciles qui ne prennent pas la peine de réfléchir par eux-mêmes.

— Et la guerre contre le pays de Galles ?

— Il n'est pas allé jusque-là, mais on ne se refait pas. Il a remporté une victoire écrasante après la chute du gouvernement précédent, causée par le scandale de « l'argent contre des lamas ». Et, aussitôt au pouvoir, il s'est auto-proclamé chancelier. L'an passé, il a fait adopter la loi de la non-réforme qui limite le droit de vote aux propriétaires fonciers.

— Mais comment le Parlement a-t-il pu entériner ça ? marmonnai-je, consternée.

— On n'en sait trop rien, répondit Joffy tristement. Quelquefois, le Parlement a de drôles de réactions. Mais être chancelier ne lui suffit pas. Si on veut que les trains arrivent à l'heure et que les chariots de supermarché roulent droit, il n'y a qu'un seul moyen, prétend-il : concentrer le pouvoir exécutif entre les mains d'un dictateur.

— Et alors, qu'est-ce qui l'en empêche ?

— Le président, dit Joffy doucement. Formby a prévenu Kaine que s'il organisait des élections, il se présenterait contre lui... et Yorrick sait très bien qu'il serait battu, car la cote de popularité de Formby n'a jamais baissé.

Je réfléchis un instant.

— Quel âge a le président Formby ?

— C'est ça, le hic. Il a eu quatre-vingt-quatre ans en mai dernier.

Nous avançâmes lentement dans la queue jusqu'à la porte des studios, où deux gorilles d'OS-6 contrôlèrent nos papiers avant de nous laisser entrer. Nous prîmes place au fond et attendîmes patiemment que le spectacle commence.

— Tu vois ce type à l'air patibulaire au bord du plateau ? demanda Joffy.

Je suivis la direction de son doigt, et mon regard se posa sur un homme trapu aux cheveux courts et sans cou apparent.

— C'est le colonel Van Forcedis, le chef de la sécurité de Kaine. Un gars qu'on n'a pas trop envie de chatouiller. On raconte qu'il a été renvoyé de l'école pour avoir cloué le proviseur à un banc à la suite d'un pari.

À côté de Forcedis se tenait un homme avec un teint cireux, des traits pointus et de petites lunettes rondes. Vêtu d'un blouson de sport froissé et d'un pantalon de velours, il était flanqué d'une mallette rouge usée.

— Qui c'est, celui-là ?

— Ernst Stricknine. Le conseiller personnel de Kaine.

En les observant, je remarquai que, bien qu'à cinquante centimètres l'un de l'autre, ils n'avaient pas échangé un seul mot ni un seul regard. Tout n'était pas rose dans le camp de Kaine. Si je m'approchais suffisamment près, je pourrais choper Yorrick, le transporter directement dans l'un des nombreux livres-prisons de la Jurifiction, et la question serait réglée une fois pour toutes. Visiblement, j'étais rentrée juste à temps.

Je consultai le supplément du *Nouvel Oppresseur* que j'avais trouvé sur mon siège.

— Pourquoi Kaine rend-il les Danois responsables des malheurs de notre peuple ?

— Parce que, côté économie, nous sommes dans un sale pétrin depuis qu'on a perdu la guerre de Crimée contre les Russes. Ils ont obtenu non seulement Tunbridge Wells à titre de réparations, mais un gros paquet de fric aussi. Le pays est au bord de la faillite. Kaine veut rester au pouvoir, d'où...

— ... manœuvre de diversion.

— Absolument. Il rejette la faute sur quelqu'un d'autre.

— Mais pourquoi les *Danois* ?

— Ça prouve à quel point il est dans la panade, hein ? En tant que peuple, nous avons trop longtemps accusé les Gallois et les Français, et puisque les Russes sont hors jeu, il n'a rien trouvé de mieux que les Danois comme ennemi public numéro un. Il s'est inspiré des raids vikings de l'an 800 et de la domination danoise au XI<sup>e</sup> siècle pour relancer une vague de xénophobie obscurantiste.

— C'est ridicule !

— Entièrement d'accord. Depuis un mois, la presse regorge de propagande anti-danoise. Tous les appareils hi-fi et vidéo Bang & Olufsen ont été retirés de la vente pour des raisons de « sécurité », et les Lego ont été interdits le temps d'enquêter sur les « dangers de suffocation ». La liste d'auteurs danois prohibés s'allonge de minute en minute. Les œuvres de Kierkegaard – frappées d'illégalité dans le cadre de la loi sur la littérature danoise indésirable – vont être brûlées. Hans Christian Andersen sera le prochain, paraît-il... et peut-être même Karen Blixen.

— Il faudra qu'ils me passent sur le corps pour me prendre *La Ferme africaine*.

— À moi aussi. Arrange-toi pour qu'Hamlet ne dise à personne d'où il vient. Chut. Je crois que ça va commencer.

Le régisseur de plateau venait de faire son entrée pour nous expliquer exactement ce que nous devons faire. Après une longue série de vérifications techniques, l'animateur de l'émission parut sous les applaudissements du public. Tudor Webastow avait fait carrière en posant juste ce qu'il fallait de questions pour être considéré comme un faire-valoir par la presse politique, mais pas au point de se retrouver au fond de la Tamise avec des semelles en béton.

Il s'assit à une table avec deux chaises vides de part et d'autre et sortit ses notes. Contrairement à l'habitude, il y avait deux intervenants au lieu de quatre, mais ce soir il s'agissait d'une émission spéciale où Yorrick Kaine affronterait son adversaire politique, Mr. Redmond van de Poste, du parti du Sens Commun. Webastow s'éclaircit la voix.

— Bonsoir et bienvenue à *Questions directes à esquiver*, la première émission-débat autour d'un sujet d'actualité. Ce soir, comme tous les soirs, des personnages publics s'emploieront à esquiver les questions des spectateurs au profit de la ligne du parti.

Il y eut des applaudissements, après quoi il reprit :

— L'émission d'aujourd'hui est retransmise en direct depuis Swindon dans le Wessex. Surnommée parfois la troisième capitale d'Angleterre ou la Venise sur la M4, la Swindon actuelle est un pôle industriel et financier ; ses habitants, un mélange de professionnels et d'artistes, sont d'un point de vue politique représentatifs du reste du pays. J'aimerais signaler à votre attention que *Questions directes à esquiver* vous est présentée par les Échappements VaDonc, les pots de qualité.

Il marqua une pause et feuilleta ses papiers.

— Ce soir, nous avons l'honneur d'accueillir deux orateurs qui se situent aux extrêmes de l'éventail politique. Tout d'abord, permettez-moi de vous présenter un homme qui, de politiquement mort, a réussi à se hisser à la deuxième place de l'État avec le soutien massif de nos concitoyens, qui ne sont pas tous des débiles mentaux. Mesdames et messieurs, le chancelier Yorrick Kaine !

Kaine reçut un accueil mitigé lorsqu'il apparut sur le plateau, souriant et hochant la tête à l'adresse de la salle. Je me penchai en avant. En deux ans, il n'avait pas vieilli d'un poil, ce qui ne m'étonna guère de la part d'un personnage fictif. On lui donnait toujours entre vingt-cinq et trente ans. Avec ses cheveux bruns impeccablement coiffés et sa raie de côté, il avait l'air d'un mannequin sorti d'un magazine de tricot. Mais il ne l'était pas. J'avais vérifié.

— Merci infiniment, dit Kaine en s'asseyant et joignant les mains sur la table. Laissez-moi vous dire que je considère Swindon comme mon second foyer.

Il y eut des pépiements ravis dans les premiers rangs, surtout chez les vieilles dames qui voyaient en Yorrick le fils qu'elles n'avaient pas eu.

— Face à lui, reprit Webastow, nous avons l'honneur de recevoir Mr. Redmond van de Poste du parti de l'opposition, le parti du Sens Commun.

L'arrivée de van de Poste suscita nettement moins d'enthousiasme. Plus vieux que Kaine d'une bonne trentaine d'années, fatigué, les traits tirés, il arborait des lunettes rondes à monture d'écaille, et son front haut et bombé luisait sous les projecteurs. Avant de prendre place avec raideur, il jeta un coup d'œil furtif autour de lui. J'en devinai la raison. Sous son costume, il portait un lourd gilet pare-balles, et pour cause : les trois derniers dirigeants du parti du Sens Commun avaient connu une fin mystérieuse. Lui-même avait succédé à Mrs. Fay Bentoss qui était passée sous une voiture. Ce sont des choses qui arrivent, direz-vous... sauf qu'au moment des faits, elle se trouvait dans son salon.

— Merci, messieurs, et bienvenue dans notre émission. La première question nous vient de Miss Pupkin.

Une petite femme se leva et dit timidement :

— Bonjour. Une Chose Terrible a été commise par Quelqu'un cette semaine, et j'aimerais savoir si vos invités le condamnent ou pas.

— Excellente question, répondit Webastow. Mr. Kaine, vous voulez bien ouvrir le bal ?

— Merci, Tudor. Oui, je condamne totalement et sans appel la Chose Terrible en des termes les plus énergiques. Je dois dire que le parti whig est atterré par la manière dont les Choses Terribles surviennent dans notre pays sans aucune conséquence pour le Quelqu'un qui s'en rend coupable. Le nombre de Choses Terribles commises dans nos villes et nos campagnes est un héritage qui nous vient du parti du Sens Commun, mais j'ajouterai qu'en données corrigées, leur taux a chuté de vingt-huit pour cent depuis notre arrivée au pouvoir.

Le public applaudit, puis Webastow demanda à van de Poste de commenter cette déclaration.

— Je pense, dit Redmond avec un soupir, que monsieur le chancelier est victime d'une certaine confusion. D'après nos statistiques, les Choses Terribles sont plutôt en progression. Mais laissons de côté la politique politicienne... je tiens à souligner que même si, bien entendu, c'est une grande tragédie pour les personnes concernées, condamner ces actes en bloc sans en comprendre les motifs et sans remonter à l'origine du...

— Une fois de plus, interrompit Kaine, le parti du Sens Commun se défait de ses responsabilités pour ne pas attaquer de front les difficultés non précisées. J'espère que tous les anonymes qui ont souffert de problèmes non définis apprécieront...

— J'ai bien dit que nous condamnons la Chose Terrible, glissa van de Poste, et qui plus est, nous sommes en train de mener une étude sur l'ensemble des Choses Terribles depuis les Tout Juste Énervantes jusqu'aux Indiciblement Atroces, afin d'en tirer des conclusions pour notre politique future.

— Des demi-mesures, encore et toujours ! railla Kaine qui, manifestement, prenait plaisir à ce genre de débat. En s'arrêtant à l'Indiciblement Atroce, Mr. van de Poste ne rend guère justice au peuple de son pays. Le parti whig, qui s'est penché sur la question des Choses Terribles, réclame la tolérance zéro pour des délits mineurs comme le Vaguement Déplacé. C'est le seul moyen d'empêcher les Quelqu'uns qui commettent des Choses Terribles de se livrer à des actes Monstrueusement Pervers.

Il y eut quelques applaudissements pendant que le public réfléchissait pour savoir si « Tout Juste Énervant » était pire que « Vaguement Déplacé ».

— Résumons-nous, annonça Webastow. À l'issue de ce premier tour, j'accorderai trois points à Mr. Kaine pour une excellente condamnation sans objet, plus un point de bonus pour avoir critiqué le gouvernement précédent, et un autre pour avoir détourné la question au profit de la propagande pour son propre parti. Mr. van de Poste reçoit un point pour la fermeté de sa réfutation, mais seulement deux points pour sa condamnation, en raison de l'observation impartiale et pertinente qu'il a essayé d'inclure dans son discours. C'est donc Mr. Kaine qui mène par cinq points contre trois.

On applaudit le score qui s'affichait sur le tableau.

— Passons à l'étape suivante que nous appelons la « non-réponse à la question ». La question nous vient de Miss Ives.

Une femme entre deux âges leva la main :

— Les invités pensent-ils qu'il faut rajouter du sucre dans la tarte à la rhubarbe ou que le goût acide doit être compensé par un additif tel que la crème anglaise ?

— Merci, Miss Ives. Mr. van de Poste, voulez-vous ne pas répondre à cette question ?

— Eh bien, dit Redmond en scrutant la salle à la recherche d'éventuels sicaires, c'est une question qui touche le gouvernement de très près, et j'aimerais porter à votre attention le fait que du temps de son mandat, le parti du Sens

Commun a mis en œuvre plus de moyens que n'importe quel autre parti de l'époque moderne, et qu'en conséquence, sans que nous le sachions d'ailleurs, sa façon de faire les choses n'était pas loin d'être la bonne.

Les gens applaudirent. Joffy et moi échangeâmes un regard.

— Et tout est comme ça ? chuchotai-je.

— Attends un peu qu'ils en arrivent au Danemark.

— Je réfute catégoriquement, commença Kaine, l'allégation que notre façon de faire les choses n'est pas la bonne. Pour le prouver, permettez-moi de dévier complètement du sujet pour aborder le remaniement du système de santé auquel nous envisageons de procéder l'an prochain. Nous voulons remplacer la politique de prévention surannée par le dispositif « Attendez que ça aille vraiment mal » destiné à ceux qui ont réellement besoin de soins médicaux... à savoir les malades. Finis, les examens de dépistage annuels pour tous les citoyens ; à leur place, nous instaurerons un régime de diagnostic « tertiaire », synonyme d'économies substantielles en termes d'argent et de ressources.

Il y eut une nouvelle vague d'applaudissements.

— O.K., déclara Webastow, j'accorde trois points à van de Poste pour avoir totalement contourné la question, et cinq points à Kaine qui a non seulement ignoré la question, mais s'en est servi comme tremplin pour son propre programme politique. Il nous reste encore six tours, avec à ce stade dix points pour Kaine et six pour van de Poste. Question suivante, je vous prie.

Un jeune homme aux cheveux teints en rouge leva la main dans notre rang.

— Je voudrais faire remarquer que les Danois ne sont pas nos ennemis, et qu'il s'agit d'une simple manœuvre des Whigs pour rejeter la responsabilité de nos problèmes économiques sur quelqu'un d'autre.

— Ah ! fit Webastow. La controverse danoise. Je laisse Mr. van de Poste esquisser cette question en premier.

Soudain mal à l'aise, van de Poste risqua un coup d'œil en direction de Stricknine et de Forcedis qui le foudroyaient du regard.

— Je pense, répondit-il lentement, que si les Danois correspondent à la description qu'en donne Mr. Kaine, j'apporterai mon soutien à sa politique.

Il s'épongea le front avec un mouchoir, et Yorrick reprit la parole :

— À mon arrivée au pouvoir, j'ai trouvé l'Angleterre en proie au déclin économique et à toutes sortes de maux sociaux. Personne n'en avait conscience à l'époque, mais j'ai réussi à prouver clairement que les choses n'allaient pas aussi bien que ça, et que ce que nous considérons comme une coexistence pacifique avec nos voisins n'était en réalité qu'un marché de dupes. Quiconque s'imagine...

Je me penchai vers Joffy.

— Et les gens croient ce charabia ?

— Malheureusement, oui. À mon avis, il doit partir du principe que plus le mensonge est gros, plus il est facile à avaler. Mais bon, il me surprendra toujours.

— ... quiconque s'oppose à cette mission, pérerait Kaine, est un ennemi du peuple, qu'il soit pro-gallois ou pro-danois, ou tout simplement un pauvre fou qui ne mérite pas qu'on vote pour lui.

Il y eut des applaudissements, mais aussi quelques huées. Je vis le colonel Forcedis noter le numéro de siège des contestataires sur un bout de papier.

— Mais pourquoi les Danois ? persista le jeune homme aux cheveux rouges. Ils ont un régime parlementaire équitable, un passé irréprochable en matière de droits de l'homme et une réputation bien méritée de mener des actions humanitaires dans les pays du tiers-monde. Je pense que vous mentez, Mr. Kaine !

Certains s'exclamèrent, scandalisés, mais d'autres hochèrent la tête, et parmi eux je crus voir van de Poste.

— Pour le moment du moins, répondit Kaine d'un ton conciliant, chacun a le droit d'exprimer son opinion, et je remercie notre ami pour son franc-parler. Néanmoins, j'aimerais attirer l'attention du public sur un problème brûlant qui n'a strictement rien à voir avec la criante incompétence de mon gouvernement, à savoir l'inacceptable taux de mortalité chez les chatons et les chiots sous le règne du parti du Sens Commun.

À ces mots, les personnes âgées dans la salle se récrièrent. Convaincu d'avoir détourné le débat, Kaine poursuivit :

— Chaque année, plus d'un millier de chiots et chatons non désirés sont éliminés au moyen d'une piqûre mortelle, gracieusement mise à la disposition des vétérinaires au Danemark. Au nom des principes humanitaires qui lui sont chers, le parti whig s'oppose vigoureusement à cette extermination de masse.

— Mr. van de Poste ? fit Webastow. Comment réagissez-vous face à cette manœuvre dilatoire concernant la mort de chatons ?

— À l'évidence, commença van de Poste, la mort de chiots et de chatons est un phénomène regrettable, mais si les gens se montraient plus responsables vis-à-vis de leurs animaux de compagnie, ces choses-là n'arriveraient pas.

— Faites confiance au Sens Commun, éructa Kaine, pour traiter nos concitoyens de débiles irresponsables ! Jamais le parti whig ne se serait abaissé à une telle accusation : nous sommes profondément choqués par la sortie de Mr. van

le parti whig ne se serait adonné à une telle occupation, nous sommes profondément choqués par la sortie de Mr. van de Poste. Devant vous tous, je prends l'engagement solennel de faire du problème de foyers pour chiots ma priorité lorsque je serai élu dictateur.

Une salve d'acclamations accueillit ce discours. Je secouai tristement la tête.

— Eh bien, déclara Webastow, rayonnant, je pense que je vais accorder cinq points à Mr. Kaine pour cette magistrale diversion, plus deux points de bonus pour avoir brouillé les pistes au lieu d'éclaircir la question du Danemark. Mr. van de Poste, je regrette de ne pouvoir vous offrir qu'un seul petit point. En plus d'avoir tacitement approuvé la scandaleuse politique étrangère de Kaine, vous avez apporté une réponse honnête au problème des animaux de compagnie non désirés. À la fin du troisième tour, Mr. Kaine caracole en tête avec dix-sept points, contre sept pour van de Poste. La question suivante nous vient de Mr. Wedgwood.

— Oui, dit un très vieil homme au troisième rang. J'aimerais savoir si vos invités soutiennent le passage du groupe Goliath vers un système de gestion fondé sur la foi.

Cela dura ainsi pendant près d'une heure. Kaine avait beau multiplier les déclarations aberrantes, la majeure partie du public ne semblait pas s'en rendre compte, ou alors ils s'en fichaient. Je fus extrêmement contente lorsque l'émission prit fin, avec Kaine menant par trente-huit points contre seize pour van de Poste. Nous gagnâmes la sortie à la queue leu leu.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda Joffy.

Je tirai mon guide de voyage de ma poche et l'ouvris à la page avec un paragraphe extrait de *L'Épée des Zénobiens*, l'un des nombreux ouvrages non publiés que la Jurifiction utilisait comme pénitencier. Je n'avais plus qu'à saisir Kaine par la main et lire.

— Je vais ramener Kaine dans le Monde des Livres. Il est trop dangereux pour être laissé en liberté ici.

— Tout à fait d'accord.

Joffy me pilota vers les deux grosses limousines qui attendaient le chancelier.

— Il voudra sûrement rencontrer ses « admirateurs », alors profites-en.

Nous nous frayâmes un passage dans la foule qui guettait son apparition. La plupart des spectateurs de l'émission étaient là, mais pas pour les mêmes raisons que moi. Un brouhaha excité accueillit Kaine à sa sortie. Avec un sourire serein, il remonta la file, serra des mains... on lui tendit des fleurs et des bébés à embrasser. Il était flanqué du colonel Forcedis et d'une phalange de gardes qui scrutaient l'assistance pour s'assurer que personne n'allait tenter quoi que ce soit. Derrière eux, j'aperçus Stricknine cramponné à sa mallette rouge. Je me cachai derrière un fervent partisan de Kaine qui agitait un drapeau du parti whig afin que Kaine ne puisse pas me voir. Nous avions déjà croisé le fer dans le passé, et il savait ce dont j'étais capable, tout comme je savais ce dont il était capable, *lui*. La dernière fois que je l'avais rencontré, il avait tenté de nous faire dévorer par le Glatissant, une espèce de monstre surgit des profondeurs les plus sombres de l'esprit humain. Et puisqu'il avait le don d'invoquer des créatures imaginaires, je devais me tenir sur mes gardes.

Mais à mesure que le petit groupe se rapprochait, je ressentis un mystérieux besoin de me joindre aux acclamations. Dans cette ambiance électrique, je trouvais soudain *juste* de prendre part à la liesse générale. Joffy avait déjà succombé ; il gesticulait et sifflait avec enthousiasme. Moi-même, je luttai contre un désir irrépressible d'accorder à Yorrick le bénéfice du doute. Lui et son escorte étaient arrivés à notre hauteur. Il tendit la main vers la foule. Je me repris, jetai un œil sur le paragraphe des *Zénobiens* et attendis le moment propice. Nous transporter dans le Monde des Livres n'était pas un problème ; je l'avais fait à de multiples occasions. Non, ce qui m'inquiétait, c'était que ma détermination fondait à vue d'œil. Avant d'être totalement subjuguée, j'inspirai profondément, attrapai la main tendue et marmonnai à toute vitesse :

— *En ce temps-là, la paix régnait sur la terre des Zénobiens...*

La foule massée sur le parking des studios de Krapo News s'évanouit. Nous étions dans une vallée verdoyante où des troupeaux de licornes paissaient paisiblement sous le soleil d'été. Des grammasites tournoyaient dans le ciel bleu, chevauchant les courants ascendants qui montaient de la prairie.

— Bien ! déclarai-je en me tournant vers Kaine.

Médusée, je vis un bonhomme avec un drapeau whig qui fixait l'eau cristalline jaillissant d'une faille dans les rochers. J'avais dû me tromper de main.

— Où suis-je ? demanda-t-il, désorienté.

On le serait à moins.

— Vous êtes en train de vivre une expérience aux portes de la mort, lui répondis-je précipitamment. Qu'en pensez-vous ?

— C'est beau !

— Tant mieux. Mais n'y prenez pas trop goût, il faut que je vous ramène.

Je le pris par la main, murmurai le mot de passe et nous retransportai dans le monde réel. Nous atterrîmes derrière une rangée de poubelles juste au moment où Kaine repartait avec sa suite. Je rejoignis Joffy qui continuait à agiter la main et le sommai de se réveiller.

— Excuse-moi, fit-il en secouant la tête. Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Je préfère ne pas en parler. Viens, on rentre à la maison.

Un peu plus loin, un homme racontait, tout excité, à qui voulait l'entendre, son expérience « aux portes de la mort ».

Je me couchai à minuit passé, hantée par l'emprise quasi hypnotique que Kaine exerçait sur la population. Cependant, je n'allais pas baisser les bras. Je pouvais toujours essayer de le choper à nouveau ou, dans le pire des cas, me servir du dégommeur que j'avais embarqué sous le manteau en quittant le Monde des Livres. Sa destruction ne me posait strictement aucun problème. Je ne serais pas plus coupable de meurtre qu'un auteur qui presse la touche « effacer ». Mais avec un adversaire tel que Formby, Kaine n'était pas près de devenir dictateur ; j'avais donc un peu de temps devant moi pour réfléchir et échafauder un plan. « Le temps passé à phosphater, comme me le disait souvent Mrs. Malaprop, n'est jamais perdu. »



## Une ville comme Swindon

### FORMBY CONTRE KAINE

Hier, au cours d'un échange fort animé, le président à vie George Formby a opposé son veto à la tentative du chancelier Kaine de se faire nommer dictateur de l'Angleterre. La loi sur le pouvoir exécutif suprême, déjà adoptée par le Parlement, n'attend plus que la signature présidentielle pour entrer en vigueur. Le président Formby, s'exprimant depuis le palais présidentiel de Wigan, a déclaré à la presse : « Houla ! un... pareil, je lui donnerais pas une épicerie à gérer, alors un pays, vous pensez ! » Furieux, le chancelier Kaine a décrété Formby « trop vieux pour avoir son mot à dire sur l'avenir de la nation », « à côté de la plaque » et « piètre chanteur » – sur ce dernier point, il a dû se rétracter face au tollé général.

Article paru dans *Krapo* le 13 juillet 1988

Cette nuit-là, je dormis mal et me réveillai avant Friday, ce qui était plutôt rare. Je fixai le plafond en pensant à Kaine. Il faudrait que j'assiste à sa prochaine réunion publique avant qu'il ne découvre que j'étais de retour. Je me demandais pourquoi Joffy et moi avions failli succomber à l'engouement général pour Yorrick quand Friday s'éveilla et cligna des yeux, l'air de dire qu'il était prêt pour le petit déjeuner. Je m'habillai rapidement, et nous descendîmes.

— Bienvenue au *Petit déjeuner à Swindon avec Krapo*, annonça le présentateur télé au moment où nous entrions, en compagnie de Warwick Fridge et de la charmante Leigh Onzolent...

— Bonjour...

— ... et c'est parti pour deux heures d'informations, de divertissements et de jeux pour vous faire commencer la journée en beauté. *Petit déjeuner avec Krapo* vous est présenté par les boutons de porte Arkwright, le meilleur de la quincaillerie d'ameublement du Wessex.

Warwick se tourna vers Leigh qui paraissait bien trop glamour à huit heures du matin. Elle sourit et continua :

— Ce matin, nous parlerons avec Roger Kapok, le capitaine de l'équipe de croquet, des chances de Swindon de remporter le SuperArceau 88. Nous aurons également, parmi nos invités, un homme qui aurait vu des licornes lors d'une expérience aux portes de la mort ; notre dodologue maison sera à votre disposition pour tous les problèmes psychologiques de vos animaux familiers, et notre concours de lecture d'*Othello* à l'envers en arrive aux quarts de finale. Plus tard, nous nous entretiendrons avec Mr. Joffy Next de la résurrection potentielle de St Zvlkx, mais tout d'abord, place à l'actualité. Le P.-D.G. de Goliath a annoncé que les objectifs de contrition seront atteints d'ici...

— Bonjour, ma fille, dit ma mère qui venait d'entrer dans la cuisine. Je ne te savais pas lève-tôt.

— C'est seulement depuis qu'il est là, répondis-je en désignant Friday qui lorgnait la casserole de porridge. S'il y a une chose qu'il sait faire, celui-là, c'est manger.

— C'est ce que tu faisais de mieux à son âge. Au fait, ajouta ma mère distraitemment, j'ai quelque chose pour toi.

Elle sortit et revint aussitôt avec une liasse de documents officiels.

— C'est Mr. Hicks qui les a laissés pour toi.

Braxton Hicks était mon ancien patron chez les OpSpecs de Swindon. J'étais partie du jour au lendemain et, à en juger par sa lettre d'accompagnement, il n'avait pas trop apprécié. J'avais été rétrogradée, et son courrier exigeait la restitution de ma plaque et de mon arme de service. La deuxième lettre était un mandat d'arrêt en cours pour détention illégale d'une petite quantité de fromage de contrebande.

— Le fromage est toujours surtaxé ? demandai-je à ma mère.

— C'est criminel, marmonna-t-elle. À plus de cinq cents pour cent. Et pas que le fromage. Ils ont élargi la taxe à tous les produits laitiers... même les yaourts.

Je poussai un soupir. Il allait sûrement falloir que j'aie m'expliquer sur place. Je pouvais toujours implorer leur pardon, consulter des stressperts, plaider le choc post-traumatique, la xplkqulkiccasia ou autre, et solliciter la réintégration à mon ancien poste. Peut-être que si j'apprenais à manier un club, je finirais par amadouer le patron qui était un fana de golf. Sans les OpSpecs, j'aurais du mal à coincer Yorrick Kaine ou à faire pression sur la ChronoGarde pour qu'on me rende mon mari : j'avais besoin de pouvoir accéder à tous leurs fichiers, comme à ceux de la police

Je parcourus les papiers. J'avais apparemment été jugée coupable d'infraction fromagère et condamnée à une amende de cinq mille livres, plus les frais.

— Tu as payé ça ? demandai-je à maman en lui montrant la requête du tribunal.

— Oui.

— Alors il faut que je te rembourse.

— Pas la peine.

Et, sans me laisser le temps de la remercier, elle ajouta :

— J'ai pris de l'argent sur ton découvert... qui est assez conséquent, d'ailleurs.

— C'est très... *gentil* à toi.

— Je t'en prie. Je te fais des œufs au bacon ?

— S'il te plaît.

— Ça marche. Tu veux bien aller me chercher le lait ?

Je gagnai la porte d'entrée ; en me baissant pour prendre la bouteille, j'entendis un *flop-ping*, et une balle siffla près de mon oreille avant de se loger dans le chambranle. J'allais claquer la porte et attraper mon automatique quand tout parut s'immobiliser, comme lors d'une brusque accalmie. Au-dessus de moi, un pigeon se figea en plein vol, les ailes ployées à mi-battement. Le motard sur la chaussée ne bougeait plus, en équilibre sur sa machine, et les passants étaient aussi raides et inertes que des statues. Même Pickwick s'était arrêtée, une patte en l'air. Le temps, pour le moment du moins, avait été suspendu. Je connaissais une seule personne qui avait une tête à arrêter les pendules... mon père. Mais au fait, où était-il ?

Je scrutai la rue. Personne. Tant qu'à faire, puisqu'on allait m'assassiner, je décidai d'aller voir à qui j'avais l'honneur. Je traversai et m'engouffrai dans la ruelle où de Floss s'était si mal dissimulé la veille. Là, je trouvai mon père devant une très jolie blonde, toute menue – un mètre cinquante, pas plus – figée dans le temps en plein démontage d'un fusil à lunette. Elle devait avoir entre vingt-cinq et trente ans, et ses cheveux étaient rassemblés en queue-de-cheval à l'aide d'une barrette en forme de fleur. Je notai avec un certain détachement amusé qu'il y avait une médaille porte-bonheur attachée au chien et que le fût était habillé de fourrure rose. Papa avait l'air plus jeune que moi, mais je n'eus aucun mal à le reconnaître. L'une des particularités du champ temporel était que ses agents menaient une vie non-linéaire ; quand on se rencontrait, il n'avait jamais le même âge d'une fois sur l'autre.

— Bonjour, papa.

— Tu avais raison, déclara-t-il en comparant les traits figés de la jeune femme à une série de photos, c'est bien une tueuse à gages.

— On s'en fiche ! m'écriai-je, ravie. Comment vas-tu ? Ça fait des années qu'on ne s'est pas vus !

Il se retourna pour me dévisager.

— Ma chère enfant, on s'est parlé il y a quelques heures à peine !

— Ah, mais non.

— Mais si.

— Je t'assure que non.

Il me regarda encore un moment, puis consulta sa montre, la secoua, la porta à son oreille et la secoua à nouveau.

— Tiens, dis-je en lui tendant le chronographe que je portais au poignet, prends le mien.

— Merci... c'est gentil. Ah ! au temps pour moi. Trois heures *à partir* de maintenant. C'est facile de se tromper. Alors, as-tu réfléchi à ce dont on a discuté ?

— Non, papa, répliquai-je d'un ton agacé, ce n'est pas encore arrivé, rappelle-toi.

— Ce que tu peux être *linéaire*, marmonna-t-il en se replongeant dans l'examen des photos. Je trouve que tu devrais essayer d'élargir ton horizon... ça y est !

La photo correspondait bien à ma tueuse. Il lut l'inscription au dos :

— Tueuse d'élite opérant dans le secteur Oxford-Wiltshire. Malgré son physique délicat, l'une des plus dangereuses du métier. On la surnomme Porte-Fringue.

Il marqua une pause.

— Ce ne serait pas plutôt Porte-Flingue, hein ?

— Il paraît que Porte-Fringue ne rate jamais sa cible, fis-je remarquer. Un contrat avec elle, et on est plus mort qu'une planche.

— Je suis au courant, fit mon père pensivement. Soixante-sept victimes... soixante-huit, si c'est elle qui a descendu Samuel Pring. Elle a dû faire *exprès* de te manquer. Je ne vois pas d'autre explication. Quoi qu'il en soit, son vrai nom est Cindy Stoker.

Ca, c'était une surprise. Cindy était mariée à Spike Stoker, un OS-17 avec qui j'avais travaillé à l'occasion. Je

l'avais même conseillé sur la meilleure façon d'annoncer à Cindy qu'il gagnait sa vie en traquant les loups-garous... ce qui n'était pas un métier idéal pour un futur époux.

— Cindy veut me tuer ? Cindy est Porte-Fringue ?

— Tu la connais ?

— Je connais son existence. C'est la femme d'un très bon copain.

— Eh bien, évite de copiner de trop. Elle te loupe à trois reprises. La deuxième fois, en posant une bombe sous ta voiture lundi, et la troisième, vendredi prochain à onze heures du matin... mais elle échoue et, pour finir, tu choisis de la faire mourir. Je ne devrais pas te dire tout cela, mais comme on en a déjà discuté, on a d'autres chats à fouetter.

— Quels chats ?

— Pupuce, répondit-il avec une sévérité toute paternelle, je ne vais pas me répéter dix mille fois. Allez, il faut que je retourne travailler. Il y a une Tempête qui s'annonce à l'Âge des Ténèbres, et si on n'intervient pas, on en a pour un siècle à repêcher des anachronismes dans le flux temporel.

— Attends... tu retravailles pour la ChronoGarde ?

— Tout ça, je te l'ai déjà dit, voyons ! Essaie un peu de suivre... tu auras besoin de toutes tes facultés la semaine prochaine. Rentre à la maison maintenant pendant que je redémarre le monde.

Il n'était pas d'humeur très bavarde, mais puisque j'allais le revoir et découvrir à ce moment-là l'objet de notre discussion, je n'insistai pas. Je lui dis au revoir et, alors que je regagnais notre jardin, le temps reprit brusquement son cours. Le pigeon s'envola, le trafic repartit, et tout redevint comme avant. L'arrêt avait été si complet que cette entrevue avec mon père avait pris zéro temps. Au moins, je n'avais pas besoin d'être constamment sur mes gardes, vu que je connaissais les dates des prochains attentats. Cela dit, je ne tenais pas spécialement à la faire mourir. À tous les coups, Spike allait faire la gueule.

Je retournai dans la cuisine où maman était toujours fort occupée à préparer mes œufs au bacon. Pour elle et Friday, je ne m'étais absentée qu'une vingtaine de secondes.

— C'était quoi, ce bruit à la porte, Thursday ?

— Un pot d'échappement, sûrement.

— C'est drôle, dit-elle, j'aurais juré que c'était une balle ultrarapide qui a heurté le bois. Un œuf ou deux ?

— Deux, s'il te plaît.

Je pris le journal qui dénonçait sur cinq pages l'imposture des Danois, ces molosses dont l'autre nom, « dogue allemand », prouvait bien la véritable origine. « De quelle autre façon, fulminait l'auteur de l'article, les perfides Danois ont-ils cherché à nous flouer ? » je soupirai et tournai la page.

Maman promit de me garder Friday jusqu'à l'heure du thé... ou plutôt je le lui fis promettre avant qu'elle ne réalise pleinement les implications du changement de couches et ne voie de ses propres yeux ses manières déplorables à table.

— *Ut enim ad veniam !* hurlait-il.

Ce qui devait vouloir dire : « Regarde comme je sais lancer loin mon porridge », car aussitôt une cuillerée de flocons d'avoine vola à travers la cuisine, à la grande joie de DH 82 qui avait vite appris l'intérêt de se trouver à proximité d'un bambin indiscipliné à l'heure du repas.

Hamlet descendit petit-déjeuner, suivi, après une pause prudente, d'Emma Hamilton. Ils se saluèrent de façon si ostentatoire que seule leur mine solennelle m'empêcha de pouffer tout haut.

— Avez-vous bien dormi, lady Hamilton ? s'enquit Hamlet.

— Oui, je vous remercie. Ma chambre donne à l'est, de sorte que j'ai le soleil le matin.

— Ah, répondit-il, pas la mienne. Je crois que c'est un ancien débarras. Elle a un joli papier rose aux murs et une veilleuse en forme de canari. Enfin, je n'en ai pas vu grand-chose, étant donné que j'ai dormi à poings fermés... seul.

— Bien sûr.

— Viens, je vais te montrer quelque chose, dit maman après le petit déjeuner.

Je la suivis à l'atelier de Mycroft. Alan avait coincé les dodos de ma mère dans l'abri de jardin, et encore maintenant menaçait de son bec quiconque oserait ne serait-ce que le regarder « bizarrement ».

— Pickwick ! déclarai-je d'un ton sévère. Ton fils maltraite ces dodos, et tu le laisses faire ?

Pickwick détourna la tête et fit mine de se gratter la patte. Pour être honnête, elle ne le maîtrisait pas plus que moi. Une demi-heure avant, il avait viré le facteur du jardin à coups de *plink-plink-plink* furibonds, et même le facteur dut admettre que c'était « une première ».

Maman ouvrit la porte latérale, et nous entrâmes dans le vaste atelier. C'était là que mon oncle Mycroft mettait au point toutes ses inventions. Ici il avait testé, entre autres choses, le papier carbone traducteur, le détecteur de sarcasmes, la géométrie nextienne et, surtout, le Portail de la Prose grâce auquel j'avais pu pénétrer à l'intérieur de la fiction. Je repensai à son fameux papier en 4D ; le principe consistait à imprimer sur une même feuille de papier encore et encore, en isolant les impressions successives dans différentes zones temporelles pour pouvoir les lire ensuite à l'aide de lunettes spéciales. Le tout se jouait à la nanoseconde près. Ainsi, en l'espace d'une seconde, on pouvait stocker un million de pages de texte ou d'images sur une seule et même feuille. L'idée était géniale, mais le papier ressemblait comme deux gouttes d'eau à de l'A4 standard, et un interminable contentieux familial voulait que ma mère ait utilisé le précieux prototype pour tapisser le fond du bac à compost. D'où la révérence avec laquelle elle semblait traiter les inventions de Mycroft.

— Qu'est-ce que tu voulais me montrer ?

Elle sourit et me conduisit au fond de l'atelier. Là, à côté des affaires qu'elle avait récupérées dans mon appartement, je reconnus la silhouette de ma Porsche 356 Speedster cachée sous une housse de protection.

— J'ai fait tourner le moteur une fois par mois, j'ai même roulé deux ou trois fois avec, et je l'ai emmenée au contrôle technique.

Elle retira la housse d'un geste théâtral. La voiture avait toujours l'air légèrement cabossée après nos diverses péripéties communes, mais c'était comme ça que je l'aimais. Je caressai les trous laissés par les balles de Hadès, et l'aile gauche enfoncée lorsque j'avais glissé dans la rivière Severn. Puis j'ouvris les portes coulissantes.

— Merci, maman. Tu es sûre que ça va aller avec Friday ?

— Jusqu'à quatre heures de l'après-midi. Mais tu dois me promettre une chose.

— Laquelle ?

— Que tu viendras ce soir à ma réunion des Éradications Anonymes.

— Maman... !

— Ça te fera du bien. Ça pourrait même te plaire. Tu pourrais *rencontrer* quelqu'un. Qui te fera oublier Linden.

— *Landen*. Il s'appelle *Landen*. Et je n'ai pas l'intention de l'oublier.

— Bon, alors le groupe te soutiendra. Tu vas peut-être même apprendre des choses, qui sait. Au fait, tu veux bien emmener Hamlet avec toi ? Mr. Bismarck a une dent contre les Danois à cause de cette stupide histoire de Schleswig-Holstein.

Je plissai les yeux. Se pouvait-il que Joffy ait raison ?

— Et Emma ? Tu veux que je l'emmène également ?

— Non, pourquoi ?

— Euh... comme ça.

Je pris Friday dans mes bras et l'embrassai.

— Sois sage, Friday. Tu restes ici avec bonne-maman.

Friday me regarda, regarda ma mère et, le doigt dans le nez, dit :

— *Sunt in culpa qui officia id est laborum ?*

J'ébouriffai ses cheveux, et il me montra la crotte de nez qu'il avait dénichée. Je déclinai l'offrande, lui essuyai la main avec un mouchoir et m'en fus à la recherche d'Hamlet. Je le trouvai devant la maison en train de faire une démonstration d'escrime à Emma et Pickwick. Même Alan avait lâché les autres dodos et l'observait en silence. Je l'interpellai, et il accourut aussitôt.

— Désolé, c'était juste pour montrer comment cet imbécile de Laerte s'est fait remettre en place.

Je l'aidai à grimper dans la Porsche, m'installai au volant et démarrai en direction du Centre Brunel.

— Vous avez l'air de bien vous entendre avec Emma.

— Qui ça ? demanda-t-il, faussement distrait.

— Lady Hamilton.

— Ah, elle. Oui, elle est sympa comme fille. On a des tas de choses en commun.

— Du genre ?

— Ma foi, dit Hamlet, réfléchissant fébrilement, on a tous deux un ami proche qui s'appelle Horatio.

Nous franchîmes le rond-point, et je désignai le nouveau stade avec ses quatre piliers d'éclairage qui dominaient le paysage.

— Notre stade de croquet, trente mille places. C'est ici que s'entraînent les Maillets de Swindon.

— Le croquet est votre sport national ?

— Oh oui.

Je m'y connaissais un peu, pour y avoir joué moi-même.

— Ça évolue depuis ses débuts. Déjà, les équipes sont plus grandes : dix joueurs dans chaque camp au sein de la Fédération Mondiale de Croquet. Comme il s'agit de faire passer des boules à travers des arceaux le plus rapidement possible, ça peut devenir très physique. Une boule perdue, ça fait très mal, et un coup de maillet risque d'être fatal. Alors la Fédération impose le port d'une tenue de protection et des barrières en plexiglas pour les spectateurs.

Je tournai à gauche dans Manchester Road et me garai derrière une Griffin 6 Lowrider.

— On fait quoi, là ?

— Coiffeur. Vous ne croyez tout de même pas que je vais continuer à me balader en Jeanne d'Arc, si ?

— Ah ! dit Hamlet. Comme vous n'en parlez plus, j'ai cessé de faire attention. Si ça ne vous dérange pas, je vais rester ici et écrire à Horatio. « Pirate », ça prend un « t » ou deux ?

— Un seul.

Je pénétrai dans le salon de coiffure de maman. Le personnel contempla mes cheveux d'un air médusé jusqu'à ce que lady Volescamper qui, avec son excentrique de mari et accessoirement maire de la ville, représentait l'aristocratie la plus visible de Swindon, me montre du doigt en déclarant d'une voix stridente :

— C'est ça, la coupe que je veux. Quelque chose de neuf. Quelque chose de rétro... qui ferait un tabac au bal de la mairie !

Mrs. Barnet, à la fois coiffeuse en chef et championne de potins toutes catégories, ravala son expression horrifiée et répondit, diplomate :

— Certainement. Je dois dire que l'audace de Votre Grâce n'a d'égale que la perfection de votre goût.

Lady Volescamper se replongea dans son *Taupe Model*. Elle ne semblait pas m'avoir reconnue, ce qui m'arrangeait plutôt : la dernière fois que je m'étais rendue chez eux, à Vole Towers, un monstre surgit des abysses de l'imagination humaine avait pulvérisé leur hall d'entrée.

— Bonjour, Thursday, fit Mrs. Barnet en me drapant dans le peignoir d'un geste expert. Ça fait un bail qu'on ne vous a pas vue.

— J'étais absente.

— En prison ?

— Non... absente, c'est tout.

— Ah ! Alors, elle veut quoi, la demoiselle ? Je tiens de source sûre que le look Jeanne d'Arc sera très à la mode cet automne.

— Oh, vous savez, Gladys, la mode et moi... Débarrassez-moi de cette coiffure à la noix, c'est tout ce que je vous demande.

— Comme elle voudra.

Elle fredonna un petit moment, puis s'enquit :

— Alors comme ça, on a pris des vacances ?

Une demi-heure plus tard, je revins à la voiture où je trouvai Hamlet en grande conversation avec une contractuelle, tellement absorbée par ce qu'il racontait qu'elle en avait oublié de rédiger son P.V.

— Et là, dit Hamlet lorsque je fus à portée de voix, esquissant le geste de transpercer quelqu'un, j'ai crié : « Un rat, un rat ! » Et j'ai tué le vieux qui était caché. Tiens, Thursday... bonté gracieuse, c'est un peu court, non ?

— C'est toujours mieux qu'avant. Allez, on y va, il faut que j'aille récupérer mon ancien boulot.

— Boulot ? répéta-t-il tandis que nous démarrions, abandonnant une contractuelle indignée qui aurait bien voulu savoir la suite.

— Eh oui ! Ici, on a besoin d'argent pour vivre.

— J'en ai plein, moi, déclara-t-il généreusement. Je peux vous en passer.

— Je doute que les couronnes fictives d'une époque indéterminée fassent le poids à la First Goliath... lâchez donc ce crâne. Ce n'est pas considéré comme un accessoire de mode dans le Monde Extérieur.

— Chez nous, ils font fureur.

— Eh bien, pas ici. Mettez-le dans ce sac de super, marché.

— STOP !

J'écrasai la pédale de frein.

— Quoi, qu'y a-t-il ?

— Ça, là-bas. *C'est moi !*

Sans me laisser le temps de réagir, Hamlet sauta de la voiture et se précipita vers un distributeur automatique au coin de la rue. Je garai la Speedster et le rejoignis. Il était tombé en pâmoison devant une simple boîte à demi vitrée, contenant un mannequin à l'accoutrement ad hoc

contenant un mannequin à l'accouchement au roc.

— Ça s'appelle un Shakesparleur, dis-je en lui tendant le sac en plastique. Tenez, mettez le crâne là-dedans.

— Et à quoi ça sert ?

— C'est un distributeur automatique de monologues de Shakespeare. Pour deux shillings, on a droit à un petit extrait.

— De moi ?

— Mais oui, de vous.

Car c'était, bien entendu, un Shakesparleur avec un Hamlet à l'intérieur, et cet Hamlet mécanique fixait d'un œil inexpressif l'Hamlet en chair et en os qui se tenait à côté de moi.

— On peut le faire marcher ? demanda Hamlet, tout excité.

— Si vous voulez.

Je tirai une pièce de ma poche et la glissai dans l'appareil. On entendit grésiller, cliqueter, et l'automate s'anima.

— *Être, ou ne pas être*, commença le mannequin d'une voix métallique.

Construite dans les années trente, la mécanique était aujourd'hui en bout de course.

— *C'est la question. Est-il plus noble pour une âme...*

Hamlet était fasciné, comme un enfant qui écoute pour la première fois l'enregistrement de sa propre voix.

— Est-ce vraiment moi ?

— Les paroles sont les vôtres... mais les comédiens font ça beaucoup mieux.

— ... *ou de s'armer contre une mer bouleversée...*

— Les comédiens ?

— Oui. Les comédiens qui jouent Hamlet.

Il avait l'air désorienté.

— ... *qui sont le lot de la chair...*

— Je ne comprends pas.

— Voyons, répliquai-je avec un coup d'œil alentour pour m'assurer que personne n'écoutait, vous savez que vous êtes Hamlet de l'*Hamlet* de Shakespeare, n'est-ce pas ?

— Oui.

— ... *Mourir... dormir, dormir ! rêver peut-être...*

— Eh bien, c'est une pièce qu'on joue ici, dans le Monde Extérieur.

— Avec moi ?

— Votre personnage. Les gens font semblant d'être vous.

— Mais je suis le vrai moi ?

— ... *qui voudrait porter ces fardeaux...*

— En quelque sorte.

— Hmmm, fit-il après une longue réflexion, je vois. C'est comme *Le Meurtre de Gonzague*, quoi. Je me demandais comment c'était. On ne pourrait pas aller voir un de ces jours ?

— S-si, répondis-je après une hésitation. Vous y tenez vraiment ?

— ... *région inexplorée d'où nul voyageur ne revient...*

— Bien sûr. Il paraît que chez vous, dans le Monde Extérieur, certains me prennent pour une pauvre tache incapable de faire un choix, plutôt que pour un leader dynamique, et de le voir « jouer », comme vous dites, me permettra enfin d'être fixé.

Je cherchai un film dans lequel il tergiverse le moins.

— On pourrait louer la version de Zeffirelli en vidéo.

— Et qui m'interprète là-dedans ?

— Mel Gibson.

— ... *Ainsi la conscience fait de nous tous des lâches...*

Hamlet me regarda, bouche bée.

— Mais c'est incroyable ! exulta-t-il. Je suis le plus grand fan de Mel !

Il réfléchit une seconde.

— Alors... Horatio est interprété par Danny Glover. hein ?

— ... *pâlissent dans l'ombre de la pensée...*

— Non, non. La série *L'Arme fatale* n'a rien à voir avec *Hamlet*.

— Là-dessus, répondit le prince, songeur, vous avez peut-être tort. Au début, le personnage de Martin Riggs doute de lui et envisage même le suicide parce qu'il a perdu celle qu'il aimait, mais pour finir il se transforme en homme d'action et tue tous les méchants

Il marqua une pause.

— Pareil que dans *Mad Max*, en fait. Est-ce qu'Ophélie est jouée par Patsy Kensit ?

— Non, rétorquai-je en m'efforçant de rester patiente, Helena Bonham Carter.

En entendant cela, il se ragaillardit.

— De mieux en mieux ! Quand je le dirai à Ophélie, elle va péter un câble... si ce n'est déjà fait.

— Peut-être, dis-je pensivement, que vous feriez mieux de visionner la version d'Olivier. Venez, on a du pain sur la planche.

— ... *se détournent de leur cours, à cette idée, et perdent le nom d'action*<sup>1</sup>.

L'Hamlet mécanique cessa de cliqueter et de grésiller, et se tut en attendant la prochaine obole.

---

1. Traduction de François-Victor Hugo. ↵

## 5

# Hamelette au fromage

### LES SEPT MERVEILLES DE SWINDON

Après cinq ans de délibération, le conseil municipal de Swindon vient de publier la procédure pour désigner les « Sept Merveilles » de la ville dans le cadre de son fameux projet de promotion touristique. Cette procédure en vingt-sept étapes est le plus coûteux et le plus complexe exemple de bureaucratie que la ville ait jamais connu, et pourrait même être classée en tant que tel parmi les merveilles en question. Sa mise en œuvre est confiée à la commission spéciale des merveilles de Swindon qui va examiner les propositions soumises par six sous-commissions distinctes. Une fois sélectionnées, les merveilles seront étudiées par huit autres commissions de supervision avant l'adoption définitive du projet. Ce dispositif byzantin et inutilement cher a déjà toutes les chances de remporter le prix tant convoité du *Bureaucrate moderne*.

Article paru dans *Swindon Globe News* le 12 juin 1988

Je me rendis sur le parking au-dessus du Centre Brunel et achetai un ticket de stationnement dont le prix avait pratiquement triplé depuis mon départ. J'inspectai le contenu de mon porte-monnaie. J'avais sur moi quinze livres sterling, trois shillings et un vieux ticket d'aérotrain.

— Vous êtes à sec ? s'enquit Hamlet tandis que nous redescendions au rez-de-chaussée.

— Disons qu'en ce moment je suis riche en tickets de caisse.

Dans le Monde des Livres, l'argent n'était pas un problème. Tous les détails matériels étaient réglés au moyen de ce qu'on appelait la « présomption narrative ». Le lecteur *présumait* que vous aviez fait les courses, vous étiez brossé les cheveux ou étiez allé aux toilettes ; l'auteur n'avait donc guère besoin de le préciser... et c'était tant mieux. J'avais complètement oublié les contingences du monde réel, mais je n'étais pas mécontente de les retrouver, histoire de me changer les idées.

— Ils disent là-dedans, fit Hamlet qui était en train de lire le journal, que le Danemark a envahi l'Angleterre et mis à mort des centaines de citoyens innocents sans autre forme de procès !

— C'étaient des Vikings en 786, Hamlet. Je doute que ça justifie le gros titre : « Les Danois sanguinaires se livrent à un carnage. » D'ailleurs, à cette époque-là, ils n'étaient pas plus danois que nous n'étions anglais.

— Nous ne sommes donc pas l'ennemi héréditaire de l'Angleterre ?

— Absolument pas.

— Et le fait de manger des rollmops n'entraîne pas des troubles de l'érection ?

— Non. Parlez moins fort. On n'est pas dans une foule composée de Génériques D-7 : tous ces gens sont réels. Ici, vous n'existez que dans une pièce de théâtre.

— O.K., dit-il, s'arrêtant devant un téléviseur dans la vitrine d'un magasin d'électronique. C'est qui, elle ?

— Lola Vavoum. Une actrice.

— Ah bon ? Elle a déjà joué Ophélie ?

— Plein de fois.

— Elle est meilleure qu'Helena Bonham Carter ?

— Les deux sont bien. Elles sont différentes, c'est tout.

— Différentes, comment ça !

— Elles abordent le rôle différemment.

Hamlet rit.

— Je crois que vous vous emmêlez les pinceaux, Thursday. Ophélie, c'est Ophélie.

— Pas ici. Bon, je vais voir où j'en suis de mon découvert.

— Vous, les gens du Monde Extérieur, vous avez le don de compliquer les choses ! murmura-t-il. Si on était dans un livre, vous seriez déjà tombée sur un clerc de notaire qui vous aurait annoncé la mort d'une riche tante, laquelle vous a légué toute sa fortune... et on passerait au chapitre suivant, où vous vous introduisez dans les bureaux de Kaine, déguisée en femme de ménage.

— Excusez-moi... fit un gentleman qui ressemblait furieusement à un clerc de notaire. Vous ne seriez pas



Thursday Next, par hasard ?

Je jetai un regard nerveux à Hamlet.

— Possible.

— Je me présente : mon nom est Wentworth, du cabinet notarial Wentworth, Wentworth et Wentworth. Je suis le deuxième Wentworth, si ça vous intéresse.

— Et ?

— Pourrais-je avoir votre autographe ? J'ai suivi vos aventures dans *Jane Eyre* avec beaucoup d'intérêt.

Je poussai un soupir de soulagement et signai son carnet d'autographe. Mr. Wentworth me remercia et prit congé.

— J'ai eu peur, dit Hamlet. Moi qui croyais être le seul personnage fictif de l'histoire.

J'ai souri.

— Mais vous l'êtes, et je vous conseille fortement de ne pas l'oublier.

— Vingt-deux mille livres ? Vous en êtes sûre ?

La guichetière me contempla d'un œil torve, puis regarda Hamlet qui me collait sans grande discrétion.

— Sûre et certaine. Vingt-deux mille trois cent huit livres sterling, quatre shillings et trois pence et demi... de *découvert*, ajouta-t-elle au cas où j'aurais mal compris. Votre propriétaire vous a poursuivie pour détention illégale de dodo en violation du règlement de copropriété. Il a eu gain de cause et touché cinq mille livres de dommages et intérêts. Comme vous n'étiez pas là, nous avons relevé le plafond du découvert autorisé. Et nous avons dû le relever à nouveau pour payer les frais d'agios.

— Comme c'est aimable à vous.

— Je vous en prie. Notre premier objectif, à la Goliath First National, est de satisfaire le client.

— Sérieusement, vous ne préférez pas le scénario de la riche tante ? glissa Hamlet qui ne m'aidait pas beaucoup.

— Non. Chut !

— Votre compte n'est plus approvisionné depuis presque deux ans et demi, poursuivit la préposée.

— J'ai été absente.

— En prison ?

— Non. Donc, le reste de mon découvert, c'est... ?

— Les intérêts du prêt que nous vous avons accordé, les intérêts des intérêts, les frais d'expédition du courrier pour réclamer l'argent que nous savions que vous n'aviez pas, plus le courrier pour demander l'adresse à laquelle nous savions ne pas pouvoir vous joindre, plus le courrier pour demander si vous aviez reçu les lettres dont nous savions qu'elles n'étaient pas arrivées à destination, plus les relances étant donné notre sens de l'humour un peu spécial... à force, ça s'accumule, comme vous pouvez l'imaginer. Alors, avez-vous l'intention d'approvisionner votre compte dans un avenir proche ?

— Pas vraiment. Euh... pourrait-on envisager de relever le plafond de mon découvert ?

La guichetière haussa un sourcil.

— Je peux vous obtenir un rendez-vous avec le directeur d'agence. Avez-vous une adresse à laquelle nous pourrions vous envoyer des lettres que nous vous facturerons au prix fort pour vous réclamer de l'argent ?

Je leur donnai l'adresse de maman et pris rendez-vous avec le directeur. Nous passâmes devant la statue de Brunel et la librairie qui était toujours là, malgré plusieurs liquidations de stocks : j'avais moi-même assisté à l'une d'entre elles en compagnie de Miss Havisham.

Miss Havisham. Dieu sait qu'elle m'avait manqué durant mes premiers mois à la tête de la Jurifiction...

— C'est bon, je donne ma langue au chat, déclara Hamlet à brûle-pourpoint. Dites-moi comment ça finit.

— Comment finit *quoi* ?

Il écarta les bras.

— Tout ceci. Vous, votre mari, Miss Hamilton, le petit dodo, l'histoire du SuperArceau et la grosse multinationale... comment s'appelle-t-elle, déjà ?

— Goliath ?

— C'est ça. Racontez-moi le dénouement.

— Mais je ne le connais pas. La vie ici est une équation à de multiples inconnues.

Cette notion parut le choquer.

— Comment pouvez-vous vivre sans savoir ce que vous réserve l'avenir ?

— Ça fait partie du plaisir. Le plaisir de l'anticipation.

— Il n'y a aucun plaisir à anticiper, rétorqua Hamlet d'un air sombre. Sauf, ajouta-t-il, quand on doit tuer ce vieux

bouffon de Polonius.

— Justement. Chez vous, les événements sont préprogrammés, et tout ce qui vous arrive a des répercussions sur la suite de l’histoire.

— On voit bien que vous n’avez pas lu *Hamlet* depuis un... ATTENTION !

Il me poussa sur le côté. L’instant d’après, un petit rouleau compresseur – de ceux qu’on emploie pour les travaux de voirie – fonça sur nous et s’encadra dans la vitrine du magasin devant lequel nous nous trouvions. Il s’arrêta en plein milieu d’articles électroménagers, ses roues arrière continuant à tourner.

— Ça va ? demanda Hamlet, m’aidant à me relever.

— Oui... grâce à vous.

— Mon Dieu ! s’écria un ouvrier qui accourut pour fermer un clapet et couper le moteur. Vous n’avez rien ?

— Pas une égratignure. Que s’est-il passé ?

— Je n’en sais rien, répondit l’homme en se grattant la tête. Vous êtes sûre que ça va ?

— Oui, oui, tout va bien.

Un attroupement commençait à se former autour de nous. Nous nous éloignâmes. Le propriétaire du magasin n’avait pas l’air perturbé outre mesure : à mon avis, il devait songer à tout ce qu’il allait pouvoir déclarer à l’assurance.

— Vous avez vu ? dis-je à Hamlet.

— Quoi ?

— C’est exactement ce dont je vous parle. Dans le Monde réel, il arrive des tas de choses sans raison véritable. Si on était dans un roman, ce petit incident aurait trouvé son explication trente chapitres plus loin, alors que là, il ne signifie rien... tous les incidents de la vie n’ont pas forcément un sens.

— Allez dire ça aux universitaires qui planchent sur moi.

Hamlet s’esclaffa, méprisant, puis réfléchit un instant avant d’ajouter :

— Si le monde réel était un roman, il n’aurait jamais trouvé d’éditeur. Trop long, trop délayé... et pour finir, sans véritable dénouement.

— Peut-être, dis-je pensivement, c’est bien pour ça que nous l’aimons.

Nous étions arrivés devant le siège des OpSpecs, un bâtiment fonctionnel de conception germanique, construit pendant l’occupation ; c’était ici que, avec Bowden Cable et Victor Analogy, j’avais monté une opération pour déjouer le projet d’Achéron Hadès de kidnapper Jane Eyre. Hadès avait échoué, et sa tentative d’enlèvement lui avait coûté la vie. Je me demandai combien de membres de notre ancienne équipe étaient toujours en poste. Prise d’un doute subit, je décidai de réfléchir avant d’y aller. Peut-être ferais-je mieux de mettre au point un plan d’action plutôt que de débarquer avec mes gros sabots, façon Jark.

— Ça vous dit, un café, Hamlet ?

— Volontiers.

Nous entrâmes au café Goliath juste en face. Le même café, du reste, où Landen était allé m’attendre une heure avant son éradication.

— Eh ! lança le barman dont la tête me disait vaguement quelque chose, on ne sert pas ces gens-là ici.

— Quelles gens ?

— Les *Danois*.

Sur ce coup-là, Goliath semblait s’être rallié aux idées absurdes de Kaine.

— Il n’est pas danois. C’est mon cousin Eddie de Wolverhampton.

— Ah oui ? Alors pourquoi est-il habillé en Hamlet ?

Je réfléchis rapidement.

— C’est parce qu’il est... fou. Pas vrai, cousin Eddie ?

— Si, dit Hamlet qui n’avait aucun problème pour feindre la folie. Quand le vent est au sud, je sais reconnaître un faucon d’une scie égoïne.

— Vous voyez bien.

— Bon, ça va.

Je tressaillis quand je compris pourquoi il ne m’était pas inconnu. C’était Mr. Cheese, l’un des gorilles affectés par Goliath au service de Ross Maird-Haas. Lui et son coéquipier Mr. Chalk m’avaient bien pourri l’existence avant mon départ. Il avait rasé son bouc, mais c’était lui à n’en pas douter. Qu’était-ce, une couverture ? C’était peu probable ; il y avait son nom sur son badge, avec, notai-je, deux étoiles d’or : l’une pour le nettoyage et l’autre pour la mousse de lait. Lui, en revanche, n’avait pas l’air de me reconnaître.

— Vous voulez quoi, Ham... cousin Eddie ?

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Espresso, moka, *latte*, moka blanc, chocolat chaud, décaff, recaff, noncaff, genrecaff, extracaff, *goliachino*<sup>TM</sup>... que se passe-t-il ?

Hamlet s'était mis à trembler. Une expression de profonde détresse se peignit sur son visage tandis qu'il contemplait, l'œil hagard, l'immense choix qui s'offrait à lui.

— Espresso ou *latte*, c'est la question, marmonna-t-il éperdument.

Je lui avais demandé quelque chose qui était au-dessus de ses forces : prendre une décision.

— Est-il plus goûteux pour le palais de choisir un moka blanc plutôt que l'ordinaire, poursuivit-il à toute vitesse, ou de commander un gobelet à emporter ? Ou une tasse à consommer sur place, ou un supplément de crème, ou rien du tout, et face au choix infini, mettre une fin au supplice...

— Cousin Eddie ! le rembarrai-je sèchement. On se calme !

— Faire mousser, saupoudrer, boire peut-être, et dans ce...

— Un moka avec un supplément de crème, s'il vous plaît.

Délivré du fardeau de la décision, Hamlet s'arrêta net.

— Excusez-moi, fit-il en se frottant les tempes. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Tout à coup, j'ai eu un besoin impérieux de discourir longuement sans passer à l'acte. C'est grave ?

— Ça dépend pour qui. Je voudrais un *latte*, Mr. Cheese, dis-je en guettant sa réaction.

Sans broncher, il tapa le prix et entreprit de préparer les cafés.

— Vous ne vous souvenez pas de moi ?

Plissant les yeux, il me scruta avec attention.

— Non.

— Thursday Next.

Son visage se fendit d'un large sourire, et il me tendit sa grosse main, comme si j'étais une ancienne collègue plutôt qu'une ennemie à abattre. J'hésitai, puis la serrai lentement.

— Miss Next ! Où étiez-vous tout ce temps ? En prison ?

— J'étais en déplacement.

— Ah ! Mais vous allez bien ?

— Ça va, répondis-je, méfiante, en retirant ma main. Et vous ?

— Pas trop mal.

Il rit et me coula un regard oblique.

— Vous avez changé, mais je ne saurais dire en quoi.

— Presque pas de cheveux ?

— C'est ça ! On vous a cherchée partout. Vous êtes restée presque dix-huit mois dans le top ten des personnes les plus recherchées par Goliath... même si vous n'avez jamais réussi à vous hisser à la première place.

— Je suis effondrée.

— Personne ne s'est maintenu plus de dix mois sur cette liste, poursuivit Cheese rêveusement, une pointe de nostalgie dans la voix. Le plus long après vous, c'était trois semaines. Nous avons cherché *partout* !

— Mais vous avez abandonné ?

— Ciel, non. La persévérance est notre credo. Il y a eu une restructuration interne, et on a été réaffectés.

— Vous voulez dire *virés*.

— On n'est jamais viré de chez Goliath, répliqua Cheese, choqué. Du berceau à la bière. Vous connaissez la pub.

— Donc, de brute de service, vous êtes passé aux mokas et aux espressos ?

— Vous n'êtes pas au courant ? dit Cheese en faisant jaillir de la mousse de lait. Goliath a déplacé son image de marque de tyrannie absolue vers « paix, amour et compréhension ».

— J'en ai entendu parler, mais pardonnez-moi si je reste sceptique.

— Le pardon, c'est la grande spécialité de Goliath, Miss Next. La foi est une denrée difficile à assimiler... c'est pour ça que des brutes épaisses comme moi ont dû être réaffectées. Notre voyante maison, sœur Bettina, a prédit la nécessité d'adopter un système de gestion d'entreprise basé sur la foi, mais les lois sur les nouvelles religions sont très strictes : les changements à effectuer doivent être profonds et authentiques. Par exemple, l'ancien Service de Sécurité Interne de Goliath a été rebaptisé S'il vous plaît. Soyez Indulgents pour Goliath. Comme ça, on a gardé le même sigle, et plutôt que de dépenser de l'argent pour changer le papier à en-tête, on l'a investi dans les bonnes œuvres.

— Ou pour ne pas avoir à en rechanger, une fois que cette comédie aura pris fin.

— Vous, dit Cheese en me menaçant du doigt, vous avez toujours été un peu cynique sur les bords. Apprenez donc à faire davantage confiance

uonc a iare uavantage coniance.

— Confiance. C'est ça. Et vous croyez que le public va gober cette histoire de « Seigneur, nous sommes désolés, pardonnez-nous » après quarante ans d'exploitation tous azimuts ?

— Exploitation tous azimuts ? répéta Cheese, atterré. Ça m'étonnerait. Notre objectif, c'était plutôt une « bonification proactive tous azimuts »... et ça fait cinquante ans, et non pas quarante. Vous êtes sûre que votre cousin Eddie n'est pas danois ?

— Absolument.

Je repensai à Ross Maird-Haas, cet odieux personnage responsable de l'éradication de mon mari.

— Et Maird-Haas ? Où travaille-t-il en ce moment ?

— Je crois qu'il occupe un poste à Goliathopolis. Je ne fréquente plus vraiment ce milieu-là. Remarquez, on devrait se retrouver tous pour boire un coup ensemble. Qu'en dites-vous ?

— Je préfère récupérer mon mari, rétorquai-je d'un ton maussade.

— Oh ! fit Cheese, se rappelant soudain la crasse que m'avait faite Goliath. Et il ajouta doucement :

— Vous devez nous haïr.

— Beaucoup, oui.

— Nous ne pouvons accepter cela. La repentance, c'est la grande spécialité de Goliath. Avez-vous déposé un recours pour abus de pouvoir auprès de nos instances ?

Je haussai un sourcil.

— Il se trouve, expliqua-t-il, que Goliath offre aux citoyens mécontents la possibilité de déposer un recours pour toute injustice ou mauvais traitement subi... comme une sorte de grand pardon, en fait. Si Goliath veut devenir l'opium du peuple, il faut d'abord qu'on expie nos péchés. Nous aimons à réparer le mal que nous aurions pu commettre, puis sceller la réconciliation d'un baiser de la paix pour prouver notre sincérité.

— Et c'est comme ça que vous vous êtes retrouvé à tenir un café.

— Tout à fait.

— À qui dois-je m'adresser ?

— Nous avons ouvert un Excusarium à Goliathopolis ; vous pouvez prendre la navette gratuite depuis le graviport de Tarbuck. Là-bas, on vous indiquera la marche à suivre.

— Paix et harmonie, hein ?

— La paix, c'est la grande spécialité de Goliath, Miss Next. Il vous suffit de remplir un formulaire et de voir un de nos excusologues professionnels. Je suis sûr qu'ils vous rendront votre mari en un rien de temps.

Je pris le *latte* et le moka avec supplément de crème et allai m'installer devant la fenêtre pour contempler en silence le siège des OpSpecs. Hamlet, qui avait senti mon agitation, s'absorba dans la liste des choses qu'il n'avait pas le courage de dire à Ophélie, puis une autre liste, de choses qu'il devrait lui dire, mais qu'il ne lui dirait pas. Enfin, la liste de toutes les listes qu'il avait dressées concernant Ophélie, et pour finir, une lettre de remerciement à sir John Gielgud.

— J'ai deux ou trois bricoles à régler, déclarai-je au bout d'un moment. Ne bougez pas d'ici et ne dites à personne qui vous êtes réellement. Compris ?

— Oui.

— Qui êtes-vous ?

— Hamlet, prince de... non, je rigole. Je suis votre cousin Eddie.

— Parfait. Et vous avez de la crème sur le nez.

## 6

# Les OpSpecs

Le Service des Opérations Spéciales était une agence chargée de gérer des missions jugées trop ciblées pour la police générale. Il comprenait plus de trente sections : OS-1 chapeautait le tout, OS-12 était la ChronoGarde, et OS-13 s'occupait d'espèces régénérées. OS-17, c'était « Élimination de Vampires et de Loups-Garous », et OS-32, la Commission Horticole. Moi, j'avais fait partie d'OS-27, les détectives littéraires. Dix ans à authentifier Milton et à traquer les contrefaçons de Shakespeare. Après mon travail au sein de la fiction même, tout cela m'a semblé un peu insipide. À la Jurifiction, j'étais capable d'attraper un cheval lancé au galop... chez les détectives littéraires, j'avais l'impression d'errer autour d'un vaste champ, armée seulement d'un licou et de la photo d'une carotte.

THURSDAY NEXT  
Journal intime

Je poussai la porte et entrai. Le bâtiment, que nous partagions avec la police de Swindon, paraissait un peu plus décati que dans mon souvenir. Les murs étaient toujours de la même infâme couleur verdâtre, et une odeur de chou bouilli filtrait de la cantine au deuxième étage. À vrai dire, je n'étais pas restée longtemps ici ; le plus gros de ma carrière chez les OpSpecs s'était déroulé à Londres.

Je m'approchai de la réception, m'attendant à voir le brigadier Ross, mais il avait été remplacé par quelqu'un de plus jeune, trop jeune pour être dans la police, et encore plus pour jouer les réceptionnistes.

— Je suis venue réintégrer mon ancien poste, annonçai-je.

— Lequel ?

— Détective littéraire.

Il ricana. Méchamment, pensai-je.

— Il faut aller voir le commissaire, répliqua-t-il sans lever les yeux du cahier qu'il était en train de noircir. Votre nom ?

— Thursday Next.

Le brouhaha des conversations se tut lentement, à commencer par mon entourage immédiat, puis dans le reste du hall, où mon nom murmuré se propagea comme la houle dans un étang. En quelques instants, je me retrouvai le point de mire d'une bonne vingtaine de policiers et d'OpSpecs confondus, de deux sosies de Gaskell et d'un faux Coleridge. Je souris, gênée, et regardai autour de moi pour essayer de savoir si je devais fuir, résister ou quoi. Mon cœur battit plus vite quand un jeune agent tout près de moi plongea la main dans sa poche de poitrine et en tira un... calepin.

— S'il vous plaît, dit-il, pourrais-je avoir votre autographe ?

— Bien sûr.

J'exhalai un s0upir de soulagement, et bientôt, on me tapa dans le dos pour me féliciter de mes exploits dans *Jane Eyre*. J'avais oublié que cette aventure m'avait rendue célèbre, mais je remarquai également des agents qui semblaient s'intéresser à moi pour une tout autre raison... ce devaient être des OS-1.

— Je voudrais voir Bowden Cable, dis-je au réceptionniste.

Si quelqu'un pouvait m'aider, c'était bien mon ex-coéquipier. Le jeune homme sourit, décrocha le téléphone pour m'annoncer, puis me remit un badge pour visiteurs et me dit de monter à la salle d'interrogatoire numéro seize au troisième étage. Lorsque les portes de l'ascenseur s'ouvrirent avec fracas, je me hâtai vers la salle d'interrogatoire numéro seize. À mi-chemin, je tombai sur Bowden qui glissa son bras sous le mien et m'escorta dans un bureau vide.

— Bowden ! m'exclamai-je, enchantée. Comment allez-vous ?

Il n'avait pas beaucoup changé en deux ans. Meticuleusement soigné, il portait son habituel costume rayé, mais sans le veston : il avait dû se dépêcher pour venir à ma rencontre.

— Moi, je vais bien, très bien, Thursday. Mais où diable étiez-vous passée ?

— J'étais...

— Vous m'expliquerez ça plus tard. L'ESU soit loué que ie vous aie intercentée en premier ! Le temns nresse

Bonté gracieuse ! Qu'avez-vous fait à vos cheveux ?

— Eh bien, Jeanne d'...

— Plus tard. Vous connaissez Yorrick Kaine ?

— Évidemment ! Je suis ici pour...

— On n'a pas le temps. Il ne vous porte pas dans son cœur. Son conseiller personnel, un type nommé Ernst Stricknine, nous appelle *tous les jours* pour savoir si vous êtes revenue. Mais ce matin... il n'a pas téléphoné !

— Et alors ?

— Il sait donc que vous êtes de retour. Pourquoi le chancelier s'intéresse-t-il à vous, au fait ?

— Parce qu'il est fictif et que j'entends le ramener chez lui, dans le Monde des Livres.

— Venant de quelqu'un d'autre que vous, ça me ferait bien rire. C'est vrai, ça ?

— Aussi vrai que je me tiens devant vous.

— En tout cas, votre vie est en danger, c'est tout ce que je sais. Vous avez entendu parler d'un sicaire connu sous le nom de...

— Porte-Fringue ?

— Comment le savez-vous ?

— J'ai mes sources. Qui est le commanditaire, vous avez une idée ?

— Il a fait liquider soixante-sept personnes – soixante-huit si on compte Samuel Pring –, et c'est très certainement lui qui a éliminé Gordon Duff-Rolecks, dont la disparition profite à un seul individu...

— Kaine.

— Exactement. Faites très attention. Qui plus est, nous avons besoin de vous à plein temps chez les détectives littéraires. On a deux ou trois problèmes à régler dans notre secteur.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

— Ben, vous êtes accusée de désertion au mieux et de contrebande de fromage au pire. Du coup, nous avons concocté une histoire à dormir debout, tellement tarabiscotée et tirée par les cheveux qu'elle ne peut qu'être vraie. Voilà, dans un univers parallèle régi par des homards, vous...

La porte s'ouvrit, et une silhouette familière s'encadra sur le seuil. Familière, mais pas exactement bienvenue. C'était le commissaire Braxton Hicks, chef des OpSpecs de Swindon.

J'entendis presque le cœur de Bowden et le mien bondir.

Si Hicks avait conservé sa place, c'était largement grâce à moi, mais je savais qu'il ne fallait pas trop compter là-dessus. C'était un grippe-sou, dévoué corps et âme à l'institution, et qui ne jurait que par son précieux budget. Il ne m'avait jamais fait de cadeau, et il n'y avait pas de raison que ça change.

— Ah, vous voilà ! déclara le commissaire gravement. Miss Next. On m'a prévenu de votre arrivée. Fini de jouer à cache-cache, hein ?

— Elle était..., commença Bowden.

— Je suis sûr que Miss Next est capable de s'expliquer toute seule.

— Oui, monsieur.

— Bien. Fermez la porte en sortant, voulez-vous ?

Bowden esquissa un sourire crispé et quitta furtivement la pièce.

Braxton s'assit, ouvrit mon dossier et caressa pensivement sa grosse moustache.

— Désertion de poste pendant plus de deux ans, rétrogradée il y a dix-huit mois, non-restitution d'arme de service, badge, règle, crayon, huit stylos et un dictionnaire.

— Je vais tout vous...

— Ensuite, il y a la question du fromage illégal trouvé sous une Hispano-Suiza sur le lieu de votre pique-nique il y a deux ans et demi. J'ai les déclarations sous serment de toutes les personnes présentes ce jour-là, comme quoi vous étiez seule et que le fromage était à vous.

— Oui, mais...

— La police routière vous a prise en flagrant délit de complicité avec un serial chauffard sur l'A419 au nord de Swindon.

— C'était...

— Mais le pire, c'est que vous m'avez menti systématiquement depuis que vous travaillez sous mes ordres. Vous m'avez promis d'apprendre à jouer au golf, or vous n'avez même pas touché un putter.

— Écoutez...

— Et j'en ai la preuve. J'ai fait le tour de tous les clubs de golf : ils n'ont vu personne qui corresponde à votre

signalement, même pas sur un practice. Comment vous expliquez ça, hein ?

— Eh bien...

— Vous disparaissiez dans la nature pendant deux ans et demi. Sans un mot. Je suis forcé de vous rétrograder. Notre agent-vedette. La presse en a fait ses choux gras. J'ai mis plusieurs semaines à retrouver mon swing.

— Je regrette d'avoir perturbé votre jeu, monsieur.

— Vous êtes dans une sacrée panade, mon petit.

Il me dévisagea exactement comme mon prof d'anglais le faisait à l'école, et je sentis monter en moi un incoercible fou rire. Par chance, je réussis à me retenir.

— Qu'avez-vous à me répondre ?

— Je vais tout vous expliquer, si vous m'en laissez la possibilité.

— Ma chère, ça fait cinq bonnes minutes que j'essaie de vous faire par...

La porte s'ouvrit à nouveau. Cette fois, c'était le colonel Flanker, OS-1, escorté d'un agent. Flanker dirigeait les Affaires Internes, la police des OpSpecs. Autant dire que c'était ma bête noire. Si Hicks voulait m'infliger une sorte de sanction disciplinaire à la gomme, Flanker, lui, allait m'enfermer pour de bon... *après* que je les aurais conduits jusqu'à mon père.

— C'était donc vrai ! déclara-t-il en me voyant. Merci, Braxton, je m'en charge. Agent Jodrell, menottez-la.

Jodrell s'approcha de moi, me prit le poignet et le tordit derrière mon dos. Impossible de fuir... il y avait au moins trois autres OS-1 qui attendaient dans le couloir. Je pensai à Friday. Si seulement Bowden m'avait interceptée quelques minutes plus tôt... !

— Un instant, Mr. Flanker, dit Braxton en refermant mon dossier. Puis-je savoir ce que vous faites, là ?

— J'arrête Miss Next pour désertion de poste, incurie et possession illégale de fromage de contrebande... pour commencer.

— Elle était en mission pour OS-23, déclara Braxton en le regardant posément, mission d'infiltration pour le compte de la Brigade Fromagère.

Je n'en croyais pas mes oreilles. Braxton mentait ? Pour me couvrir, *moi* ?

— La Brigade Fromagère ? répéta Flanker, surpris.

— Oui.

Une fois lancé, Braxton semblait savourer son subterfuge et l'usage inconsidéré de son autorité.

— Elle a passé deux ans au pays de Galles comme agent secret dans le cadre d'une opération de surveillance des fromageries clandestines. Le fromage qui portait ses empreintes digitales faisait partie d'une cargaison illégale qu'elle avait aidé à saisir.

— Ah bon ? dit Flanker, décontenancé.

— Vous avez ma parole. Elle n'est pas en état d'arrestation, mais en débriefing. L'opération était dirigée par Joe Martlet. Il pourra vous fournir tous les renseignements complémentaires.

— Vous savez aussi bien que moi que Joe a été abattu il y a quinze jours par la mafia du fromage.

— C'est un drame, reconnut Braxton. Des comme lui, on n'en trouve plus beaucoup. Capable de jouer trois coups au-dessous du par, et pas un gros mot quand il drivait dans le rough. D'où la réapparition de Miss Next, ajouta-t-il sans reprendre son souffle.

Je n'avais encore vu personne mentir avec autant de conviction. Même pas moi. Même pas Friday quand j'avais découvert qu'il avait fait une descente sur la boîte à gâteaux avec l'aide de Pickwick.

— C'est vrai ? demanda Flanker. Deux ans de mission secrète au pays de Galles ?

— *Ydy, ond dydy hi ddim wedi bwrw glaw pob dydd !* répondis-je dans mon meilleur gallois.

Les yeux étrécis, il me contempla un moment sans rien dire.

— J'étais en train de la réaffecter chez les détectives littéraires quand vous êtes arrivé, précisa Braxton.

Flanker le regarda, me regarda, le regarda à nouveau. Puis il fit signe à Jodrell, qui me relâcha.

— Très bien. Mais je veux un rapport complet sur mon bureau mardi.

— Vous l'aurez vendredi, Mr. Flanker. Je suis un homme très occupé.

Flanker me décocha un regard noir avant de s'adresser à Braxton :

— Puisque Miss Next a repris ses fonctions chez les détectives littéraires, soyez donc gentil de la nommer agent de liaison auprès des OS-14 chargés de saisir les ouvrages danois. Mes gars sont très forts pour ce qui est de la saisie, mais très franchement, aucun n'est capable de faire la différence entre un Mark Twain et un Samuel Clemens.

— Je ne tiens pas particulièrement..., commençai-je.

— Je pense que vous devriez être heureuse de pouvoir vous rendre utile, Miss Next. Histoire de racheter vos erreurs passées, non ?

Braxton répondit à ma place :

— Je suis sûr que Miss Next fera tout son possible, Mr. Flanker.

Flanker sourit brièvement.

— Parfait. Je demanderai à leur chef de section de vous contacter.

Il se tourna vers Braxton.

— Mais il me faut ce rapport mardi.

— Vous l'aurez, rétorqua le commissaire, vendredi.

Flanker nous fusilla du regard et tourna les talons sans autre forme de cérémonie, suivi de ses sbires. Une fois la porte refermée, je poussai un soupir de soulagement.

— Monsieur, je...

— Pas un mot de plus, m'interrompit Braxton sèchement, en rassemblant ses papiers. Je prends ma retraite dans deux mois, et j'avais envie de conclure en beauté toute cette carrière de pleutre, lèche-cul et rond-de-cuir. J'ignore ce qui va advenir des LittéraTecs avec cette invraisemblable manie de brûler les auteurs danois, mais une chose est certaine : ils vont avoir besoin de gens comme vous. Donnez-leur du fil à retordre, mon petit... quant à Flanker, je me charge de le noyer dans un océan de paperasse.

— Braxton, m'écriai-je en l'embrassant spontanément, vous êtes un amour !

— Foutaises ! grommela-t-il, un brin embarrassé. Mais je m'attends à un petit quelque chose en retour.

— Quoi donc ?

— Ma foi, fit-il lentement en fixant ses pieds, je me disais que vous et moi, on pourrait...

— On pourrait quoi ?

— Jouer... au golf dimanche. Juste quelques trous. Pour vous donner un avant-goût, ajouta-t-il, les yeux brillants. Croyez-moi, il suffit de tenir un club de golf une fois pour devenir complètement accro ! Mrs. Hicks n'en saura rien. Qu'en dites-vous, hein ?

— Je serai là à neuf heures, répondis-je en riant.

— Vous risquez d'attendre longtemps ; moi, j'arrive à onze heures.

— Onze heures, alors.

Je lui serrai la main et ressortis de la pièce, libre comme l'air. Parfois, l'aide arrive lorsqu'on s'y attend le moins.



## Les détectives littéraires

### LE GROUPE GOLIATH PUBLIE UN DÉMENTI GLOBAL

Hier, pour couper court aux spéculations aussi agaçantes qu'oiseuses, le groupe Goliath a diffusé son plus grand démenti à ce jour. « C'est très simple, nous nions tout en bloc, a déclaré Mr. Toedec, le porte-parole du groupe, y compris tout ce que vous entendrez à partir de maintenant. » Cette tactique de choc répond au malaise croissant que suscite l'immunité totale de Goliath, notamment en matière d'armement. « En d'autres termes, a poursuivi Mr. Toedec, en attendant d'être élevés au rang d'une religion pour pouvoir tout nier sous prétexte que "les voies de Goliath sont impénétrables", nous nions expressément tout lien, implicite ou explicite, avec l'Ovinateur, les tomates à croissance rapide et les gastornis qui se promènent dans la nature. » Face aux cris de « Qu'est-ce qu'un Ovinateur ? » et « Des tomates ? », M. Toedec a annoncé la fin de la conférence de presse, béni l'assemblée et quitté la salle.

Article paru dans le *Krapo du dimanche* le 3 juillet 1988

Je retrouvai Bowden faisant les cent pas dans le bureau des LittéraTecs et lui racontai ce qui s'était passé.

— Ça alors, dit-il finalement, je crois que vous avez fait une touche.

— Arrêtez !

Le bureau où nous nous trouvions ressemblait à une grande bibliothèque dans quelque maison de campagne. Ses murs étaient tapissés de livres sur deux niveaux, du sol au plafond. Un escalier en colimaçon menait à une passerelle donnant accès aux galeries supérieures. Le tout était soigneusement rangé et classé... mais moins animé que dans mon souvenir.

— Où sont les autres ?

— Quand vous étiez là, on était une équipe de huit. Maintenant, il n'y a plus que moi, Victor et Malin. Les autres ont été licenciés ou réaffectés.

— Toutes les sections des OpSpecs ?

Bowden rit.

— Mais non, voyons ! Les gros bras d'OS-14 sont en pleine forme et aux ordres de Yorrick Kaine. Chez les OS-1, il n'y a pas eu de réduction de personnel non plus...

— Thursday, quelle délicieuse surprise !

C'était Victor Analogy, mon ancien patron chez les LittéraTecs de Swindon, un vieux monsieur avec d'épaisses rouflaquettes, un costume de tweed et un nœud pap. Il avait ôté son veston à cause de la chaleur, mais malgré son âge avancé, il avait toujours beaucoup de prestance.

— Victor, vous avez une mine resplendissante !

— Vous aussi, chère enfant. Alors, qu'avez-vous fabriqué depuis la dernière fois qu'on s'est vus ?

— C'est une longue histoire.

— Plus c'est long, mieux c'est. Laissez-moi deviner : c'était à l'intérieur de la fiction ?

— Gagné.

— Comment est-ce ?

— Pas trop mal. Déconcertant par moments et l'imagination frise la sursaturation, mais très varié et en général il fait beau. On peut parler en toute sécurité ici ?

Victor hocha la tête, et nous nous assîmes. Je leur racontai la Jurifiction, le Conseil des Genres et tout ce qui m'était arrivé au cours de mon mandat d'Homme à la Cloche. Je mentionnai même brièvement ma participation à *La Solution d'Edwin Drood*, ce qui les mit en joie l'un et l'autre.

— Je me suis souvent interrogé là-dessus, fit Victor, pensif. Mais vous êtes sûre que Yorrick Kaine est un personnage de fiction ?

Je répondis par l'affirmative.

Se levant, il alla à la fenêtre.

— Ça ne va pas être facile de l'approcher. Il sait que vous êtes de retour ?

— Parfaitement, dit Bowden.

— Dans ce cas, vous risquez de le gêner dans ses visées dictatoriales presque autant que le président Formby. Si j'étais vous, mon petit, je me tiendrais sur mes gardes. On peut vous aider ?

Je réfléchis un instant.

— En fait, oui. On n'arrive pas à trouver le livre d'où il s'est échappé. Il est possible qu'il utilise un faux nom ; il faudrait contacter les lecteurs susceptibles de reconnaître dans les agissements insensés du chancelier l'obscur personnage qu'ils auraient pu rencontrer quelque part au fil de leurs lectures. À la Jurifiction, nous avons passé la Grande Bibliothèque au peigne fin, sans résultat... tous les personnages fictifs ont répondu présent.

— On fera ce qu'on pourra, Thursday. Quand est-ce que vous revenez chez nous ?

— Je ne sais pas, répondis-je lentement. Je dois récupérer mon mari. Vous vous rappelez, il a été éradiqué par la ChronoGarde ?

— Oui... Lindane, c'est ça ?

— Landen. Sans lui, je serais probablement restée dans le Monde des Livres.

Il y eut un silence.

— Alors, lançai-je gaiement, quoi de neuf chez les LittéraTecs ?

Victor fronça les sourcils.

— On désapprouve totalement cette lubie de faire brûler des livres. Vous êtes au courant de l'ordre d'incinérer la littérature danoise ?

Je hochai la tête.

— À l'heure où je vous parle, ils sont en train de réunir les œuvres de Kierkegaard. J'ai dit à Braxton que si on nous demandait de participer, nous démissionnerions.

— Oh, oh...

— Je n'aime pas trop la façon dont vous avez dit ça, observa Bowden.

Je grimaçai.

— J'ai accepté de servir d'agent de liaison aux OS-14 chargés de la saisie pour le compte de Flanker. Désolée... on ne m'a pas laissé le choix.

— Moi, je vois ça comme une bonne nouvelle, déclara Bowden. Vous n'avez qu'à les orienter là où ils ne trouveront aucun auteur danois. Soyez prudente, c'est tout. Flanker se méfie depuis que nous lui avons dit être trop occupés pour chercher à savoir qui entend faire passer clandestinement des exemplaires du *Concept d'angoisse* au pays de Galles afin de les mettre à l'abri.

Il nt et baissa la voix.

— Ce n'était pas une excuse bidon. Nous étions effectivement occupés... à rassembler des exemplaires de livres proscrits pour les convoier au pays de Galles !

Victor esquissa une moue.

— Je n'ai pas très envie d'entendre ça, Bowden. Si vous vous faites prendre, on sera tous cuits.

— Il y a des risques qui en valent la peine, répliqua Bowden posément. En tant que LittéraTecs, nous avons juré de sauvegarder et de défendre la parole écrite... non de nous plier aux diktats délirants d'un politicien paranoïaque.

— Faites attention, tout de même.

— Encore faut-il trouver le moyen de faire sortir les livres d'Angleterre. La frontière galloise ne devrait pas poser de problème, dans la mesure où le pays de Galles s'est rallié au Danemark. Vous ne voyez pas par hasard, s'enquit Bowden, comment on pourrait franchir le poste-frontière anglais ?

— Pas trop, non, répondis-je. Combien de livres voulez-vous faire passer ?

— L'équivalent de quatre camions.

J'émis un sifflement. En règle générale, les articles de contrebande – comme le fromage, par exemple – étaient acheminés clandestinement vers l'Angleterre. J'ignorais totalement comment on procédait en sens inverse.

— Je vais réfléchir. Et à part ça ?

— Toujours la même chose. De faux Milton, Jonson, Swift... des bandes armées de Montaigu et de Capulet... quelqu'un a découvert un brouillon du *Moulin sur la Floss* intitulé *Clapotis au barrage*. Ah oui, et la librairie spécialisée dans les œuvres de Daphne Farquitt est partie en fumée.

— Une escroquerie à l'assurance ?

— Non, sûrement des militants anti-Farquitt.

Depuis son premier roman historique à l'eau de rose paru en 1932, Daphne Farquitt ne cessait d'écrire la même chose. Adulée par les masses et haïe par une minorité caustique, elle était considérée comme la plus grande romancière anglaise.

— On assiste aussi à la multiplication de cas de dopage parmi les écrivains, ajouta Victor. Le dernier lauréat du Booker écriture rapide a été disqualifié après avoir été contrôlé positif à la cartlandromine. Et pas plus tard que la semaine dernière, Handley Paige a failli écoper d'une interdiction d'écrire de deux ans à la suite d'un contrôle inopiné.

Nous nous tûmes, chacun absorbé dans ses réflexions. Ce fut Bowden qui rompit le silence. Il sortit un bout de papier crasseux enveloppé dans du cellophane et me le tendit.

— Que pensez-vous de ceci ?

Je reconnus le style, pas les mots. C'était un sonnet de Shakespeare... et un bon, par-dessus le marché.

— C'est du Shakespeare, mais pas de la période élisabéthaine... puisque ça parle de Kermit la grenouille, Pourtant, on dirait bien lui. Quel est le verdict de l'Analyseur Métrique ?

— Quatre-vingt-onze chances sur cent pour que ce soit Will, répliqua Victor.

— Où l'avez-vous trouvé ?

— Sur le cadavre d'un marginal nommé Shaxtper assassiné mardi soir. Nous pensons que quelqu'un est en train de cloner des Shakespeare.

— Cloner des Shakespeare ? Vous êtes sûr ? Ne serait-ce pas plutôt l'œuvre de la ChronoGarde, genre « kidnapping temporel » ?

— Non. D'après les tests sanguins, ils ont tous été vaccinés à la naissance contre la rubéole, les oreillons et tutti quanti.

— Attendez... il y en a eu plusieurs ?

— Trois, dit Bowden. On a eu une sorte d'éclosion dernièrement.

— Quand reprendrez-vous le travail, Thursday ? demanda Victor solennellement. Comme vous le voyez, nous avons besoin de vous.

Je marquai une pause.

— Il me faut huit jours pour remettre de l'ordre dans ma vie. J'ai quelques problèmes urgents à régler en priorité.

— Qu'y a-t-il donc de plus important que des bandes armées de Montaigu et de Capulet, des clones de Shakespeare, Kierkegaard à sortir en contrebande du pays et des auteurs qui se dopent aux substances illicites ?

— Trouver une garde d'enfant fiable.

— Bonté divine ! s'exclama Victor. Félicitations ! Vous devriez nous amener votre bout de chou un de ces quatre. Hein, Bowden ?

— Absolument.

— Ça ne va pas être simple, marmonna Victor. On ne peut pas vous confier une mission si vous devez rentrer en courant à cinq heures pour préparer le goûter du petit. Je crois qu'on va devoir se débrouiller seuls.

— Non, rétorquai-je d'un ton tellement catégorique qu'ils tressaillirent tous les deux. J'ai l'intention de revenir travailler. Simplement, j'ai une ou deux petites choses à mettre au point. Il n'y a pas de crèche chez les OpSpecs ?

— Non

— Tant pis, je trouverai bien une solution. Si j'arrive à récupérer mon mari, ce ne sera plus un souci. Je vous téléphone demain.

Il y eut une pause.

— Nous ne pouvons que respecter votre décision, acquiesça Victor gravement. Mais nous sommes contents que vous soyez de retour. N'est-ce pas, Bowden ?

— Oui, acquiesça mon ex-coéquipier, très contents.

## 8

### Le temps n'attend pas

Les OpSpecs-12 sont la ChronoGarde, un service gouvernemental chargé de la stabilité temporelle. Leur mission est de maintenir l'intégrité du Cours Standard de l'Histoire (CSH) et de surveiller le continuum spatio-temporel pour empêcher toute ingérence ou modification non autorisée. Leurs interventions les plus remarquables tendent à passer inaperçues, puisque tout changement survenu dans le passé semble faire partie de l'Histoire. Il n'est pas rare, au cours d'une mission de la ChronoGarde, que l'Histoire connaisse un fléchissement spectaculaire avant de reprendre son cours normal. Des cataclysmes à l'échelle planétaire, il s'en produit au moins deux par semaine, mais ils sont soigneusement déroutés par les agents qualifiés de la ChronoGarde. La population, elle, n'y voit que du feu... ce qui n'est pas plus mal.

COLONEL NEXT, CG (NON-EXISTANT)

*À travers le temps (non publié)*

Je n'en avais pas fini avec les OpSpecs. Je voulais éclaircir ce que mon père m'avait dit la première fois que je l'avais revu. Trouver quelqu'un qui voyage à travers le temps n'était pas chose facile, mais puisque j'étais passée devant le bureau de la ChronoGarde trois heures après notre dernière entrevue, il me semblait logique de commencer par là.

Je frappai et, n'obtenant pas de réponse, poussai la porte. À l'époque où je travaillais ici, nous avions rarement affaire aux professionnels passablement foutraques du voyage dans le temps... ce temps qu'ils rechignaient à perdre en bavardages futiles. Mon père affirmait que le temps était notre bien le plus précieux, et que le gaspiller était un crime, auquel cas regarder *Je donne mon rein à une célébrité* ou lire Daphne Farquitt était passible de la cour pénale.

La pièce était vide et, selon toute apparence, inoccupée depuis un certain nombre d'années. Du moins, telle fut ma première impression : la seconde d'après, les peintres étaient en train de la décorer ; encore une seconde, et elle fut toute délabrée, puis pleine, puis vide à nouveau. Sous mes yeux, elle sautait d'une étape à une autre de son existence, mais jamais plus de quelques secondes d'affilée. Les agents de la ChronoGarde, simples éclairs lumineux, allaient et venaient entre le passé et le futur. Si j'avais fait partie du service, j'aurais peut-être mieux compris ce qui se passait, mais comme ce n'était pas le cas, je me sentis un peu larguée.

Une seule chose demeurait inchangée au milieu de ce tourbillon incessant : une petite table avec un vieux téléphone bougie. Je m'avançai dans la pièce et décrochai le combiné.

— Allô ?

— Bonjour, répondit une voix préenregistrée, vous êtes en communication avec la ChronoGarde de Swindon. Pour vous aider dans votre démarche, suivez notre guide vocal. Si vous avez été victime d'une distorsion temporelle, composez le 1. Si vous souhaitez signaler une anomalie temporelle, composez le 2. Si vous pensez avoir été mêlé à un crime lié au temps...

Tout cela ne me disait pas comment joindre mon père. À la fin d'une longue liste d'options, on m'offrit de me mettre en contact avec un agent. Je composai le chiffre correspondant ; aussitôt le mouvement kaléidoscopique s'arrêta, et je me retrouvai dans un bureau ordinaire, mais meublé et aménagé dans l'esprit des années soixante. Il y avait un agent dans la pièce, un homme grand et séduisant en uniforme bleu de la ChronoGarde avec des galons de capitaine. Comme il l'avait lui-même prédit, c'était mon père, trois heures plus tard et de trois heures plus jeune. Au début, il ne me reconnut pas.

— Bonjour, puis-je vous aider ?

— C'est moi, Thursday.

— Thursday ? répéta-t-il, écarquillant les yeux. Ma fille Thursday ?

Il se rapprocha.

— Bonté gracieuse ! s'exclama-t-il en m'examinant avec le plus vif intérêt. Quelle joie de te revoir ! Ça fait combien de temps ? Six siècles ?

— Deux ans.

Je ne voulais pas ajouter à la confusion en mentionnant notre conversation du matin

— Mais comment se fait-il que tu retravailles pour la ChronoGarde ? demandai-je. Je croyais que tu avais pris le maquis.

— Ah !

Il me fit signe d'approcher et baissa la voix.

— Il y a eu un changement de direction, et on m'a promis d'étudier attentivement mes doléances si j'acceptais de réintégrer leur bataillon de sauvegarde historique. J'ai été dégradé et ne serai pas réactualisé tant qu'on n'aura pas fait tous les papiers, mais autrement ça marche plutôt bien. Et toi, ton mari est toujours éradiqué ?

— Hélas. Il ne serait pas possible... ?

Il grimaça.

— J'aimerais bien, Pupu, mais je dois faire attention à moi encore pendant quelques décennies. Comment tu le trouves, ce bureau ?

Je contemplai le décor très sixties de la petite pièce.

— Un peu exigü, non ?

Mon père, qui était clairement d'humeur exubérante, eut un large sourire.

— N'est-ce pas ? Et on est plus de sept cents à travailler là-dedans. Comme on ne peut pas l'occuper tous à la fois, on a étiré son utilisation à travers le continuum à la façon d'un long élastique.

Il esquissa un geste circulaire.

— On appelle ça un partage de temps.

Il se frotta le menton et regarda autour de lui.

— On est à quelle époque, là ?

— Nous sommes le 14 juillet 1988.

— Un coup de chance alors, dit-il, baissant encore plus la voix. Tu as bien fait de passer. On m'a accusé d'être responsable de la guerre de 1864 entre l'Allemagne et le Danemark.

— C'était ta faute ?

— Non... c'était ce ballot de Bismarck. Mais peu importe. On m'a transféré dans une autre division de la sauvegarde historique pour me donner une seconde chance. Ma première mission a lieu en juillet 1988 ; c'est donc un cadeau du ciel que d'être tenu au courant de l'actualité locale. As-tu entendu parler d'un dénommé Yorrick Kaine ?

— C'est le chancelier d'Angleterre.

— Ça tombe sous le sens. Est-ce que St Zvlkx est revenu demain ?

— Ça se pourrait.

— O.K. Qui a remporté le SuperArceau ?

— C'est pour samedi en huit, expliquai-je. On n'y est pas encore.

— Détrompe-toi, Pupu. Tout ce que nous sommes en train de vivre est en fait arrivé il y a très, très longtemps... y compris cette conversation. Le futur est déjà là. Les pionniers qui ont tracé les premiers sillons de l'Histoire dans l'espace-temps sont morts depuis une éternité, et notre seul objectif est de maintenir l'ordre des choses. À propos, as-tu entendu parler d'un certain Winston Churchill ?

Je réfléchis un instant.

— Cet homme d'État anglais qui s'est pris une sacrée claque pendant la Grande Guerre et qui est mort renversé par un taxi en 1932 ?

— Il n'était pas très important, alors ?

— Pas vraiment. Pourquoi ?

— Pour rien. J'ai ma propre petite idée là-dessus. Bref, tout est déjà arrivé... sinon il n'y aurait pas eu besoin de gens comme moi. Mais parfois, ça se gâte. Dans le cours normal des choses, le temps circule d'avant en arrière comme une navette sur un métier à tisser, entre la fin d'alors et le début de maintenant, nouant les fils de l'Histoire. S'il rencontre un obstacle, il dévie légèrement de sa trajectoire sans que cela prète à conséquence. Mais si l'obstacle est de taille – et Kaine l'est largement, crois-moi –, l'Histoire risque de prendre la tangente. C'est là que nous intervenons. J'ai été transféré à la division anti-Apocalypse, et on a une catastrophe apocalyptique à potentiel d'anéantissement niveau trois qui nous pend au nez.

Il y eut un moment de silence.

— Ta mère sait que tu t'es coupé les cheveux aussi court ?

— Ça doit arriver ?

— Tes cheveux ?

— Non, l'Apocalypse.

— Pas forcément. Celle-ci a un taux de probabilité de seulement vingt-deux pour cent, autrement dit « peu

probable ».

— Rien à voir avec l'incident du Coulis Magique alors, observai-je.

— Quel incident ?

— Peu importe.

— Bien. Bon, dans la mesure où je suis en période d'essai – en quelque sorte –, ils préfèrent me confier des affaires mineures.

— Je ne comprends toujours pas.

— C'est simple, commença mon père. Deux jours après le SuperArceau, le président Formby meurt de mort naturelle. Le lendemain, Yorrick Kaine se proclame dictateur d'Angleterre. Deux semaines plus tard, après la suspension traditionnelle de la presse et l'exécution sommaire de ses anciens associés, Kaine déclare la guerre au pays de Galles. Deux jours après une longue bataille de chars aux Marches galloises, les Clans Unis d'Écosse lancent une offensive sur Berwick-upon-Tweed. Exaspéré, Kaine bombarde Glasgow, et l'empire suédois entre en guerre aux côtés de l'Écosse. La Russie se rallie à Kaine après la mise à sac de leur bastion colonial de Fetlar... et le conflit s'étend au continent européen. Bientôt, l'escalade se transforme en bras de fer entre les superpuissances africaine et américaine. En moins de trois mois, il ne reste plus de la terre qu'un tas de braises radioactives. Bien sûr, ajouta-t-il, ceci est le scénario du pire. Ça n'arrivera peut-être jamais, et si toi et moi, on fait notre boulot correctement, ça n'arrivera pas du tout.

— Mais tu ne peux pas tuer Kaine, tout simplement ?

— C'est plus compliqué que ça. Le temps est la colle du cosmos, Pupu, et il faut y aller mollo... tu n'imagines pas à quel point le cours de l'Histoire colle solidement aux tyrans. Pourquoi, à ton avis, des dictateurs comme Pol Pot, Bokassa et Idi Amin vivent aussi longtemps, alors que des gens comme Mozart, Jim Henson et mère Teresa sont fauchés dans la fleur de l'âge ?

— Pour ce qui est de mère Teresa, pas vraiment.

— Au contraire... elle était censée vivre jusqu'à cent vingt-huit ans.

Il y eut une pause.

— O.K., papa, c'est quoi, le plan ?

— Voilà. C'est incroyablement complexe et en même temps d'une simplicité inouïe. Pour empêcher Kaine d'accéder au pouvoir, nous devons infliger un sérieux revers à son sponsor, le groupe Goliath. Sans eux, il n'est plus rien. Pour ce faire, il faut que... Swindon gagne le SuperArceau.

— Comment ?

— C'est une affaire de causalité. Des événements insignifiants ont des retombées colossales. Tu verras.

— Non, je veux dire, comment va-t-on faire pour que Swindon gagne ? À part Kapok et Aubrey Jambe, et peut-être « Bing » Mandible, l'équipe est... merdique, pour parler franchement. Surtout si on les compare à leurs adversaires, les Tapettes de Reading.

— Je suis sûr que tu trouveras un moyen, mais garde un œil sur Kapok : ils tenteront de l'approcher en premier. Tu vas devoir te débrouiller toute seule, Pupu, moi j'ai du pain sur la planche. Apparemment, la mort de Nelson au tout début de la bataille de Trafalgar n'est pas l'œuvre des révisionnistes français. J'ai parlé à quelqu'un de la ChronoGendarmerie, et ça l'a beaucoup amusé : le modèle temporel avancé avec Napoléon empereur de toute l'Europe ne présage rien de bon pour la France ; mieux vaut laisser les choses suivre leur cours naturel.

— Alors qui a tué Nelson ?

— Mais Nelson lui-même. Ne me demande pas pourquoi. Au fait, tu voulais me voir à quel sujet ?

Je dus réfléchir soigneusement.

— En fait... aucun. Je t'ai vu il y a trois heures, et comme tu as parlé d'une discussion entre nous, je suis venue te trouver. Normalement, je devrais te demander de te renseigner pour savoir qui a essayé de me tuer ce matin, ce que tu n'aurais pas fait si je ne t'avais pas rencontré ce matin, mais si je t'ai rencontré, c'est parce que je viens de te dire à l'instant qu'on a tenté de m'assassiner...

Papa éclata de rire.

— C'est un peu comme avoir une centrifugeuse sous le crâne, Pupu. Parfois, je ne sais plus si ici c'est alors ou maintenant. Mais je vais me renseigner sur cet assassin, juste au cas où.

— Oui, dis-je, plus déboussolée que jamais. Ce serait bien.

## Les Éradications Anonymes

GOLIATH SOUTIENT KAINE ET LE PARTI WHIG

Hier, le groupe Goliath a réitéré son soutien au chancelier Kaine au cours d'une réception donnée en son honneur. Lors du dîner de gala réunissant plus de cinq cents chefs d'entreprise et hauts fonctionnaires de l'État, Goliath s'est engagé à continuer de soutenir le chancelier. En réponse, Mr. Kaine a remercié le groupe de sa confiance et annoncé un train de mesures destiné à faciliter le passage, difficile mais très attendu, vers un système de gestion basé sur la foi, ainsi que toute une série de subventions pour les programmes d'armement en cours, classés top secret.

Article paru dans *Krapo* le 13 juillet 1988

En arrivant à la maison, Hamlet et moi tombâmes sur une équipe de télévision de la chaîne Swindon-5, qui campait sur le trottoir.

— Miss Next, fit le reporter, pouvez-vous nous dire où vous étiez ces deux dernières années

— Aucun commentaire.

— Vous n'avez qu'à m'interviewer, moi, glissa Hamlet, conscient d'être une sorte de célébrité dans notre monde.

— Qui êtes-vous ? s'enquit le reporter, interloqué.

Je le regardai fixement, et son visage s'allongea.

— Je suis... je suis... son cousin Eddie.

— Eh bien, cousin Eddie, pouvez-vous nous dire où Miss Next a passé ces deux dernières années ?

— Aucun commentaire.

Et nous remontâmes l'allée en direction de la porte d'entrée.

— *Où étiez-vous ?* s'exclama ma mère en nous voyant apparaître.

— Désolée d'être en retard, maman... comment va le petit bonhomme ?

— Il me fatigue. Il dit que sa tante Mel est un gorille qui peut éplucher une banane avec ses pieds accroché à un lustre.

— Il a *parlé* ?

Friday était en train de me faire une mimique commune à tous les enfants du monde – les bras en l'air – pour que je le prenne ; lorsque je le soulevai de terre, il me gratifia d'un baiser mouillé et se mit à baragouiner en charabia.

— Il ne l'a pas *dit* en ces termes, reconnut maman, mais il m'a fait un dessin de tante Mel qui ne trompe pas.

— Tante Mel, un gorille ?

Je ris et regardai le dessin qui représentait bien un... gorille.

— Il a une sacrée imagination.

— Tu m'étonnes. Je l'ai trouvé debout sur le buffet, prêt à se balancer sur les rideaux. Quand je l'ai grondé, il m'a montré le portrait de tante Mel, et j'en ai conclu qu'elle le laissait faire.

— Elle a fait ça ? Je veux dire, il a fait ça ?

Pickwick arriva, l'air mal embouchée, coiffée d'un bonnet en carton fixé avec du scotch.

— Pickwick est très tolérante comme compagne de jeux, observa ma mère qui, visiblement, n'était pas très douée pour déchiffrer les mimiques des dodos.

— Il faut vraiment que je l'inscrive dans une garderie. Tu as changé sa couche ?

— Trois fois. Mais ça traverse tout, non ?

Je reniflai la jambe de sa salopette.

— Eh oui, tout.

— Bon, je dois aller à mon cours de tôlerie.

Elle mit son chapeau, prit son sac à main et le masque de soudeur suspendu à la patère.

— Trouve-toi une garde d'enfant plus qualifiée, ma chérie. Je peux te dépanner une heure par-ci par là, mais pas une journée entière... et j'aimerais éviter d'avoir à changer les couches

une journée ennuie... et j'aimerais éviter d'avoir à changer les couches.

— Tu crois que lady Hamilton accepterait de me le garder ?

— C'est possible, répondit-elle sur un ton qui laissait entendre l'inverse. Tu peux toujours demander.

Elle ouvrit la porte et se fit rabrouer par Alan qui, mauvais comme une teigne, était en train d'arracher les fleurs devant la maison. Avec une célérité inouïe, elle le saisit par le cou et le déposa, gigotant et gloussant, dans l'abri de jardin dont elle verrouilla la porte.

— Misérable oiseau !

Ma mère nous embrassa, Friday et moi.

— Est-ce que j'ai mon porte-monnaie ?

— Il est dans ton sac.

— Ai-je mis mon chapeau ?

— Oui.

Elle sourit, me dit de ne pas déranger Bismarck et de ne rien acheter aux démarcheurs qui faisaient du porte-à-porte, sauf si c'était une *vraie* bonne affaire, et elle s'en fut.

Je changeai Friday et, le laissant vadrouiller dans la maison, préparai du thé. Hamlet venait d'allumer le poste et regardait canal Shakespeare sur Taupe-TV. Je m'assis sur le canapé et contemplai le jardin par la fenêtre. Peu de temps avant mon départ, il avait été piétiné par un mammoth ; ma mère, remarquai-je, avait remis des plantes peu prisées des proboscidiens... sage précaution, compte tenu des migrations. Pickwick passa sous la fenêtre, se demandant probablement où était Alan. Ma journée n'avait pas été très productive. Certes, j'étais à nouveau détective littéraire, mais j'avais vingt mille livres de découvert et je n'étais pas près de récupérer Landen.

Ma mère revint à huit heures, et les premiers membres de son groupe des Éradications Anonymes arrivèrent vers neuf heures. Ils étaient dix en tout et, sitôt la porte franchie, ils se mirent à parler de ceux qu'ils avaient « perdus ». Emma Hamilton et moi n'étions pas les seules à avoir un mari avec un problème existentiel. Mais si mon Landen et son Horatio demeuraient présents et vivants dans nos souvenirs, tout le monde ne semblait pas avoir cette chance. Certains ne gardaient qu'une vague impression de quelqu'un qui aurait dû être là et qui n'y était pas. Pour être honnête, j'aurais préféré être ailleurs mais j'avais fait une promesse à ma mère et, comme je vivais sous son toit, il n'y avait pas matière à discuter.

— Merci, mesdames et messieurs, dit ma mère en frappant dans ses mains. Si vous voulez bien prendre place, la réunion pourra commencer.

Tout le monde s'assit, une tasse de thé et une tranche de battenberg à la main, et attendit.

— Tout d'abord, je voudrais accueillir un nouveau membre de notre groupe. Comme vous le savez, ma fille a été absente pendant deux ans... et pas en prison, que ce soit bien clair !

— Merci, maman, marmonnai-je dans ma barbe.

L'assistance rit poliment, persuadée que c'était précisément de là que je sortais.

— Elle a gentiment accepté de se joindre à nous et de nous dire quelques mots. Thursday ?

Je pris une grande inspiration et débitai rapidement :

— Bonsoir, tout le monde. Je m'appelle Thursday Next et j'ai un mari qui n'existe pas.

Il y eut des applaudissements, et quelqu'un lança :

— Ce n'est pas gagné, Thursday.

Comme je n'avais rien à ajouter, je me rassis. Tout le monde me regardait en silence, s'attendant à ce que je continue.

— Voilà, c'est tout. Fin de l'histoire.

— Je trinquerais bien avec vous ! dit Emma, lorgnant l'armoire à alcools d'un air nostalgique.

— Vous êtes très courageuse, remarqua Mrs. Beatty, assise à côté de moi.

Elle me tapota chaleureusement la main.

— Comment s'appelait-il ?

— Landen. Landen Parke-Laine. Il a été assassiné par la ChronoGarde en 1947. Demain, j'irai à l'Excusarium de Goliath pour qu'ils annulent son éradication.

Des murmures s'élevèrent parmi l'assistance.

— Quoi, qu'y a-t-il ?

— Il faut que vous compreniez, dit un homme grand et excessivement maigre qui jusque-là n'avait pas ouvert la bouche, que pour progresser dans ce travail de groupe, vous devez accepter qu'il s'agit d'une affaire de mémoire... il n'y a pas de Landen, c'est juste une *croyance* de votre part.

— L'air est très sec ici, vous ne trouvez pas ? murmura Emma sans grande finesse. L'œil toujours rivé sur l'armoire



à alcools.

— J'étais comme vous autrefois, expliqua Mrs. Beatty qui avait lâché ma main et repris son tricot. Je vivais heureuse avec Edgar et puis, un beau matin, je me suis réveillée dans une maison différente à côté de Gerald. Il ne m'a pas crue quand je lui ai exposé mon problème, et j'ai été dix ans sous médicaments jusqu'à ce que je sois venue ici. C'est seulement maintenant, grâce à vous tous, que je me rends compte que j'étais malade dans ma tête.

J'étais horrifiée.

— Maman ?

— Il faut savoir regarder les choses en face, ma chérie.

— Mais enfin, papa vient te voir, non ?

— C'est ce que je *crois*, répondit-elle après un moment d'intense cogitation, mais une fois qu'il est parti, ce n'est plus qu'un souvenir. Je n'ai aucune preuve matérielle qu'il ait jamais existé.

— Et moi ? Et Joffy ? Ou même Anton ? Comment serions-nous nés sans papa ?

Confrontée à l'impossibilité du paradoxe, elle haussa les épaules.

— Ce sont peut-être des frasques de jeunesse que j'ai occultées par la suite.

— Et Emma ? Et Herr Bismarck ? Comment expliques-tu leur présence ici ?

— Ma foi, hésita ma mère, je suis sûre qu'il existe une explication rationnelle... quelque part.

— C'est ça qu'on t'enseigne dans ce groupe ? éclatai-je. Nier le souvenir d'êtres chers ?

Je contemplai l'assemblée dont les membres semblaient avoir capitulé face à l'absurdité de la situation qu'ils vivaient jour après jour. J'ouvris la bouche pour clamer avec éloquence ma certitude d'avoir été mariée avec Landen, puis je me dis que je perdais mon temps. Rien, absolument rien ne prouvait qu'il existait ailleurs que dans ma tête. Je soupirai. À dire vrai, *c'était* dans ma tête. Je me souvenais de ma vie telle qu'elle *aurait pu* être. Le type maigre, le réaliste, avait entrepris de convaincre les autres qu'ils n'étaient pas victimes d'une distorsion temporelle, mais d'une illusion.

— Vous voulez des preuves...

Je fus interrompue par un violent coup frappé à la porte. Sans attendre, le visiteur tardif pénétra dans la maison et alla droit au salon. C'était une visiteuse, du reste, une femme entre deux âges en robe à fleurs, qui tenait par la main un homme décontenancé et manifestement très gêné.

— Bonsoir, tout le monde ! claironna-t-elle joyeusement. C'est Ralph ! Je l'ai récupéré !

— Ah ! fit Emma. Ça s'arrose.

Personne ne lui prêta attention.

— Excusez-moi, intervint ma mère, vous ne vous êtes pas trompée de maison ? Ou de groupe de parole ?

— Pas du tout. C'est moi, Julie. Julie Arcez. Ça fait trois ans que je viens dans ce groupe toutes les semaines.

Dans le silence qui suivit, on n'entendit plus que le cliquetis des aiguilles à tricoter de Mrs. Beatty.

— Moi, je ne vous ai jamais vue, annonça l'homme maigre.

Il regarda autour de lui.

— Quelqu'un reconnaît-il cette personne ?

Les autres membres du groupe secouèrent la tête d'un air ahuri.

— Et vous trouvez ça drôle, hein ? l'apostropha-t-il rageusement. Ceci est un groupe de soutien pour des gens qui souffrent d'un grave problème de mémoire, et je doute qu'il soit amusant ou constructif de venir se moquer de nous. Allez-vous-en, je vous prie !

Incertaine, la femme se mordilla la lèvre, mais ce fut son mari qui parla.

— Viens, chérie, on rentre à la maison.

— Non, mais attendez... ! Maintenant qu'il est de retour, tout est redevenu comme avant, donc je n'aurais pas eu besoin de venir ici, donc je ne suis pas venue... et pourtant, je me souviens...

Sa voix se brisa. Son mari la prit dans ses bras, et elle éclata en sanglots. Il l'escorta dehors avec force excuses.

Sitôt qu'ils furent partis, le type maigre se rassit, l'air outré.

— Lamentable, maugréa-t-il.

— Ça les amuse, cette vieille blague, ajouta Mrs. Beatty. C'est la deuxième fois ce mois-ci.

— Tout ça m'a donné soif, déclara Emma. Qui se joint à moi ?

— Ils n'ont qu'à créer leur propre groupe de parole, suggérai-je. Ça s'appellerait les Éradications Anonymes *Anonymes*.

Personne ne parut trouver ça drôle, et je dissimulai un sourire. Tout n'était peut-être pas perdu, pour Landen et moi.

Je ne participai plus beaucoup à la discussion qui, d'ailleurs, tourna rapidement autour de sujets plus triviaux,

comme les dernières émissions de télé qui semblaient avoir fleuri en mon absence. Le *Kézako Quiz* Pour célébrités animé par Frankie Saveloy caracolait en tête de l’Audimat, tout comme *Un grille-pain d’enfer* et *Plus belle la vie*, la saga d’une famille de quincailliers. Emma, toute honte bue, était en train d’attaquer au tournevis la serrure de l’armoire à alcools quand Friday émit un de ces cris ultrasoniques que seul un parent peut entendre – on comprend mieux comment une brebis sait reconnaître quel agneau est le sien –, et je m’excusai, soulagée. Debout dans son petit lit, il secouait les barreaux. Je le sortis et lui fis la lecture jusqu’à ce que le sommeil nous emporte tous les deux.

## Mrs. Tiggywinkle

### L'AUTODAFÉ DES LIVRES DE KIERKEGAARD PROUVE L'IMPOPULARITÉ DU PHILOSOPHE DANOIS

Hier soir, le chancelier Yorrick Kaine a présidé la première cérémonie de brûlage de la littérature danoise, à commencer par l'incinération de huit exemplaires de *Crainte et Tremblement*, un chiffre qui est loin des « trente ou quarante tonnes » promises. Interrogé sur le manque d'empressement du public à jeter la philosophie danoise au feu, Kaine a expliqué que « Kierkegaard est à l'évidence moins populaire que nous ne le pensions, et à juste titre... prochain arrêt Hans Christian Andersen ! » Kierkegaard pour sa part n'a fait aucun commentaire, ayant commis l'imprudence de mourir il y a quelques années déjà.

Article paru dans *Krapo* le 14 juillet 1988

Je rêvais qu'un gros éléphant armé d'une tronçonneuse était assis sur moi lorsque je m'éveillai à deux heures du matin. J'étais toujours habillée, avec Friday en train de ronfler sur ma poitrine. Je le remis dans son lit et tournai la lampe de chevet vers le mur pour atténuer la lumière. Ma mère, pour des raisons connues d'elle seule, n'avait pas touché à ma chambre depuis mon départ de la maison. C'était nostalgique mais aussi très troublant de voir quels avaient été mes centres d'intérêt durant l'adolescence. Apparemment, il y avait les garçons, la musique, Jane Austen et les services de police, mais pas forcément dans cet ordre.

Je me déshabillai, enfilai un long T-shirt et contemplai Friday endormi qui faisait mine de têter dans son sommeil.

— Psss ! fit une voix juste à côté de moi.

Je me retournai. Devant moi, dans la pénombre, se tenait une très grosse hérissonne affublée d'un tablier et d'une capote. Sans cesser de surveiller la porte, elle me sourit faiblement, s'approcha sans bruit de la fenêtre et jeta un œil dehors.

— Ça alors ! souffla-t-elle, émerveillée. Les réverbères sont orange, je ne l'aurais jamais cru !

— Mrs. Tiggywinkle, ça fait seulement deux jours que je suis partie !

— Pardon de vous déranger.

Elle esquissa une petite révérence et plia distraitemment le chemisier que j'avais laissé tomber sur le dossier d'une chaise.

— Il y a deux ou trois choses dont je voulais vous parler... vous avez dit vous-même que si j'avais des questions, je n'avais qu'à venir vous voir.

— O.K., mais pas ici... on va réveiller Friday.

Nous descendîmes sur la pointe des pieds, et je baissai les stores dans la cuisine avant d'allumer : la vue d'un hérisson d'un mètre quatre-vingts avec un châle et une capote risquait de perturber les voisins – personne aujourd'hui ne portait de capote à Swindon.

J'offris un siège à Mrs. Tiggywinkle. Ni elle, ni l'empereur Jark, ni Bradshaw, chargés de gérer la Jurifiction en mon absence, ne possédaient les qualités requises pour reprendre le poste de chef. Et même si le Conseil des Genres persistait à considérer mon départ comme une « permission exceptionnelle », il restait encore à élire un nouvel Homme à la Cloche pour me succéder.

— Alors, quoi de neuf ? demandai-je.

— Oh, Miss Next ! gémit-elle, hérissant ses piquants de dépit. S'il vous plaît, revenez !

— J'ai des choses à régler ici, vous le savez bien.

Elle poussa un soupir.

— Oui, je sais, mais l'empereur Jark a piqué une crise quand je lui ai suggéré de passer un peu moins de temps à conquérir l'univers et un peu plus de temps à la Jurifiction ; la Reine Rouge refuse d'intervenir au-delà de 1867 et Vernham Deane est accaparé par le dernier roman de Daphne Farquitt. Le commandant Bradshaw s'occupe de ses affaires, du coup je suis toute seule... et ce matin quelqu'un a laissé du pain et une soucoupe de lait sur mon bureau.

— C'était juste pour plaisanter.

— Eh bien moi, ça ne me fait pas rire, protesta Mrs. Tiggywinkle indignée.

— En fait, non, ça ne me fait pas rire, répondit Mrs. Tiggywinkle, malicieuse.

Une pensée soudaine me traversa l'esprit.

— Au fait, vous avez trouvé de quel livre Yorrick Kaine s'est échappé ?

— Malheureusement, non. Le Chat est en train d'explorer les inédits dans le Puits des Histoires Perdues, mais ça risque de prendre un certain temps. Vous connaissez le fouillis que c'est, là-dedans.

— Et comment !

Je soupirai, songeant à mon ancien foyer dans un polar inédit avec un mélange d'affection et de soulagement. Le Puits, c'est là qu'on construit les livres, qu'on crée les histoires que les auteurs *croient* écrire. On peut y acheter des procédés narratifs à prix réduit et des verbes au kilo. Un drôle d'endroit, c'est sûr.

— Bon, dis-je finalement, racontez-moi ce qui se passe.

— Voilà, déclara Mrs. Tiggywinkle en comptant sur ses griffes, ce matin on a eu vent d'un changement éventuel dans les lois sur le copyright.

— J'ignore qui fait courir ces bruits, répondis-je avec lassitude. Est-ce qu'ils sont fondés, au moins ?

— Absolument pas.

Le sujet était délicat : les personnages de fiction redoutaient de tomber dans le domaine public et, malgré les stages de reconversion et les groupes de soutien, « la ménopause narrative » représentait un passage difficile.

— Tout va bien alors ?

— De ce côté-là, oui.

— O.K. Autre chose ?

— Starbucks veut ouvrir un autre café dans la série des frères Hardy.

— Encore un ? m'exclamai-je, surprise. Il y en a déjà seize. Combien de cafés vont-ils pouvoir ingurgiter ? Dites-leur d'en ouvrir un dans *Mrs. Dalloway* et deux dans *L'Âge de raison*. Après ça, basta. Quoi d'autre ?

— Le tailleur de Gloucester a besoin de trois mètres de soie cerise pour terminer l'habit brodé du maire... mais il a pris froid et ne peut pas sortir.

— On est quoi, FedEx ? Dites-lui d'envoyer son chat, Simpkin.

— O.K.

Il y eut une pause.

— Vous n'êtes pas venue jusqu'ici pour me parler de rumeurs sur le copyright et de rouleaux de soie, n'est-ce pas ?

Elle me regarda en soupirant.

— On a un petit problème avec Hamlet.

— Je sais. Mais en ce moment, il rend service à ma mère. Je vous le renverrai dans quelques jours.

— Hmm, fit la hérissonne nerveusement. C'est plus compliqué que ça. Ce serait bien si vous pouviez le garder un peu plus longtemps.

— Que se passe-t-il ? m'enquis-je, soupçonneuse.

— Ce n'est pas ma faute ! éclata-t-elle. Je pensais que la demande de Réajustement Narratif Interne portait sur les anomalies saisonnières. Toute cette mort dans le verger, ensuite l'hiver, ensuite les fleurs...

— Qu'est-il arrivé ?

Mrs. Tiggywinkle avait l'air abattue.

— Eh bien, vous savez qu'il y a eu pas mal de grogne dans *Hamlet* depuis que Rosencrantz et Guildenstern ont eu leur propre pièce ?

— Oui ?

— Juste après votre départ, Ophélie a tenté un coup d'État en l'absence d'Hamlet. Elle a importé un Hamlet B-6 de *Shakespeare pour les nuls* et l'a convaincu de rejouer les scènes-clés dans une optique favorable à Ophélie.

— Et ?

— Ils ont rebaptisé ça *La Tragédie de la belle Ophélie, rendue folle par le cruel Hamlet, prince de Danemark*.

— Elle est toujours en train de manigancer quelque chose, celle-là ! Dites-lui de se ranger ou nous lui collerons vite fait une infraction à la fiction classe II.

— On a essayé, mais Laerte est rentré de Paris et s'est rallié à l'insurrection. Ensemble, ils ont remanié le texte et appelé ça *La Tragédie du noble Laerte qui venge sa sœur, la belle Ophélie, rendue folle par ce cruel meurtrier d'Hamlet, prince de Danemark*.

Je passai mes doigts dans ce qui me restait de cheveux.

— Bon, alors... on les arrête tous les deux ?

— Trop tard. Leur père Polonius était d'humeur aventureuse et s'est joint à eux. Lui aussi a apporté son grain de sel ; ensemble, ils l'ont intitulé *La Tragédie du très spirituel et pas du tout rasoir Polonius, père du noble Laerte, qui*

venge sa sœur, la belle Ophélie, rendue folle par ce cruel et totalement irrespectueux meurtrier d'Hamlet, prince de Danemark.

— Et c'est comment ?

— Avec Polonius ? Très... *verbeux*. On pourrait les remplacer, mais renouveler toute la distribution d'un seul coup peut causer des dommages irréparables. Il ne manque plus qu'Hamlet revienne mettre les pieds dans le plat... vous savez bien qu'il part en vrille dès qu'on ose suggérer de changer ne serait-ce qu'une virgule.

— O.K., décrétai-je, voici le plan. Tout ceci se passe dans l'édition in-folio de 1623, n'est-ce pas ?

Mrs. Tiggywinkle hocha la tête.

— Bien. Transférez *Hamlet* – ou quel que soit son nom – dans un encodeur de récit désaffecté et envoyez dans les tuyaux la version *Penguin Modern* à l'usage des lecteurs du Monde Extérieur. Comme ça, on aura le temps de se retourner, et la version polonisée passera inaperçue. Ce n'est pas l'idéal, mais il faudra faire avec. Horatio au moins est resté du côté d'Hamlet, non ?

— Absolument.

— Alors déléguez-le à la Jurifiction et qu'il essaie de convaincre la famille de Polonius d'assister à une séance d'arbitrage. Tenez-moi au courant. Moi, je me charge de distraire Hamlet.

Elle griffonna quelques mots.

— C'est tout ? demandai-je.

— À moins que vous n'ayez de la lessive à faire.

— J'ai une mère qui risque de ne pas être d'accord. S'il vous plaît, Mrs. Tiggywinkle, il faut me laisser maintenant pour que je puisse m'occuper de Kaine et récupérer mon mari.

— Vous avez raison, dit-elle après une brève pause. On va se débrouiller tout seuls.

— Parfait.

— Oui.

— Eh bien... bonne nuit, alors.

— Oui, acquiesça la hérissonne, bonne nuit.

Plantée sur le lino de la cuisine, elle tapotait dans ses pattes en regardant le plafond.

— Tiggy, qu'y a-t-il ?

— C'est Mr. Tiggywinkle ! finit-elle par lâcher. Il est rentré hier soir tard en état de choc et empestant les gaz d'échappement. Je suis folle d'inquiétude !

Il était plus de trois heures du matin quand finalement je me retrouvai seule avec mes pensées, un fils endormi et un mouchoir trempé de larmes de hérisson.

## La grandeur de St Zvlkx

### LE GROUPE GOLIATH INTRODUIT LE PROGRAMME ANTI-DISTRACTION

Aux voix qui s'élèvent en nombre pour l'accuser de vouloir accroître la productivité au détriment des libertés civiles, le groupe Goliath a opposé un démenti formel en déclarant : « Le fait de murer un million et quelques fenêtres dans nos 10 000 bureaux est une mesure hautement positive. Elle vise à aider le travailleur qui souffre de *troubles déficitaires d'intérêt pour son travail* à accéder à un plus haut niveau de développement personnel et de productivité. Nous estimons également que cela permettra d'économiser des milliers de litres d'Ajax vitres et de sauver environ six cents vies de laveurs de carreaux chaque année. » Accusé par ailleurs d'employer des « gros bras », le groupe a réagi par une assignation en justice pour diffamation de trois cents pages, remise en main propre par de grands malabars tatoués.

Article paru dans le *Krapo du dimanche* le 3 juillet 1988

Depuis ses humbles débuts en 1289 jusqu'à sa fin flamboyante en 1536, la majestueuse magnificence de la grande cathédrale de Swindon était autrefois l'égale de Canterbury ou d'York, mais plus maintenant. Quatre constructions différentes se succédèrent à l'emplacement de la cathédrale ; s'y dresse aujourd'hui un temple d'un autre genre : le supermarché Tesco. Là où jadis les moines longeaient silencieusement le cloître pour se rendre à la prière, on peut acheter à présent les vidéos des séances de gym de Lola Vavoum ; là où le splendide vitrail arrachait des larmes au cœur le plus endurci trône une vitrine réfrigérée avec un assortiment de saucisses fumées.

Je m'assis et plaçai Friday sur mes genoux. Il se tortilla pendant que je regardais autour de moi. Le parking était rempli de spectateurs enthousiastes. Certains, comme moi-même, étaient assis sur des gradins installés pour la circonstance ; les autres étaient massés derrière des barrières. Mais assis ou debout, tous fixaient un petit espace clôturé, coïncé entre le point chariots et le distributeur automatique de billets. Cet enclos contenait une vieille arche érodée, le seul vestige visible des anciens bâtiments monastiques.

— Comment vas-tu ? fit Joffy qui, outre ses fonctions de ministre du culte de l'ESU et d'autres congrégations de moindre importance, présidait également la société des Amis Idolâtres de St Zvlkx.

— Bien. Ce n'est pas Lydia Startright, là-bas ?

J'indiquai une journaliste élégamment vêtue qui était en train de se préparer pour un direct.

— Elle est sur le point de m'interviewer. Comment tu me trouves ?

— Très... clérical.

— Tant mieux. Tu m'excuses ?

Il rajusta son col de pasteur et rejoignit Lydia. Elle se tenait à côté de son producteur, un petit homme totalement dénué de charme et d'originalité, au point de croire que pour les gens des médias, le summum de la coolitude était de porter du noir.

— À quelle heure le vieux Zvlkxy est censé apparaître ? demanda-t-il à Joffy.

— Dans environ cinq minutes.

— O.K. Lyds, on ferait bien de prendre l'antenne.

Lydia composa son attitude, jeta un dernier coup d'œil sur ses notes, attendit le compte à rebours, esquissa un sourire de bienvenue et commença :

— Bonjour, mesdames et messieurs, ici Lydia Startright pour Krapo News en direct de Swindon. Dans moins de cinq minutes, St Zvlkx, un saint obscur et quelquefois controversé du XIII<sup>e</sup> siècle, ressuscitera en direct sur votre chaîne régionale.

Elle se tourna vers le tas de pierres moussues, d'ordinaire ignorées par les clients du supermarché, mais à présent le point de mire de tous les regards.

— Ici s'élevait naguère la majestueuse cathédrale de Swindon, fondée par St Zvlkx au XIII<sup>e</sup> siècle. C'est à l'emplacement actuel du rayon poissonnerie que St Zvlkx a rédigé son *Livre des Révélations* composé de sept séries de prophéties dont cinq se sont déjà réalisées. Pour nous guider à travers le labyrinthe des vérités et contre-vérités, j'ai avec moi le très irrévèrent Joffv Next, chef de l'église de l'Être Suprême Universel à Swindon, président des Amis

Idolâtres de St Zvlkx et, en règle générale, spécialiste de la chose zvlkxienne. Bonjour, Joffy, bienvenue à l'émission.

— Merci, Lydia. On est tous vos fans chez l'ESU.

— Je vous remercie. Alors dites-moi, que sont exactement ces Révélations ?

— Ma foi, les détails sont plutôt vagues, c'est normal, mais St Zvlkx a noté un certain nombre de prédictions dans un petit livre avant de disparaître dans un « feu purificateur » en 1292. Un exemplaire incomplet des *Révélations* se trouve à la bibliothèque municipale de Swindon, mais contrairement à la plupart des visionnaires qui se contentent de généralités ouvertes à toutes sortes d'interprétations, les prophéties de St Zvlkx sont d'une précision confondante.

— Pourriez-vous nous citer un exemple ?

— Bien sûr. Dans sa première Révélation, St Zvlkx dit ceci : *Un fils de simple boucher de la ville d'Ipswich deviendra grand chancelier d'Angleterre. Son nom sera Tommy Wolsey, il sera intronisé la veille de Noël et ne recevra qu'un seul présent, au lieu de deux comme c'est la coutume...*

— Incroyable ! souffla Lydia.

— En effet... les lettres du cardinal Wolsey font état de son extrême contrariété de n'avoir eu droit qu'à un seul présent ; il en parle souvent et cela explique peut-être pourquoi, des années plus tard, il n'a pas convaincu le pape d'annuler le mariage d'Henri VIII avec Catherine d'Aragon.

— Extraordinaire, souligna Lydia. Et quoi d'autre ?

— Eh bien, selon la deuxième Révélation... *une armada d'une centaine de vaisseaux sentant la paëlla traversera la Manche. Le feu et le vent conspireront à l'anéantir, et l'Angleterre demeurera libre...*

— C'est un peu moins bon, observa Lydia.

— Je suis de votre avis, dit Joffy. La paëlla a été inventée *après* l'Invincible Armada. Des erreurs, il y en a quelques-unes, mais dans l'ensemble, son exactitude est stupéfiante. Ses Révélations contiennent non seulement des noms et des dates, mais il y a même un numéro de téléphone pour s'offrir du bon temps à Leeds. Si la renommée de St Zvlkx a pâli au fil du temps, sa cote est remontée en flèche à la date de sa troisième Révélation... *En 1776, un George roi, troisième du nom, perdra l'esprit, sa principale colonie et ses chaussettes. La colonie deviendra la plus grande puissance mondiale, mais l'esprit et les chaussettes resteront perdus à jamais...*

— Et la quatrième ?

— *Un homme du nom d'une botte imperméable<sup>1</sup> écrasera un petit Français en Belgique...*

— Waterloo, évidemment. Et la cinquième ?

— *Des envahisseurs barbares, quoique bien sapés, connus sous le nom de Nasis, et qui auront semé la terreur parmi la population, seront boutés hors de ces îles par – je sais que ça va paraître bizarre – la colonie citée dans la prédiction numéro trois. Et Dennis Compton marquera 3 816 points pour Middlesex en une seule saison...*

— Étonnant, murmura Lydia. Comment un moine du XIII<sup>e</sup> siècle pouvait-il savoir que Compton était batteur dans l'équipe de Middlesex ?

— C'était, répliqua Joffy, et ce sera peut-être encore, le plus grand visionnaire de tous les temps.

— Nous savons que la sixième Révélation annonçait son propre retour, mais c'est la septième qui va en boucher un coin à tous les supporters sportifs de Swindon.

— Tout à fait. D'après le *Codex Zvlkxus*, *il y aura une victoire à domicile au stade de Swindonne en l'an mil neuf cent quatre-vingt-huit, en conséquence de quoi...* La suite a disparu, mais on pourra lui demander quand il sera de retour parmi nous.

— C'est absolument passionnant, irrévérend Next. Une toute dernière question. Où est-il ?

Je consultai ma montre pendant que Friday, debout sur mes genoux, fixait sans ciller, comme savent le faire les enfants de deux ans, le couple derrière nous. St Zvlkx avait trois minutes de retard. Joffy se mordit la lèvre. Ils avaient organisé un sacré battage autour du Grand Homme, et s'il leur faisait faux bond, ce serait la honte... sans parler des frais engagés. Joffy avait dépensé une bonne partie des économies de maman à étudier Old English – le vieil anglais – au centre culturel du coin.

— Dites-moi, irrévérend, reprit Lydia, histoire de meubler, il paraît que le Comité pour la Promotion des Tartines Grillées a conclu un contrat de sponsoring avec St Zvlkx.

— C'est exact. La société des Amis Idolâtres de St Zvlkx a signé en son nom un contrat très juteux avec les Tartines, afin de leur offrir l'exclusivité de son image et de sa sagesse, si tant est qu'il en ait une.

Lydia se tourna vers la caméra.

— Incroyable. Si vous venez de nous rejoindre, ceci est la retransmission en direct de la seconde venue du saint du XIII<sup>e</sup> siècle, Thomas Zvlkx.

Je regardai à nouveau ma montre. Zvlkx avait maintenant cinq minutes de retard. Lydia avait gardé l'antenne et interviewé plusieurs autres personnes pour gagner du temps. La foule commençait à s'impatienter. Un brouhaha

monta des gradins, troublant le silence recueilli. Lydia était en train d'interroger un gourou de la mode sur la tenue vestimentaire supposée de St Zvlkx quand un cri retentit. Il se passait quelque chose à l'entrée de Tesco, entre l'éléphant à bascule pour enfants et la boîte aux lettres. Joffy sauta par-dessus la barrière qui séparait la presse du public et se précipita vers la colonne de fumée qui montait d'une lézarde dans le bitume. Le ciel s'obscurcit, les oiseaux se turent, et sous le regard ahuri des clients qui sortaient par les portes à tambour, la foudre frappa l'ancienne arche en pierre, la coupant en deux. Le vent se leva d'un seul coup, arrachant un cri de frayeur à la foule. Les fanions publicitaires qui pendouillaient mollement sur leurs hampes s'envolèrent, et un tourbillon de poussière et de papiers gras balaya le parking, déclenchant une quinte de toux ici et là.

Le tout ne dura que quelques instants. Et nous vîmes, assis par terre, un homme en robe de bure retenue par une cordelière, malpropre, la barbe en broussaille et des chicots à la place des dents. Il cilla et contempla avec curiosité son nouvel environnement.

— Bienvenue, dit Joffy, le premier arrivé sur place. Au nom des Amis Idolâtres de Zvlkx, je vous offre guidance et protection.

Le moine du XIII<sup>e</sup> siècle posa sur lui ses yeux noirs, puis regarda la foule qui commençait à se former autour de lui ; les gens parlaient en même temps, le montraient du doigt et voulaient savoir s'ils pouvaient se faire photographier avec lui.

— Pas mal, votre accent, répondit St Zvlkx. On est bien en 1988 ?

— Tout à fait, monsieur. Je vous ai négocié un contrat de sponsoring avec le Comité pour la Promotion des Tartines Grillées.

— Cash ?

Joffy hocha la tête.

— ?\*&L<sup>e</sup> soit loué. Est-ce que la bière s'est améliorée depuis mon départ ?

— Pas vraiment. Mais le choix est plus grand.

— Super. Eh, vissez-moi ça ! Qui c'est, la souris avec le top moulant ?

— Mr. Next, s'interposa Lydia qui avait réussi à se frayer un passage dans la cohue. Peut-être auriez-vous la bonté de nous traduire ce que dit Mr. Zvlkx ?

— Je... euh... lui ai souhaité la bienvenue au XX<sup>e</sup> siècle et dit que nous avons beaucoup à apprendre de lui en matière d'apiculture et de l'ancien art de la fabrication de l'hydromel. Il... euh... a répondu qu'il était fatigué du voyage et qu'il souhaite par-dessus tout la paix dans le monde, des passerelles entre les peuples et un bon foyer pour tous les orphelins, chiots et chatons.

La foule s'écarta soudain pour laisser passer le maire de Swindon. St Zvlkx, qui ne s'y était pas trompé, sourit à lord Volescamper qui s'approcha d'un pas énergique et serra la main crasseuse du moine.

— Ben voilà, bienvenue au XX<sup>e</sup> siècle, vieux baroudeur, dit Volescamper, s'essuyant la main sur un mouchoir. Alors, vous trouvez ça comment ?

— Bienvenue dans notre époque, traduisit Joffy. Que pensez-vous de notre séjour ici ?

— Ça l'air peinarde, mon petit père, répliqua le saint simplement.

— Il dit : Très bien, merci.

— Dites à l'honorable saint qu'une corbeille de bienvenue l'attend dans la suite présidentielle de l'hôtel Finis. Sachant son aversion pour le confort, nous avons pris soin de retirer les tapis, rideaux, draps et serviettes et de remplacer la literie par des sacs de chanvre remplis de pierres.

— Qu'est-ce qu'il dit, le vieux schmark ?

— Oh, rien d'intéressant.

— Et qu'en est-il de la septième Révélation, inachevée ? demanda Lydia. St Zvlkx ne pourrait-il pas nous éclairer là-dessus ?

Joffy traduisit rapidement. St Zvlkx fouilla dans les plis de son froc et sortit un petit livre relié de cuir. Un silence général se fit. Il lécha un doigt noir de crasse, tourna les pages et, ayant trouvé le passage requis, lut :

— Il y aura une victoire à domicile au stade de Swindonne en l'an mil neuf cent quatre-vingt-huit, en conséquence de quoi, et élément à cette condition, un grand tyran et la société du nom de Goliath tomberont.

Tous les regards convergèrent sur Joffy, qui traduisit. Il y eut des exclamations étouffées, suivies d'une avalanche de questions.

— Mr. Zvlkx, interrogea un journaliste de *La Taupe* qui jusque-là s'était ennuyé à mourir, vous voulez dire qu'en remportant le SuperArceau, Swindon causera la chute de Goliath ?

— C'est exactement ce qu'il dit, répliqua Joffy.

Pendant que les autres journalistes le bombardaient de questions, je réfléchissais aux répercussions de cette nouvelle information. Papa avait dit qu'une victoire au SuperArceau éviterait une apocalypse, et la prédiction de St Zvlkx semblait le confirmer. Restait à savoir comment. Pour ma part, je ne voyais strictement aucun lien entre les



Zvlkx semblait le connaître. Restait à savoir comment. Pour ma part, je ne voyais strictement aucun lien entre les deux. J'en étais toujours à me demander comment une finale de croquet pouvait renverser un futur dictateur et anéantir l'une des plus grosses multinationales de la planète lorsque, d'un geste de la main, lord Volescamper fit taire la meute des représentants de la presse.

— Mr. Next, remerciez l'aimable saint pour ces bonnes paroles. Nous aurons tout le temps de méditer sa Révélation ; en attendant, je voudrais qu'il rencontre les membres de la chambre de commerce de Swindon, laquelle, dois-je préciser, est sponsorisée par St Biddulph®, le meilleur de la décoration en pâtisserie. Après quoi, nous prendrons le thé avec du cake aux carottes. Ce programme lui agrée-t-il ?

Joffy traduisit mot pour mot, et Zvlkx sourit béatement.

— Dites voir, St Zvlkx, fit Volescamper tandis qu'ils se dirigeaient vers la grande tente sous laquelle on avait servi du thé et des scones. C'était comment le XIII<sup>e</sup> siècle ?

— Le maire veut savoir comment c'était, le treizième siècle... et pas d'impertinences, ma poule.

— Sale, humide, plein de microbes et pestilentiel.

— Il dit que c'était comme Londres, Votre Grâce.

St Zvlkx regarda l'ancienne arche, seul vestige visible de sa grande cathédrale, et demanda :

— Qu'est-ce qui est arrivé à ma cathédrale ?

— Elle a été brûlée au moment de la dissolution des ordres monastiques.

— Dieu, marmonna-t-il, haussant les sourcils, j'aurais dû voir venir.

— *Duis aute dolor in fugiat nulla pariatur*, murmura Friday en montrant la silhouette de St Zvlkx, engloutie par la foule des admirateurs.

— Aucune idée, mon cœur... mais je sens qu'on ne va pas s'ennuyer.

— Voilà, déclara Lydia à la caméra, une Révélation qui annonce une débâcle pour le groupe Goliath et...

Son producteur gesticulait frénétiquement pour qu'elle ne cite pas le nom de Kaine à l'antenne.

— ... et un tyran pour l'heure inconnu. Ici Lydia Startright, en direct sur le lieu même du miracle, pour Krapo News.

---

1. En anglais, botte en caoutchouc se dit *wellington*. (N.d.T.) ↴

## 12

### Spike et Cindy

L'agent Spike Stoker travaillait pour OS-17, le service d'élimination de vampires et de loups-garous, incontestablement la plus solitaire de toutes les missions des OpSpecs. Les OS-17 opéraient dans le monde crépusculaire des morts vivants, vampires, lycanthropes et autres créatures peu fréquentables. Spike avait été décoré plus de fois que je n'avais lu *Trois hommes dans un bateau* ; il faut dire que c'était le seul chasseur de vampires de tout le Sud-Ouest, et qu'aucune personne normalement constituée n'aurait fait ce qu'il faisait pour un salaire d'OpSpec, sauf peut-être moi. Et encore, seulement quand j'avais désespérément besoin d'argent.

THURSDAY NEXT  
*Ma vie chez les OpSpecs*

Absorbée dans mes réflexions, j'installai Friday dans la voiture. L'enjeu était de taille, et mes chances d'influencer l'issue du SuperArceau s'en trouvaient d'autant plus réduites. Si Kaine et Goliath avaient intérêt à ce que Swindon perde, de « hautement improbable », notre victoire devenait « carrément impossible ».

— Ça explique, fit quelqu'un tout près de moi, pourquoi Goliath veut adopter un système de gestion basé sur la foi.

Je me tournai et reconnus mon suiveur, Millon de Floss. S'il m'abordait malgré les restrictions que lui imposait son statut, c'est qu'il y avait une bonne raison à cela. Je m'arrêtai.

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Du moment que ça devient une religion, ce ne sera plus *la société du nom de Goliathe*, comme le prédit St Zvlkx dans sa prophétie. C'est une façon de circonvenir la prédiction. Sœur Bettina, leur précog maison, a dû voir quelque chose et les avertir.

— Est-ce à dire, demandai-je lentement, qu'ils prennent St Zvlkx au sérieux ?

— Il est d'une trop grande précision pour être ignoré, Miss Next, aussi invraisemblable que cela paraisse. Maintenant qu'ils connaissent la septième Révélation dans son intégralité, ils feront tout pour empêcher Swindon de gagner... et continueront avec leur reconversion juste pour assurer leurs arrières.

Pourtant, si les probabilités de la catastrophe étaient de vingt-deux pour cent, dixit mon père, c'est qu'il devait y avoir une solution.

— Je vais à Goliathopolis cet après-midi, dis-je pensivement. Vous n'avez rien appris au sujet de Kaine ?

Millon fourragea dans sa poche, trouva son calepin et le feuilleta ; je remarquai au passage que les pages étaient noircies de chiffres.

— Je l'ai quelque part, s'excusa-t-il. Je collectionne les numéros de série d'aspirateurs. Quand j'ai reçu le coup de fil, j'étais en train d'enquêter sur un modèle peu courant, un Hoover XB-23E. Ah, le voilà ! Ce Kaine est un vrai bonheur pour un conspirateur. Il a fait son apparition il y a cinq ans, sans passé, sans famille, rien. Son numéro de sécurité sociale lui a été attribué en 1982 seulement, et les seuls postes qu'il ait occupés, semble-t-il, c'est dans sa maison d'édition et en tant que député.

— Ça ne nous avance pas beaucoup.

— Je continue à chercher. Ça vous intéressera peut-être de savoir qu'il a été vu à plusieurs reprises avec Lola Vavoum.

— Lui et des centaines d'autres.

— Certes. Vous vouliez des renseignements sur Mr. Maird-Haas ? Il dirige le pôle technologique de Goliath.

— Vous en êtes sûr ?

Millon prit un air dubitatif.

— Dans le métier de la conspiration, le terme « sûr » est doté d'une certaine élasticité, mais la réponse est oui. Nous avons une taupe à Goliathopolis. Officiellement, il sert à la cantine, mais vous n'imaginez pas les informations sensibles qu'on peut glaner en distribuant du poisson pané. Apparemment, Maird-Haas est chargé de ce qu'ils appellent « le projet Ovitron ». On soupçonne qu'il s'agit du prolongement de l'ovinateur de votre oncle. Serait-ce

appelé « le projet Ovidien ». On soupçonne qu'il s'agit du prolongement de l'ovinateur de votre oncle. Serait-ce quelque chose dans le genre des *Coucous de Midwich* ?

— J'espère sincèrement que non.

Je grattai quelques notes, remerciai Millon et repris mon chemin, la tête farcie de futurs potentiels, d'ovinateurs et de Kaine.

Dix minutes plus tard, nous étions dans ma Speedster, direction Cricklade au nord de la ville. Toujours d'après mon père, Cindy devait me manquer à trois reprises avant de mourir elle-même, mais il se pouvait aussi que les choses tournent autrement... après tout, j'avais déjà été abattue par un tireur d'élite dans un futur alternatif, et pourtant j'étais plus vivante que jamais.

N'ayant pas vu Spike depuis deux ans, j'avais été contente d'apprendre qu'il avait troqué son appartement piteux contre une nouvelle adresse à Cricklade. Je trouvai la rue sans difficulté : c'était un lotissement tout neuf en pierre ocre de Cotswold que le soleil baignait d'une chaude lumière dorée. Tandis que nous roulions au pas, cherchant le bon numéro, Friday s'employait à me montrer les curiosités locales.

— *Ipsum*, dit-il en indiquant une voiture.

J'espérais que Spike ne serait pas là pour pouvoir parler à Cindy en tête à tête. Pas de chance. Je me garai derrière son véhicule de patrouille en damier et descendis. Spike lui-même était assis dans une chaise longue sur la pelouse devant la maison, et mon cœur se serra quand je vis que non seulement il avait épousé Cindy, mais qu'ils avaient eu un enfant : à côté de lui, une petite fille âgée d'environ un an jouait dans l'herbe sous un parasol. Je pestai intérieurement pendant que Friday se cachait derrière ma jambe. Il fallait que j'arrive à convaincre Cindy de coopérer ; le contraire lui serait préjudiciable, sans parler de Spike et de leur fille.

— Yo ! hurla Spike.

Il pria son interlocuteur à l'autre bout du fil de ne pas quitter et se leva pour me serrer dans ses bras.

— Comment ça va, Next ?

— Bien, Spike. Et vous ?

D'un geste circulaire, il désigna le décor typique de la banlieue résidentielle anglaise. Fenêtres en PVC à double vitrage, pelouse soigneusement entretenue, allée, portail en fer forgé.

— Regardez-moi ça, frangine ! C'est le panard, non ?

— *Ipsum*, dit Friday en montrant une plante en pot.

— Il est mignon, ce gosse. Allez, entrez. Je suis à vous dans une minute.

Je trouvai Cindy dans la cuisine. Elle portait un tablier et avait relevé ses cheveux en chignon.

— Bonjour, lançai-je, m'efforçant de parler le plus normalement possible. Vous devez être Cindy.

Elle planta son regard dans le mien. Elle ne ressemblait en rien à un tueur à gages qui aurait occis soixante-sept personnes – soixante-huit, en comptant Samuel Pring –, mais en même temps, c'est à cela qu'on reconnaissait un bon pro.

— Tiens, tiens, Thursday Next, fit-elle lentement.

Elle s'accroupit pour sortir du linge humide de la machine à laver et pinça l'oreille de Friday.

— Spike a une très haute opinion de vous.

— Alors vous savez pourquoi je suis ici.

Elle posa le linge, ramassa l'araignée tractée de Fisher-Price qui menaçait d'envoyer valdinguer quiconque croisait son chemin et la tendit à Friday qui s'assit pour mieux l'examiner.

— J'imagine. C'est un beau petit gars. Quel âge a-t-il ?

— Il a eu deux ans le mois dernier. Au fait, merci de m'avoir ratée hier.

Elle sourit vaguement et sortit par la porte du jardin. Je la rejoignis au moment où elle commençait à étendre le linge.

— C'est Kaine qui cherche à m'éliminer ?

— Je ne trahis jamais le secret professionnel, répondit-elle d'un ton calme, et je ne peux pas rater éternellement ma cible.

— Dans ce cas, autant laisser tomber tout de suite. Pourquoi vous faites ça, d'ailleurs ?

Elle accrocha un Babygro bleu sur le fil.

— Pour deux raisons : primo, je ne vais pas abandonner mon boulot juste parce que je suis mariée et mère de famille, et secundo, j'honore toujours mes contrats, quels qu'ils soient. Si je ne livre pas la marchandise, le client exigera de se faire rembourser. Et Porte-Fringue ne rembourse pas.

— Tiens, justement je me demandais. Pourquoi Porte-Fringue ?

Elle me toisa avec froideur.

— Une coquille d'imprimeur sur le papier à lettres, ç'aurait coûté trop cher de tout refaire. Ne rigolez pas.

Elle accrocha une taie d'oreiller.

— Je m'occuperai de vous, Miss Next, mais pas aujourd'hui... ce qui vous laisse le temps de vous retourner et de quitter la ville une fois pour toutes. Choisissez un endroit où je ne pourrai pas vous trouver. Et cachez-vous bien, je suis très bonne dans ce que je fais.

Elle jeta un coup d'œil en direction de la cuisine. J'étendis un grand T-shirt avec le logo des OS-17.

— Il n'est pas au courant, n'est-ce pas ?

— Spike est un type bien, répliqua Cindy, mais un peu lent à la comprenette. Vous n'allez pas lui dire, et il n'en saura jamais rien. Tenez, attrapez l'autre bout du drap, voulez-vous ?

Je pris l'extrémité du drap sec, et nous le repliâmes.

— Je n'irai nulle part, Cindy, lui dis-je, et je me protégerai par tous les moyens à ma disposition.

Nous nous défiâmes du regard. Quel gâchis, pensai-je.

— Arrêtez-vous !

— Jamais !

— Pourquoi ?

— Parce que j'aime ça et que je suis bonne... une tasse de thé, Thursday ?

Spike venait d'apparaître dans le jardin avec l'enfant dans les bras.

— Alors, comment vont mes deux femmes préférées ?

— Thursday m'aide à étendre le linge, Spikey.

La voix de Cindy, jusque-là froidement professionnelle, avait pris des accents de midinette évaporée.

— Je vais mettre l'eau à chauffer... deux sucres, Thursday ?

— Un seul.

Elle rentra en sautillant dans la maison.

— Qu'en dites-vous ? s'enquit Spike tout bas. Elle est tout simplement adorable, non ?

On aurait cru un gamin de quinze ans qui vient de tomber amoureux.

— Elle est charmante, Spike, vous avez de la chance.

— Et voici Betty.

Il agita le bras minuscule du bébé avec sa grosse main.

— Un an tout juste. Vous avez bien fait de me conseiller d'être honnête avec Cindy : toutes ces histoires de vampires et autres mer... *trucs*, ça ne la dérange pas. Je crois même qu'elle en est fière.

— Vous avez de la chance, répétai-je.

Comment faire pour lui éviter de devenir veuf et ne pas priver de mère le bébé qui gazouillait dans ses bras ?

Nous regagnâmes la maison où Cindy était en train de s'affairer dans la cuisine.

— Où étiez-vous ? demanda Spike en déposant Betty à côté de Friday.

Ils se regardèrent avec suspicion.

— En prison ?

— Non. C'est encore plus bizarre que ça. Quelque part *ailleurs*.

— Et vous comptez y retourner ? fit Cindy innocemment.

— Elle vient juste de rentrer ! s'exclama Spike. On ne tient pas à la voir disparaître tout de suite.

— Disparaître... bien sûr que non.

Cindy plaça un mug de thé sur la table.

— Asseyez-vous. Il y a des gâteaux secs dans la boîte métallique avec des dodos sur le couvercle.

— Merci. Et les vampires, demandai-je, ça roule ?

— Bof. C'est plutôt calme, ces temps-ci. Pareil pour les loups-garous. L'autre nuit, j'ai eu affaire à quelques zombies au centre-ville, mais la filière Être Suprême Maléfique est pratiquement à sec. On a signalé la présence de goules, croque-mitaines et fantômes à Winchester, mais ce n'est pas tout à fait mon rayon. Il est question de démanteler le service et de m'externaliser.

— Ça va si mal que ça ?

— Oui et non. Tant qu'il y a des vampires en goguette, je peux demander ce que je veux, mais dans les moments d'accalmie, je l'ai dans le baba... et je n'ai pas envie que Cindy aille bosser à plein temps, non mais !

Il rit, et Cindy rit aussi. Elle donna une biscotte à Betty, qui mordit dedans, sans grand résultat, ce qui parut la laisser perplexe. Friday la lui prit des mains et montra comment on faisait.

— Et vous, vous faites quoi en ce moment ? s'enquit Spike.

— Pas grand-chose. Je suis passée avant d'aller à Goliathopolis – mon mari n'est toujours pas revenu.

— Vous avez entendu parler de la Révélation de St Zvlkx ?

— J'y étais.

— Goliath aura beaucoup à se faire pardonner : c'est l'occasion ou jamais de les obliger à vous le rendre.

Nous bavardâmes encore une dizaine de minutes, puis ce fut l'heure de partir. Je n'eus pas d'autre opportunité de me trouver seule avec Cindy, mais j'avais dit ce que j'avais à dire ; restait à espérer qu'elle en tiendrait compte, même si j'avais un sérieux doute là-dessus.

— Si j'ai d'autres missions en free-lance, ça peut vous intéresser ? demanda Spike en me raccompagnant à la porte, après que Friday eut liquidé presque toutes les biscottes.

Je songeai à mon découvert.

— Ce sera avec plaisir.

— Super, répondit-il. Je vous tiendrai au courant.

Je pris la M4 jusqu'à Saknussum International, où je dus courir pour attraper le Gravitube à destination du Graviport James Tarbuck à Liverpool. Friday et moi fîmes une brève pause déjeuner avant de monter dans la navette pour Goliathopolis. Quand on a une réclamation à adresser à une société, il faut taper le plus haut possible.



## L'Excusarium™

## UN MINISTRE DE KAINÉ QUALIFIÉ DE « PIÈGE MORTEL » LA VOITURE DANOISE

Robert Edsel, le ministre de la sécurité routière, a dénoncé le constructeur automobile danois Volvo, affirmant que la réputation de solidité de ses disgracieuses caisses à savon était totalement usurpée ; pire, que c'était un piège mortel pour quiconque commettrait la bêtise d'acheter un de ses véhicules. « La Volvo a échoué au test de la grenade autopropulsée, a déclaré Mr. Edsel dans son communiqué de presse, et ses propriétaires et leurs enfants risquent la fracture irréversible de la colonne vertébrale si on les lâche avec la voiture ne serait-ce qu'à une altitude de vingt mètres. » Mr. Edsel n'a pas ménagé son mépris pour le fleuron de l'industrie automobile danoise, rappelant que les filtres à air de la Volvo offraient « une protection limitée » contre les coulées pyroclastiques, les vapeurs toxiques et autres phénomènes volcaniques courants. Lorsque le ministre danois des Affaires étrangères fit remarquer que Volvo était en fait une marque suédoise, Mr. Edsel accusa les Danois de vouloir une fois de plus se défausser sur leurs voisins des faiblesses de leur propre industrie.

Article paru dans le *Krapo du dimanche* le 16 juillet 1988

L'île de Man constituait un État dans l'État depuis sa privatisation pour des raisons fiscales en 1963. La mer d'Irlande qui l'entourait était truffée de mines pour dissuader les intrus, et son espace aérien bénéficiait d'une protection à la pointe de la technologie. Elle possédait ses écoles et ses hôpitaux, son université, son propre réacteur nucléaire et, reliant Douglas au Graviport Kennedy de New York, la seule ligne de Gravitube au monde exploitée par une société privée. Ses deux cent mille habitants ne faisaient rien d'autre que subvenir aux besoins de l'unique entreprise qui régnait en maître absolu sur leur petite île : le groupe Goliath.

La vieille ville de Laxey, rebaptisée Goliathopolis, était devenue la Hong Kong de l'archipel britannique, une forêt de tours de verre escaladant le flanc de montagne jusqu'au Snaefell. Le plus grand de ces gratte-ciel, plus haut que le sommet montagneux lui-même, et que par beau temps on voyait miroiter au soleil depuis Blackpool, abritait le saint des saints du groupe, les têtes pensantes de Goliath. Un employé pouvait passer sa vie dans l'île et n'être jamais allé plus loin que la réception. Ce fut là, au rez-de-chaussée de cette tour, au cœur même de la multinationale, que je trouvai l'Excusarium.

Je rejoignis la file d'attente devant une table en verre où deux réceptionnistes distribuaient des questionnaires et des tickets numérotés.

— Bonjour ! me dit l'une d'elles, une fille assez jeune avec un sourire en coin. Bienvenue au Centre d'Excuses du Groupe Goliath. Désolée de vous avoir fait attendre. Que puis-je pour vous ?

— Le groupe Goliath a assassiné mon mari.

— C'est affreux ! fit-elle platement, d'un air faussement contrit. J'en suis profondément navrée. Dans le cadre de sa reconversion en un système de gestion basé sur la foi, Goliath s'engage à réparer tous les désagréments qu'il a pu causer dans le passé. Vous allez remplir ce formulaire, celui-ci – et la section D de celui-là –, et vous asseoir là-bas. Un de nos excusologues hautement qualifiés vous recevra aussitôt que possible.

Elle me remit une pile de formulaires et un ticket numéroté, et m'indiqua une porte latérale. L'Excusarium était vaste, avec des baies vitrées offrant une vue paisible de la mer d'Irlande. D'un côté, il y avait peut-être une vingtaine de boxes avec des excusologues, qui écoutaient attentivement ce qu'on leur disait avec la même expression triste et compatissante. De l'autre, je vis rangée après rangée de sièges en bois avec des citoyens empressés et jadis maltraités qui, serrant leur ticket d'une main anxieuse, attendaient patiemment leur tour. Je regardai mon numéro, le 6174. Puis je levai les yeux sur le tableau : le dernier numéro affiché était le 836.

— Chers et délicieux amis, résonna une voix dans le haut-parleur. Goliath regrette profondément tout le mal que par inadvertance il a pu vous causer dans le passé. Ici, à l'Excusarium, nous sommes trop heureux de vous aider à résoudre votre problème, aussi insignifiant soit-il...

— Eh, vous ! apostrophai-je un bonhomme qui clopinait vers la sortie. Est-ce que Goliath vous a donné satisfaction ?

— Ben... ce n'était pas la peine, répondit-il vaguement. En fait, c'était ma faute ; c'est moi qui me suis excusé de

leur avoir fait perdre leur temps précieux.

— Qu'est-ce qui vous était arrivé ?

— Ils avaient bombardé mon quartier de radiations ionisantes, ce qu'ils ont nié pendant dix-sept ans, même après que les gens ont perdu leurs dents et qu'il m'a poussé un troisième pied.

— Et vous leur avez pardonné ?

— Bien sûr. Je me rends compte maintenant qu'il s'agissait d'un authentique accident et que le public doit savoir assumer les risques, si on veut avoir de l'énergie propre, de la nourriture en abondance et des défragueurs électroménagers.

Il portait une pile de paperasses, non pas des formulaires comme ceux que je devais remplir, mais des tracts expliquant comment adhérer au Nouveau Goliath. Et pas en tant que consommateur, en tant que *disciple*. Je m'étais toujours méfiée de Goliath, mais cette histoire de « repentance » sentait encore plus mauvais que tout ce que j'avais connu jusque-là. Je déchirai mon ticket et me tournai pour partir.

— Miss Next ! m'interpella une voix familière. Ohé, Miss Next !

Un homme court de jambes aux traits pincés, aux cheveux agressivement coupés en brosse, se tenait en face de moi. Complet sombre et bijoux en or massif, c'était sans conteste l'individu que j'aimais le moins – c'était Jack Maird, ex-cacique du secteur de l'armement et ex-prisonnier du *Corbeau*. C'était l'homme qui avait tenté de faire durer la guerre de Crimée pour s'enrichir grâce à la dernière arme ultrasophistiquée de Goliath, le fusil à plasma.

La moutarde me monta au nez. Je retournai Friday dans l'autre sens pour éviter de semer la graine de la violence dans son jeune esprit et saisis Maird à la gorge. Il recula, trébucha et s'effondra sous moi avec un cri de souris. Ayant déjà connu pareille situation, Je le lâchai et posai la main sur la crosse de mon automatique, m'attendant à être assailli par une horde de ses sbires. Mais il n'y avait rien. Rien que des citoyens chagrins qui nous regardaient tristement.

— Personne ne viendra à mon secours, dit Jack Maird en se relevant lentement. J'ai été agressé huit fois aujourd'hui, et encore, j'ai eu de la chance. Hier, ç'a été vingt-trois.

Ce fut alors que je remarquai sa lèvre fendue et son œil au beurre noir.

— Personne ? répétai-je. Pas de gardes du corps ? Comment ça se fait ?

— C'est ma pénitence d'affronter ceux que j'ai malmenés et harcelés dans le passé, Miss Next. La dernière fois que nous nous sommes vus, je dirigeais le secteur armement chez Goliath et occupais le 329<sup>e</sup> échelon dans l'organigramme du groupe.

Il soupira.

— Depuis, grâce aux efforts que vous avez déployés pour dénoncer les dysfonctionnements de notre fusil à plasma, j'ai été rétrogradé au poste d'agent médiateur en excusologie, deuxième classe, échelon 12 398 219. Je suis tombé bien bas, Miss Next.

— Au contraire, votre poste actuel correspond davantage à votre niveau de compétence. Dommage. Vous méritiez pire.

Son sourcil tressauta ; l'espace d'un instant, l'ancien Jack, le tueur, était de retour. Mais sa fureur retomba tout aussi vite. Ses épaules s'affaissèrent ; sans le service de sécurité de Goliath, il ne pouvait pas grand-chose contre moi.

— Vous avez peut-être raison, dit-il simplement. Vous n'avez pas besoin d'attendre votre tour, Miss Next. Je m'occuperai personnellement de votre cas. C'est votre fils ?

Il se pencha pour voir de plus près.

— Il est mignon, hein ?

— *Eiusmod tempor incididunt adipiscins elit*, déclara Friday, le toisant d'un air soupçonneux.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il a dit : « Si vous me touchez, ma maman vous cassera la figure. »

Jack se redressa rapidement.

— Je vois. Goliath et moi-même vous présentons nos excuses totales, sincères et sans restriction.

— Pour quoi ?

— Je ne sais pas. Disons que c'est un acompte. Voulez-vous venir dans mon bureau ?

Il me fit signe de le suivre dehors. Nous traversâmes une cour avec une grande fontaine au milieu, passâmes devant un groupe de cadres de chez Goliath en complet-veston qui bavardaient dans un coin et pénétrâmes dans un large couloir grouillant d'employés qui allaient et venaient avec des piles de dossiers sous le bras.

Jack poussa une porte, me fit entrer, m'offrit un siège et s'assit à son tour. C'était un petit bureau miteux, avec pour toute décoration un vieux calendrier écorné de Lola Vavoum et une plante morte dans un pot. L'unique fenêtre donnait sur un mur. Il remit de l'ordre dans ses papiers et parla dans l'interphone :



— Mr. Higgs, apportez-moi le dossier 1 nursday Next, je vous prie.

Il me dévisageait d'un air candide, la tête légèrement penchée dans une attitude censée signifier le repentir.

— Aucun de nous n'était conscient, commença-t-il sur le ton du croque-mort qui cherche à vous vendre un cercueil de luxe, de notre abominable conduite, tant qu'on n'a pas demandé aux gens ce qu'ils en pensaient.

— Arrêtez vos co...

Je regardai Friday, qui me regarda.

— Arrêtez vos... vos *bêtises* et parlons plutôt de la manière dont vous comptez réparer vos méfaits.

Il me contempla en soupirant et dit :

— Très bien. Qu'est-ce qu'on a encore fait de mal ?

— Vous ne vous rappelez pas ?

— J'en ai fait tellement, Miss Next, que vous m'excuserez si je n'ai pas retenu les détails.

— Vous avez éradiqué mon mari, ripostai-je entre mes dents.

— Mais oui, bien sûr ! Et comment s'appelait la personne éradiquée ?

— Landen, dis-je froidement. Landen Parke-Laine. Sur ce, un employé entra et posa un dossier marqué « Top secret » sur son bureau. Jack l'ouvrit et le feuilleta.

— Au moment où l'on aurait éradiqué votre mari, je vois que votre dossier était suivi par l'agent Maird-Haas. Il est écrit ici qu'il a fait pression sur vous pour libérer l'agent Maird – c'est moi – des pages du *Corbeau*, avec l'aide d'un agent anonyme de la ChronoGarde qui lui a *spontanément* offert ses services. Je lis ensuite que vous avez accepté de coopérer, mais que nous avons dû revenir sur notre promesse pour des raisons imprévues dictées par les impératifs du marché.

— Dites plutôt l'appât du gain.

— Ne le négligez pas, Miss Next... c'est le principal moteur du commerce. Dans ce contexte donc, nous projetions d'utiliser le Monde des Livres comme décharge pour nos déchets radioactifs et comme débouché pour nos produits et services. Là-dessus, vous avez été enfermée dans la plus inexpugnable de nos chambres fortes, dont vous vous êtes évadée par des voies restées inconnues à ce jour.

Il referma le dossier.

— En d'autres termes, Miss Next, nous nous sommes livrés à un kidnapping sur votre personne, suivi d'une tentative d'assassinat, puis de l'inscription pendant un an sur notre liste de gens à abattre. Avec tout ça, vous pouvez prétendre à un dédommagement conséquent.

— L'argent ne m'intéresse pas, Jack. Vous avez trouvé quelqu'un pour remonter le temps et tuer Landen ; vous trouverez bien quelqu'un pour le *détuer* !

Jack Maird tambourina sur la table.

— Ce n'est pas comme ça que ça marche, rétorqua-t-il avec humeur. Les règles du pardon et de l'absolution sont claires : dans l'optique de la repentance, nous sommes tenus de reconnaître nos torts, or ce rapport ne comporte aucune mention de bidouillage dans le temps. Dans la mesure où la gestion de Goliath fait l'objet d'audits temporels réguliers, j'en conclus que si magouille il y a, elle est le fait de la ChronoGarde : en matière de chronologie, Goliath a toujours pratiqué une transparence absolue.

Je tapai du poing sur la table, et Jack sursauta. Sans ses hommes de main pour le protéger, c'était un trouillard, et plus il se ratatinait, plus mon assurance grandissait.

— De la mer...

Je regardai Friday.

— *Foutaises*, Jack. Goliath et la ChronoGarde ont éradiqué mon mari. Si vous avez su le supprimer, vous saurez sûrement le restituer.

— Ce n'est pas possible.

— RENDEZ-MOI MON MARI !

De nouveau en colère, il se leva et pointa un doigt rageur sur moi.

— Avez-vous la moindre idée de ce que ça coûte de soudoyer la ChronoGarde ? C'est sans commune mesure avec le misérable pardon que vous seriez prête à nous accorder du bout des lèvres. Et, autre chose, je... excusez-moi.

Le téléphone venait de sonner. Il décrocha, et son regard pivota instantanément vers moi pendant qu'il parlait.

— Oui, c'est... Oui, elle est... Oui, nous avons... Oui, entendu.

Il ouvrit de grands yeux.

— Mais c'est un honneur, monsieur... Non, il n'y a aucun problème, monsieur... Oui, je suis certain d'arriver à la convaincre, monsieur... non, c'est ce qu'on veut tous... Vous aussi, monsieur, passez une très bonne journée. Merci.

Il raccrocha et, d'un pas alerte, alla chercher un carton vide dans le placard.

— Bonne nouvelle ! s'exclama-t-il en sortant tout un bric-à-brac de son bureau pour l'entasser dans le carton. Le

— Comme nouveau, s'excusant et se levant tout un peu, il prit la plaque de son bureau pour l'enrayer dans le carton. Le P.-D.G. du Nouveau Goliath s'est penché sur votre cas, et il s'engage personnellement à vous rendre votre mari.

— Je croyais que Goliath ne trempait jamais dans les magouilles temporelles.

— À l'évidence, on m'avait mal informé. Nous nous ferons un plaisir de réactualiser Libner.

— Landen.

— C'est ça.

— C'est quoi, l'entourloupe ? demandai-je avec méfiance.

— Il n'y a pas d'entourloupe.

Jack prit la plaque avec son nom sur le bureau et la rangea dans le carton à côté du calendrier.

— Nous voulons simplement votre pardon et votre amitié.

— Mon amitié ?

— Oui. Vous pouvez toujours faire semblant, non ? Ça ne doit pas être sorcier. Vous n'avez qu'à signer le formulaire type d'absolution, *ici*, en bas de page, et nous réactualiserons votre cher et tendre. Facile, hein ?

Mais je continuais à me méfier.

— Je doute que vous ayez l'intention de me rendre Landen.

— Très bien, déclara Jack, prenant des dossiers dans le fichier métallique et les jetant dans son carton. Ne signez pas et vous ne serez jamais fixée sur son sort. Vous l'avez dit vous-même, Miss Next : si nous avons pu nous débarrasser de lui, nous saurons le ramener.

— Vous m'avez déjà blousée une fois, Jack. Qui me dit que nous n'allez pas recommencer ?

Il s'interrompit dans ses rangements et me considéra avec une certaine appréhension.

— Vous n'allez pas signer ?

— Non.

Il soupira et entreprit de vider le carton, remettant les choses à leur place.

— Alors je peux dire adieu à ma promotion, marmonna-t-il. Écoutez, que vous signiez ou non, vous sortirez libre d'ici. Le Nouveau Goliath n'a plus de contentieux avec vous. Qu'avez-vous à perdre ?

— Tout ce que je veux, c'est récupérer mon mari. Je ne signerai rien du tout.

Il ressortit sa plaque du carton et la posa sur le bureau.

Le téléphone se remit à sonner.

— Oui, monsieur... Non, elle refuse, monsieur... Oui, j'ai essayé, monsieur... Très bien, monsieur...

Il raccrocha et s'empara de la plaque, qui resta en suspens au-dessus du carton.

— C'était le P.-D.G. Il aimerait vous demander pardon personnellement. Vous voulez bien ?

J'hésitai. Rencontrer le grand patron de Goliath, c'était du jamais vu pour quelqu'un qui ne faisait pas partie du groupe. Mieux vaut s'adresser à Dieu...

— O.K.

Jack sourit, fit tomber la plaque dans le carton et y empila hâtivement tout le reste.

— Bon, il faut que je file... je viens d'être promu de trois échelons. Allez à l'accueil, il y a quelqu'un qui vous attend là-bas. N'oubliez pas votre formulaire type d'absolution et, si vous glissez un mot en ma faveur, je vous en serai éternellement reconnaissant.

Il me tendit mes formulaires vierges. La porte s'ouvrit, et un autre employé de Goliath entra, lui aussi avec un carton rempli de son barda.

— Et si je n'arrive pas à le récupérer, Mr. Maird ?

— Eh bien, répondit-il en consultant sa montre, si vous avez des réclamations à faire sur la qualité de notre repentance, adressez-vous à votre excusologue. Moi, je ne travaille plus ici.

Il sourit, hautain, mit son chapeau et s'en fut.

— Alors ? fit le nouvel excusologue.

Il contourna le bureau et commença à ranger ses affaires.

— Y a-t-il quelque chose dont vous voudriez que nous nous excusions ?

— Votre groupe, maugréai-je.

— Totalemment, sincèrement et sans restriction, m'assura l'excusologue avec ferveur.

## 15

### Rencontre avec le P.-D.G.

... Il y a un demi-siècle, nous étions une petite multinationale employant sept mille personnes à peine. Aujourd'hui, nous avons plus de trente-huit millions de salariés travaillant pour quatorze mille sociétés spécialisées dans plus de douze millions de produits et services. C'est la taille même de Goliath, garante de sa stabilité, qui nous autorise à vous donner l'assurance de veiller sur vous pendant de nombreuses années. En 1980, notre chiffre d'affaires équivalait au PNB de 72 % de l'ensemble des États du monde. Cette année, un autre grand pas va être franchi : vers une religion universellement reconnue avec nos propres dieux, demi-dieux, prêtres, lieux de culte et bréviaire. Les actions de Goliath seront échangées contre l'adhésion à notre nouveau système de gestion basé sur la foi, où vous (les fidèles) vous prosternerez devant nous (les dieux) en échange d'une protection contre le Mal et d'une récompense dans l'au-delà. Je sais que vous me suivrez dans cette voie comme vous m'avez toujours suivi jusqu'ici. Une brochure expliquant comment servir les intérêts du groupe en la matière sera disponible prochainement. Le Nouveau Goliath. Tout ce dont vous aurez jamais besoin. Tout ce dont vous aurez jamais envie. À chaque instant de votre existence.

*Extrait du discours du P.-D.G. du groupe Goliath à la conférence de 1988*

Je retournai à l'accueil et donnai mon nom à la réceptionniste qui, haussant les sourcils devant ma requête, appela le 110<sup>e</sup> étage, manifesta quelque surprise et me pria de patienter. Je propulsai Friday vers la zone d'attente et lui donnai la banane que j'avais dans mon sac. Puis je m'assis et suivis des yeux les employés qui allaient et venaient d'un air affairé dans le hall de marbre, mais sans but apparent.

— Miss Next ?

Deux hommes se tenaient devant moi, l'un en costume bleu foncé de cadre, et l'autre – un laquais – en livrée, avec un plateau d'argent dans les mains.

— Oui ? dis-je en me levant.

— Je suis Mr. Godfrey, l'assistant de l'assistant personnel du P.-D.G. Voulez-vous avoir l'amabilité ?

Il indiqua le plateau.

Je compris, sortis mon automatique et le déposai sur la surface étincelante. Le laquais attendait poliment. Je reçus le message et y ajoutai mes deux cartouches de recharge. Il s'inclina et se retira en silence. Le cadre de chez Goliath m'escorta, en silence également, jusqu'à l'ascenseur dont un cordon en velours interdisait l'accès, tout au fond du couloir. Je fis entrer la poussette, et les portes se refermèrent en bruissant derrière nous. C'était un ascenseur extérieur, tout en verre et, pendant qu'il nous emportait vers les hauteurs, je balayai du regard la forêt des tours qui s'étendaient presque jusqu'au littoral. Jamais le gigantisme du groupe n'avait été aussi palpable : ces gratte-ciel administraient des milliers de sociétés avec des millions de salariés aux quatre coins du monde. Mieux disposée, j'aurais admiré la grandeur de Goliath. Mais, n'étant pas d'humeur charitable, je n'y vis que de l'argent mal acquis.

Bientôt, même les gratte-ciel devinrent minuscules. Je contemplais, fascinée, le panorama vertigineux, quand soudain une brume blanchâtre nous obscurcit la vue. Des gouttelettes d'eau se formèrent sur les parois extérieures ; pendant quelques secondes, on n'y vit plus rien, puis nous jaillîmes du nuage dans l'azur du ciel, sous un soleil éclatant. Sous nos pieds, les nuages moutonnaient à perte de vue. Captivée par cette vision, je ne remarquai pas que l'ascenseur s'était arrêté.

— *Ipsum* ! formula Friday, impressionné lui aussi, pointant le doigt au cas où j'aurais raté le spectacle.

— Miss Next ?

Je me retournai. Dire que la salle du conseil d'administration de Goliath était imposante serait bien en deçà de la réalité. Je me trouvais au dernier étage de la tour. Les murs et le plafond étant en verre teinté, par temps clair, on devait pouvoir jeter sur le monde le regard d'un dieu. Mais aujourd'hui, c'était plutôt comme flotter sur une mer de coton.

Au centre de la pièce se dressait une longue table rectangulaire. Debout à côté de leurs sièges, les membres du conseil – une trentaine – m'examinaient en silence. Comme personne ne parlait, j'allais demander qui était le patron

quand j'aperçus un homme de haute stature qui, les mains derrière le dos, regardait par la baie vitrée.

— *Ipsum !* répéta Friday.

— Permettez-moi, commença mon accompagnateur, de vous présenter le président-directeur général du groupe Goliath, John Henry Goliath V, l'arrière-arrière-petit-fils de notre fondateur, John Henry Goliath.

L'homme à la fenêtre pivota vers moi. C'était un véritable colosse – il devait mesurer plus de deux mètres – avec une aura de puissance et d'autorité. Il n'avait pas encore cinquante ans ; son regard vert semblait me transpercer, et son sourire chaleureux me mit instantanément à l'aise.

— Miss Next ? dit-il d'une voix pareille à un tonnerre lointain. Ça fait un moment que j'ai envie de vous rencontrer.

Sa poignée de main était ferme et amicale ; il était facile d'oublier qui il était et ce qu'il avait fait.

— C'est pour vous qu'ils se sont levés, ajouta-t-il en indiquant les membres du conseil d'administration. Vous nous avez coûté personnellement plus d'un milliard de livres cash, et quatre fois autant en manque à gagner. Un tel adversaire mérite l'admiration plus que l'opprobre.

Les membres du conseil applaudirent pendant une dizaine de secondes avant de se rasseoir. Parmi eux, j'aperçus Maird-Haas qui me salua d'un signe de la tête.

— Si je ne connaissais pas déjà la réponse, je vous aurais offert une place dans notre conseil d'administration, fit le P.-D.G. avec un sourire. Nous terminons à l'instant notre réunion, Miss Next. Je serai à vous dans quelques minutes. En attendant, voyez avec Mr. Godfrey, si vous désirez un rafraîchissement pour vous ou votre fils.

— Merci.

Je demandai à Godfrey un jus d'orange dans un gobelet pour Friday, le sortis de sa poussette et m'installai avec lui dans le fauteuil le plus proche pour observer la scène.

— Soixante-seizième point, dit un petit homme en costume bleu cobalt qui était la marque de fabrique de Goliath. L'Antarctique. Notre acquisition de ce continent s'est heurtée à un certain degré d'opposition de la part d'une minorité d'âmes charitables qui doutent de notre bonne volonté.

— Et en quoi, Mr. Jarvis, serait-ce un problème ? s'enquit John Henry Goliath le Cinquième.

— Ce n'est pas un problème, c'est une *observation*, monsieur. Je suggère, afin de couper court à toute publicité négative, de faire savoir que nous avons acquis ce continent uniquement pour générer de nouveaux emplois dans le secteur écotourisme, dans une région où les perspectives de travail sont traditionnellement peu nombreuses.

— Soit, tonna le P.-D.G. Quoi d'autre ?

— Eh bien, dans la mesure où nous prenons notre mission de conservation de l'écosystème très au sérieux, je propose d'envoyer une flotte de dix vaisseaux de guerre pour protéger le continent des vandales qui cherchent à nuire à la population de pingouins, à piller la neige et la glace et à créer toutes sortes de troubles.

Il y eut des murmures d'assentiment autour de la table. Le P.-D.G. hocha pensivement la tête.

— Merci, Mr. Jarvis, votre suggestion semble trouver un écho favorable auprès du conseil. Mais dites-moi, qu'en est-il de cette richesse naturelle dont l'exploitation justifie en premier lieu notre achat de l'Antarctique ?

Jarvis fit claquer ses doigts ; les portes de l'ascenseur s'ouvrirent sur un maître queux qui propulsa dans la salle du conseil un chariot avec un plat recouvert d'une cloche d'argent. Il s'arrêta devant le siège du P.-D.G., ôta la cloche et déposa sur la table une assiette avec ce qui ressemblait à une tranche de rôti de porc. Un valet plaça un couteau, une fourchette et une serviette immaculée à côté de l'assiette, avant de se retirer.

Le P.-D.G. coupa un petit morceau et le mit dans sa bouche. Les yeux exorbités, il le recracha aussitôt. Le valet lui passa un verre d'eau.

— Mais c'est infect !

— Je suis de votre avis, monsieur, acquiesça Jarvis. C'est quasiment immangeable.

— Nom d'un chien ! Ne me dites pas que nous avons acheté un continent entier avec un potentiel de dix millions d'unités par an pour nous apercevoir que le pingouin, ça ne se mange pas ?

— C'est un souci mineur, monsieur. Si vous voulez bien passer à la page soixante-douze de l'ordre du jour...

Tous les membres du conseil ouvrirent simultanément leurs dossiers. Jarvis prit le sien et alla à la fenêtre pour le lire.

— Le problème de vendre du pingouin comme rôti du dimanche par excellence peut se subdiviser en deux parties : primo, le pingouin a le goût de la créosote ; secundo, le public considère à tort que les pingouins sont « mignons », « craquants » et « menacés ». Pour aborder le premier point, je propose, dans le cadre du lancement de ce nouveau produit alimentaire, de diffuser une émission spéciale avec des recettes à base de pingouin sur Canal Goliath 16, ainsi qu'une campagne publicitaire largement humoristique avec l'accroche : « P-p-p-préparez un p-p-pingouin ».

Le P.-D.G. opina du chef.

— Je suggère par ailleurs de poursuivre Jarvis de financer une étude indépendante sur les bienfaits pour la santé des

Je suggère par ailleurs, pour servir au mieux de conseil indépendant sur les éléments pour la santé des oiseaux marins en général. Les conclusions de cette étude indépendante et totalement impartiale seront que la ration hebdomadaire recommandée de pingouin est... un pingouin par personne.

— Et le deuxième point ? demanda un membre du conseil. La perception positive et non-comestible que le public a du pingouin ?

— Ce n'est pas insurmontable. Rappelez-vous, on a eu le même genre de problème avec le hamburger de bébé phoque. Or, aujourd'hui, c'est un de nos produits pilotes. Je propose de présenter les pingouins comme des créatures insensibles et sans cœur, qui persistent à élever leur progéniture dans ce qu'on pourrait assimiler à un gros congélateur. Qui plus est, cette histoire d'« espèce menacée » peut être détournée à notre avantage au moyen d'une stratégie marketing sur le thème : « Mangez-les vite avant qu'ils ne disparaissent complètement ! »

— Ou alors, dit un autre membre du conseil : « Avant l'extinction totale, offrez-vous un pingouin en ripaille. »

— La rime n'est pas terrible, protesta un troisième. Que diriez-vous de : « Un oiseau en bout de course, à portée de toutes les bourses » ?

— Je préfère ma version.

Jarvis se rassit et attendit le verdict du patron.

— Soit. Et pourquoi pas un slogan comme « l'Antarctique... un nouvel Arctique » ? Que nos publicitaires se mettent au boulot. La séance est levée.

Les membres du conseil refermèrent leurs dossiers comme un seul homme et se dirigèrent à la queue leu leu vers l'escalier à vis au fond de la salle. En quelques minutes, il ne resta plus que le P.-D.G. et Ross Maird-Haas. Il posa sa mallette en cuir rouge sur la table et me contempla en silence, le visage impassible. Pour quelqu'un qui, comme Maird-Haas, aimait le son de sa propre voix, il était clair que c'était le patron qui menait la danse.

— Qu'en pensez-vous ? demanda Goliath.

— Ce que j'en pense ? rétorquai-je. « Moralement répréhensible », ça vous va ?

— La morale n'a rien à voir là-dedans, Miss Next. La durée de vie des institutions politiques est trop brève pour autoriser une action à long terme. Le destin de l'humanité est entre les mains des multinationales. Un gouvernement est nommé pour cinq ans... nous, on raisonne en siècles. Voilà pourquoi ce prochain pas vers la religion est une étape logique de notre développement.

— Je croyais, moi, que vous vouliez devenir une religion pour échapper à la septième Révélation de St Zvlkx.

Il me scruta de ses yeux verts perçants.

— Éviter, pas échapper, Miss Next. La différence sémantique est minime, mais ses conséquences légales sont énormes. Légalement, nous pouvons essayer d'éviter le futur, mais pas d'y échapper. Du moment que nous sommes en mesure de prouver que nous avons quarante-neuf pour cent de chances d'échouer dans notre tentative, nous restons dans la légalité. La ChronoGarde est très stricte sur les règles, et il serait stupide de notre part de vouloir y déroger.

— Vous ne m'avez pas fait monter ici pour discuter des dispositions légales, Mr. Goliath.

— Non, Miss Next. Je voulais profiter de l'occasion pour vous expliquer notre démarche, à vous qui êtes l'une des plus virulentes de nos adversaires. Moi aussi, j'ai mes doutes. Si j'arrive à me faire comprendre, alors à mon tour je serai convaincu que notre mission est juste. Asseyez-vous.

Je m'assis, un peu trop docilement. Ce Mr. Goliath était une forte personnalité.

— Les humains sont façonnés par l'évolution pour réfléchir à court terme, Miss Next.

Sa voix grave et rocailleuse semblait résonner à l'intérieur de mon crâne.

— Il suffit que nos enfants atteignent l'âge de se reproduire pour que nous pensions avoir réussi au sens biologique du terme. Il faut voir plus loin que ça. Si nous comptons habiter cette planète à long terme, planifions les choses à long terme. Goliath a un plan qui court sur un millénaire. La responsabilité de notre planète est trop importante pour qu'on l'abandonne à un groupe fragmenté de gouvernants qui passent leur temps à se disputer les frontières et ne se soucient que de leurs propres intérêts. Nous, chez Goliath, nous considérons non point comme une multinationale ou une institution, mais comme une force du bien. Une force du bien en *attente*. Aujourd'hui, nous employons trente-huit millions de salariés ; imaginez les avantages d'en employer trois milliards. Imaginez tous les peuples œuvrant dans un seul but : supprimer les gouvernements au profit d'une entreprise unique dont la mission est de diriger la planète, *par* les hommes, *pour* les hommes de cette planète, dans la plus parfaite égalité... non pas Goliath, mais Terre S.A. Une entreprise dont chaque être humain détiendrait une seule action, à parts égales.

— C'est pour ça que vous voulez devenir une religion ?

— Disons que votre ami Mr. Zvlkx a précipité un changement qui devait avoir lieu de toute façon. Vous parlez de religion ; nous, on voit cela plutôt comme une foi unique rassemblant tous les peuples de la terre. Un seul monde, une seule nation, une seule foi, un seul but. Je suis sûr que vous pouvez le comprendre, non ?

Étrangement, je comprenais, oui. Sans les États, plus de conflits frontaliers. À elle seule, la guerre de Crimée avait duré presque cent trente-deux ans, et à l'heure où nous parlions, ça guerroyait encore un peu partout dans le monde. Soudain, Goliath ne semblait pas si mauvais que cela ; qui plus est, c'était notre allié. Comment ne m'en étais-je pas rendu compte plus tôt ?

Je me frottai les tempes.

— Aussi, continua le P.-D.G. de sa voix grave et caressante, j'aimerais vous offrir une branche d'olivier et, sans plus tarder, nous restituer votre mari.

— En échange, ajouta Maird-Haas, ouvrant la bouche pour la première fois, nous vous prions d'accepter nos excuses totales, sincères et sans restriction, et de signer notre formulaire type d'absolution.

Je les regardai l'un et l'autre, regardai le contrat qu'ils avaient placé devant moi, puis Friday qui, les doigts dans la bouche, me fixait d'un air interrogateur. Il avait besoin de retrouver son père, et moi, mon mari. Je n'avais aucune raison valable de ne pas signer.

— Je veux votre parole.

— Vous l'avez, répondit le patron.

Je pris le stylo qu'on me tendait et signai au bas de la page.

— Formidable, murmura le P.-D.G. Nous réactualiserons votre mari dès que possible. Bonne journée, Miss Next, cela a été un immense plaisir de vous rencontrer.

— Pour moi aussi, déclarai-je en souriant et leur serrant la main à tous deux. J'avoue que je suis très contente de ce que j'ai entendu aujourd'hui. Vous pouvez compter sur mon soutien quand vous serez une religion.

Ils me donnèrent des tracts expliquant comment adhérer au Nouveau Goliath, que j'acceptai avec empressement. Lorsqu'on me reconduisit dehors, la navette pour le Graviport de Tarbuck était là qui m'attendait : on l'avait retardée exprès pour moi. Le temps d'atteindre Tarbuck, le sourire béat avait déserté mon visage ; à mon débarquement à Saknussum, j'étais désorientée ; sur le chemin de Swindon, je soupçonnai qu'il y avait un hic quelque part ; arrivée chez maman, j'étais folle de rage. Goliath m'avait menée en bateau... une fois de plus.

# 16

## Le soir même

### LE PAIN GRILLÉ PEUT NUIRE À LA SANTÉ

C'est la conclusion-choc d'un projet d'étude lancé conjointement par Kaine et Goliath mardi dernier. « Au cours de notre recherche, il a été établi que dans certaines circonstances, la consommation de pain grillé peut provoquer des convulsions : en proie à une douleur insoutenable, la victime se tord et bave jusqu'à ce que la mort vienne mettre fin à son supplice. » Les chercheurs affirment que, même si leur étude est loin d'être exhaustive, il reste encore du travail avant que le pain grillé soit définitivement déclaré sans danger pour la santé. Le Comité pour la Promotion des Tartines Grillées a réagi avec virulence, ripostant que la tartine « à risque » utilisée pour l'expérimentation avait été saupoudrée de strychnine, qui est un poison mortel, et que ces essais « scientifiques » visaient encore une fois à jeter le discrédit sur le Comité et sur celui qu'il sponsorisait, le chef de l'opposition Redmond van de Poste.

Article paru dans *La Taupe* le 16 juillet 1988

— Ç'a été, ta journée ? demanda maman en me tendant une grande tasse de thé.

Épuisé par le long périple, Friday s'était endormi dans son assiette de purée d'épinards. Je l'avais baigné et mis au lit avant de descendre manger un morceau moi-même. Hamlet et Emma étaient au cinéma ou autre ; Bismarck écoutait du Wagner sur son Walkman, si bien que maman et moi profitons d'un moment de tranquillité.

— Pas vraiment, répondis-je lentement. Je n'arrive pas à dissuader un tueur à gages de vouloir me liquider ; Hamlet n'est pas en sécurité ici, mais je ne peux pas le renvoyer chez lui, et si Swindon ne gagne pas le SuperArceau, ça va être la fin du monde. Goliath m'a blousée pour que je leur pardonne, j'ai un suiveur, et je dois trouver le moyen de faire sortir les livres interdits – que je suis censée confisquer – hors des frontières du pays. Et Landen n'est toujours pas revenu.

— Ah bon ? fit maman qui ne m'avait absolument pas écoutée. Je crois que j'ai la solution pour neutraliser l'insupportable rejeton de Pickwick.

— Une piqure mortelle ?

— Ce n'est pas drôle. Non, mon amie Mrs. Beatty connaît un guérisseur qui accomplit des miracles avec des dodos indisciplinés.

— Tu me fais marcher, là ?

— Pas du tout.

— Remarque, je suis prête à tout essayer. Je ne comprends pas pourquoi il est si pénible... alors que Pickers est un amour de dodo.

Il y eut un silence.

— Maman ? dis-je finalement.

— Oui ?

— Que penses-tu de Herr Bismarck ?

— Otto ? Ma foi, on a tendance à retenir de lui sa rhétorique du « par le fer et par le sang », ses arguments en faveur de la réunification et les guerres... mais peu de gens lui reconnaissent le mérite d'avoir conçu le premier système de sécurité sociale en Europe.

— Non, je veux dire... enfin... tu n'aurais pas...

Au même instant, nous entendîmes des jurons et le claquement d'une porte. Après s'être cogné aux meubles, Hamlet fit irruption au salon, suivi d'Emma. Il s'arrêta, se ressaisit, se frotta le front, leva les yeux au ciel, soupira profondément et déclara :

— Ô chair trop souillée ! Si elle pouvait fondre, se dissoudre et se perdre en rosée<sup>1</sup> !

— Tout va bien ? demandai-je.

— Si l'Éternel n'avait pas interdit à l'homme de se tuer lui-même<sup>2</sup> !...

— Je vais faire du thé, proposa ma mère qui sentait d'instinct ces choses-là. Une tranche de battenberg, Mr. Hamlet ?

— Ô Dieu ! ô Dieu ! combien pesantes, usées, plates et stériles – oui, s’il vous plaît – me semblent toutes les jouissances de ce monde<sup>3</sup> !

Elle hocha la tête et s’éloigna.

— Qu’est-ce qu’il a ? glissai-je à Emma tandis qu’Hamlet arpentait le salon en se frappant la tête de chagrin et de frustration.

— On est allés voir *Hamlet* à l’Alhambra.

— Flûte ! marmonnai-je. J’ai... euh, l’impression que ça ne s’est pas très bien passé.

— Eh bien, dit Emma pendant qu’Hamlet continuait son cirque, la pièce, ça allait, si ce n’est qu’Hamlet a crié une fois ou deux que Polonius n’était pas censé être drôle et que Laerte était tout sauf séduisant. Mais la direction n’a pas bronché... il y avait une douzaine d’« Hamlet » dans la salle, et chacun avait son mot à dire.

— Fi de la vie ! ah ! fi ! poursuivait Hamlet. C’est un jardin de mauvaises herbes montées en graine et foisonnant de choses affreuses<sup>4</sup>.

— Non, reprit Emma, c’est quand nous et les douze autres Hamlet sommes allés boire un verre avec la troupe après le spectacle que ça s’est gâté. Piarno Keyes – qui jouait Hamlet – a pris ombrage des critiques. Hamlet lui a dit que son personnage était par trop indécis. Mr. Keyes a dit que non, qu’Hamlet était un homme rongé par l’incertitude. Hamlet a répondu qu’il *était* Hamlet et qu’il savait de quoi il parlait. Là-dessus, un autre Hamlet a protesté, disant que c’était *lui*, Hamlet, et qu’il avait trouvé Mr. Keyes excellent. On aurait pu en rester là, mais Hamlet a déclaré que puisque Mr. Keyes tenait à jouer Hamlet, il devrait prendre exemple sur Mel Gibson.

— Aïe !

— Oui, dit Emma, aïe. Mr. Keyes a vu rouge. « Mel Gibson ? a-t-il rugi. Cet \*\*\*\*\* de Mel Gibson ? Je n’entends plus que ça, bordel ! » Et il a envoyé son poing au visage d’Hamlet. Hamlet était trop rapide, bien sûr ; en un éclair, il a collé son poinçon sous la gorge de Keyes. Du coup, un des douze Hamlet a lancé l’idée d’un tournoi. La règle était simple : ils devaient tous interpréter « Être ou ne pas être », et les clients de la taverne allaient les noter sur dix.

— Et... ?

— Hamlet est arrivé en dernier.

— En dernier ? Comment ça se fait ?

— Son monologue n’était pas tant une interrogation existentielle sur la vie, la mort et la possibilité d’une après-vie qu’une contre-utopie postapocalyptique où des motards armés d’arbalètes cherchaient à tuer des gens pour de l’essence.

Je jetai un coup d’œil en direction d’Hamlet qui s’était un peu calmé et examinait la collection de vidéocassettes de ma mère pour voir si la version d’Olivier était meilleure que celle de Gibson.

— Pas étonnant qu’il broie du noir.

— Et voilà ! annonça ma mère, revenue avec un grand plateau de thé. Rien de tel qu’une bonne tasse de thé quand on n’a pas le moral.

— Humph, grommela Hamlet en contemplant ses pieds. Je parie qu’il ne vous reste même plus de gâteau.

— Pour vous, il y en aura toujours !

Ma mère sourit et, d’un geste théâtral, exhiba le battenberg. Elle avait raison. Après plusieurs tasses et une part de gâteau, Hamlet finit presque par redevenir humain.

Je les laissai débattre entre eux pour savoir s’ils allaient regarder l’*Hamlet* d’Olivier ou *Les grands moments du croquet* à la télévision et allai m’occuper de la lessive dans la cuisine. Quelle méthode de lavage de cerveau Goliath avait-il utilisée pour me faire signer leur formulaire d’absolution ? Curieusement, j’avais encore des flashes pro-Goliath. Dans les moments d’absence, je me disais qu’ils n’étaient pas si mauvais que ça ; il me fallait ensuite un effort de volonté pour me rappeler que ce n’était pas vrai. Le bon côté, c’était que Landen serait peut-être réactualisé, mais je ne savais ni quand ni comment.

J’en étais à me demander si un trempage dans de l’eau froide n’enlèverait pas mieux les taches de ketchup qu’un lavage à l’eau chaude lorsqu’il y eut un léger craquement dans l’air, comme de la cellophane qu’on froisse. Le bruit s’accrut ; des volutes vertes se mirent à danser autour du robot Kenwood, de plus en plus nombreuses, jusqu’à ce que le micro-ondes se nimbe d’une lueur verdâtre pareille à un feu Saint-Elme. Un éclair, un coup de tonnerre, et trois silhouettes se matérialisèrent dans la cuisine. Deux d’entre elles portaient une cuirasse et des armes ridiculement démesurées, style boutefeu. Le troisième était un homme de haute taille, drapé dans une longue cape noire au col boutonné sous le menton. Il avait le teint pâle, des pommettes saillantes et un petit bouc taillé avec une extrême précision. Bras croisés, il me toisa en haussant un sourcil impérieux. C’était le tyran des tyrans, l’implacable maître de la galaxie qui avait sacrifié des milliards de vies à son interminable quête – pas très bien expliquée, d’ailleurs – pour



la domination de l'univers. C'était... l'empereur Jark.

---

1. Oh, comme j'aimerais que ce corps inutile se liquéfie et s'évapore ! ↴
2. Si seulement Dieu n'avait pas mis son veto au suicide. ↴
3. Ô Dieu, ô Dieu ! Ce que ma vie peut être assommante, plate et ennuyeuse ! ↴
4. Zut et rezut ! Je me sens comme un jardin à l'abandon, envahi de mauvaises herbes genre orties ou renouées du Japon, ce qui est une vraie plaie, mais qu'on peut détruire à l'aide d'un herbicide autorisé, en vente dans les jardinerie Jekyll.

*Traduction simultanée sur NDBDP-phone avec l'aimable autorisation des jardinerie Jekyll. ↴*

## L'empereur Jark

Les huit romans de la série « Empereur Jark » ont été écrits dans les années soixante-dix par Handley Paige, un auteur dont les ouvrages précédents comprenaient *Station spatiale Z-5* et *La Revanche des Thraals*. Avec Jark, nous tombons dans le pastiche du mauvais roman de S.F : des mondes bizarres, des aliens à tentacules, des voyages dans l'espace et des guerriers à mâchoire carrée combattant un empereur d'opérette dont la seule raison d'exister est de semer la désolation dans la galaxie. Son adversaire attitré dans les romans est un certain colonel Brandt du Bataillon de l'Espace, assisté de son coéquipier extraterrestre Ashley. Il y a eu deux films consacrés à l'empereur Jark, avec Buck Stallion dans le rôle principal : *Jark le destructeur* et *Sale temps à Big Rock*, tous deux très oubliables.

MILLON DE FLOSS  
*Les Œuvres de H. Paige*

— Vous êtes obligé de faire ça ? demandai-je.

— Faire quoi ? répondit l'empereur.

— Une entrée aussi inutilement théâtrale. Et ces deux gorilles, qu'est-ce qu'ils font là ?

— Qui a dit ça ? s'enquit une voix étouffée à l'intérieur d'un des heaumes opaques. On y voit que pouic, là-dedans.

— Un gorille, où ça ? fit son collègue.

Jark rit, sans leur prêter attention.

— C'est une clause contractuelle. J'ai un nouvel agent qui sait comment gérer un personnage de mon envergure. Je peux prétendre à un descriptif de quatre-vingts mots minimum dans n'importe quel ouvrage publié, et deux chapitres au moins doivent se terminer par mon apparition.

— Vous n'avez pas obtenu de figurer dans un titre de livre ?

— Non, on y a renoncé en échange du droit à la tête de chapitre. Par exemple, si nous étions dans un roman, dès mon apparition vous seriez obligée de commencer un nouveau chapitre.

— Heureusement que nous ne sommes pas dans un roman. Si ma mère était là, elle aurait fait une crise cardiaque.

— Ah ! fit l'empereur en regardant autour de lui. Vous aussi, vous habitez chez votre mère ?

— Que se passe-t-il ? Des ennuis à la Jurifiction ?

— Repos, les gars, dit Jark à ses deux gardes du corps qui tâtonnèrent à travers la cuisine avant de trouver des chaises pour s'asseoir. C'est Mrs. Tiggywinkle qui m'envoie, souffla-t-il. Elle-même doit assister à l'assemblée générale des personnages de Beatrix Potter, mais elle voulait vous tenir au courant des derniers événements.

— Qui est-ce, chérie ? cria ma mère depuis le salon.

— Un tueur sanguinaire décidé à se rendre maître de la galaxie, lui répondis-je.

— C'est bien, ma poulette.

Je me retournai vers Jark.

— Alors, quoi de neuf ?

— Max de Winter, de *Rebecca*, dit-il pensivement. Le département de la justice du Monde des Livres l'a fait inculper de nouveau.

— Je croyais que LeRoussi avait obtenu son acquittement.

— Dans l'histoire du meurtre, oui. Mais il a toujours été dans le collimateur du département. Cette fois, il a été arrêté pour – tenez-vous bien – escroquerie à l'assurance. Rappelez-vous le bateau dans lequel il a fait naufrage avec sa femme.

Je hochai la tête.

— Eh bien, apparemment il a voulu faire jouer l'assurance du bateau ; du coup, ils en ont profité pour l'épingler.

Escroquerie à l'assurance. Je n'en croyais pas mes oreilles.

— Avez-vous alerté le Griffon ?

— Il travaille sur l'énigme nrocès en annel de Fagin

— Mettez-le sur le coup. On ne peut pas laisser ça à des amateurs. Et pour Hamlet ? Je peux le renvoyer chez lui ?

— Pas... en l'état, hésita Jark.

— Il devient difficile à gérer, et en plus, les Danois risquent de se faire arrêter. Je ne pourrai pas l'occuper éternellement en lui faisant passer les films de Mel Gibson.

— J'aimerais bien être interprété par Mel Gibson, fit Jark, songeur.

— Je vois mal Gibson dans un rôle de méchant. Vous, ce serait plutôt Geoffrey Rush, quelqu'un comme ça.

— Ce qui n'est déjà pas si mal. Personne ne le mange, ce gâteau ?

— Servez-vous.

Jark coupa une grosse tranche de battenberg, mordit dedans et poursuivit :

— Bon, eh bien, voilà : nous avons réussi à convaincre la famille de Polonius de se rendre à un arbitrage à la suite de leur réécriture non autorisée d'*Hamlet*.

— Comment avez-vous fait ?

— On a promis son propre livre à Ophélie. Tout est rentré dans l'ordre, il n'y a plus de problème.

— Donc... je peux renvoyer Hamlet dans ses pénates ?

— Pas tout de suite.

Pour masquer son embarras, Jark fit mine de chasser une peluche invisible de sa cape.

— Voyez-vous, Ophélie s'est mis en tête qu'Hamlet la trompait... avec une certaine Henna Appleton. Ça vous dit quelque chose ?

— Non. Rien du tout. Strictement rien. Je ne connais aucune Henna Appleton. Pourquoi ?

— J'espérais que vous pourriez m'éclairer. Bref, elle a pété un câble et menacé de se noyer au premier acte au lieu du quatrième. Je pense que nous lui avons remis les idées en place. Sauf qu'entre-temps, il y a eu une OPA hostile.

Je lâchai un juron, et Jark sursauta. Dans le Monde des Livres, les fusions où deux œuvres mêlaient leurs intrigues pour accroître leur potentiel narratif étaient rares, Dieu merci, mais c'était déjà arrivé. La fusion la plus célèbre dans Shakespeare était la réunion de deux pièces, *Les Filles de Lear* et *Les Fils de Gloucester*, ce qui donna *Le Roi Lear*. D'autres tentatives, comme *Beaucoup de bruit pour Véronne* et *La Mégère d'une nuit d'été*, avaient été étouffées dans l'œuf. Il fallait des mois pour débrouiller les intrigues, à supposer que ce soit faisable. *Le Roi Lear* résista tant et si bien à tous les efforts de débroussaillage qu'on le laissa tel quel.

— Alors, qu'est-ce qui a fusionné avec *Hamlet* ?

— Ça s'appelle maintenant *Les Joyeuses Commères d'Elseneur*, et on y voit Gertrude se faire courser autour du château par Falstaff tout en se faisant semer par Mistress Page, Ford et Ophélie. Laerte est le roi des fées, et Hamlet est relégué à un petit rôle de seize lignes où il accuse le Dr Caius et Fenton d'avoir conspiré l'assassinat de son père pour sept cents livres sterling.

Je poussai un gémissement.

— Et ça ressemble à quoi ?

— Le temps que ça devienne drôle, tout le monde meurt.

— O.K., acquiesçai-je, je continuerai à distraire Hamlet. Il vous faut longtemps pour démêler la pièce ?

Jark grimaça et aspira l'air entre ses dents comme un chauffagiste appelé pour faire le devis d'une chaudière neuve.

— C'est là tout le problème, Thursday. Je ne suis pas sûr que ce soit possible. Si c'était arrivé ailleurs que dans l'original, on l'aurait effacé purement et simplement. Vous avez vu le mal qu'on a eu avec *Le Roi Lear* ? À mon avis, on n'aura guère plus de chance avec *Hamlet, prince de Danemark*.

Je m'assis et me pris la tête. Plus d'*Hamlet*. La perte était trop immense pour être envisageable.

— Combien de temps nous reste-t-il avant qu'*Hamlet* ne commence à muter ? demandai-je sans lever les yeux.

— Cinq jours, six à tout casser, répondit Jark tout bas. Ensuite, le processus va s'accélérer. D'ici deux semaines, la pièce telle que nous la connaissons aura cessé d'exister.

— Il devrait bien y avoir une solution quelque part.

— On a tout essayé. Nous sommes cuits... à moins que vous n'ayez un William Shakespeare de rechange à nous présenter.

Je me redressai.

— Quoi ?

— Nous sommes cuits.

— Après ça.

— Un William Shakespeare de rechange ?

— Oui. En quoi ça va nous aider ?

— Eh bien, dit Jark en réfléchissant, puisqu'il n'existe de manuscrit original ni pour *Hamlet* ni pour *Les*

*Commères*, une version fraîchement rédigée par l'auteur deviendra de fait le manuscrit original... et nous pourrons nous en servir pour réinitialiser l'encodeur de récit. C'est aussi simple que ça.

Je souris. Jark me considéra d'un air médusé.

— Thursday, Shakespeare est mort en 1616 !

Je me levai et lui tapotai le bras.

— Retournez au bureau et veillez à ce que la situation n'empire pas. Moi, je m'occupe de Shakespeare. Maintenant, dites-moi, personne n'a trouvé le livre dont est issu Yorrick Kaine ?

— On a affecté tous nos effectifs disponibles à cette mission, dit Jark, toujours un peu perplexe. Mais la tâche est vaste. Vous n'avez aucun indice pour nous mettre sur la piste ?

— Comme il n'est pas très multidimensionnel, je n'irais pas chercher dans la grande littérature. Commencez par les thrillers politiques et dirigez-vous vers l'espionnage.

Jark prit une note.

— Bon. D'autres soucis ?

— Oui, répliqua l'empereur. Simpkin est une vraie teigne dans *Le Tailleur de Gloucester*. Apparemment, le tailleur a laissé partir toutes ses souris, et du coup, Simpkin refuse de lui procurer de la soie cerise. Or, si l'habit du maire n'est pas prêt pour Noël, ça va barder grave.

— Les souris n'ont qu'à le faire, l'habit. Bande de feignasses.

Il soupira.

— O.K., je vais essayer.

Il consulta sa montre.

— Bon, il faut que j'y aille. J'ai la planète Thraal à anéantir à quatre heures, et je suis déjà en retard. Croyez-vous que je devrais utiliser mon fidèle Rayon de la Mort et les faire griller vivants en une milliseconde, ou je balance un astéroïde dans leur orbite, histoire de générer au moins six chapitres d'action pendant qu'ils cherchent un moyen ingénieux pour me vaincre ?

— L'astéroïde, ça m'a l'air pas mal.

— Je trouve aussi. Allez, à plus.

J'agitai la main tandis que lui et ses anges gardiens se téléportaient de mon monde dans le leur, qui leur convenait certainement beaucoup mieux. Nous, on avait assez de tyrans comme ça ici-bas.

J'étais en train d'imaginer à quoi ça pouvait ressembler, *Les Joyeuses Commères d'Elseneur*, lorsque l'air se remit à crépiter et qu'une lumière aveuglante inonda la cuisine. Devant moi, regard impérieux, col montant, etc., etc., se tenait l'empereur Jark.

## L'empereur Jark : le retour

### LE PRÉSIDENT GEORGE FORMBY INAUGURE UNE USINE DE MOTOS

Hier, à Liverpool, le chef d'État a inauguré la nouvelle usine de motos Brough-Vincent-Norton, synonyme de création d'emplois dans la région. L'usine dernier cri, conçue pour produire un millier d'engins de tourisme et de course haut de gamme par semaine, a reçu du président le qualificatif de « sacrée affaire ! ». Lui-même grand amateur de motos, il a testé personnellement l'un des nouveaux modèles de compétition, la Vincent « Super Shadow », frôlant, dit-on, les 200 km/h sur le circuit d'essai, au grand dam de sa suite, inquiète pour la santé du président octogénaire. Notre George national a ensuite chanté un joyeux *Riding in the TT Races* pour rappeler à son public sa victoire au trophée du tourisme de l'île de Man sur un prototype de la marque Rainbow.

Article paru dans *Krapo* le 9 juillet 1988

— Vous avez oublié quelque chose ? demandai-je.

— Oui. C'était quoi, le gâteau de votre mère ?

— Ça s'appelle un battenberg.

Il sortit un stylo et nota le nom sur sa manchette.

— Bon, ben voilà.

— Bien.

— Ça marche.

— Il y avait autre chose ?

— Oui.

— Et... ?

— C'est... c'est...

— Quoi ?

L'empereur Jark se mordit la lèvre, regarda nerveusement autour de lui et se rapprocha de moi. Même si j'avais déjà eu maille à partir avec lui – je l'avais même suspendu à deux reprises dans ses fonctions d'agent de la Jurifiction pour « incompétence crasse » –, au fond je l'aimais bien. Dans le cadre de ses romans, c'était un monstre sadique qui avait massacré des millions sans sourciller, mais en dehors, il avait comme nous tous ses propres soucis, démons et petites manies... qui s'expliquaient en bonne partie par l'éducation stricte reçue de sa mère, l'impératrice Jarkina.

— Voilà, dit-il, ne sachant pas très bien comment le formuler, vous n'ignorez pas qu'à l'heure où nous parlons, le sixième roman de ma série se trouve en cours de rédaction.

— *Jark : la fin de l'Empire* ? Oui, je suis au courant. Pourquoi, où est le problème ?

— Je viens juste de lire le synopsis ; apparemment, je vais être vaincu par l'Alliance de la Liberté Galactique.

— Désolée, empereur, je ne vois pas bien à quoi vous voulez en venir. Vous avez peur de perdre votre empire ?

Il se rapprocha davantage.

— Si l'histoire l'exige, non. C'est ce qui m'arrive à la fin qui me pose problème. Ça ne me gêne pas d'être relégué dans l'espace sur le yacht impérial ou exilé sur une planète déserte, mais mon auteur a programmé... une exécution publique.

Il me regarda avec de grands yeux, scandalisé par l'énormité de la chose.

— Si c'est ce qu'il a prévu...

— Thursday, vous ne comprenez pas. On va me tuer... me retirer de la circulation ! Je ne suis pas sûr de pouvoir supporter un affront pareil.

— Empereur, si un personnage a fini son parcours, il a fini son parcours. Qu'attendez-vous de moi ? Que j'aille plaider votre cause auprès de l'auteur ?

— Vous feriez ça ? souffla Jark. C'est vrai, vous feriez ça pour moi ?

— Non. Les personnages n'ont pas à dicter à l'auteur ce qu'il doit écrire. D'ailleurs, dans vos livres, vous êtes un authentique méchant et vous méritez d'être puni.

Jark se redressa de toute sa hauteur.

— Je vois, finit-il par lâcher. Eh bien, je pourrais prendre des mesures *drastiques* si vous n'essayez pas au moins de dissuader Mr. Paige. Et je ne suis pas *méchant*, j'ai juste été écrit comme ça.

— Si j'entends une autre bêtise du même genre, rétorquai-je, commençant à perdre patience, je vous ferai arrêter et inculper pour incitation à la révolte.

— Oh, flûte, soupira-t-il, découragé. Vous en seriez capable, hein ?

— Parfaitement. Je ne le ferai pas parce que j'ai d'autres chats à fouetter. Mais un mot de plus là-dessus, et je sévirai... c'est compris ?

— Oui, répondit Jark humblement.

L'instant d'après, il avait disparu.

## Il faut sauver Willy

### LE CHEF DE L'OPPOSITION EN LÉGER DÉSACCORD AVEC KAINE

Hier, le chef de l'opposition, Mr. Redmond van de Poste, a émis des réserves sur la capacité du gouvernement Kaine à gérer efficacement les problèmes économiques du pays. Selon Mr. van de Poste, les Danois n'étaient « pas plus coupables d'agression à notre égard que les Suédois ». Par ailleurs, il a mis en cause l'indépendance de Kaine, étant donné ses liens étroits avec le groupe Goliath. En réponse, le chancelier Kaine a remercié Mr. van de Poste d'avoir attiré son attention sur les Suédois qui, « à tous les coups étaient en train de manigancer quelque chose », et il a ajouté que van de Poste lui-même était sponsorisé par le Comité pour la Promotion des Tartines Grillées.

Article paru dans *Le Taon* le 17 juillet 1988

Bien que dimanche fût censé être un jour de repos, ce ne fut pas réellement le cas. Le matin, je jouai au golf avec Braxton ; en dehors du bureau, c'était un homme tout à fait charmant, un vrai gentleman. Il se fit un plaisir de me montrer les rudiments du golf, et une fois ou deux, je réussis à frapper la balle correctement : lorsqu'elle décolla en ligne droite avec un *tchak*, je compris soudain tout l'intérêt de la chose. Mais on ne fit pas que s'amuser... Braxton subissait des pressions de la part de Flanker, lequel à son tour devait en subir d'au-dessus. Entre le maniement du putter et mes tentatives pour extraire ma balle d'un bunker, Braxton me confia qu'il ne pouvait neutraliser Flanker indéfiniment avec les promesses d'un rapport sur mes prétendues activités fromagères au pays de Galles, et qu'à ma place, il ferait au moins *semblant* de rechercher les ouvrages prohibés avec OS-14. Je lui promis de le faire, puis nous allâmes boire un verre au dix-neuvième trou, où un gros pépère au nez rouge – visiblement, l'Ancien du club – nous tint le crachoir en nous racontant des anecdotes.

Lundi matin, je fus réveillée par les gargouillis de Friday. Debout dans son petit lit, il essayait d'attraper le rideau qui était hors de sa portée. Maintenant que j'étais réveillée, déclara-t-il, on pouvait imaginer pire que de descendre au rez-de-chaussée, où il pourrait jouer pendant que je préparerais le petit déjeuner. Enfin, il ne l'exprima pas tout à fait en ces termes-là – c'était plutôt quelque chose comme « *Reprehenderit in voluptate velit id est mollit* » –, mais le message était clair.

Faute de contre-argument, j'enfilai ma robe de chambre et emmenai mon petit bonhomme en bas, tout en me demandant qui pourrait bien me le garder aujourd'hui. Après mon quasi-pugilat avec Jack Maird, je n'avais pas envie qu'il assiste en direct à tous les exploits de sa maman.

Ma mère était déjà levée.

— Bonjour, maman, lançai-je gaiement, comment ça va aujourd'hui ?

— Pas dans la matinée, répondit-elle, lisant dans mes pensées, mais ça devrait être possible en milieu d'après-midi.

— C'est très gentil de ta part.

Je mis le porridge sur le feu et jetai un œil sur *La Taupe*. Kaine avait adressé un ultimatum aux Danois : soit leur gouvernement renonçait à vouloir déstabiliser l'Angleterre et saboter notre économie, soit l'Angleterre n'aurait pas d'autre choix que de rappeler son ambassadeur. Les Danois avaient répondu qu'ils ignoraient de quoi il parlait et exigé la levée de l'embargo sur leurs produits d'exportation. En réponse, Kaine imposa une taxe de 200 % sur les importations de bacon danois et ferma toutes les voies de communication.

— *Duis aute irure dolor est !* hurla Friday.

— Tiens bon, répliquai-je, ça arrive.

— Plink ! fit Alan, indigné, en désignant sa gamelle.

— Attends ton tour, lui dis-je.

— Plink, PLINK !

Il fit un pas en avant, ouvrant le bec d'un air belliqueux.

— Essaie de me pincer, et tu te chercheras un nouveau maître dans la vitrine de Pete & Dave !

Comprenant qu'il s'agissait d'une menace, il referma le bec. Pete & Dave était une animalerie spécialisée dans les

Complément qu'il s'agissait d'une menace, il termina le son. Les deux Daves étaient des animaux spécialisés dans les espèces régénérées, et je ne plaisantais pas. Il avait déjà attaqué ma mère, et même les chiens du voisinage faisaient un crochet pour éviter de passer devant la maison.

À ce moment-là, Joffy entra par la porte du jardin. Il n'était pas seul. Il était accompagné d'un sac d'os tendu de peau crasseuse et drapé dans une couverture de laine rêche.

— Ah ! s'exclama-t-il. Maman et sœur. Ça tombe bien. Je vous présente St Zvlkx. Votre Grâce, voici ma mère, Mrs. Next, et ma sœur Thursday.

St Zvlkx me considéra avec méfiance à travers un épais rideau de cheveux noirs et gras.

— Bienvenue à Swindon, Mr. Zvlkx, dit ma mère avec une révérence. Voudriez-vous partager notre petit déjeuner ?

— Il ne parle que le vieil anglais, intervint Joffy. Attends, je vais lui traduire. *Æh, fête de nœud, tu veux manger au quoi ?*

— *Æh !* dit le moine en s'asseyant.

Friday le regarda d'un air dubitatif et se lança dans un long discours en lorem ipsum, pendant que le saint le contemplait d'un air dubitatif.

— Comment ça se passe ? demandai-je à Joffy.

— Très bien, répondit mon frère en leur versant du café à tous deux. Ce midi, il tourne un spot publicitaire pour les Tartines Grillées, et à quatre heures, il est attendu à l'émission d'Adrian Lush. Il est également invité au congrès des dermatologues de Swindon, au Finis : apparemment, certaines de ses maladies de peau sont inconnues de la science. Je voulais vous le présenter... c'est un puits de sagesse, vous savez.

— Il est à peine huit heures ! dit maman.

— St Zvlkx se lève à l'aube à titre de pénitence. Il a passé la journée du dimanche à pousser une cacahuète autour du Centre Brunel avec son nez.

— Moi, je l'ai passée à jouer au golf avec Braxton Hicks.

— Et alors, ç'a été ?

— Pas trop mal. Grâce à mon expérience du croquet, je n'ai pas été trop ridicule. Tu savais, toi, que Braxton avait six gosses ?

— Et si on écoutait un peu de sagesse ? lança maman d'un ton enjoué. Je suis fana des us et coutumes du XIII<sup>e</sup> siècle.

— O.K., fit Joffy. *Æh ! rends-toi utile, vieille bourrique, et file nous un peu de sagesse.*

— *Tu peux te la carrer au cul.*

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Euh... qu'il allait méditer là-dessus.

— Bien, déclara ma mère, elle qui ne savait pas franchement recevoir et était tout juste capable de préparer le petit déjeuner sans consulter un livre de recettes, puisque vous êtes notre invité, Mr. Zvlkx, que désirez-vous manger ?

Le saint la regarda sans mot dire.

— Manger, répéta maman, joignant le geste à la parole.

Apparemment, elle obtint l'effet escompté.

— *Tu mère a des seins fermes pour une femme de son âge, pareils à deux globes et défiant l'attraction terrestre. J'aimerais bien les pétrir comme un boulanger pétrir la pâte.*

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Que des œufs au bacon, ce sera parfait, répliqua Joffy rapidement, avant de se tourner vers St Zvlkx. *Si tu n'arrêtes pas tes conneries, ma poule, je t'enfermerai dans la cage comme la nuit dernière.*

— Qu'est-ce que tu lui as dit ?

— Je l'ai remercié de sa présence dans notre foyer.

— Ah...

Maman posa une grande poêle sur la gazinière, cassa quelques œufs et rajouta de grosses tranches de bacon. Bientôt, l'odeur de bacon grillé envahit la maison, attirant non seulement un DH82 somnambulique, mais aussi Hamlet et lady Hamilton, qui ne faisaient plus semblant de dormir dans deux lits séparés.

— *Fixez moi ça !* s'écria St Zvlkx sitôt qu'Emma fut entrée. *Qui r'est, la souris avec des nichons à croquer ?*

— St Zvlkx vous... euh... salue tous les deux, annonça Joffy, visiblement secoué. St Zvlkx, voici lady Hamilton et Hamlet, prince de Danemark.

— *Si vous donnez un de ces chiots, continua St Zvlkx sans quitter des yeux le décolleté d'Emma, je prendrai celui qui est brun de la truffe.*

— Bonjour, dit Hamlet sans sourire. **Une grossièreté de plus devant l'excellente lady Hamilton. et mon poincon signera votre coup de grâce.**



— Qu'est-ce qu'il dit, le prince ? demanda St Zvlkx.

— Oui, renchérit Joffy, qu'est-ce qu'il a dit ?

— C'est du **Courier gras**, expliquai-je, la langue traditionnellement parlée dans le Monde des Livres. Il a dit qu'il faillirait à son devoir de gentilhomme s'il laissait St Zvlkx manquer de respect à lady Hamilton.

— Qu'est ce qu'elle dit, ta sœur ? voulut savoir St Zvlkx.

— Elle dit que si tu insultes encore une fois la nana d'Hamlet, tu auras le nez comme une pastèque en travers de la figure.

— Oh !

— Ma foi, fit ma mère, je sens que la matinée s'annonce *très* agréable.

— Dans ce cas, ajouta Joffy, sautant sur l'occasion, est-ce qu'il pourrait rester ici jusqu'à midi ? Je dois prêcher devant les sœurs de l'Éternelle Ponctualité à dix heures, et si j'arrive en retard, elles vont me jeter leurs missels.

— Pas question, ô fils, mon fils, répondit maman en retournant le bacon. Tu n'as qu'à emmener St Zvlkx avec toi. Je suis sûre que les nonnes seront éblouies par sa piété.

— Quelqu'un a parlé de nonnes ? s'enquit St Zvlkx, tout émoustillé, en regardant autour de lui.

— Comment tu as fait pour devenir un saint, je n'en ai pas la moindre idée, le tança Joffy. Au mot de plus, et je te renverrai personnellement au treizième siècle à grands coups de pied au cul.

St Zvlkx haussa les épaules, engloutit ses œufs au bacon en s'aidant avec les mains, puis rota bruyamment. Friday fit pareil et s'écroula de rire.

Ils partirent tous aussitôt après le petit déjeuner. Joffy ne voulait pas garder Friday, et Zvlkx ne pouvait pas... il n'y avait donc rien à attendre de ce côté-là. Une fois que maman eut trouvé son chapeau, son manteau et ses clés, je montai en courant, m'habillai et me transportai dans *Bradshaw contre le Kaiser* pour demander à Melanie de s'occuper de Friday jusqu'à l'heure du thé. Maman était partie pour la journée ; Hamlet savait déjà que Melanie était un gorille, et ni Emma ni Bismarck n'avaient leur mot à dire, vu qu'eux-mêmes étaient des personnages historiques morts depuis des lustres. Bref, je décidai de tenter le coup. C'était peut-être contraire au règlement, mais avec Hamlet et le monde au bord du gouffre, je m'en moquais pas mal.

Melanie accepta avec joie et, après qu'elle eut enfilé une robe jaune à pois, je la ramenai du Monde des Livres dans le salon de ma mère, qu'elle trouva très classe, surtout les rideaux festonnés. Elle était en train de tirer sur le cordon pour les voir monter et redescendre quand Emma fit son entrée dans la pièce.

— Lady Hamilton, annonçai-je, Melanie Bradshaw.

Mel tendit une grosse paluche, et Emma la serra avec appréhension, comme si elle craignait de se faire mordre.

— C-comment allez-vous ? bégaya-t-elle. C'est la première fois qu'on me présente à un singe.

— Un grand singe, rectifia Melanie obligeamment. Les singes tout court ont généralement une queue, sont arboricoles par nature et font partie des familles des *Hylobatidae*, *Cebidae* et *Cercopithecoidea*. Vous, moi et tous les grands singes anthropoïdes sommes des *Pongidae*. Moi-même, je suis un gorille. Enfin, strictement parlant, un gorille des montagnes – *gorilla gorilla beringei* – qui vit sur les pentes des volcans Virunga dans ce que nous appelions autrefois l'Afrique orientale britannique... j'ignore le nom qu'on lui donne aujourd'hui. Vous connaissez ?

— Non.

— Un endroit charmant. C'est là que j'ai rencontré Trafford, mon mari. Avec ses porteurs, il se frayait un chemin à travers les broussailles dans le contexte de *Bradshaw sur la piste du gros gibier* (Collins, 1878, édition illustrée) quand il a glissé et chuté de six mètres dans le ravin où j'étais en train de prendre un bain.

Elle enveloppa Friday de ses bras massifs, et il gloussa, ravi.

— J'étais atrocement gênée. Imaginez, j'étais là, assise dans de l'eau courante dans le plus simple appareil, mais – et ça, je m'en souviendrai toujours – Trafford s'est excusé poliment et m'a tourné le dos le temps que je me réfugie dans les buissons pour me rhabiller. En sortant, je lui ai demandé s'il avait besoin d'indications pour regagner la civilisation – l'Afrique était peu explorée à cette époque-là – et nous avons bavardé un petit moment. Dans la foulée, il m'a invitée à dîner. Et depuis, nous sommes ensemble. Vous trouvez ça bête ?

Emma songea à sa relation avec l'amiral Nelson, impitoyablement raillée par la presse.

— Non, je trouve ça très romantique.

— Bien, déclarai-je, frappant dans mes mains. Je serai de retour à trois heures. Ne sortez pas, et si on sonne à la porte, demandez à Emma ou à Hamlet d'aller ouvrir. O.K. ?

— Certainement, répondit Melanie. Ne pas sortir, ne pas ouvrir la porte. Facile.

— Et pas de cabrioles sur les lustres ou les rideaux... ils ne tiendraient pas le coup.

— Vous êtes en train de me dire que je suis grosse ?

— Pas du tout protestai-je à la hâte. Les choses sont différentes dans le monde réel. Il y a plein de fruits dans le

saladier, et des bananes fraîches au frigo. O.K. ?

— No problemo. Passez une bonne journée.

Je me rendis en ville, esquivai les quelques reporters toujours impatients de m'interviewer et pénétrai dans le bâtiment des OpSpecs – fraîchement repeint, remarquai-je, depuis ma dernière visite. C'était un peu plus gai en mauve, mais à peine.

— Agent Next ? s'enquit un jeune et fringant OS-14 en tenue noire impeccablement repassée, avec gilet en kevlar, bottes de combat et armes bien en évidence.

— Oui.

Il salua.

— Major Drabb, OS-14. Je crois que vous avez été affectée chez nous pour traquer cette pernicieuse littérature danoise.

Son empressement à remplir sa mission me glaça. À sa décharge, il se serait porté avec la même ferveur au secours de victimes d'inondations ; il suivait les ordres à la lettre, voilà tout. Des hommes comme lui avaient commis pire que de détruire la littérature danoise. Heureusement, je m'y étais préparée.

— Enchantée, major. On m'a tuyauté comme quoi il pourrait y avoir quelques livres prohibés à cette adresse.

Je lui remis le bout de papier qu'il lut avidement.

— La bibliothèque Albert Schweitzer ? On s'en occupe tout de suite.

Il me salua à nouveau, claqua des talons et s'en fut.

Je montai dans le bureau des LittéraTecs où je trouvai Bowden en train de ranger les recueils de nouvelles de Karen Blixen dans un carton.

— Salut ! lança-t-il, refermant le carton à l'aide d'une ficelle. Comment va ?

— Très bien. Prête à reprendre du service.

Bowden sourit, posa la ficelle et les ciseaux et me serra la main.

— Voilà une excellente nouvelle ! Vous connaissez la dernière ? Daphne Farquitt a été ajoutée à la liste des écrivains danois prohibés.

— Mais... elle n'est pas danoise !

— Son père s'appelait Farquittsen, ça fait suffisamment danois pour Kaine et ses crétiens.

C'était une retombée intéressante. Certes, Farquitt écrivait comme un pied, mais de là à brûler ses bouquins... Encore que.

— Avez-vous trouvé le moyen de sortir d'Angleterre tous ces livres frappés d'interdiction ? demanda Bowden en scotchant un carton d'exemplaires de *La Ferme africaine*. Avec Farquitt et tout ce qu'on nous rapporte, on va avoir besoin d'une dizaine de camions.

— J'y réfléchis, répondis-je, n'y ayant absolument pas réfléchi.

— Formidable ! Nous ferons partir le convoi dès que nous aurons votre feu vert. Bon, alors sur quoi je vous briefe en premier ? La dernière fusillade entre les Montaigu et les Capulet ou les prochains auteurs à subir un contrôle antidopage ?

— Ni l'un ni l'autre. Dites-moi *tout* ce que vous savez sur le clonage de Shakespeare.

— On a mis ça en bas de notre liste de priorités. C'est curieux, je vous l'accorde, mais finalement sans intérêt du point de vue de la loi... quiconque serait mêlé à l'affaire doit être trop mort ou trop vieux pour aller en justice.

— Ça concerne davantage le Monde des Livres, répondis-je, mais c'est important, croyez-moi.

— Dans ce cas, commença Bowden, qui me connaissait trop pour me soupçonner de vouloir gaspiller mon temps, ou le sien, nous avons trois Shakespeare sur la table de dissection en ce moment, tous âgés de cinquante à soixante ans... mettez ces Andersen dans le carton là-bas, O.K. ? À supposer qu'ils aient été clonés, ça remonte aux années trente où on était libre de faire tout et n'importe quoi : les gens croyaient pouvoir créer des athlètes olympiques avec quatre jambes, des nageurs avec des ailerons, des choses comme ça. J'ai jeté un œil sur les archives. Le premier clone officiel de Will a fait surface en 1952, quand un certain Mr. *Shakstpear* a été accidentellement tué par balle à Tenbury Wells. Puis il y a eu les décès inexplicables de Mr. *Shaxzpar* en 1958, Mr. *Shagxtspar* en 1962 et Mr. *Shogtspace* en 1969. Plus d'autres, également...

— Et vous avez une explication ?

— À mon avis, dit Bowden lentement, quelqu'un a essayé de synthétiser le grand homme pour qu'il écrive d'autres œuvres de génie. Bien sûr, c'est immoral et contraire à la loi, mais quelle fabuleuse trouvaille pour tous les spécialistes de par le monde ! Comme on n'est jamais tombé sur un Shakespeare *jeune*, j'en conclus que l'expérience a été abandonnée depuis longtemps.

Je ruminai ce que je venais d'entendre. Le clonage d'êtres humains était *strictement* interdit : aucune entreprise privée de génie génétique n'aurait osé s'y lancer, et cependant, seule une grosse société aurait eu les structures nécessaires pour tenter l'expérience. Si ces clones de Shakespeare avaient survécu, il devait sûrement y en avoir d'autres. Et puisque l'original était mort depuis des siècles, c'était notre seule et unique chance de désenchevêtrer *Les Joyeuses Commères d'Elseneur*.

— N'est-ce pas du ressort d'OS-13 ? demandai-je finalement.

— Officiellement, si, reconnut Bowden, mais ils sont en sous-effectif comme nous, et l'agent Stiggins a bien trop à faire avec les chimères et les migrations des mammouths pour se soucier des poètes élisabéthains clonés.

Stiggins était le Neandertal à la tête de la police du clonage. Légalement régénéré par Goliath, c'était la personne idéale pour diriger OS-13.

— Vous lui avez parlé ?

— C'est un Neandertal, et ils ne parlent pas, sauf en cas d'absolue nécessité. J'ai essayé une fois ou deux, mais il se contente de me regarder bizarrement en croquant des scarabées vivants... beurk.

— À moi, il me parlera.

Il me parlait volontiers. Qui plus est, je lui devais un renvoi d'ascenseur pour m'avoir tirée des griffes de Flanker.

— Voyons s'il est là.

Je décrochai le téléphone, consultai l'annuaire interne et composai un numéro.

Je regardais Bowden mettre dans les cartons les livres interdits. S'il se faisait prendre, il était cuit. Un LittéraTec, risquant la prison pour *Canon d'amour* de Farquitt... je n'en éprouvai que plus d'affection pour lui. Un détective littéraire serait incapable de faire du mal à un livre. Nous démissionnerions en masse plutôt que de brûler un seul exemplaire de quoi que ce soit.

— Bien, fis-je en raccrochant. À son bureau, on m'a dit qu'il y avait une alerte à la chimère au Centre Brunel... nous le trouverons là-bas.

— À quel endroit du Centre ?

— Si c'est une alerte à la chimère, il n'y a qu'à suivre les hurlements.

## Chimères et Neandertals

**L'expérience Neandertals** avait été conçue afin de créer les pudiquement nommés « sujets de tests médicaux », des êtres vivants aussi proches des humains que possible sans être réellement humains aux yeux de la loi. L'expérience fut à la fois un succès sans précédent... et un échec. Le Neandertal fut tout ce qu'on pouvait espérer. Un proche cousin, mais pas humain, physiologiquement quasi identique – et légalement avec moins de droits qu'un loir. Malheureusement pour Goliath, même les plus endurcis des chercheurs rechignèrent à expérimenter sur des entités intelligentes et douées de parole, si bien que la première génération de Neandertals fut convertie en « unités de combat substituables », projet qui dut être abandonné en raison du manque d'agressivité des Neandertals. Ils furent donc intégrés à la société en qualité de main-d'œuvre bon marché bénéficiant de larges déductions fiscales. En l'occurrence, l'*homo sapiens* avait sérieusement manqué de sagesse.

GERHARD VON SQUID

*Les Neandertals : retour après une brève absence*

Le Centre Brunel grouillait de monde comme d'habitude. Les clients circulaient d'une enseigne à l'autre, cherchant à faire des affaires dans des magasins qui vendaient les mêmes produits aux mêmes prix, fixés par le bureau central plusieurs mois à l'avance. Mais ils essayaient quand même.

— Au fait, pourquoi cet intérêt pour les duplicata du poète ? s'enquit Bowden tandis que nous traversions le canal.

— On a une crise dans le Monde des Livres.

Je lui résumai ce qui se passait dans la pièce précédemment connue sous le titre d'*Hamlet*, et il ouvrit de grands yeux.

— Ça alors ! fit-il après une pause. Et moi qui croyais exercer un métier original !

Il ne nous fallut pas longtemps pour trouver Mr. Stiggins. Au bout de quelques minutes, une cliente surprise poussa un cri de terreur à vous glacer le sang. Un second hurlement suivit, et ce fut la ruée pour désertier le croisement entre la promenade du Canal et la rue du Pont. Nous avançons à contre-courant, enjambant des paquets abandonnés et des chaussures dépareillées. La cause de la panique nous apparut bientôt. Fourrageant dans une poubelle à la recherche d'un casse-croûte, c'était une créature bizarrement hybride... une chimère, dans le jargon des OS-13. La révolution génétique qui nous donna des organes de remplacement en nombre illimité, et le pouvoir de créer des dodos et autres espèces disparues à partir de kits de clonage, avait son revers : les hideuses caricatures d'animaux qui ne devaient rien à l'évolution, et tout à des apprentis généticiens qui s'amusaient à jouer à Dieu dans l'intimité de leur abri de jardin.

Tandis que la foule se dispersait rapidement, Bowden et moi inspectâmes l'étrange phénomène qui vacillait et bavait en fouillant dans la poubelle. Cette chose était aussi grande qu'une chèvre, dont elle avait les pattes arrière, mais la ressemblance s'arrêtait là. La queue et les pattes avant étaient celles d'un lézard, et la tête paraissait quasiment féline. Elle possédait plusieurs tentacules et suçait bruyamment un papier gras qui avait servi à emballer des frites ; la salive qui coulait de sa gueule édentée arrosait copieusement le trottoir. En général, les expériences d'hybridation clandestines portaient sur les oiseaux, suffisamment proches les uns des autres pour que le résultat soit potable, même quand on avait deux mains gauches. On pouvait également créer un loupchienrenard ou un chatléopard domestique avec un brevet des collèges pour tout bagage scientifique. Non, c'étaient les abominations inter-espèces qui avaient abouti à l'interdiction totale du clonage amateur, les croisements reptiles/mammifères ayant repoussé les limites du socialement acceptable. L'activité ne cessa pas pour autant ; simplement, elle se poursuivit en cachette.

La créature fouina avec son seul bras valide dans la poubelle, trouva les restes d'un SmileyBurger, le fixa avec ses cinq yeux et l'enfourna dans sa bouche. Puis, se laissant tomber à terre, elle se déplaça moitié rampant, moitié clopinant vers la poubelle suivante ; pendant ce temps, elle fit claquer ses tentacules et cracha comme un chat.

— Oh, mon Dieu, dit Bowden, elle a un bras humain !

En effet. C'étaient ces parties reconnaissables du corps humain qui rendaient les chimères particulièrement répugnantes... tentative avortée pour remplacer un cher disparu ou se fabriquer un enfant.

— Immonde ? fit une voix à côté de nous. La créature ou le créateur ?

Je me retournai et me trouvai face à un Neandertal râblé aux sourcils en broussaille, avec un costume clair et un feutre mou, perché sur son crâne bombé. C'était Bartholomew Stiggins, chef d'OS-13 ici, dans le Wessex.

— Les deux, répondis-je.

Il hocha la tête d'un geste à peine perceptible. Une Land-Rover bleue s'arrêta à proximité dans un crissement de pneus. Un agent en uniforme en jaillit et voulut nous repousser. Stiggins indiqua :

— Nous sommes ensemble.

Il s'avança, et nous le rejoignîmes si près de la créature qu'on aurait pu la toucher.

— Reptile, chèvre, chat, humain, murmura le Neandertal.

Il s'accroupit et scruta intensément la chose qui explorait de sa langue fourchue un sachet transparent.

— Les yeux semblent insectoïdes, observa l'agent, un fusil à fléchettes au creux de son bras.

— Trop grands. Ils rappellent plutôt la chimère qu'on a trouvée du côté du kiosque à musique. Vous vous souvenez, celle qui ressemblait à un hamster géant ?

— Même manipulateur ?

Le Neandertal haussa les épaules.

— Mêmes yeux. Ils aiment bien faire des échanges.

— On va effectuer un prélèvement pour comparer. Peut-être que ça nous mettra sur la piste. Tiens, on dirait un bras humain, non ?

Le bras, rouge et moucheté, n'était guère plus gros que celui d'un enfant. Les doigts remuaient et tâtonnaient au hasard avant de se saisir d'un objet et de le serrer avec force.

— Voilà qui nous permet de lui donner un âge, fit Stiggins. Elle doit avoir dans les cinq ans.

— Vous voulez la prendre vivante, monsieur ? s'enquit l'agent, rabattant la culasse de son fusil.

Il marqua une pause. Le Neandertal secoua la tête.

— Non. Renvoyez-la chez elle.

L'agent inséra une fléchette et releva la culasse d'un coup sec. Fuis il visa soigneusement et tira. La chimère ne broncha pas – un système nerveux abouti est un dispositif complexe, bien au-dessus des capacités d'un amateur, aussi doué soit-il –, mais elle cessa de vouloir mâchouiller un morceau d'écorce, tressaillit et s'allongea, respirant plus lentement. Le Neandertal se pencha et prit sa main sale, tandis que la vie désertait son corps.

— Quelquefois, dit-il doucement, quelquefois les innocents doivent souffrir.

— DENNIS ! retentit une voix affolée dans la foule qui commençait à se masser en silence. Dennis, papa s'inquiète ! Où es-tu ?

Et le spectacle désolant ne fit qu'empirer. Un homme barbu en chemisette blanche se rua dans le cercle qui s'était formé autour de la créature agonisante et nous contempla avec une expression d'horreur muette.

— Dennis ?

Il tomba à genoux à côté de sa création qui à présent respirait par saccades et émit une plainte si déchirante que j'en fus toute retournée. Une telle explosion de chagrin ne pouvait être feinte ; elle venait du cœur, du fond de l'âme.

— Vous n'étiez pas obligés de le tuer, se lamenta-t-il, serrant la bête mourante dans ses bras. *Vous n'étiez pas obligés de le tuer... !*

L'agent en uniforme voulut l'écarter, mais Stiggins l'arrêta.

— Non, dit-il gravement, laissez-lui un peu de temps.

L'agent haussa les épaules et alla chercher une housse mortuaire dans la Land-Rover.

— Chaque fois que nous faisons ça, c'est comme si on tuait l'un des nôtres, ajouta Stiggins à voix basse. Où étiez-vous, Miss Next ? En prison ?

— Qu'avez-vous tous à croire que j'étais en prison ?

— La dernière fois que nous nous sommes vus, vous vous dirigiez vers la mort ou la prison... et vous n'êtes pas morte.

Le créateur de Dennis se balançait d'avant en arrière, pleurant la mort de son compagnon.

L'agent revint avec une housse et une collègue femme, qui éloigna en douceur l'homme de la dépouille et récita la liste de ses droits à ses oreilles qui n'entendaient rien.

— Seule une signature sur un bout de papier empêche les Neandertals d'être détruits comme lui, dit Stiggins en désignant la créature. Il n'y a même pas besoin d'un vote du parlement pour qu'on nous classe parmi les chimères.

Nous nous écartâmes tandis que deux autres agents déroulaient la housse pour y déposer le cadavre.

— Vous vous souvenez de Bowden Cable ? demandai-je. Mon coéquipier chez les LittéraTecs.

— Bien sûr, acquiesça Stiggins, nous nous sommes déjà rencontrés.

— Comment allez-vous ? fit Bowden.

Stig le regarda. C'était le genre de civilités sans objet dont les Neandertals ne s'embarrassaient guère.

— Nous allons bien, se força-t-il à répondre par la formule d'usage.

Sans le savoir, Bowden ne faisait que l'enfoncer davantage face à une société dominée par le *sapiens*.

— Il ne veut rien dire par là, observai-je d'un ton détaché, qui était le mode d'expression favori des Neandertals. On a besoin de votre aide, Stig.

— Nous serons heureux de vous l'apporter, Miss Next.

— Rien dire par *quoi* ? glissa Bowden pendant que nous nous dirigeons vers un banc.

— Je vous expliquerai plus tard.

Stig s'assit et regarda arriver une autre Land-Rover d'OS-13, suivie de deux véhicules de police pour disperser la foule de badauds. Il sortit un paquet soigneusement emballé et le défit, révélant le contenu de son déjeuner : deux pommes tavelées, un sachet de scarabées vivants et un morceau de viande crue.

— Un scarabée ?

— Non, merci.

— Alors, que pouvons-nous faire pour les détectives littéraires ?

Il tenta de manger un scarabée qui n'avait aucune envie d'être mangé et courut tout autour de sa main avant d'être capturé et dévoré.

— Que pensez-vous de ça ? demandai-je tandis que Bowden lui tendait la photo du cadavre de Shaxtper.

— C'est un humain mort. Vous êtes sûrs que vous ne voulez pas un scarabée ? Ils sont croquants à souhait.

— Non, merci. Et ceci ?

Bowden lui remit la photo d'un autre clone décédé, puis du troisième.

— Le même humain mort pris sous différents angles ?

— Ce sont trois corps distincts, Stig.

Il arrêta de mastiquer la côtelette d'agneau crue, me regarda, s'essuya les mains sur un grand mouchoir et examina les photos de plus près.

— Combien en tout ?

— Dix-huit à notre connaissance.

— Cloner des humains entiers a toujours été illégal, murmura Stig. Pouvons-nous les voir en vrai ?

L'institut médico-légal de Swindon se trouvait à quelques minutes de marche du siège des OpSpecs. C'était un vieil édifice victorien qui, en des temps plus éclairés, aurait été jugé impropre à l'occupation. Il sentait le formol et l'humidité ; ses employés avaient tous l'air malheureux et devaient s'adonner à des passe-temps bizarres que je préférerais ne pas connaître.

Le lugubre médecin légiste en chef, Mr. Rumplunkett, coula un regard chargé de convoitise en direction de Mr. Stiggins. Dans la mesure où tuer un Neandertal n'était pas considéré comme un crime, ils n'étaient jamais autopsiés... or Mr. Rumplunkett était curieux de nature. Il ne dit rien, mais Stiggins comprit parfaitement ce qu'il pensait.

— À l'intérieur, nous sommes exactement comme vous, Mr. Rumplunkett. D'ailleurs, c'est la raison pour laquelle on nous a ressuscités en premier lieu.

— Je suis navré..., commença le légiste, gêné.

— Non, vous ne l'êtes pas, rétorqua Stig. Votre intérêt est purement professionnel, dicté par la soif de connaissance. Nous ne vous en voulons pas.

— Nous venons voir Mr. Shaxtper, dit Bowden.

On nous escorta dans la grande salle d'autopsie où gisaient plusieurs cadavres recouverts d'un drap, avec une étiquette attachée au gros orteil.

— Ça se bouscule au portillon, lâcha Rumplunkett, mais ils n'ont pas l'air de se plaindre. C'est celui-là ?

Il rabattit un drap. Le défunt avait un front haut et bombé, des yeux profondément enfoncés, une petite moustache et un bouc. Il ressemblait beaucoup à la gravure de Droeshout sur la page de garde du premier in-folio de William Shakespeare.

— Qu'en pensez-vous ?

— O.K., répondis-je lentement, il ressemble à Shakespeare, mais on pourrait en dire autant de Victor, s'il se coiffait comme ça.

Bowden hocha la tête.

— C'est lui qui a écrit le sonnet parlant de Kermit la grenouille ?

— Non, Kermit, c'était celui-là.

D'un geste théâtral, Bowden dévoila un deuxième cadavre, identique au premier, juste un peu plus jeune peut-être. Je le regardai fixement pendant qu'il en exhibait un troisième.

Je les regardai fixement pendant qu'il en examinait un troisième.

— Combien de Shakespeare avez-vous, déjà ?

— Officiellement, aucun. On a un Shaxtper, un Shakespoor et un Shagsper. Deux seulement avaient des écrits sur eux ; tous ont des doigts tachés d'encre, sont génétiquement identiques, et tous sont morts de maladie ou d'hypothermie résultant d'un manque de soins.

— Des clochards ?

— Ermites serait un terme plus adapté.

— En dehors du fait qu'ils ont deux yeux gauches et des orteils de la même taille, observa Stig qui était en train de les examiner de près, ils sont de facture remarquable. Voilà longtemps que nous n'avons pas vu de la belle ouvrage.

— Ce sont les répliques d'un auteur dramatique nommé William Shakes...

— Nous connaissons Shakespeare, Mr. Cable, interrompit Stig. Notre personnage préféré, c'est Caliban, de *La Tempête*. Il s'agit d'un minutieux travail de reconstitution, à partir d'un fragment de peau ou d'un cheveu prélevé sur un masque mortuaire, par exemple.

— Où et quand, Stig ?

Il réfléchit brièvement.

— Ils ont dû être fabriqués au milieu des années trente. À l'époque, il y avait peut-être une dizaine de biolaboratoires au monde capables de faire cela. Nous pensons pouvoir affirmer sans risquer de nous tromper que nous avons affaire à l'un des trois plus grands labos de génie génétique en Angleterre.

— Impossible, déclara Bowden. Les archives industrielles d'York, Bognor Regis et Scunthorpe sont dans le domaine public ; un projet de cette envergure n'aurait pas pu passer inaperçu.

— Et pourtant, ils sont là, répliqua Stig en montrant les cadavres.

Bowden se tut.

— Avez-vous la carte du génome et l'évaluation spectroscopique des éléments traces ? Une étude approfondie pourrait nous en révéler davantage.

— Cela n'entre pas dans le cadre de la procédure standard, dit Rumplunkett. Nous avons un budget à respecter.

— Si vous y ajoutez la coupe transversale d'une molaire, nous vous ferons don de notre corps à notre mort.

— Je vous fais ça tout de suite, promit Rumplunkett.

Stig se tourna vers nous.

— Il nous faut quarante-huit heures pour étudier tout ça... revoyons-nous, disons, à la maison ? Nous serions honorés de votre visite.

Il me regarda droit dans les yeux. Si je mentais, il le saurait instantanément.

— Avec grand plaisir.

— Tout le plaisir est pour nous. Mercredi midi ?

— Entendu.

Le Neandertal souleva son chapeau, émit un petit grognement et s'éloigna.

— Eh bien, fit Bowden sitôt qu'il fut hors de portée de voix, j'espère que vous aimez les scarabées et les feuilles de patience.

— Vous et moi, Bowden... vous venez aussi. S'il avait voulu m'inviter, moi toute seule, il m'en aurait parlé en privé. Mais je suis sûre qu'il nous servira quelque chose de plus comestible.

Nous rassortîmes, clignant des yeux, au soleil. Je fronçai les sourcils.

— Bowden ?

— Ouaip ?

— Il n'y a rien qui vous a frappé dans les propos de Stig ?

— Je ne vois pas. Voulez-vous que je vous raconte mon plan pour infil...

Bowden ne finit pas sa phrase. Le monde s'arrêta. Le temps cessa d'exister. J'étais coincée entre un instant et l'instant suivant. Ce ne pouvait être que mon père.

— Bonjour, Puce, s'exclama-t-il joyeusement en m'embrassant. Et ce SuperArceau, ç'a donné quoi ?

— C'est pour samedi prochain.

— Ah ! dit-il, plissant le front et consultant sa montre. Tu ne me laisseras pas tomber, hein ?

— Te laisser tomber, mais comment ? Quel est le rapport entre le SuperArceau et Kaine ?

— Je ne peux pas te le dire. Les événements doivent suivre leur cours naturel, sinon ça va barder. Tâche juste de me faire confiance.

— Tu es venu jusqu'ici pour ne rien me dire ?

— Pas du tout. C'est cette histoire de Trafalgar. J'essaie toutes sortes de plans, mais Nelson s'obstine à ne pas vouloir survivre. Je crois que j'ai fini par trouver mais j'ai besoin de ton aide.

— Ce ne sera pas long ? demandai-je. J'ai mille choses à faire, et il faut que je rentre avant que maman ne découvre que j'ai confié Friday à un gorille.

— Je pense pouvoir dire, annonça mon père avec un sourire, que ça te prendra zéro temps... et même moins que ça, si tu préfères !



## Victoire sur le Victory

### L'ENFANT CACHÉ DE L'AMIRAL POLISSON

Nos sources nous permettent de révéler en exclusivité dans notre journal que l'amiral lord Nelson, l'entant chéri de la nation, le héros couvert de médailles, a eu une fille avec lady Emma Hamilton, épouse de sir William Hamilton. Leur liaison dure depuis quelque temps déjà et n'est un secret ni pour sir William, ni pour lady Nelson dont le héros du Nil est aujourd'hui séparé. Détails, page deux ; éditorial, page trois ; gravures salaces, pages quatre, sept et neuf ; commentaire hypocritement moralisateur, page dix ; dessins humoristiques obscènes représentant une lady Hamilton obèse, pages douze et treize. Dans ce même numéro, compte rendu de la défaite française et espagnole au large du Cap Trafalgar ; page trente-deux, colonne quatre.

Article paru dans *Torchon de Portsmouth* le 28 octobre 1805

Une rapide succession d'éclairs, et nous nous retrouvâmes sur le pont d'un navire de guerre qui tanguait sur la houle, poussé par le vent qui gonflait ses voiles. Un ordre impeccable régnait sur le pont, paré pour l'action ; on sentait qu'il se préparait quelque chose. Nous naviguions bord à bord avec deux autres bâtiments ; face à nous, en direction de la terre, une colonne de navires français avançait à une allure qui rendait l'affrontement inéluctable. Les hommes criaient, les mâts craquaient, les voiles se déployaient et les flammes palpitaient sous la brise. Nous étions sur le vaisseau amiral de Nelson, le *Victory*.

Je regardai autour de moi. Là-haut, sur le gaillard d'arrière, il y avait un groupe d'hommes, des officiers en uniforme : veste bleu marine, pantalon crème et chapeau à cocarde. Parmi eux, un homme plus petit, avec une manche soigneusement glissée à l'intérieur d'une redingote bardée de décorations. La cible idéale, quoi.

— Ça va être difficile de le rater, soufflai-je.

— C'est ce qu'on se tue à lui dire, mais il est têtu comme une mule... comme quoi, ce sont des insignes militaires et il n'a pas peur de les montrer à l'ennemi. Tu veux un bonbon ?

Il me tendit un sachet que je refusai. Le navire continua à tanguer ; en silence, nous regardions décroître la distance entre les deux flottes.

— Je ne m'en lasse pas. Tu as vu ?

Je suivis son regard et aperçus trois hommes accroupis derrière une glène. L'un d'eux portait l'uniforme de la ChronoGarde ; un autre tenait un clipboard, et le troisième, une caméra de télévision sur son épaule.

— Ils tournent un documentaire pour le XXII<sup>e</sup> siècle, expliqua mon père.

Il interpella l'agent de la ChronoGarde :

— Salut, Malcolm, ça roule ?

— Ça va, répondit l'homme. On a eu quelques soucis quand j'ai perdu un cameraman à Pompéi. Il a voulu faire un gros plan de trop.

— Pas de bol, vieux. On se fait un golf après le boulot ?

— Ça marche, répondit Malcolm, retournant à ses occupations.

— Je suis content d'avoir repris le travail, avoua mon père. Tu es sûre que tu ne veux pas un bonbon ?

— Non, merci.

Le navire français le plus proche cracha du feu et un nuage de fumée. Une seconde plus tard, deux boulets de canon tombèrent à l'eau sans causer de dégâts. Ils se déplaçaient moins vite que je ne l'aurais cru : en fait, je les avais vus arriver.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demandai-je à mon père. On abat tous les tireurs pour les empêcher de descendre Nelson ?

— On ne les aura jamais tous. Non, il va falloir qu'on triche un peu. Mais pas tout de suite. Dans ces moments-là, le facteur-clé, c'est le temps.

Nous attendîmes patiemment sur le pont principal tandis que la bataille se déchaînait autour de nous. En l'espace de quelques minutes, sept ou huit vaisseaux de guerre français bombardèrent le *Victory*, arrachant voiles et pièces du gréement. L'un de leurs boulets coupa en deux un homme sur le gaillard d'arrière ; un autre tomba au milieu d'un

grouper. L'un de leurs coups coupa en deux un homme sur le gaillard d'arrière, un autre toucha au milieu d'un petit groupe de fusiliers qui se dispersèrent à la hâte. Pendant ce temps, le minuscule amiral, son capitaine et leur suite arpentaient leur poste d'observation parmi la fumée des coups de feu, la chaleur des canons qui nous brûlait le visage, le vacarme assourdissant. Le gouvernail, touché par un tir, vola en éclats. Nous zigzaguions sur le pont, suivant un trajet dicté par la connaissance extrêmement précise que mon père avait de la bataille. Par ici pour éviter un boulet de canon, par là lorsqu'un lourd morceau de bois se détacha de la mâture, puis un peu plus loin quand des balles de mousquet sifflèrent au-dessus de notre refuge.

— Tu connais cette bataille par cœur ! criai-je pour couvrir le bruit.

— Je pense bien ! hurla-t-il en réponse. J'y ai assisté une bonne soixantaine de fois.

Les vaisseaux anglais et français se rapprochèrent jusqu'à ce que le *Victory* frôle le *Bucentaure*, au point que je distinguai les visages du personnel dans les cabines réservées au commandement. Les canons lâchèrent une bordée, déchiquetant la poupe du navire français et arrosant le pont de batterie. Dans l'accalmie qui suivit, le temps de recharger les munitions, on entendit les cris multilingues des blessés. Moi qui avais fait la guerre de Crimée, je n'avais encore rien vu de pareil. Un combat rapproché avec des armes aussi meurtrières réduisait les hommes à l'état de charpie en moins d'une seconde. Le sort des survivants n'était guère plus enviable, vu la nature rudimentaire des soins auxquels ils pouvaient prétendre.

Je faillis tomber quand le *Victory* entra en collision avec un vaisseau français juste à l'arrière du *Bucentaure* ; en recouvrant mon équilibre, je réalisai combien les bateaux étaient proches dans ce genre de bataille. Ils n'étaient même pas à une encablure les uns des autres... non, ils se touchaient littéralement. Les panaches de fumée tout autour de nous me faisaient tousser ; un coup de feu tiré tout près d'un mousquet me fit prendre conscience de la réalité du danger. Nouvelle déflagration, et le navire français eut comme un soubresaut. Mon père se pencha en arrière pour laisser passer un gros éclat de métal, puis me tendit une paire de jumelles.

— Papa ?

Il fouilla dans sa poche et en sortit, curieusement, un lance-pierre. L'armant avec un projectile de plomb ramassé à ses pieds, il tira sur l'élastique et visa soigneusement Nelson à travers les colonnes de fumée.

— Tu vois ce tireur là-haut, sur le rouf ?

— Oui ?

— Dès qu'il pose le doigt sur la détente, compte jusqu'à deux et dis : « Feu ! »

Je scrutai le pont supérieur du navire français, repérai le tireur et ne le quittai plus des yeux. Moins de quinze mètres le séparaient de Nelson. Le toucher serait un jeu d'enfant. Je vis son doigt effleurer la détente et...

— *Feu !*

Le projectile tiré par le lance-pierre atteignit Nelson au genou ; il s'effondra sur le pont, et la balle qui normalement aurait dû le tuer alla se fichet dans le bois derrière lui.

Le capitaine Hardy ordonna à ses hommes d'emmener Nelson en bas et de le consigner pour toute la durée des combats. Le lendemain matin, il allait affronter son courroux, et il ne servirait plus jamais sous ses ordres pour avoir bravé la hiérarchie. Mon père salua le capitaine, qui lui rendit son salut. Hardy avait compromis sa carrière mais sauvé son amiral. Cela en valait la peine.

— Bien, dit mon père, rangeant le lance-pierre dans sa poche, la fin, tout le monde la connaît... allez, on y va !

Il prit ma main, et nous accélérâmes à travers le temps. La bataille s'acheva rapidement, et le pont fut lavé à grande eau ; le jour succéda à la nuit, et nous regagnâmes l'Angleterre, accueillis par une foule en délire, massée sur le port. Puis le bateau repartit, cette fois pour Chatham, où il moisit, perdit son grément, le recouvra et se remit en route... destination Portsmouth, dont les tours se dressèrent autour de nous tandis que nous retournions à une allure fulgurante au XX<sup>e</sup> siècle.

En décélérant, nous réintégrâmes le présent, mais toujours à la même place, sur le pont. Le navire, en cale sèche, grouillait d'écoliers qui, leurs cahiers sous le bras, écoutaient les explications du guide.

— C'est à cet endroit, disait le guide en montrant une plaque sur le pont, que l'amiral Nelson a été touché à la jambe par un ricochet qui lui a probablement sauvé la vie.

— Une bonne chose de faite, déclara papa, se redressant et s'époussetant les mains.

Il consulta sa montre.

— Il faut que j'y aille. Merci de ton aide, Pupu. Méfie-toi, Goliath pourrait vouloir soudoyer les Maillets de Swindon, surtout le capitaine de l'équipe, pour infléchir l'issue du SuperArceau, alors ouvre l'œil. Dis à Emma... euh, lady Hamilton, que je passerai la prendre à huit heures trente, heure locale, demain matin, et embrasse ta mère pour moi.

Il sourit, il y eut un nouvel éclair, et je me retrouvai à la porte de l'institut médico-légal avec Bowden finissant sa phrase commencée au moment de l'arrivée de papa.

— ... trer les Montaigu ?

— Pardon ?

— Je disais : voulez-vous connaître mon plan pour infiltrer les Montaigu ?

Il fronça le nez.

— C'est vous qui sentez la poudre ?

— Sûrement. Dites, il va falloir m'excuser... je crois que Goliath va tenter d'acheter Roger Kapok, et sans lui, nous avons encore moins de chances de remporter le SuperArceau.

Il rit.

— Les poètes dupliqués, les Maillets de Swindon, les maris éradiqués. Vous aimez les missions impossibles, hein ?

## 22

# Roger Kapok

### DES TAUX DE CONTRITION EN DEÇÀ DES OBJECTIFS FIXÉS

C'est ce qu'a déclaré Mr. Tork Aymada, le porte-parole de DivCom, l'organisme chargé de délivrer les permis aux institutions religieuses. « Malgré les efforts incessants et concertés de Goliath pour répondre aux normes de repentance fixées par notre commission, a dit Mr. Aymada hier au cours d'une conférence de presse, ils n'ont pas réussi à remplir la moitié des conditions minimales requises d'accès à la divinité. » Les déclarations de Mr. Aymada ont été accueillies avec surprise par Goliath, qui escomptait rapidement un avis favorable pour sa candidature. « Nous avons changé de stratégie pour cibler ceux qui vouent Goliath aux gémonies, a dit Mr. Maird-Haas, un porte-parole du groupe. Nous venons d'ailleurs d'obtenir le pardon de quelqu'un qui nous a longtemps abhorrés, ce qui vaut vingt fois selon les propres critères de contrition de DivCom. D'autres comme elle ne vont pas tarder à suivre. » Ce à quoi Mr. Aymada, nullement impressionné, s'est contenté de répondre : « On verra bien. »

Compte rendu dans *Goliath Aujourd'hui !* du 17 juillet 1988

Perdue dans mes pensées, je remontai au trot jusqu'au stade de croquet de trente mille places. Le taux de contrition de Goliath venait d'être publié le matin même ; grâce à moi et au projet « Guerre de Crimée – repentance massive », leur virage religieux était largement amorcé. Seule consolation, cela n'interviendrait sûrement pas avant le SuperArceau, d'où l'hypothèse – confirmée par mon père – qu'ils tenteraient d'acheter l'équipe de Swindon, à commencer par son capitaine.

Je dépassai le parking VIP avec sa rangée de voitures de luxe et montrai ma plaque d'OpSpec au vigile qui s'ennuyait à l'entrée du stade. Pour accéder aux gradins, il fallait franchir un tunnel. Arrivée tout en haut, je jetai un œil sur le terrain. À cette distance, les arceaux étaient quasi invisibles, mais leur emplacement était marqué par de grands cercles blancs tracés sur la pelouse. Les lignes de dix mètres traversaient le terrain de part en part, et on distinguait clairement les « obstacles naturels » : boulingrin à l'italienne, rhododendrons et massifs de fleurs. Chacune de ces « chicanes » respectait à la lettre les normes fixées par la Fédération Mondiale de Croquet. La hauteur des rhododendrons était soigneusement mesurée avant chaque match ; la bordure de plantes herbacées était garnie d'espèces identiques ; le boulingrin avec ses lis et sa fontaine de Minerve se retrouvait sur tous les parcours du monde, de Dallas à Reykjavik en passant par Nairobi.

Tout en bas, l'entraînement battait son plein. Roger Kapok était parmi ses joueurs, aboyant des ordres au milieu des maillets qui voltigeaient dangereusement près les uns des autres.

Je descendis en courant l'escalier entre les gradins, ce qui faillit me coûter la vie ; à mi-chemin, je glissai sur une peau de banane qu'un inconscient avait abandonnée là, et seul un habile jeu de jambes m'évita de plonger la tête la première sur les marches en béton. Je marmonnai un juron, fusillai du regard un gardien de stade et m'engageai sur la pelouse.

— Bien, entendis-je déclarer Kapok, samedi on a un grand match, mais n'allez pas imaginer qu'on va gagner simplement parce que St Zvlx l'a dit. Frère Thomas d'York avait prédit une victoire aux Fonceurs de Battersea la semaine dernière, or ils se sont fait battre à plates coutures. Je ne veux pas d'une équipe qui compte sur le destin pour gagner le match... pensons plutôt concertation, engagement et stratégie.

Les autres approuvèrent en grognant, et Kapok poursuivit :

— Swindon n'a encore jamais remporté le SuperArceau, ce sera donc une première. Bing, Splatch et Aubrey seront à la défense comme d'habitude, et je ne veux voir personne patauger dans le boulingrin comme à l'entraînement de mardi dernier. Les obstacles sont là pour vous permettre de croquer les boules de l'équipe adverse, et certainement pas pour autre chose.

Grand et costaud, Kapok avait les cheveux coupés en brosse et un nez cassé qu'il arborait avec fierté. Cinq ans plus tôt, il s'était pris une boule de croquet en pleine figure, avant que le port du casque et du plastron ne soit rendu obligatoire. Voilà plus de dix ans qu'il jouait à Swindon ; à trente-cinq ans, il atteignait l'âge limite du joueur professionnel. Lui et ses camarades étaient des légendes vivantes chez nous – jamais on ne les avait vus payer un seul verre dans un pub de Swindon –, mais *en dehors* personne ou presque n'avait entendu parler d'eux.

— Thursday Next, me présentai-je en m’approchant, OpSpec. Puis-je vous dire deux mots ?

— Bien sûr. On fait une pause, les gars.

Je serrai la main de Roger, et nous nous dirigeâmes vers la bordure de plantes herbacées, juste à côté du brise-mottes que, depuis l’horrible accident lors de la Coupe du Pacifique, on garnissait d’un capiton.

— Je suis un de vos fervents admirateurs, Miss Next.

Roger eut un large sourire, révélant plusieurs dents manquantes.

— C’est incroyable, ce que vous avez fait pour *Jane Eyre*. J’adore Charlotte Brontë. Vous ne trouvez pas que le personnage de Ginevra Fanshawe de *Villette* ressemble beaucoup à Blanche Ingram de *Jane Eyre* ?

Je l’avais remarqué, pour la simple et bonne raison qu’il s’agissait de la même personne, mais Kapok n’avait pas besoin de connaître les impératifs budgétaires du Monde des Livres.

— Ah bon ? répondis-je. Je ne m’en étais pas aperçue. Je vais être franche avec vous, Mr. Kapok. Personne n’a cherché à vous dissuader de jouer samedi prochain ?

— Non. Vous avez dû m’entendre dire à l’équipe de ne pas tenir compte de la septième Révélation. Nous voulons gagner déjà pour nous, et pour Swindon. Et nous gagnerons, je vous en donne ma parole !

Et il me gratifia d’un autre sourire éclatant, sourire qui, rafistolé, fleurissait sur les panneaux publicitaires de Swindon – vantant tout et n’importe quoi, du dentifrice à la peinture pour parquets. Son optimisme était si contagieux que soudain, la victoire sur les Tapettes de Reading passa de « totalement impossible » à « hautement improbable ».

— Et vous ? demandai-je, me rappelant la mise en garde de mon père.

— Quoi moi ?

— Vous resteriez dans l’équipe quoi qu’il arrive ?

— Évidemment ! Le diable en personne ne m’empêchera pas de mener les Maillets à la victoire.

— Sûr ?

— Vous avez ma parole. C’est l’honneur des Kapok qui est en jeu. Si vous ne me voyez pas sur le terrain samedi, c’est que je suis mort.

— Méfiez-vous, Mr. Kapok, murmurai-je. Goliath est prêt à tout pour que ce soit Reading qui gagne.

— Je ne suis pas tombé de la dernière pluie.

— Je n’en doute pas, mais méfiez-vous quand même.

En proie à une impulsion puérile, je marquai une pause.

— Ça vous ennue... de me laisser essayer ?

Je désignai son maillet, et il fit tomber une boule bleue sur le sol.

— Vous avez déjà joué ?

— Dans l’équipe universitaire.

— Roger ! appela l’un des joueurs derrière nous.

Il s’excusa, et je me postai devant la boule. Je n’avais pas touché un maillet depuis des années, faute de temps. Ce sport-là, rapide et violent, n’avait rien à voir avec son ancêtre ; seuls les obstacles naturels comme les rhododendrons et autres ornements paysagers rappelaient l’agréable jeu de plein air qu’il avait été jadis. Je poussai la boule du pied pour bien la caler sur la pelouse. Mon entraîneur de l’époque, un ancien pro nommé Alf Widdershaine, disait toujours que tout était dans la concentration. Je contemplai le dernier arceau situé à quarante mètres de distance. Alf, lui, marquait à cinquante, mais mon record personnel était plus proche des vingt mètres. Je me concentrai, resserrant les doigts autour du manche gainé de cuir, levai le maillet et l’abattis en l’accompagnant d’un swing appuyé. La boule décolla avec un bruit sec et décrivit un harmonieux arc de cercle... pour atterrir dans les rhododendrons. Zut. Je me retournai ; par chance, personne ne me regardait. Les joueurs avaient plutôt l’air de se disputer entre eux. Je lâchai le maillet et les rejoignis à la hâte.

— Tu ne peux pas partir ! criait Aubrey Jambe, le défenseur. Et le SuperArceau ?

— Vous vous débrouillerez très bien sans moi, plaidait Kapok, je vous assure !

Il était flanqué de deux hommes en costume-cravate qui n’avaient pas un profil de sportifs. J’exhibai ma plaque.

— Thursday Next, OpSpec. Que se passe-t-il ?

— Nous sommes recruteurs pour les Météores de Gloucester et nous pensons que Mr. Kapok aimerait venir jouer chez nous.

— À moins d’une semaine du SuperArceau ?

— Il est temps pour moi de changer d’air, Miss Next, dit Kapok, regardant nerveusement autour de lui. Je suis sûr que Bing fera un meilleur capitaine que moi. Pas vrai, Bing ?

— Et tous ces beaux discours sur « le diable en personne » et « l’honneur des Kapok » ? Vous aviez promis !

— Je voudrais passer plus de temps avec ma famille, marmonna Kapok en haussant les épaules.

Visiblement, il n'avait qu'une envie : quitter le terrain au plus vite.

— Tout ira bien. St Zvlkx l'a prédit, non ?

— Les prédictions ne sont pas à cent pour cent fiables... vous l'avez dit vous-même. Et vous deux, qui êtes-vous réellement ?

— Laissez-nous en dehors de ça, répondit le plus grand des costumes-cravates. Nous avons fait une offre à Mr. Kapok... à lui de décider s'il part ou s'il reste.

Sur ce, Kapok et les deux hommes tournèrent les talons.

— Bon Dieu, Kapok ! hurla Bing. Les Tapettes vont nous mettre la raclée du siècle si tu n'es pas là pour diriger l'équipe !

Mais il s'éloigna sans un coup d'œil en arrière, sous le regard dégoûté de ses ex-camarades. Ils pestèrent et maugréèrent jusqu'à ce que le directeur sportif des Maillets, un personnage chétif, pâle et avec une fine moustache, entre sur le terrain pour savoir ce qui se passait.

— Ah ! fit-il en apprenant la nouvelle. C'est malheureux, mais puisque vous êtes tous là, j'en profite pour vous annoncer que je démissionne pour des raisons de santé.

— Quand ?

— Tout de suite.

Et il quitta le terrain en courant. Décidément, Goliath n'avait pas chômé.

— Bon, dit Aubrey après son départ, et maintenant ?

— Écoutez, déclarai-je, je ne saurais vous expliquer pourquoi, mais il est historiquement impératif que nous remportions ce SuperArceau. Vous allez gagner ce match parce que vous n'avez pas le choix. C'est aussi simple que ça. Vous voulez bien prendre la place du capitaine ? demandai-je à Bing, un joueur taillé comme une armoire à glace.

Je l'avais vu effectuer des « passes en aveugle » par-dessus les massifs de rhododendrons avec une précision stupéfiante, et son tir au piquet à soixante mètres de distance lors du match de championnat contre Southampton était inscrit dans les annales de l'histoire du croquet. Certes, tout cela remontait à dix ans, avant qu'un mauvais tackle ne lui abîme le genou. Aujourd'hui, il jouait dans la zone de défense, protégeant les arceaux contre les attaquants de l'équipe adverse.

— Non, pas moi, répondit-il d'un air résigné.

— Splatch ?

Passé maître dans l'art de roquer, son célèbre coup double lors de la rencontre Swindon-Gloucester en 1978 était encore sur toutes les lèvres, même si nous avions perdu le match.

— Nan.

— Quelqu'un d'autre ?

— Moi, je veux bien, Miss Next.

C'était Aubrey Jambe. Il avait été capitaine de l'équipe avant qu'une campagne orchestrée par les médias ne provoque son départ, suite à ses prétendues relations avec un chimpanzé.

— Parfait.

— Mais il nous faut un nouveau directeur sportif, observa Aubrey lentement, et puisque ce match semble vous tenir à cœur, autant que ce soit vous.

J'acceptai sans réfléchir, ce qui eut l'air d'arranger les autres joueurs. On aurait dit même qu'ils retrouvaient le moral. Je pris Aubrey par le bras et l'entraînai au milieu du terrain pour notre première réunion stratégique.

— O.K., Jambe, dites-moi franchement, quelles sont nos chances ?

— Elles sont quasi nulles, répliqua-t-il sans ambages. Nous avons dû vendre notre meilleur joueur à Glasgow pour réaménager le terrain selon les normes exigées par la Fédération. Puis notre principal défenseur, Lav Herry, a gagné un voyage en Afrique en participant à un concours... vous savez, ces prospectus ringards qu'on distribue dans les boîtes aux lettres. Maintenant que Kapok est parti, nous ne sommes plus que dix, pas de remplaçants, et nous avons perdu notre meilleur buteur. Bing, Splatch, Cobra, George et Johnno sont de bons pros, mais le reste, c'est des joueurs de deuxième zone.

— Que faut-il donc pour qu'on gagne ?

— Si tous les joueurs de Reading mouraient du jour au lendemain et étaient remplacés par des gamins de neuf ans en petite forme, alors on aurait peut-être une chance.

— Trop compliqué et probablement contraire à la loi. Quoi d'autre ?

Aubrey me regarda d'un air morne.

— Cinq joueurs de qualité pourraient faire l'affaire. C'était beaucoup demander. S'ils avaient réussi à retourner Kapok, ils ne manqueraient pas d'« arguments » pour dissuader quiconque de se joindre à nous.

— O.K., repondis-je, laissez-moi faire.

— Vous avez un plan ?

— Bien sûr, mentis-je, me drapant dans le rôle directorial. Considérez que c'est dans la poche. N'oublions pas, ajoutai-je, faussement convaincue, qu'on a une Révélation à défendre.

## 23

# Mamie Next

### LES TAPETTES DE READING : VICTOIRE ASSURÉE

Depuis la démission-surprise à la fois de Roger Kapok et de Gray Ferguson de l'équipe des Maillets de Swindon, les Tapettes ont la quasi-certitude de remporter le prochain SuperArceau, nonobstant la prophétie de St Zvlx. Toutefois, les parieurs restent prudents, et la cote des Maillets est descendue à 700 contre 1. Miss Thursday Next, nouveau directeur sportif des Maillets, ne veut pas entendre parler de défaite ; elle a déclaré à la presse que Swindon vaincra. Interrogée sur la manière dont elle comptait s'y prendre, elle a mis fin à l'interview.

Article paru dans *La Notice du Soir* le 18 juillet 1988

— Directeur sportif des Maillets, vous ? s'enquit Bowden, incrédule. Qu'est-il arrivé à Gray Ferguson ?

— Acheté, soudoyé, intimidé... que sais-je.

— Vous avez peur de vous ennuyer, hein ? Cela voudrait-il dire que vous ne serez pas là pour m'aider à sortir les livres prohibés d'Angleterre ?

— N'ayez crainte, le rassurai-je, je trouverai un moyen.

J'aurais bien voulu partager mon propre optimisme. Je pris congé de Bowden et partis, pour me faire aussitôt alpagner par le trop zélé major Drabb, qui proclama avoir fouillé la bibliothèque Albert Schweitzer de fond en comble sans avoir trouvé le moindre livre danois. Je le complimentai sur sa diligence et le priai de se présenter à moi le lendemain matin. Il salua prestement, me remit un rapport écrit de trente-deux pages et s'en fut.

Mamie était dans le jardin du Home du Crépuscule quand je passai la voir sur le chemin du retour. Vêtue d'une robe de vichy bleu, elle était en train d'arroser des fleurs.

— J'ai entendu la nouvelle à la radio. Félicitations !

— Merci, répondis-je sans enthousiasme, me laissant tomber dans un grand fauteuil en osier. Je ne sais pas ce qui m'a pris de leur proposer mes services... je n'ai jamais dirigé une équipe de croquet de ma vie !

— Peut-être, fit mamie en se penchant pour arracher une rose fanée, qu'il suffit juste d'avoir la foi et la conviction... et tu en as à revendre.

— La foi ne me ramènera pas cinq joueurs de niveau international, si ?

— Tu n'imagines pas, ma petite, tout ce qu'on peut obtenir avec de la foi. Et puis, tu as la Révélation de St Zvlx de ton côté.

— L'avenir n'est pas écrit d'avance, mamie. Il se peut très bien que nous perdions... c'est même plus que probable.

— Tss-tss ! Écoutez-moi cette geignarde. Et même si nous perdons ? Ce n'est qu'un jeu, après tout.

Je m'avachis encore plus dans le fauteuil.

— Si ce n'était qu'un jeu, je ne m'en ferais pas. Mais voici comment mon père voit les choses : dès la mort du président Formby lundi prochain, Kaine va s'auto-proclamer dictateur. Une fois qu'il aura le pouvoir absolu, il s'embarquera dans une série de conflits armés qui se soldera par une apocalypse de niveau III, question survie de la planète. Nous ne pouvons empêcher la mort du président, mais il est possible, d'après papa, d'éviter la guerre mondiale simplement en remportant le SuperArceau.

Mamie s'assit dans un fauteuil à côté du mien.

— En plus, il y a Hamlet, continuai-je en me frottant les tempes. Sa pièce a fait l'objet d'une OPA hostile de la part des *Joyeuses Commères de Windsor*, et si je ne trouve pas un clone de Shakespeare vite fait, Hamlet ne pourra plus retourner dans *Hamlet*. Je me suis encore fait avoir par Goliath. J'ignore comment c'est arrivé... c'est comme si on m'avait siphonné la volonté par les yeux. Ils ont promis de me rendre Landen, mais franchement, je n'y crois pas beaucoup. Et je dois faire passer clandestinement la frontière anglaise à dix camions de livres prohibés.

Ma tirade achevée, je soupirai et retombai dans le silence. Mamie, qui était songeuse depuis un moment, annonça tout à coup, comme si elle était parvenue à une décision capitale :



tout à coup, comme si elle était parvenue à une décision capitale .

— Tu sais ce que tu devrais faire ?

— Quoi ?

— Enlève Splatsh de la défense et fais-le jouer comme demi-centre. Jambe, c'est le buteur par excellence, Bing en revanche...

— Mamie ! Tu n'as pas écouté un seul mot de ce que j'ai dit, pas vrai ?

Elle me tapota la main.

— Mais si, voyons. Hamlet a fait passer la frontière à ses joyeuses commères en se faisant siphonner les yeux, ce qui va entraîner une apocalypse et la mort du président, c'est bien ça ?

— Peu importe. Raconte plutôt, comment tu vas, toi ? Tu as trouvé les dix livres les plus ennuyeux ?

— Et comment, mais je ne suis pas pressée de finir ma lecture : je sens que j'ai encore un grand moment d'illumination à vivre avant ma mort.

— Quel genre d'illumination ?

— Aucune idée. Une partie de Scrabble ?

Nous jouâmes donc au Scrabble, mamie et moi. Je croyais gagner lorsqu'elle forma « kumquat » sur une case comptant triple, et à partir de là, ce fut la dégringolade. Je perdis avec 319 points contre 503.

## 24

# À la maison

### LE DANEMARK RESPONSABLE DE LA MALADIE DE L'ORME

« Pendant des années, nous avons cru que le champignon parasite de l'orme, qui a tué presque tous les ormes d'Angleterre dans les années soixante-dix. était originaire des Pays-Bas », a déclaré Jeremy Gland, porte-parole du centre d'études arboricoles des Épineux. Des recherches plus récentes remettent en cause cette hypothèse longtemps tenue pour vraie. « Grâce à de nouvelles techniques qui n'existaient pas à l'époque, nous avons découvert que le champignon nous vient du Danemark. Même si nous n'avons pas de preuves formelles que le Danemark s'est engagé dans la conception et la prolifération d'armes arboricoles, a ajouté Mr. Gland, nous devons rester vigilants. Les chênes et les bouleaux argentés de notre pays ne bénéficient d'aucune protection contre une attaque éventuelle. » Faut-il avoir peur d'une guerre arboricole ? Voir dossier page neuf.

Article paru dans *Le temps Arboricole* le 17 Juillet 1988

Je me dépêchai de rentrer pour arriver à la maison avant ma mère ; je n'étais pas sûre de sa réaction si elle découvrait que Friday était gardé par un gorille. Peut-être que cela ne lui poserait aucun problème, mais je préférais ne pas tenter l'expérience.

Hélas, maman était déjà là... et il n'y avait pas qu'elle ! Une horde de journalistes massés devant la maison attendait le retour du nouveau directeur sportif des Maillets, et ce fut seulement au bout du millième « Sans commentaire » que je la rattrapai au moment où elle introduisait la clé dans la serrure.

— Salut, m'man ! bredouillai-je, hors d'haleine.

— Bonjour, ma fille.

— Tu entres ?

— Comme chaque fois que j'arrive chez moi.

— Tu n'as pas une course à faire, par hasard ?

— Qu'est-ce que tu me caches, hein ?

— Rien.

— Tant mieux.

Elle me regarda bizarrement, tourna la clé et ouvrit la porte. Je fonçai dans le salon où Melanie dormait sur le canapé, les pieds sur la table basse, avec Friday ronflant comme un bienheureux dans son giron. Je refermai précipitamment la porte.

— Il dort ! sifflai-je à l'adresse de maman.

— Le petit ange ! Voyons ça.

— Non, laisse-le. Il a le sommeil très léger.

— Je ne ferai pas de bruit.

— On ne sait jamais.

— Je regarderai par le passe-plat, alors.

— Non... !

— Pourquoi non ?

— C'est bloqué. On ne peut plus l'ouvrir. Je voulais t'en parler ce matin, mais ça m'est sorti de l'esprit. Tu te souviens, Anton et moi, on se faufilait toujours à travers ? Tu as de l'huile de graissage ?

— Le passe-plat n'a jamais été bloqué...

— Ça te dit, une tasse de thé ? proposai-je avec entrain, tentant une manœuvre de diversion à laquelle ma mère ne saurait rester insensible. Je voudrais te parler d'un problème personnel... je pense que tu pourras m'aider.

Malheureusement, elle me connaissait par cœur.

— Maintenant, je sais que tu me caches quelque chose. Laisse-moi entrer... !

Elle essaya de passer en force, mais à cet instant, j'eus une idée lumineuse.

— Non, maman, ça va être gênant pour eux... et pour toi.

Elle s'arrêta.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— C'est Emma.

— Quoi Emma ?

— Emma... et Hamlet.

Choquée, elle plaqua sa main sur sa bouche.

— Là-dedans ? Sur mon canapé ?

Je hochai la tête.

— En train de... ensemble, tous les deux ?

— Oui, et *très* nus par-dessus le marché. Mais ils ont replié les têtiers d'abord, ajoutai-je pour ne pas la perturber davantage.

— Ça ne va pas du tout, Thursday.

— Je sais.

— C'est complètement immoral.

— Tout à fait.

— Allez, viens, on va boire ce thé, et tu me parleras de ton problème... est-ce à cause de Daisy Mutlar ?

— Non. En fait, je n'ai pas de problème.

— Mais tu as dit...

— Oui, maman, c'était pour t'empêcher de faire irruption au salon.

— Ah, fit-elle, ayant enfin compris. Ça ne fait rien, on va boire un thé quand même.

Je poussai un soupir de soulagement. Ma mère alla dans la cuisine... où elle tomba sur Emma et Hamlet qui discutaient en faisant la vaisselle. Elle s'arrêta net, le regard rivé sur eux.

— C'est dégoûtant ! finit-elle par énoncer.

— Pardon ? dit Hamlet.

— Ce que vous êtes en train de faire au salon... sur *mon* canapé.

— Et que faisons-nous, Mrs. Next ? s'enquit Emma.

— Ce que vous faites, hoqueta maman, élevant la voix. Je vais vous dire ce que vous faites. Ou plutôt non, c'est trop... tenez, regardez vous-mêmes.

Sans me laisser le temps de réagir, elle ouvrit la porte du salon, et nous vîmes Friday... seul, endormi sur le canapé. Ma mère me dévisagea, perplexe.

— Thursday, veux-tu m'expliquer ce qui se passe ?

— Je ne sais pas quoi te dire.

Je me demandais où était Melanie. La pièce était grande, mais pas assez pour cacher un gorille. Je jetai un œil à l'intérieur et m'aperçus que les portes-fenêtres étaient entrebâillées.

— Ça doit être un effet d'optique.

— Un effet d'optique ?

— Oui. Tu permets ?

Je fermai la porte et me figeai : Melanie était en train de traverser la pelouse sur la pointe des pieds, parfaitement visible par les fenêtres de la cuisine.

— Comment cela peut-il être un effet d'optique ?

— Je n'en sais rien, balbutiai-je. Tu n'as pas changé les rideaux ? On dirait que ce ne sont pas les mêmes.

— Non. Pourquoi tu ne voulais pas que j'aïlle dans le salon ?

— Parce que... parce que... j'avais demandé à Mrs. Beatty de garder Friday. Je savais que tu ne serais pas contente, mais elle est partie maintenant, alors tout va bien.

— Ah ! dit maman, enfin satisfaite.

Ouf !

— Bonté gracieuse ! s'exclama Hamlet en pointant le doigt. N'est-ce pas un gorille dans le jardin ?

Tous les regards pivotèrent vers l'extérieur, où Melanie s'était immobilisée, un pied au-dessus des œillets de poète. Elle marqua une pause, sourit, gênée, et nous adressa un petit signe de la main.

— Où ça ? s'enquit ma mère. Moi, je ne vois qu'une femme extraordinairement poilue en train d'enjamber mes œillets de poète.

— C'est Mrs. Bradshaw, murmurai-je avec un regard noir en direction d'Hamlet. Elle était venue faire du baby-sitting pour moi.

— Eh bien, ne la laisse pas plantée dans le jardin, Thursday... invite-la à entrer.

Maman posa ses sacs et remplit la bouilloire.

— Pauvre Mrs. Bradshaw ! Elle doit nous croire horriblement mal élevés... ça lui dirait, une tranche de battenberg ?

Hamlet et Emma me regardèrent. Je haussai les épaules. Puis je fis signe à Melanie et, lorsqu'elle entra, la présentai à ma mère.

— Ravie de vous rencontrer, dit Melanie. Vous avez un petit-fils adorable.

— Merci, répondit maman comme si tout le mérite lui revenait. Je fais de mon mieux.

— J'arrive de Trafalgar, déclarai-je en me tournant vers lady Hamilton. Papa a réactualisé votre mari ; il passera vous prendre demain matin, à huit heures trente.

— Oh ! dit-elle, moins emballée que je ne l'aurais escompté. C'est... c'est une merveilleuse nouvelle.

— Oui, renchérit Hamlet, morose, une merveilleuse nouvelle.

Ils échangèrent un regard.

— Il faut que j'aie fait mes valises, décida Emma.

— Je vais vous aider, offrit Hamlet.

Et ils sortirent de la cuisine.

— Qu'est-ce qu'ils ont, tous les deux ? demanda Melanie.

Elle prit le gâteau qu'on lui offrait et s'assit sur une chaise qui craqua dangereusement.

— Ils sont amoureux, répondis-je.

Et je pense qu'ils l'étaient réellement.

— À propos, Mrs. Bradshaw, commença ma mère en adoptant un ton professionnel, depuis quelque temps je représente une marque de produits de beauté dont la plupart *ne conviennent absolument pas* aux personnes glabres... si vous voyez ce que je veux dire.

— Oooh ! s'écria Melanie, se rapprochant d'elle.

Elle qui avait en effet un problème de pilosité – normal, pour un gorille – n'avait jamais eu l'occasion de s'entretenir avec une conseillère en produits cosmétiques. À tous les coups, maman essaierait de lui vendre quelques Tupperware aussi.

Je montai à l'étage où Hamlet et Emma étaient en train de se disputer. Elle semblait dire que son « cher amiral » avait plus que tout besoin d'elle, et lui, affirmait qu'elle devrait venir vivre avec lui à Elseneur, et « au diable Ophélie ». Emma rétorqua que ce n'était pas rationnel. Là-dessus, Hamlet se lança dans une longue et inextricable tirade, d'où je crus comprendre que rien n'était simple ni aisé dans le monde réel, et qu'il n'aurait jamais dû quitter sa pièce. Emma, lassée, descendit subrepticement se chercher une bière et remonta sans même qu'il s'aperçoive de son absence. Finalement, il se tut... il avait réussi à se saouler lui-même sans parvenir à une décision, ce qui n'était pas plus mal, vu qu'il n'y avait plus de pièce dans laquelle il pourrait retourner.

Alors que je réfléchissais au meilleur moyen de dénicher un clone de Shakespeare, j'entendis un couinement. Je redescendis et trouvai Friday à l'entrée du salon, les cheveux en bataille et les yeux encore remplis de sommeil.

— Bien dormi, bonhomme ?

— *Sunt in culpa qui officia deserunt mollit*, répondit-il.

Ce que je traduisis par : « J'ai très bien dormi et maintenant je mangerais bien un morceau pour tenir le coup dans les deux prochaines heures. »

Je regagnai la cuisine. Il y avait quelque chose qui me turlupinait. Quelque chose que maman aurait dit. Ou Stiggins. Ou peut-être Emma ? Je préparai une tartine avec de la pâte à tartiner au chocolat dont Friday entreprit de se barbouiller le visage.

— Je crois avoir la couleur qu'il vous faut.

Ma mère avait trouvé la bonne teinte de vernis gris qui se mariait bien avec la fourrure noire de Melanie.

— Ciel... ce que vos ongles peuvent être tranchants !

— J'ai moins l'occasion de fouir la terre, avoua Melanie, nostalgique. Trafford n'aime pas ça. Il a peur que ça fasse jaser les voisins.

Mon cœur manqua un battement, et je laissai échapper un involontaire :

— AAAAAAHHHH !

Ma mère sursauta, peignit un trait de vernis gris sur la main de Melanie et renversa le reste sur sa robe à pois.

— Regarde ce que tu m'as fait faire ! me tança-t-elle.

Melanie n'avait pas l'air enchantée non plus.

— Posh, Murray Posh, Daisy Posh, Daisy Mutlar... pourquoi as-tu parlé tout à l'heure de Daisy Mutlar ?

— Parce que je te croyais contrariée de la savoir encore dans les parages.

Daisy Mutlar, précisons-le, était quelqu'un que Landen avait failli épouser pendant notre séparation forcée qui

avait duré dix ans. Mais l'important, ce n'était pas ça. L'important, c'est que sans Landen, il n'y aurait pas eu de Daisy. Or, si Daisy était dans les parages, alors Landen devait l'être aussi...

Je regardai ma main. Sur mon annulaire gauche, il y avait... un anneau. Une alliance. Je la remontai sur la phalange ; une bande blanche apparut en dessous. Comme si elle avait toujours été là. Et si oui...

— Où est Landen maintenant ?

— Chez lui, je suppose, dit ma mère. Tu restes dîner avec nous ?

— Donc il n'est pas... éradiqué ?

Elle me regarda, interdite.

— Seigneur, non !

Je plissai les yeux.

— Donc je ne suis jamais allée aux Éradications Anonymes ?

— Bien sûr que non, chérie. Il n'y a que moi et Mrs. Beatty pour aller à ces réunions... et encore, Mrs. Beatty vient pour me tenir compagnie. De quoi parles-tu, voyons ? Reviens ! Où tu...

J'étais déjà dans le jardin lorsque je me rendis compte que j'avais oublié Friday. Je courus le chercher, le trouvai maculé de chocolat malgré le bavoir, enfilai un sweat sur son T-shirt, découvris qu'il avait bavé dessus, lui en remis un propre, changeai sa couche et... pas de chaussettes.

— Qu'est-ce que tu fais, chérie ? demanda ma mère pendant que je fourrageais dans la corbeille à linge.

— C'est Landen, suffoquai-je. Il était éradiqué, et maintenant il est revenu, comme s'il n'avait jamais disparu, et je veux qu'il rencontre Friday, mais là tout de suite, Friday est beaucoup trop poisseux pour être présenté à son père.

— Éradiqué ? Landen ? Quand ça ? fit ma mère, incrédule. Tu en es sûre ?

— C'est ça, le but de l'éradication, répliquai-je, ayant trouvé six chaussettes, toutes dépareillées. On ne se rend compte de rien. Je vais te surprendre en disant que dans le temps vous étiez une bonne quarantaine aux réunions des Éradications Anonymes. Quand je suis arrivée ici, il ne restait plus qu'une petite dizaine de participants. Tu as fait du très bon boulot, maman. Ils te seraient tous reconnaissants... si seulement ils n'avaient pas oublié.

— Ah bon ! dit ma mère dans un rare moment de lucidité absolue. Quand on récupère une personne éradiquée, c'est comme si on ne l'avait jamais perdue. Du coup, le passé se réécrit automatiquement pour prendre en compte la non-éradication.

— Plus ou moins... oui.

Je glissai dans deux chaussettes désassorties les pieds de Friday – qui ne m'aida guère en écartant les orteils –, puis trouvai ses chaussures, l'une sous le canapé et l'autre tout en haut de la bibliothèque... Melanie avait donc bel et bien grimpé aux meubles. Ensuite je pris une brosse pour remettre de l'ordre dans ses cheveux, essayant désespérément d'aplatir une mèche collée qui sentait le fromage fondu. N'y arrivant pas, je renonçai et lui lavai la figure, ce qu'il n'apprécia pas du tout. Finalement, sur le point de sortir, je surpris mon reflet dans le miroir. Je remontai en courant, flanquai Friday sur le lit, enfilai un jean propre, un T-shirt, et tentai de faire quelque chose – n'importe quoi – avec mes cheveux courts.

— Comment tu me trouves ? demandai-je à mon fils qui me regardait, juché maintenant sur la coiffeuse.

— *Aliquippa ex consequat.*

— J'espère que ça veut dire : « Maman, tu as l'air adorable. »

— *Mollit anim est laborum.*

Je mis mon blouson, sortis de la chambre, revins me brosser les dents et prendre l'ours polaire de Friday, et quittai enfin la maison, disant à maman que je ne dormirais probablement pas chez elle cette nuit.

Mon cœur battait toujours la chamade lorsque, ignorant les journalistes, j'installai Friday dans la Speedster, rabattis la capote – autant arriver avec panache – et l'attachai. J'insérai la clé de contact quand soudain...

— Ne démarre pas, maman.

C'était Friday. Momentanément sans voix, je me figeai, la main sur le contact.

— Friday ? Mais tu *parles*... !

Mon sang se glaça. Jamais, ni avant ni après, je n'avais vu une expression aussi sérieuse à un enfant de deux ans. Et j'en compris la raison. Cindy. C'était le jour du deuxième attentat. Dans toute cette effervescence, je l'avais complètement oubliée. Tout doucement, j'ôtai ma main de la clé, la laissant où elle était, les voyants d'huile et de batterie allumés. Je détachai soigneusement Friday et, pour éviter de rouvrir les portières, les enjambai avec mon fils dans les bras. Il avait été moins une.

— Merci, mon bébé... je te dois une fière chandelle. Mais pourquoi avoir attendu tout ce temps pour parler ?

En guise de réponse, il mit ses doigts dans sa bouche et les suçà innocemment.

— Le genre ion et l'acétate, n'est-ce pas ? Allez, viens, emmène-moi, on appelle OS-14.

La police arrêta la circulation, et l'équipe de déminage arriva vingt minutes après, créant l'excitation parmi les journalistes et les reporters de la télévision. Ces derniers réclamèrent aussitôt l'antenne, établissant un lien avec ma nomination chez les Maillots, à coups de spéculations voire d'inventions pures et simples.

Les deux kilos d'explosifs avaient été reliés au starter. Une seconde de plus, et Friday et moi serions en train de frapper aux portes du paradis. Le temps de finir ma déposition, je sautillais d'impatience. Je ne parlai pas des autres tentatives d'assassinat, mais inscrivis la date du prochain attentat sur ma main pour ne pas oublier.

— Porte-Fringue, leur expliquai-je. Oui, avec un « R », je ne sais pas pourquoi. Oui, c'est vrai... soixante-huit même, si on compte Samuel Pring. Le mobile ? Allez savoir. Je suis la Thursday Next qui a changé la fin de *Jane Eyre*. Vous ne l'avez jamais lu ? Vous avez préféré *Le Professeur* ? Peu importe. C'est dans mon dossier. Non, je suis OS-27. Victor Analogy. Il s'appelle Friday. Deux ans. Oui, il est très mignon, je trouve aussi. Ah oui ? Félicitations. Non, j'aimerais beaucoup voir les photos. Sa tante ? Ah bon. Je peux y aller maintenant ?

Au bout d'une heure, on me laissa enfin partir. J'installai Friday dans sa poussette et le propulsai au pas de course jusqu'à la maison de Landen. J'arrivai légèrement pantelante et dus m'arrêter pour reprendre mon souffle et mes esprits. La maison était redevenue comme avant. La vasque de *tickia orologica* et l'échasse avaient disparu du perron. Derrière les rideaux nettement moins kitsch, je distinguai du mouvement. Je rajustai mon T-shirt, m'efforçai de lisser les cheveux de Friday, remontai l'allée et sonnai à la porte. Les paumes moites, je ne pus retenir le sourire idiot qui m'étira la bouche d'une oreille à l'autre. J'avais pris Friday dans mes bras pour plus d'effet ; comme il pesait lourd, je le changeai de hanche. Après une attente qui parut durer des heures, mais qui en réalité n'avait pas dû dépasser dix secondes, la porte s'ouvrit sur... *Landen*, aussi grand et beau et vivant que je l'avais rêvé toutes ces années. Il n'était pas comme dans mon souvenir : il était bien mieux que ça. Mon amour, ma vie, le père de mon fils... en chair et en os. Je sentis des larmes me monter aux yeux ; je voulus dire quelque chose, mais ne réussis qu'à tousser et renifler en même temps. Il me regarda fixement. Comme il ne se passait rien, je pensai que peut-être il ne m'avait pas reconnue avec mes cheveux courts ; je cherchai donc une réplique, une boutade, un quelconque trait d'esprit. N'ayant rien trouvé, je rechangeai Friday de hanche – il devenait plus lourd de seconde en seconde – et annonçai bêtement :

— C'est moi, Thursday.

— Je le vois bien, rétorqua-t-il d'un ton peu amène. Tu as un sacré culot, tout de même.

Et il me claqua la porte au nez.

Sidérée, je mis un moment à me ressaisir avant de sonner à nouveau. Il y eut une autre pause, d'une bonne heure, me sembla-t-il, même si je la soupçonne d'avoir été à peine plus longue – treize secondes à tout casser –, puis la porte se rouvrit.

— Tiens, dit Landen, mais c'est Thursday Next.

— Et Friday, ton fils.

— Mon fils, répéta Landen, évitant délibérément de le regarder. C'est ça.

— Que se passe-t-il ? demandai-je, au bord des larmes. Je croyais que tu serais content de me voir !

Il exhala un long soupir et se frotta le front.

— C'est difficile...

— Comment ça, difficile ? Qu'est-ce qui est difficile ?

— Eh bien, tu disparaissais de ma vie pendant deux ans et demi sans donner de nouvelles. Pas une lettre, pas une carte postale, pas un coup de fil, rien. Puis tu sonnes à ma porte comme si de rien n'était, et en plus, je devrais être content de te voir !

Je soupirai, à moitié soulagée. À moitié seulement. J'avais imaginé le retour de Landen comme de simples retrouvailles après une longue absence. Il ne m'était pas venu à l'esprit qu'il *ignorerait* avoir été éradiqué. Lorsqu'il avait disparu, personne n'avait su qu'il avait jamais existé, et maintenant qu'il était revenu, personne ne savait qu'il avait disparu. Pas même lui.

— As-tu déjà entendu parler d'éradication ?

Il secoua la tête.

Je pris une grande inspiration.

— Voilà, il y a deux ans et demi, un ChronoGarde ripou a fait en sorte que tu meures dans un accident à l'âge de deux ans. C'était une tentative de chantage de la part d'un haut responsable de chez Goliath nommé Ross Maird-Haas.

— Je me souviens de lui.

— Il voulait que je sorte son demi-frère du *Corbeau* où Bowden et moi l'avions piégé.

— Ça, je m'en souviens aussi.

que, je m'en souviens aussi.

— O.K. Du jour au lendemain donc, tu n'existais plus. Tout ce qu'on avait vécu ensemble n'était jamais arrivé. J'ai essayé de te récupérer en me rendant avec mon père sur le lieu de l'accident en 1947, mais nous avons échoué, et j'ai préféré aller vivre dans un roman le temps que le petit Friday vienne au monde, et revenir une fois que je serais prête.

Nous nous regardâmes encore pendant un long moment qui aurait pu durer une heure, mais qui n'avait pas dû excéder les vingt secondes. Je rechangeai Friday de hanche. Landen finit par dire :

— L'ennui, Thursday, c'est que les choses ont changé. Tu es partie sans laisser d'adresse. Volatilisée. Il fallait bien que je continue à vivre.

— Que veux-tu dire par là ? demandai-je, soudain très mal à l'aise.

— Pour ne rien te cacher, poursuivit-il lentement, je ne m'attendais pas à ce que tu reviennes. *Alors j'ai épousé Daisy Mutlar.*

---

1. En anglais, *Dutch elm disease*, maladie de l'orme hollandais. (N.d.T.) ↴

## Difficultés pratiques liées à un retour d'éradication

### UN DANOIS RECHERCHÉ

Un homme au physique danois est recherché depuis hier à la suite d'un hold-up à la First Goliath Bank à Banbury. L'individu, décrit comme ayant « un physique danois », a pénétré dans la banque à 9 h 35 et exigé du guichetier qu'il lui remette le contenu de sa caisse. Cinq cents livres sterling et un petit nombre de couronnes danoises conservées à titre de devises étrangères ont ainsi été dérobées. La police, qui accorde une attention particulière à ce dernier indice, s'est engagée à écarter au plus vite la menace d'une criminalité danoise. La population a été appelée à redoubler de vigilance envers toute personne au physique danois, et à signaler à la police tout Danois au comportement suspect ou, à défaut, tous les Danois en général.

Article paru dans *Krapo* le 15 juillet 1988

— Tu as fait *quoi* ?

— Voyons, tu t'es évanouie dans la nature... tu t'attendais à quoi, hein ?

Je n'en croyais pas mes oreilles. Le petit salopard s'était consolé dans les bras d'une pétasse qui n'était même pas digne de porter son sac, et encore moins d'être sa femme. Je le devisageai, sans voix. J'imagine que j'avais la mâchoire qui pendait ; alors que j'hésitais entre fondre en larmes, le tuer de mes propres mains, claquer la porte, hurler, jurer ou le tout en même temps, je reconnus l'expression de Landen... celle qu'il avait quand il se retenait de rire.

— Espèce d'immonde cul-de-jatte, m'écriai-je avec un sourire de soulagement, tu me fais marcher, non ?

— Et toi, tu cours ! jubila-t-il.

Cette fois, ce fut à mon tour de me fâcher.

— C'est complètement idiot, comme blague ! Tu sais très bien que je suis armée et instable.

— Pas plus idiot que ton histoire d'éradication à dormir debout.

— Ce n'est *pas* une histoire à dormir debout.

— Enfin, si j'avais été éradiqué, il n'y aurait pas eu de petit garçon...

Il s'interrompt, et oubliant soudain notre différend, nous tournâmes notre attention vers Friday. Landen regarda Friday, qui regarda Landen. Je les regardai l'un et l'autre, après quoi, ôtant les doigts de sa bouche, Friday énonça :

— *Mitchsz.*

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Je ne sais pas trop. Ça ressemble à un mot qu'il aurait appris de St Zvlkx.

Landen pressa le nez de Friday.

— Bip.

— *Tolaz,* répondit Friday.

— Éradiqué, hein ?

— Oui.

— Je crois que, de ma vie, je n'ai rien entendu d'aussi grotesque.

— Ce n'est pas moi qui te contredirai.

Il marqua une pause.

— Je suppose que c'est trop bizarre pour ne pas être vrai.

Nous nous avançâmes en même temps, et ma tête heurta son menton. J'entendis un craquement, et il glapit de douleur – il avait dû se mordre la langue. Hamlet avait raison : rien n'était simple ni aisé dans le monde réel. C'est pour ça qu'il s'y sentait si mal... et que j'y étais si bien.

— Qu'y a-t-il de drôle ? s'enquit Landen.

— Rien... je repensais à ce qu'avait dit Hamlet.

— Hamlet ? Ici ?

— Non, chez maman. Il a eu une aventure avec Emma Hamilton dont le compagnon, l'amiral Nelson, avait tenté de se suicider.



— Je secouai la tête.

— Par quel moyen ?

— La marine française.

— Non... *non*, fit Landen en secouant la tête. Une seule histoire aberrante à la fois, si tu veux bien. Moi qui suis écrivain, je n'arrive même pas à imaginer la mer... je veux dire le pétrin dans lequel tu es allée te fourrer.

Friday avait réussi à se débarrasser d'une chaussure malgré le double nœud et tirait maintenant sur sa chaussette.

— Beau garçon, n'est-ce pas ? observa Landen après un silence.

— Il tient de son papa.

— Nan... de sa maman. Dis-moi, il a toujours le doigt dans le nez ?

— Très souvent, oui. Ça s'appelle « l'exploration ». Une activité ludique qui occupe agréablement les petits enfants depuis la nuit des temps. Ça suffit, Friday.

Il retira son doigt avec un « plop » presque audible et tendit son ours polaire à Landen.

— *Ullamco laboris nisi ut aliquip.*

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Je ne sais pas. Ça s'appelle du lorem ipsum... une sorte de simili-latin utilisé par les compositeurs pour former des blocs de caractères imitant un vrai texte.

Landen haussa un sourcil.

— Tu ne plaisantes pas, n'est-ce pas ?

— C'est d'un usage courant dans le Puits des Histoires Perdues.

— Le *quoi* ?

— L'endroit où tous les romans sont...

— Assez ! décréta Landen, frappant dans ses mains. Tu ne vas pas nous conter tes histoires abracadabrantes sur le pas de la porte. Entre, tu m'en parleras à l'intérieur.

Je secouai la tête sans le quitter des yeux.

— Ma mère m'a dit que Daisy Mutlar était de retour en ville.

— Apparemment, elle a un boulot ici.

— Ah oui ? fis-je, méfiante. Et comment tu le sais ?

— Elle travaille chez mon éditeur.

— Et vous ne vous voyez pas en dehors ?

— Certainement pas !

— Croix de bois, croix de fer ?

Il leva la main.

— Parole de scout.

— D'accord, dis-je lentement, je te crois.

Je tapotai mes lèvres.

— Je n'entrerais pas tant que je n'en aurai pas eu un là.

Il sourit et me prit dans ses bras. Nous nous embrassâmes tendrement. Je frissonnai.

— *Consequat est laborum*, fit Friday, se joignant au câlin général.

Nous franchîmes le seuil, et je le reposai à terre. De son œil perçant, il scruta les alentours en quête de quelque chose qu'il pourrait se renverser sur la tête.

— Thursday ?

— Oui ?

— Supposons, pour des raisons de convenance, que j'aie été éradiqué.

— Mmm.

— Alors tout ce qui est arrivé depuis que nous nous sommes quittés devant le siège des OpSpecs n'est pas arrivé pour de vrai ?

Je l'étreignis avec force.

— Si, Land. Ça n'aurait pas dû, mais c'est arrivé.

— La souffrance que j'ai éprouvée était donc réelle ?

— Oui. Je l'ai connue aussi.

— Et je ne t'ai même pas vue t'arrondir... À propos, tu as des photos ?

— Je ne crois pas. Mais si tu es gentil, je te montrerai mes vergetures.

— J'ai hâte de voir ça.

Il m'embrassa à nouveau, puis contempla Friday, et son visage se fendit d'un sourire béat.

— Thursday ?

— Quoi ?

— J'ai un fils !

— Non, rectifiai-je, *nous* avons un fils.

— Exact. Bon, déclara-t-il en se frottant les mains. Tu as faim, j'imagine. Tu aimes toujours le gratin de poisson ?

Un fracas nous parvint du salon : Friday avait trouvé un vase à renverser. J'épongeai l'eau tout en me confondant en excuses ; Landen répondit que ce n'était rien, mais alla néanmoins fermer la porte de son bureau. Il prépara le dîner, et je l'interrogeai sur ce qu'il avait fait pendant qu'il n'était pas éradiqué – si tant est que cela ait un sens – ; puis je lui parlai de Mrs. Tiggywinkle, de tempêtes de mots, de Melanie et de tout le reste.

— Un grammasite est une forme de vie parasite qui se développe à l'intérieur des livres ?

— En gros, oui.

— Et si tu ne trouves pas un Shakespeare cloné, nous allons perdre *Hamlet* ?

— Ouaip.

— Et le SuperArceau est inextricablement lié au fait d'éviter une guerre thermonucléaire ?

— Oui. Je peux revenir réinstaller ici ?

— J'ai gardé le tiroir à chaussettes exactement comme tu l'aimais.

Je souris.

— Dans l'ordre alphabétique, de gauche à droite ?

— Non, en arc-en-ciel, le violet à droite... ou était-ce la façon dont le préférait Daisy... aïe ! je rigole ! Tu n'as aucun sens de... Aïe ! Arrête ! Lâche-moi ! Nooooo !

Trop tard. Je l'avais plaqué au sol et essayais de le chatouiller. Friday nous observait d'un air dégoûté en suçant ses doigts. Landen réussit à s'extraire, roula sur le côté et entreprit de me chatouiller moi, ce qui ne me plut pas du tout. Pour finir, nous nous effondrâmes comme une masse en gloussant bêtement.

— Alors, Thursday, fit-il en m'aidant à me relever, tu restes dormir ?

— Non.

— Non ?

— Non. J'ai l'intention de rester pour toujours.

Nous mîmes Friday au lit dans la chambre d'amis ; du moment qu'il avait son ours polaire, il pouvait dormir n'importe où. Il avait déjà dormi chez Melanie et une fois chez Mrs. Tiggywinkle dont la maison chaude et douillette sentait la mousse, le bois sec et la lessive. Il avait même couché sur l'île au Trésor quand j'y étais allée l'année dernière pour régler le problème des chèvres de Ben Gunn – Long John, dont c'était la spécialité, l'avait endormi avec ses histoires.

— Bon, dit Landen lorsque nous passâmes dans notre chambre, un homme, ç'a de multiples besoins...

— Laisse-moi deviner ! Tu veux que je te gratte le dos ?

— S'il te plaît. Tout en bas, au creux des reins, tu le faisais si bien dans le temps. Ça m'a vraiment manqué.

— Et rien d'autre ?

— Non, rien. Pourquoi, tu penses à quelque chose de particulier ?

Je pouffai de rire tandis qu'il m'attirait à lui. Je respirai son odeur. Son visage, sa voix étaient restés clairement gravés dans ma mémoire, mais pas son odeur. Le nez dans les plis de sa chemise, je la reconnus aussitôt ; elle m'évoqua des souvenirs de flirt, de pique-niques et de passion.

— J'aime bien tes cheveux courts, remarqua Landen.

— Pas moi. Et si tu t'avises de les ébouriffer encore une fois, je risque de te mettre un doigt dans l'œil.

Nous nous allongeâmes sur le lit, et il remonta mon T-shirt avec une infinie lenteur par-dessus ma tête. Celui-ci se prit dans ma montre, et il y eut un moment embarrassant, pendant que Landen tirait dessus avec précaution, pour ne pas rompre le charme. C'était plus fort que moi... je me mis à glousser.

— S'il te plaît, un peu de sérieux, Thursday ! plaida-t-il, continuant à tirer sur le tissu.

Il finit par rire avec moi et me demanda si j'avais des ciseaux quelque part, avant d'enlever le T-shirt récalcitrant. J'entrepris de déboutonner sa chemise, et il m'effleura le cou de ses lèvres, ce qui me procura une agréable sensation de picotement. Je voulus faire tomber mes chaussures, mais elles étaient lacées, et quand finalement je parvins à en ôter une, elle vola à travers la pièce et heurta le miroir qui se brisa en mille morceaux.

— Oh, les boules ! Sept ans de malheur.

— Celui-là, ce n'était que deux ans, expliqua Landen. Le modèle sept ans, on n'en trouve pas dans un bazar.

En essayant de me défaire de l'autre chaussure, je cognai Landen sur le tibia... ce qui n'était pas très grave, vu qu'il avait perdu sa jambe en Crimée, et que ça m'était déjà arrivé plus d'une fois. Mais cette fois-ci, le bruit fut

différent.

— Tu as une nouvelle jambe ?

— Eh oui ! Tu veux voir ?

Il remonta son pantalon sur une élégante prothèse qui semblait venir d'un studio de design italien ; toute en courbes, métal étincelant et joints d'amortissement en caoutchouc. Un véritable bijou, quoi. La jambe des jambes.

— Waouh !

— C'est ton oncle Mycroft qui l'a fabriquée. Ça te bouche un coin, hein ?

— Tu m'étonnes. Et l'ancienne, tu l'as gardée ?

— Elle est dans le jardin. Avec un hibiscus à l'intérieur.

— Quelle couleur ?

— Bleu.

— Bleu clair ou bleu foncé ?

— Clair.

— Tu as redécoré cette pièce ?

— Oui. J'avais un catalogue de papiers peints, mais comme je n'arrivais pas à me décider, j'ai pris tous les échantillons et les ai collés côte à côte. L'effet est intéressant, non ?

— Je ne suis pas sûre que le papier tontisse Regency se marie très bien avec Bonzo le Chien Prodige.

— Peut-être, concéda Landen, mais c'était la solution la plus économique.

J'avais un trac fou, et lui aussi. Nous parlions de tout sauf de ce qui nous tenait réellement à cœur.

— Chut !

— Quoi ?

— Ce n'était pas Friday ?

— Moi, je n'ai rien entendu.

— Une mère, ç'a l'ouïe fine. Je peux entendre un couinement d'une demi-seconde dans un supermarché à dix rayons de distance.

Je me levai et allai voir, mais évidemment il dormait à poings fermés. La fenêtre était ouverte, et une brise rafraîchissante soulevait très légèrement les rideaux de mousseline, projetant l'ombre mouvante des réverbères sur son visage. Comme il était petit et vulnérable, et comme je l'aimais ! Je me détendis. Hormis un flirt en état d'ébriété qui par chance n'avait débouché sur rien, ma vie sentimentale depuis deux ans et demi se résumait à un néant absolu. Ce moment, je l'avais tant attendu... et voilà que je me conduisais comme une gamine de seize ans. J'inspirai profondément et, retirant mon pantalon, la chaussure restante et les chaussettes au passage, regagnai notre chambre à cloche-pied. À la porte, je marquai une pause. Tout était noir et silencieux à l'intérieur. Tant mieux, ça me facilitait les choses. Je traversai la pièce à pas de loup, me glissai nue dans le lit et me pelotonnai contre Landen. Sauf qu'il portait un pyjama et n'avait plus du tout la même odeur. La lumière s'alluma, et l'homme couché à côté de moi poussa un cri de surprise. Ce n'était pas Landen, mais le *père* de Landen... et près de lui, il y avait sa femme, Mayson. Nous nous dévisageâmes. Je balbutiai :

— Pardon, j'ai dû me tromper de chambre.

Et, ramassant mes affaires jetées en vrac sur le pas de la porte, je me ruai dans le couloir. Mais je ne m'étais pas trompée de chambre, et l'absence d'alliance à mon doigt confirma mes craintes. On m'avait rendu Landen pour me le reprendre presque aussitôt. Il avait dû y avoir un raté quelque part. Le processus n'était pas stable.

— Mais je vous connais, non ? dit Mayson.

Elle était sortie de la chambre et m'observait pendant que j'allais chercher Friday dans la chambre d'amis où il était blotti contre la tante Ethel.

— Non, répondis-je, je me suis juste trompée de maison. Ça m'arrive tout le temps.

Abandonnant mes chaussures, je descendis l'escalier avec Friday sous le bras, récupérai mon blouson accroché au dossier d'une chaise différente dans un séjour différemment aménagé, et me sauvai dans la nuit, le visage baigné de larmes.

## Petit déjeuner avec Mycroft

### DÉCOUVERTE D'UN OISEAU GOUDRONNÉ

Le mystérieux goudronneur d'oiseaux marins de Swindon a de nouveau frappé : cette fois, la victime est un pétrel trouvé dans une ruelle donnant sur Commercial Road. L'oiseau anonyme a été découvert hier, maculé d'une substance épaisse et gluante que les experts de la police scientifique ont identifiée comme étant du pétrole brut. Ceci est la septième agression du genre en moins d'une semaine, et la police de Swindon commence à s'interroger. « C'est la septième agression en moins d'une semaine, a dit un policier de Swindon, et nous commençons à nous interroger. » Jusqu'ici, le goudronneur inconnu a réussi à passer inaperçu, mais un spécialiste de la Société Protectrice des Oiseaux a déclaré à la police que le suspect doit avoir un déplacement de 280 000 tonnes, être couvert de rouille et avoir échoué sur quelque rocher du voisinage. Malgré les nombreuses recherches menées par la police dans le secteur, aucun suspect correspondant à ce signalement n'a été localisé à ce jour.

Article paru dans *Le Mal de Crâne de Swindon* le 18 juillet 1988

Le lendemain matin, assise à la table de cuisine, je contemplais mon annuaire gauche dépourvu de tout ornement. Maman entra, drapée dans un peignoir et avec des bigoudis dans les cheveux, nourrit DH82, sortit Alan du placard à balais où nous devions l'enfermer ces derniers temps et poussa le dodo délinquant dehors avec un balai à franges. Il émit un *plink* rageur et attaqua le grattoir.

— Qu'est-ce qui ne va pas, chérie ?

— C'est Landen.

— Qui ?

— Mon mari. Il a été réactualisé hier soir, mais seulement pour deux heures.

— Ma pauvre biquette ! Ça doit être très gênant.

— Gênant ? Tu peux le dire. J'ai grimpé nue dans le lit avec Mr. et Mrs. Parke-Laine.

Ma mère blêmit et fit tomber une soucoupe.

— Ils t'ont reconnue ?

— Je ne crois pas.

— L'ESU soit loué ! souffla-t-elle, grandement soulagée.

Par-dessus tout, elle craignait le scandale en public, et avoir une fille qui grimpe dans le lit des patrons de la Fédération des Tartines Grillées de Swindon était le pire des impairs imaginables.

— Bonjour, poulette.

Mycroft entra en traînant les pieds et s'assit à la table. Mon oncle, un inventeur de génie, arrivait apparemment du Congrès des Savants Fous, plus connu sous l'appellation de ConSaF 88.

— Tonton ! répondis-je, sans doute avec moins d'enthousiasme qu'il n'aurait fallu. Quelle joie de te revoir !

— Toi aussi, mon petit, fit-il avec bonté. Tu es rentrée pour de bon ?

— Je ne sais pas encore, répliquai-je en pensant à Landen. Tata Polly va bien ?

— Elle se porte comme un charme. Nous sommes allés au ConSaF où l'on m'a décerné un prix pour l'ensemble de mon œuvre... mais très honnêtement, je ne vois pas pourquoi ils ont fait ça.

C'était tout à fait typique de Mycroft. Malgré tout son génie, il n'avait pas l'impression de créer quelque chose d'utile ou de remarquable... il aimait juste jongler avec les concepts. C'était le Portail de la Prose, une invention de son cru, qui m'avait permis de pénétrer dans les livres en premier lieu. Pour échapper à Goliath, il avait élu domicile dans la série des Sherlock Holmes et s'était retrouvé coincé là-bas jusqu'à ce que je vienne le délivrer, il y a un an de ça.

— Goliath a continué à te harceler ? demandai-je. À ton retour, j'entends.

— Ils ont essayé, répondit-il doucement, mais ils n'ont rien pu tirer de moi.

— Tu ne leur as rien raconté ?

— C'est encore mieux que ça. J'étais *incapable* de leur dire quoi que ce soit. Vois-tu, je ne me souviens absolument pas des inventions dont ils me parlaient.

— Comment est-ce possible ?

— Ma foi, dit Mycroft en buvant une gorgée de thé, je n'en suis pas certain, mais en toute logique, j'ai dû inventer un appareil à effacer la mémoire ou quelque chose du même genre, que j'ai testé sur Polly et sur moi-même. On appelle ça le Grand Blanc. C'est la seule explication plausible.

— Tu ne te rappelles donc pas comment fonctionne le Portail de la Prose ?

— Le quoi ?

— Le Portail de la Prose. La machine pour pénétrer dans les romans.

— Maintenant que tu en parles, ils ont dû me poser des questions là-dessus. Il serait très intéressant d'essayer de le développer à nouveau, mais Polly pense qu'il ne faut pas. Mon labo est plein d'appareils, mais à quoi ils servent, je n'en ai plus la moindre idée. L'ovinateur, par exemple... c'est clairement en rapport avec les œufs, mais comment ?

— Je ne sais pas.

— Au fond, c'est peut-être mieux ainsi. Ces temps-ci, je ne travaille qu'à des fins pacifiques. L'intellect n'a de la valeur que s'il nous aide à progresser sur le plan personnel.

— Tout à fait d'accord. Et quel travail as-tu présenté au ConSaF 88 ?

— La théorie mathématique nextienne, principalement, répondit Mycroft en s'animant, car c'était un sujet cher à son cœur. Je t'ai déjà parlé de la géométrie nextienne, n'est-ce pas ?

Je hochai la tête.

— Eh bien, il en découle directement une théorie des nombres ; sa forme simplifiée me permet de travailler *à rebours* pour découvrir la somme originale dont le produit est dérivé.

— Hein ?

— Disons qu'à l'inverse des maths classiques, la théorie nextienne donne la possibilité de déterminer la question précise à partir d'une réponse formulée.

— Et en pratique ?

— Les applications se comptent par centaines.

Il tira un bout de papier de sa poche et me le passa. Je le dépliai et vis un simple nombre : 2<sup>216091</sup>-1.

— C'est un nombre élevé, on dirait.

— C'est un nombre de grandeur *moyenne*, rectifia-t-il.

— Et alors ?

— Imagine un récit de dix mille mots ; si je te demande d'attribuer une valeur à chaque lettre et à chaque signe de ponctuation, tu obtiendras un nombre à soixante-cinq mille chiffres ou plus. Il faut donc trouver le moyen de l'exprimer plus simplement. Grâce à une branche de mathématiques nextiennes que j'ai baptisée FacteurZip, on peut réduire n'importe quel nombre à une formule simple et lisible.

Je regardai le papier dans ma main.

— Et ceci est... ?

— *Sleepy Hollow* sous FacteurZip. Je travaille à réduire tous les livres jamais écrits à un nombre inférieur à cinquante chiffres. Ça laisse songeur, hein ? Au lieu d'acheter ton journal tous les matins, tu n'auras qu'à rentrer le nombre du jour dans ta calculatrice de Nextension pour le lire.

— Astucieux, soufflai-je.

— Nous n'en sommes encore qu'aux balbutiements, mais j'espère un jour pouvoir prédire la *cause* simplement en regardant *l'événement*. Et après ça, essayer de reconstituer des questions inconnues à partir de réponses connues.

— Par exemple ?

— Par exemple, la réponse : « Ciel, non, c'est *tout* le contraire ! » J'ai toujours voulu savoir la question à ça.

— Ma foi.

— Oui, n'est-ce pas ? fit-il avec un sourire, remerciant ma mère pour les œufs au bacon qu'elle venait de poser devant lui.

Seul Hamlet fut vraiment triste de voir partir lady Hamilton. Il bouda et composa un long monologue sur son cœur prêt à se briser et le sort cruel qui était le sien. Emma, clamait-il, était son unique, son véritable amour ; son départ laissait un immense vide dans sa vie, une vie qui du reste ne valait pas la peine d'être vécue, alors autant en finir... et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'Emma l'interrompe en disant merci, c'est gentil, mais qu'il fallait qu'elle y aille, sinon elle serait en retard à son rendez-vous. Là-dessus, il l'insulta copieusement pendant cinq minutes, la traita de catin et sortit en trombe, après quoi nous pûmes enfin faire nos adieux correctement.

— Au revoir, Thursday, dit Emma en me tenant la main, vous avez toujours été très bonne avec moi. J'espère que vous allez retrouver votre mari. Me permettez-vous une petite suggestion qui, je pense, pourrait vous être utile ?

— Bien sûr.

— Il ne faut pas que Splatch domine la ligne d'attaque. Il est meilleur à la défense, surtout s'il est secondé par Bing... et soyez offensifs si vous voulez gagner.

— Merci, dis-je lentement, c'est très aimable à vous.

Je l'embrassai, et ma mère aussi... un peu maladroitement car elle ne s'était jamais entièrement défait du soupçon qu'Emma avait eu une aventure avec papa. L'instant d'après, Emma se volatilisait : c'est l'effet que ça fait quand mon père arrive pour arrêter les pendules.

— Et voilà, commenta ma mère en s'essuyant les mains sur son tablier, elle est partie. Je suis bien contente qu'elle ait récupéré son mari.

— Oui, acquiesçai-je sans grande conviction.

Et je m'en fus à la recherche d'Hamlet que je trouvai sur le banc de la roseraie, perdu dans ses pensées.

— Répondez-moi franchement, Miss Next. Suis-je enclin à la tergiversation ?

— Euh... pas trop, non.

— Franchement !

— Peut-être... un peu.

Hamlet gémit et enfouit son visage dans ses mains.

— Je ne suis qu'un esclave fruste et un paria ! Esclave de cette œuvre tellement bourrée de contradictions qu'on a écrit des volumes pour tenter de m'expliquer. Tantôt j'aime Ophélie, tantôt je la traite avec cruauté. Je suis tour à tour jeune homme irascible et homme mûr, rêveur mélancolique et farceur enseignant leur métier aux comédiens. Je n'arrive pas à décider si je suis un philosophe ou un adolescent cafardeux, un poète ou un assassin, un procrastinateur ou un homme d'action. Il se peut que je sois fou pour de bon, ou sain d'esprit feignant la folie, ou encore fou feignant d'être sain d'esprit. Selon toute vraisemblance, mon père était un monstre assoiffé de batailles... le meurtre perpétré par Claudius n'était peut-être pas un mal, après tout ? Ai-je réellement vu le spectre de mon père ou était-ce Fortinbras déguisé, cherchant à semer la zizanie au royaume de Danemark ? Combien de temps ai-je passé en Angleterre ? Quel âge j'ai ? J'ai vu seize adaptations différentes d'*Hamlet* au cinéma, deux pièces de théâtre, lu trois bandes dessinées et entendu une version radiophonique.

— Et ?

— Aucune n'est pareille aux autres.

Il chercha désespérément son crâne des yeux, le trouva et le contempla d'un air méditatif avant de reprendre :

— Être la plus grande énigme dramatique du monde, vous imaginez la pression ?

— Ça doit être intolérable.

— Ça l'est. Ce serait encore pire si quelqu'un avait réussi à me cerner... Dieu merci, ce n'est pas le cas. Savez-vous combien de livres on a écrits sur moi ?

— Des centaines ?

— Des milliers. Et je ne vous raconte pas les calomnies ! La plus insultante, c'est cette histoire d'œdipe. Le baiser que je donne à maman pour lui souhaiter bonne nuit s'allonge à vue d'œil. Ce gars-là, Freud, si jamais je le rencontre, je lui mets mon poing dans la figure. Cette pièce est un gâchis sans nom : quatre actes de parlote et un seul d'action. Comment peut-on perdre son temps à vouloir regarder ça ?

Ses épaules s'affaissèrent, secouées de sanglots silencieux. Je posai ma main sur son bras.

— C'est pour votre complexité et votre introspection philosophique que nous payons notre place au théâtre ou au cinéma. Vous êtes la quintessence de la tragédie, avec vos interrogations, votre dissection de toutes les hontes et trahisons de la vie. Si on voulait de l'action, on ne regarderait que les films de Chuck Norris. C'est votre cheminement pour vaincre vos démons qui fait de la pièce le chef-d'œuvre de tergiversation que c'est.

— Les quatre heures et demie ?

— Oui, répondis-je prudemment, pour ne pas le froisser, les quatre heures et demie.

Il secoua tristement la tête.

— J'aimerais le croire, mais il me faut plus de réponses, Horatio.

— Thursday.

— Oui, elle aussi. Plus de réponses et une nouvelle facette pour mon personnage. Moins de paroles, plus d'action. Du coup, j'ai engagé... un coach spécialisé dans la résolution de conflits.

Cela ne me disait rien qui vaille.

— Résolution de conflits ? Vous pensez que c'est raisonnable ?

— Ça m'aiderait à régler les problèmes avec mon oncle... et avec cet abruti de Laerte.

Je réfléchis un instant. Un Hamlet cent pour cent action n'était pas forcément une bonne idée, mais puisqu'il

n'avait plus de pièce à lui, ça me laissait le temps de me retourner. Je décidai donc de ne pas intervenir pour le moment.

— Quand devez-vous le voir ?

Il haussa les épaules.

— Demain ou après-demain. Un coach est quelqu'un de très pris, en général.

Je poussai un soupir de soulagement. Fidèle à son personnage, Hamlet continuait à tergiverser. Néanmoins, ragaillardi d'être parvenu à un semblant de décision, il reprit avec plus d'entrain :

— Mais assez parlé de moi. Et vous, où en êtes-vous ?

Je lui résumai la situation, de la rééradication de Landen à la nécessité absolue de trouver cinq bons joueurs pour que Swindon puisse gagner le SuperArceau.

— Hmm, répliqua-t-il sitôt que j'eus terminé. J'ai un plan pour vous. Vous voulez l'entendre ?

— Du moment que vous ne m'expliquez pas comment je dois positionner Bing.

Il secoua la tête, regarda autour de lui et baissa la voix.

— Faites semblant d'être folle et parlez beaucoup. Puis – c'est ça, le plus important – ne faites *absolument rien* dans la mesure du possible, et assurez-vous que tout le monde meurt à la fin.

— Merci, dis-je après un silence. Je m'en souviendrai.

— Plink ! fit Alan qui traînait dans le jardin de fort méchante humeur.

— Je crois, observa Hamlet, que cet oiseau cherche des ennuis.

Alan, qui n'appréciait guère son attitude, décida d'attaquer et bondit sur sa chaussure. Mal lui en prit. Le prince de Danemark sauta sur ses pieds, tira son épée et, avant que je ne puisse m'interposer, la fit siffler au-dessus de la tête d'Alan. Étant une fine lame, il ne fit que trancher une poignée de plumes. Le petit dodo, qui avait à présent le sommet du crâne dégarni, ouvrit de grands yeux et regarda mi-horrifié, mi-fasciné le duvet qui flottait dans l'air.

— Un geste de plus, mon bel ami à plumes, annonça Hamlet en rengainant l'épée, et tu finiras en curry !

Pickwick, qui assistait à la scène bien à l'abri dans un coin à côté du tas de compost, s'enhardit et vint se poster avec un air de défi entre Alan et Hamlet. C'était la première fois que je la voyais faire montre de courage, mais bon, tout hooligan qu'il était, Alan n'en était pas moins son fils. Alan, que la terreur ou l'extase avait cloué au sol, le bec entrouvert.

— Téléphone pour toi, cria ma mère.

Je rentrai dans la maison et pris le combiné. C'était Aubrey Jambe. Il voulait que je parle à Alf Widdershaine pour le faire sortir de sa retraite, et aussi savoir si j'avais trouvé de nouveaux joueurs.

— C'est en cours, répondis-je en feuilletant les pages jaunes, rubrique « agents sportifs ». Je vous tiendrai au courant. Ne perdez pas espoir, Aubrey.

Il grommela quelque chose et raccrocha. J'appelai Wilson Lonsdale & Associés, les meilleurs agents sportifs d'Angleterre, et fus enchantée d'apprendre qu'ils avaient tout un tas de joueurs de niveau international dans leur portefeuille. Malheureusement, la simple mention de l'équipe que je représentais me valut un retournement de veste instantané.

— Swindon ? fit l'un des associés de Lonsdale. Je viens juste de m'en souvenir... on n'a personne de disponible actuellement.

— Je croyais que vous aviez plein de monde.

— Ça doit être une erreur d'écriture. Bonne journée.

Et il coupa la communication. Je contactai plusieurs de ses confrères et obtins partout la même réponse. Visiblement, Kaine et Goliath avaient pris soin d'assurer leurs arrières.

Puis j'appelai mon ancien entraîneur, Alf Widdershaine, et après avoir longuement bavardé avec lui, le convainquis d'aller au stade pour voir ce qu'il pouvait faire. Là-dessus, je rappelai Jambe afin de lui annoncer la bonne nouvelle pour Alf, mais je me gardai bien de lui parler de mes tentatives infructueuses pour recruter de nouveaux joueurs.

Je réfléchis un moment au problème de l'existence de Landen, puis trouvai le numéro de téléphone de Julie Arcez, la femme des Éradications Anonymes qui avait récupéré son mari. Je l'appelai et lui expliquai la situation.

— Ah oui ! répondit-elle obligeamment. Mon Ralph a vacillé comme une ampoule défectueuse – entre présence et absence – jusqu'à ce que le processus se stabilise.

Je la remerciai et, en raccrochant, jetai un œil sur mon annuaire gauche. L'alliance n'y était toujours pas.

En regardant dehors, je vis Hamlet déambuler sur la pelouse, profondément absorbé dans ses pensées... avec Alan qui le suivait à distance respectueuse. Hamlet se retourna et le fusilla du regard. Le petit dodo, tout penaud, posa la tête par terre en signe de soumission. À l'évidence, outre ses fonctions fictionnelles de prince de Danemark, Hamlet

ce par terre en signe de soumission. À l'évidence, avec ses fonctions honorifiques de prince de Bismarck, Hamlet devait avoir quelque chose du dodo dominant.

Je réprimai un sourire et passai dans le salon où je trouvai Friday occupé à construire un château de briques avec l'aide de Pickwick. « Aider » en l'occurrence signifiait « regarder ». Je consultai l'horloge. C'était l'heure d'aller au boulot. Juste au moment où j'aurais eu besoin d'un peu de bricothérapie pour me changer les idées. Maman ayant accepté de me garder Friday, je l'embrassai pour lui dire au revoir.

— Sois sage.

— *Fin.*

— Qu'est-ce que tu dis ?

— *Épieu.*

— Si ce sont de gros mots en vieil anglais, St Zvlkx va entendre parler de moi... et toi aussi, mon petit père. Maman, tu es sûre que ça va ?

— Mais oui. On va l'emmenner au zoo.

— Parfait. Attends... qui ça, « on » ?

— Bismarck et moi.

— Maman !

— Quoi ? Une femme plus ou moins veuve n'a pas le droit de sortir avec un homme de temps à autre ?

— Bien sûr que si, bredouillai-je, inexplicablement choquée.

— Alors file. Après le zoo, on ira peut-être au salon de thé. Puis au théâtre.

Son regard prit une expression rêveuse, et je partis, scandalisée non seulement que ma mère puisse envisager une aventure avec Bismarck, mais que Joffy ait peut-être vu juste.



## Drôle de bordel sur la M4

George Formby, de son vrai nom George Hoy Booth, naquit à Wigan en 1904. À l'exemple de son père, il choisit de faire carrière dans le music-hall sous le signe de l'ukulélé, et lorsque la guerre éclata, il était déjà une vedette des variétés, du théâtre pour enfants et du cinéma. Durant les premières années du conflit, lui et sa femme Beryl multiplièrent des tournées sur le front doublées d'apparitions dans une série de films à succès. Lorsque l'invasion de l'Angleterre se révéla imminente, bon nombre de dignitaires et de célébrités furent expédiés par bateau au Canada. Passé à la clandestinité aux côtés de la résistance anglaise et des régiments loyaux des Volontaires de la Défense du Territoire, Formby dirigea la radio St George, une radio interdite par l'ennemi qui diffusait des chansons, des blagues et des messages à l'intention de destinataires secrets aux quatre coins du pays. Les Formby utilisèrent leurs nombreux contacts dans le Nord pour faire passer clandestinement des aviateurs alliés au pays de Galles, resté neutre dans le conflit, et pour former des cellules de résistants qui harcelaient l'envahisseur nazi. Dans l'Angleterre républicaine de l'après-guerre, il fut nommé président honoraire à vie.

JOHN WILLIAMS

*L'Extraordinaire Destin de George Formby*

Pour échapper aux équipes de reporters qui me guettaient à l'entrée du siège des OpSpecs, je me garai à l'arrière du bâtiment. Le major Drabb m'attendait dans le hall. Il salua promptement, mais je crus sentir une certaine réticence dans son attitude ce matin. Je lui remis un autre bout de papier.

— Bonjour, major. La mission d'aujourd'hui, ce sera le musée du roman américain à Salisbury.

— Très... bien, agent Next.

— Un problème, major ?

— C'est-à-dire, fit-il en se mordillant nerveusement la lèvre, qu'hier vous m'avez fait fouiller la bibliothèque d'un célèbre Belge, et aujourd'hui, le musée du roman américain. Ne faudrait-il pas inspecter des institutions plus... enfin, plus *danoises* ?

Je l'entraînai à l'écart et baissai la voix.

— C'est *précisément* ce qu'on attend de nous. Les Danois sont malins. Vous ne croyez tout de même pas qu'ils vont planquer leurs livres dans la bibliothèque danoise du Wessex, si ?

Il sourit et leva le pouce.

— Bien vu, agent Next.

Le major salua à nouveau, fit claquer ses talons et s'en fut. Cachant un sourire, je pressai le bouton de l'ascenseur. Tant que Drabb ne faisait pas son rapport à Flanker, je pouvais continuer comme ça toute la semaine.

Bowden n'était pas seul. Il se trouvait en train de parler à la dernière personne que je me serais attendue à voir dans le bureau des LittéraTecs : Spike Stoker.

— Yo, Thursday.

— Yo, Spike.

Il ne souriait pas. Je craignis qu'il ne soit là à cause de Cindy, mais je me trompais.

— Nos amis à OS-6 signalent un drôle de bordel sur la M4, déclara-t-il, et quand on dit « drôle de bordel », on fait appel...

— ... à vous.

— Gagné. Mais comme le docteur ès drôle de bordel ne peut pas y aller tout seul, il fait appel...

— ... à moi.

— Gagné.

Il était accompagné d'un autre agent, vêtu du costume sombre des instances dirigeantes, qui regardait sa montre tout sauf discrètement.

— Le temps presse, agent Stoker.

— C'est quoi, le boulot ? demandai-je.

— Oui, reprit Spike, dont l'attitude désinvolte face aux questions de vie et de mort nécessitait un petit temps d'adaptation, c'est quoi, le boulot ?

L'agent en costume nous toisa d'un œil impassible.

— C'est ultraconfidentiel, mais on m'a autorisé à vous dire ceci : À moins de récupérer ■■■■ dans un délai de ■■■■ – ■■■■ heures, ■■■■■■ va s'emparer du pouvoir exécutif, et vous pourrez dire adieu à toute forme de démocratie.

— Ça m'a l'air \*\*\*tremment sérieux, dit Spike en se tournant vers moi. Je peux compter sur vous ?

— Vous pouvez compter sur moi.

On nous conduisit sans plus d'explication à l'échangeur de la sortie numéro 16 sur la M4. OS-6, c'était la sécurité nationale, ce qui donnait lieu à d'intéressants conflits d'intérêts. Le service chargé de la protection de Formby avait également pour mission de protéger Kaine. Et les équipes qui assuraient la sécurité du président travaillaient généralement contre leurs collègues de l'entourage de Kaine, pressés de le voir partir. Il y avait toujours eu des factions rivales chez les OpSpecs, mais rarement à l'intérieur d'un même service. De cela aussi, Kaine était largement responsable.

Quoi qu'il en soit, je ne les aimais pas beaucoup, et Spike non plus. La situation devait être vraiment inédite car personne n'appelait Spike sans avoir exploré toutes les autres voies de recours. Il était l'ultime bastion avant que le rationnel ne commence à se fissurer.

Nous nous arrê tâmes sur le bas-côté à proximité de deux grosses Bentley noires. Six voitures de police étaient garées derrière elles ; leurs occupants avaient l'air de s'ennuyer ferme en attendant les ordres.

— C'est qui, elle ? s'enquit un homme de haute taille à la mine rébarbative sitôt que nous descendîmes.

— Thursday Next, répondis-je, OS-27.

— Détective littéraire ? ricana-t-il.

— Moi, elle me convient, déclara Spike. Si je ne peux pas travailler comme je l'entends, vous n'avez qu'à débrouiller vous-même votre bordel.

L'OS-6 nous regarda l'un après l'autre.

— Vos papiers.

Je lui montrai ma plaque. Il la prit, l'examina un moment, puis me la rendit.

— Je suis le colonel Parks, chef de la sécurité présidentielle. Et voici mon adjoint, Dowding.

Spike et moi échangeâmes un coup d'œil. Le président. L'affaire était grave.

Dowding, silhouette silencieuse en costume sombre, nous salua d'un signe de la tête. Parks continua :

— Avant tout, je tiens à vous avertir qu'il s'agit d'une question de la plus haute importance, et si j'ai fait appel à vous, c'est purement en désespoir de cause. Nous nous trouvons actuellement dans une situation de vacance de l'exécutif en vertu de l'occurrence d'une probabilité existentielle d'un univers parallèle, et nous espérons que vous parviendrez à inverser le processus.

— Arrêtez votre char, dit Spike. Que se passe-t-il ?

Les épaules de Parks s'affaissèrent ; il ôta ses lunettes noires.

— Nous avons perdu le président.

Mon cœur manqua un battement. C'était une mauvaise nouvelle. Une *très* mauvaise nouvelle. D'après mes sources, le président n'était pas censé mourir avant lundi prochain, une fois que Kaine et Goliath auraient été neutralisés. Sa disparition ou mort prématurée laissait à Kaine le champ libre pour accéder au pouvoir et déclencher la Troisième Guerre mondiale une semaine plus tôt que prévu... et ça, ce n'était pas au programme.

Spike réfléchit une minute, puis lâcha :

— Ça craint.

— Comme vous dites.

— À quel endroit ?

Parks étendit le bras en direction de l'autoroute où le trafic était dense à cette heure-ci.

— Quelque part par là.

— Depuis combien de temps ?

— Douze heures. Le chancelier Kaine, qui a eu vent de l'incident, pousse le parlement à voter pour se faire élire dictateur ce soir à dix-huit heures. Ce qui nous laisse moins de huit heures.

Spike hocha pensivement la tête.

— Montrez-moi où vous l'avez vu pour la dernière fois.

Parks fit claquer ses doigts et une Bentley noire s'arrêta à notre hauteur. Nous grimâmes à bord et nous fondîmes

Parks et quelques autres, et une Bentley noire s'arrêta à notre hauteur. Nous grimâmes à voix et nous renâmes dans la circulation ; les voitures de police se regroupèrent derrière nous pour former un barrage roulant. Au bout de quelques kilomètres, la voie fut dégagée ; pendant qu'on poursuivait notre route sur la file déserte, Parks expliqua ce qui s'était passé. Le président Formby se rendait de Londres à Bath par la M4 quand, quelque part entre les sorties 16 et 17 – où nous étions maintenant – il disparut.

La Bentley freina sans bruit sur le bitume vide.

— La voiture présidentielle était au centre d'un cortège de trois véhicules, indiqua Parks en mettant pied à terre. Saundby était dans la voiture de queue ; Dowding et moi, dans la voiture de tête, et Mallory conduisait le président. À cet endroit précis, je me suis retourné et j'ai vu Mallory mettre le clignotant. Il s'est engagé sur la bande d'arrêt d'urgence, et nous l'avons rejoint aussitôt.

Spike huma l'air.

— Et ensuite ?

— On a perdu le véhicule de vue. On a cru qu'il était passé par-dessus la glissière de sécurité, mais quand on est descendu... rien. Pas une ronce de déplacée. La voiture s'était volatilisée.

Nous nous approchâmes du bord et examinâmes le talus. L'autoroute traversait la campagne environnante sur un remblai de terre qui descendait en pente raide sur quatre mètres environ, envahi de broussailles, jusqu'à une clôture. Au-delà, il y avait un champ, un pont en béton enjambant un fossé et, huit cents mètres plus loin, une rangée de maisons blanches.

— On ne disparaît pas *comme* ça, dit Spike finalement. Il y a toujours une raison. Simple en général, quelquefois bizarre... mais il y en a forcément une. Quelle est votre version, Dowding ?

— C'est quasiment la même. La voiture a freiné, puis a disparu, purement et simplement.

— Disparu.

— Enfin, on aurait dit qu'elle a *fondue*, répondit un Dowding confus.

Spike se gratta pensivement le menton et se baissa pour ramasser une poignée de gravats. Quelques débris de verre poli, éclats de métal et filaments provenant d'un revêtement de pneu. Il frissonna.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Parks.

— Je crois que le président Formby est passé... du côté des morts.

— Mais où est le corps ? Et tant qu'on y est, où est la voiture ?

— Il y a trois sortes de morts, déclara Spike en comptant sur ses doigts. Les morts, les morts vivants et les semi-morts. Les morts, c'est ce qu'on appelle dans le métier les « spirituellement démunis » – il n'y a plus aucun souffle de vie. Ceux-là, ils ont eu de la chance. Les morts vivants sont les « spirituellement handicapés ». C'est à eux que j'ai affaire la plupart du temps : vampires, zombies, apparitions et tutti quanti.

— Et les semi-morts ?

— Spirituellement *ambivalents*. Ils passent d'un état à un autre ou alors sont dans les limbes... en langage courant, c'est ce qu'on appelle des *revenants*.

Parks éclata de rire, et Spike haussa un sourcil – sa manière à lui de manifester son indignation.

— Je ne vous ai pas fait venir ici pour écouter des sornettes sur les goules et autres croque-mitaines, agent Stoker. Pour ma part, je ne vois qu'une façon d'être mort, c'est de cesser de vivre. Avez-vous, oui ou non, des éléments à apporter à l'enquête ?

Spike ne répondit pas. Il dévisagea fixement Parks, après quoi il descendit le talus jusqu'à un arbre rabouгри. Ses branches nues, incongrues parmi toute cette verdure, avaient accroché quelques sacs en plastique qui remuaient mollement dans la brise. Parks et moi nous regardâmes, puis le rejoignîmes avec précaution. Nous trouvâmes Spike en train d'inspecter l'herbe drue avec le plus grand intérêt.

— Si vous avez une hypothèse, vous devriez nous en faire part, dit Parks en s'adossant à un arbre. Je commence à en avoir assez de tout ce charabia New Age.

— Tout le monde fait une incursion au royaume des semi-morts à un moment donné, observa Spike fouillant le sol comme un chimpanzé qui épouillerait un congénère, mais dans la majorité des cas, ça dure une milliseconde. Un clin d'œil, et hop, terminé. Mais il y en a qui traînent dans le monde intermédiaire pendant des années. Les « spirituellement ambivalents » qui ignorent qu'ils sont morts ou qui, comme le président, se retrouvent là par accident.

— Et... ? fit Parks dont l'intérêt pour Spike diminuait à vue d'œil.

Ce dernier continua à explorer le sol. Résigné, l'agent d'OS-6 haussa les épaules et entreprit de gravir le talus.

— Il ne se serait pas arrêté pour pisser un coup à l'aire de Membury ou de Chieveley ? s'enquit Spike à voix haute. Peut-être même à Reading, qui sait.

Parks marqua une pause et, changeant abruptement d'attitude, dévala le remblai avec maladresse.

— Comment le savez-vous ?

Spike balaya du regard les champs déserts.

— Il y a une station-service par ici.

— Il aurait dû y en avoir une, rectifiai-je, mais une fois qu'on a construit la station de Kington... je veux dire Leigh Delamare, ça n'a pas été jugé utile.

— Elle existe, rétorqua Spike, simplement elle est cachée à nos yeux. Voici ce qui est arrivé : le président a envie de pisser un bock et demande à Mallory de s'arrêter à la prochaine station-service. Mallory est fatigué, et son esprit est ouvert à des choses qu'on ne voit pas en temps ordinaire. Il *croit* apercevoir une station-service et bifurque sur la gauche. L'espace d'une seconde, les deux mondes se frôlent – la Bentley présidentielle passe de l'autre côté –, puis ils se séparent à nouveau. Je crains, mesdames et messieurs, que le président Formby n'ait franchi par inadvertance une porte des enfers et qu'il ne se retrouve vivant dans le séjour des morts.

Il y eut un silence sépulcral.

— C'est l'histoire la plus insensée que j'aie entendue de ma vie, affirma Parks qui refusait catégoriquement de perdre le contact avec la réalité. Une bande de fous furieux en plein délire ne saurait faire mieux.

— Il y a plus de choses sur la terre et dans le ciel, Parks, que n'en rêve *votre* philosophie.

L'agent d'OS-6 parut peser le pour et le contre.

— Pensez-vous pouvoir le ramener ?

— J'ai bien peur que non. Les esprits des semi-morts vont s'agglutiner autour de lui comme des moucheron autour d'une source de lumière pour essayer de lui pomper son énergie vitale, afin de retourner sur la terre des vivants. Non, franchement, ce serait une opération suicide.

Parks soupira ostensiblement.

— D'accord. Combien ?

— Dix mille. Une mission au royaume des morts où l'on est sûr de laisser sa peau, ça vaut un petit supplément.

— Chacun ?

— Maintenant que vous en parlez, pourquoi pas ?

— O.K., dit Parks avec l'ombre d'un sourire, je vous payerai le prix du sang... à condition qu'il y ait un résultat.

— Ça va de soi.

Spike me fit signe de le suivre ; nous escaladâmes le talus sous l'œil médusé des agents d'OS-6, qui ne savaient s'ils devaient être impressionnés, s'il fallait nous faire enfermer ou quoi.

— Ça leur en a bouché un coin, hein ? siffla Spike pendant que nous grimpons parmi les débris de pare-chocs et des bouts de baguettes en plastique. Rien de tel qu'une bonne vieille histoire de virée dans le monde des esprits pour leur flanquer la pétoche.

— Vous voulez dire que vous avez tout inventé ? hasardai-je un brin nerveusement.

J'avais déjà participé à deux de ses expéditions : la première fois, j'avais failli me faire croquer par un vampire, et la seconde, me faire dévorer par des zombies.

— J'aurais bien aimé, répliqua-t-il, mais si on leur laisse entendre que c'est fastoche, ils ne vont pas cracher au bassinet. En fait, c'est un jeu d'enfant. Et puis, qu'est-ce qu'on a à perdre ?

— La vie ?

— Bah ! Allez, détendez-vous, Thursday. Prenez ça comme une expérience... un fragment de la chatoyante tapisserie de la mort. Vous êtes prête ?

— Non.

— Parfait. On va frapper ces semi-morts là où ça fait mal.

Lorsque nous refîmes pour la cinquième fois le trajet entre les sorties 16 et 17 sans rencontrer autre chose que des automobilistes blasés et une vache ou deux, je commençai à me demander si Spike savait réellement ce qu'il faisait.

— Spike ?

— Mmm ? fit-il, concentré sur le champ où il croyait situer la porte des enfers.

— On cherche quoi, au juste ?

— Aucune idée, mais si le président a pu franchir le passage sans mourir, alors nous le pouvons aussi. Vous êtes sûre que vous ne voulez pas mettre Bing comme avant-centre ? C'est un gâchis de le laisser à la défense. Vous n'avez qu'à promouvoir Johnno comme buteur et utiliser Jambe et Cobra pour bâtir la ligne de défense.

— Si je ne trouve pas cinq autres joueurs, tout cela n'aura plus d'importance. J'ai tout de même réussi à faire sortir Alf Widdershaine de sa retraite pour nous entraîner. Vous avez bien joué au croquet, vous ?

— Ah non, pas question, Thursday.

— Oh, allez !

— Non.

Il y eut une longue pause. Je regardais par la vitre pendant que Spike conduisait en surveillant du coin de l'œil les champs qui bordaient la chaussée. Comme on avait du temps devant nous, j'en profitai pour aborder le sujet de Cindy. Je n'avais pas envie de la tuer, et de son côté, Spike avait encore moins envie de la voir morte.

— Alors... depuis quand êtes-vous marié avec Cindy ?

— Ça fait dix-huit mois à peu près. Vous avez déjà visité le royaume des morts ?

— Orphée m'en a parlé autour d'une tasse de café – de la version grecque, j'entends –, mais seulement dans les grandes lignes. Est-ce qu'elle a... euh... un métier ?

— Elle est bibliothécaire, répondit Spike, à temps partiel. J'y suis allé deux ou trois fois ; c'est beaucoup moins glauque qu'on ne l'imagine.

— La bibliothèque ?

— Le séjour des morts. Orphée a dû payer le passeur, mais en fait, c'est une arnaque. On peut très bien traverser par ses propres moyens ; les canots gonflables d'Argos font parfaitement l'affaire.

J'essayai de visualiser Spike en train de pagayer sur un canot gonflable aux couleurs vives pour se rendre aux enfers.

— Et... dans quelle bibliothèque travaille-t-elle ?

— Celle de Highclose. En plus, ils ont une crèche, ce qui est très pratique. J'aimerais qu'on en ait une deuxième, mais Cindy hésite. Et votre mari, au fait... toujours éradiqué ?

— Pour le moment, il balance entre « être » et « ne pas être ».

— Donc il y a de l'espoir ?

— Il y a toujours de l'espoir.

— Je suis entièrement de votre avis. Vous avez déjà vécu une expérience aux portes de la mort ?

— Oui, répondis-je, songeant à la fois où j'avais été abattue par un tireur d'élite dans un futur alternatif.

— Comment était-ce ?

— Noir.

— Ça, c'est le lot de monsieur Tout-le-Monde, déclara Spike d'un ton enjoué. Moi, ça m'arrive tout le temps. Non, il faut trouver mieux que ça. Pour passer dans le royaume des ténèbres, on doit approcher la Camarde de suffisamment près pour pouvoir cracher dessus, tout en restant hors de sa portée.

— Et on fait comment ?

— Aucune idée.

Il emprunta la bretelle de sortie numéro 17 pour reprendre l'autoroute dans l'autre sens.

— Et que faisait Cindy avant votre mariage ?

— Elle travaillait déjà à la bibliothèque. Elle vient d'une longue lignée de bibliothécaires siciliens passionnés par leur métier ; son frère est bibliothécaire à la CIA.

— La CIA ?

— Oui, il voyage dans le monde entier... pour cataloguer leurs livres, je présume.

J'eus l'impression que Cindy cherchait à lui avouer sa véritable occupation, mais qu'elle n'en trouvait pas le courage. Comme la vérité nue risquait de le choquer, je décidai de semer le doute dans son esprit. Qu'il en tire des conclusions lui-même – ce serait beaucoup moins douloureux pour tout le monde.

— Ça paie bien, le métier de bibliothécaire ?

— Je veux ! s'exclama Spike. Des fois, on l'appelle pour un boulot en free-lance – classer des fiches en urgence, par exemple – et on la paie en coupures usées, par valises entières. Je ne sais pas comment ils font, mais c'est comme ça.

Je soupirai et laissai tomber.

Nous refîmes encore deux allers et retours. Lassés d'attendre, Parks et le reste de la fine équipe des OS-6 avaient depuis longtemps levé le camp, et moi-même je commençais à saturer.

— Ça va durer combien de temps ? demandai-je tandis que nous arrivions à l'échangeur de la sortie 16 pour la septième fois.

Le ciel s'était obscurci, et des gouttes de pluie constellaient le pare-brise. Spike mit en marche les essuie-glaces qui crissèrent en signe de protestation.

— Pourquoi ? Vous aviez quelque chose à faire ?

— J'ai promis à maman qu'elle ne garderait pas Friday au-delà de cinq heures.

— À quoi ça sert, les grands-mères ? De toute façon, vous êtes en mission pour le boulot.

— Le problème n'est pas là. Si je la contrarie, elle ne voudra plus me le garder.

— Elle devrait se réjouir, au contraire. Mes parents adorent garder Betty. Cindy, elle, n'a plus les siens... ils étaient tous deux bibliothécaires et ont été abattus par la police.

— Vous ne trouvez pas ça bizarre ?

Il haussa les épaules.

— Dans mon métier, il est difficile de savoir ce qui est bizarre ou pas.

— Je connais. Vous êtes sûr de ne pas vouloir participer au SuperArceau ?

— Plutôt tenter une obturation dentaire sur un loup-garou.

Il écrasa la pédale d'accélérateur et dépassa les voitures qui attendaient d'entrer sur l'autoroute.

— J'en ai marre. Mort, drape-nous dans ton manteau de ténèbres !

La voiture fila comme une flèche sur la voie d'accélération quand soudain des trombes d'eau s'abattirent sur la chaussée ; l'averse était si violente que même avec les essuie-glaces à plein régime, on n'y voyait plus clair. Spike alluma les feux, et nous fonçâmes sur l'autoroute, nous faisant arroser au passage par un gros poids lourd avant de gagner la file rapide. Je jetai un œil sur le compteur. L'aiguille oscillait sur cent cinquante kilomètres-heure.

— Vous ne croyez pas que vous devriez ralentir ? hurlai-je.

Mais Spike sourit comme un dément et doubla une voiture du mauvais côté. Nous roulions à presque cent soixante quand il s'écria :

— Regardez !

Je contemplai les champs qui défilaient derrière la vitre. On ne voyait pas grand-chose en dehors du rideau de pluie et du ciel de plomb au-dessus de nos têtes. Tout à coup, je distinguai une lueur à peine perceptible, tel un feu follet. Cela pouvait être n'importe quoi, mais l'œil expert de Spike avait repéré exactement ce que nous cherchions : un interstice dans le voile obscur qui sépare les vivants des morts.

— C'est parti ! cria-t-il en donnant un grand coup de volant.

Le bas-côté de la M4 surgit en un éclair ; j'entraîperçus brièvement les branches blafardes de l'arbre mort et la pluie tourbillonnant dans le faisceau des phares, avant que les roues ne heurtent lourdement le fossé. Nous quittâmes la route et décollâmes en douceur. Je me préparai à un atterrissage brutal, lequel n'eut jamais lieu. L'instant d'après, nous entrions lentement dans une station-service. Il faisait nuit noire. La pluie avait cessé, et pas une étoile ne brillait dans le ciel d'encre. Nous étions arrivés.

## La station-service de Dauntsey

L'Art marche lentement, le Temps vite se hâte,  
Notre cœur est ardent ; quoiqu'il soit brave et beau,  
Comme un tambour de deuil pourtant il faut qu'il batte  
Des marches funèbres vers le morne tombeau.

HENRY WADSWORTH LONGFELLOW  
*Le Psaume de la vie*<sup>1</sup>

Nous roulâmes tout doucement et nous garâmes à côté de la Bentley de Formby ; elle était vide, mais il y avait toujours la clé de contact dessus.

— J'ai l'impression qu'il n'est pas trop tard. Vous avez un plan à me suggérer ?

— J'ai cru comprendre que la lyre, ça marche plutôt bien... et aussi le coup de ne pas se retourner.

— C'est facultatif, si vous voulez mon avis. Ma stratégie est la suivante : on va chercher le président et on se tire vite fait. Quiconque essaie de nous arrêter se prend une torgnole. Qu'en dites-vous ?

— Super ! marmonnai-je. Je vois que vous avez tout prévu dans les moindres détails.

— Ç'a l'avantage d'être simple.

Spike regarda les gens qui pénétraient dans la boutique de la station-service.

— Cette porte n'est pas réservée aux accidentés de la route, souffla-t-il, ouvrant le coffre et sortant un fusil à pompe. D'après le nombre, je dirais qu'elle dessert tout le Wessex et une partie de l'Oxfordshire aussi. Autrefois, il n'y avait pas besoin de ce type d'infrastructure. On cassait sa pipe, et on montait ou on descendait. C'est tout.

— Qu'est-ce qui a changé, alors ?

Spike déchira une boîte de cartouches et les glissa une à une dans son fusil.

— La montée du laïcisme y est sûrement pour quelque chose, mais c'est surtout la réanimation. La mort vous prend, vous débarquez ici. Quelqu'un vous ressuscite, et vous repartez.

— Soit. Et le président, qu'est-ce qu'il fait là ?

Spike remplit ses poches de cartouches et fourra le fusil à canon scié dans une longue poche à l'intérieur de sa veste.

— C'était un accident. Il n'est pas censé être ici... pas plus que nous. Vous êtes armée ?

Je hochai la tête.

— Alors allons voir ce qui se passe. Et faites comme si vous étiez morte... il ne faut pas qu'on nous remarque.

Nous traversâmes lentement le parking en direction de la boutique. Les dépanneuses qui enlevaient les véhicules vides des défunts passaient devant nous et se fondaient dans la brume qui enveloppait la bretelle de sortie.

Nous poussâmes la porte et entrâmes, sans prêter attention au bonhomme qui essayait vaguement de vendre les services d'une société d'assistance. Spacieuse bien éclairée, avec un relent de désinfectant dans l'air, c'était une boutique semblable à toutes celles qu'on rencontre sur les aires d'autoroute. Seul le public était différent. Tout le monde parlait à voix basse et se mouvait langoureusement, comme si le fardeau de la vie pesait trop lourd sur leurs épaules. Je notai aussi que le nombre de gens qui *entraient* était largement supérieur à ceux qui *sortaient*.

Nous dépassâmes les taxiphones, tous hors service, et nous dirigeâmes vers la cafétéria qui sentait le thé trop infusé et la pizza. Assis par petits groupes, les gens conversaient tout bas, lisaient de vieux journaux ou buvaient du café. Sur certaines tables, il y avait un numéro qui devait correspondre à une commande en cours.

— Ils sont tous morts ? demandai-je.

— Presque. Ceci est seulement une porte, ne l'oubliez pas. Tenez, venez voir.

Spike m'entraîna à l'écart et me montra une passerelle reliant notre côté de la station-service – côté sud – au côté *nord* juste en face. Je regardai par la vitre crasseuse l'arche qui enjambait la chaussée pour se perdre dans le néant.

— Personne ne refait le chemin en sens inverse ?

— La contrée inexplorée d'où nul voyageur ne revient, acquiesça Spike. C'est notre ultime voyage.

La serveuse appela un numéro.

— Le trente-deux !

— Ici, répondit un couple pas très loin de nous.

— Merci, vous pouvez passer de l'autre côté maintenant.

— Passer de l'autre côté ? répéta la femme. Il doit y avoir une erreur. Nous avons commandé deux steaks-frites.

— Prenez la passerelle qui est là-bas. Merci !

Le couple se leva en maugréant, gravit lentement les marches et s'engagea sur la passerelle. Sous mes yeux, leurs silhouettes devinrent de plus en plus floues jusqu'à s'effacer complètement. Je frissonnai et, en quête de réconfort, me tournai vers le monde des vivants et la M4 qu'on voyait à peine ; le trafic était dense, et les reflets des phares scintillaient sur l'asphalte mouillé. Tous ces gens rentraient chez eux pour retrouver leur famille, leur foyer. Nom d'un chien, qu'étais-je venue faire ici ?

Je fus tirée de mes réflexions par Spike qui me donna un coup de coude dans les côtes. Je suivis son regard et aperçus un vieillard frêle assis tout au fond de la salle. J'avais déjà vu le président Formby à une ou deux reprises, mais c'était il y a dix ans. D'après papa, il devait mourir de mort naturelle d'ici six jours, et on pouvait dire raisonnablement sans passer pour une mauvaise langue que cela se voyait. Il était d'une maigreur effrayante, et ses yeux semblaient s'être renfoncés dans leurs orbites. Ses fameuses dents étaient plus proéminentes que jamais. Une vie entière de spectacles, ça laisse des traces, mais la moitié d'une vie vouée à la politique, ça vous marque doublement. Il s'accrochait pour empêcher Kaine d'accéder au pouvoir, mais manifestement il était en train de perdre, et il le sentait.

— On arrive peut-être trop tard, murmura Spike. Regardez sa table.

Je vis alors le numéro posé devant lui : c'était le 33. Soudain, Spike se raidit et rentra les épaules, comme s'il ne voulait pas être vu de quelqu'un qu'il connaissait.

— Thursday, chuchota-t-il, débrouillez-vous pour ramener le président à la voiture avant le retour de la serveuse. J'ai un truc à régler. On se retrouve dehors.

— Quoi ? Eh, Spike !

Mais il se faufila entre les âmes perdues massées autour du présentoir de journaux et disparut. J'inspirai profondément et m'approchai de la table de Formby.

— Bonsoir, mon petit, dit le président. Où sont mes gardes du corps ?

— Je n'ai pas le temps de vous expliquer, monsieur le président, mais il faut que vous veniez avec moi.

— Ma foi, répondit-il, affable, si vous le dites... seulement je viens de commander une quiche avec une portion de frites. Je me sens capable d'avaler un cheval, et c'est ce que je vais faire d'ailleurs !

Il rit faiblement.

— Il faut partir, insistai-je. Je vous expliquerai tout, je vous le promets !

— Mais j'ai déjà payé...

— Table trente-trois ? fit la serveuse, surgissant sans bruit derrière moi.

— C'est nous, répliqua le président joyusement.

— Il y a un problème avec votre commande. Nous ne pouvons pas vous servir tout de suite, mais on vous la garde au chaud.

Je poussai un soupir de soulagement. Son heure n'était pas venue, et le personnel était au courant.

— On peut y aller maintenant ?

— Je veux qu'on me rembourse d'abord, déclara-t-il avec obstination.

— Votre vie est en danger, monsieur le président.

— Ce ne sera pas la première fois, mon petit. Mais je ne partirai pas avant d'avoir récupéré mes dix shillings.

— Je vous les rendrai, dis-je. Venez, on y va.

Je l'aidai à se remettre debout et l'escortai vers la sortie. Nous poussâmes les portes, mais au moment où nous émergions en trébuchant à l'air libre, trois individus d'allure louche sortirent de l'ombre. Ils étaient tous armés.

— Tiens, tiens, fit le premier homme, vêtu d'un vieux et très fatigué uniforme d'OpSpec.

Mal rasé, le cheveu gras et le teint pâle, presque cadavérique, d'une main il tenait un antique revolver de service, et de l'autre, il semblait maintenir fermement sa tête.

— Des vivants qui viennent nous rendre visite !

— Lâchez votre arme, intima le deuxième.

— Vous le regretterez toute votre vie, rétorquai-je, réalisant aussitôt ce que ma remarque avait d'incongru.

— Il est un peu tard pour ça, répondit-il. Votre arme, s'il vous plaît.

Je m'exécutai. Il empoigna Formby et le reconduisit à l'intérieur pendant que le premier homme empochait mon



pistolet.

— À vous, dit-il. Rentrez maintenant. On a une petite transaction à faire, et le temps presse.

J'ignorais où était Spike, mais il avait certainement dû sentir le danger. Je supposais qu'il avait un plan ; si j'arrivais à gagner du temps, peut-être que ça aiderait.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Pas grand-chose.

L'homme qui se tenait la tête rit.

— Juste... votre *âme*.

— C'est de la bonne qualité, on dirait, commenta le troisième larron.

Il avait à la main une espèce de compteur bourdonnant qu'il pointait dans ma direction.

— Beaucoup de vie dans celle-là. Le vieux, il n'en a plus que pour six jours... il nous rapportera que dalle.

Je n'aimais pas ça, mais alors pas du tout.

— Avancez, fit le premier homme en montrant la porte.

— Où ça ?

— Du côté nord.

— Plutôt mourir.

— C'est exacte...

Son comparse n'acheva pas sa phrase. Son torse explosa en mille fragments desséchés qui sentaient les légumes moisis. Pivotant sur ses talons, le premier homme tira en direction de la cafétéria ; j'en profitai pour courir m'abriter derrière une voiture en stationnement. Au bout d'un moment, je risquai prudemment un œil hors de ma cachette. Spike, de l'intérieur, était en train d'échanger des coups de feu avec l'homme planqué derrière la Bentley présidentielle, la main toujours sur sa tête. Je m'en voulais de leur avoir abandonné mon arme, mais en regardant la scène, le paysage nocturne, la station-service, j'éprouvai une sensation de déjà-vu. Non, c'était plus fort que ça : j'étais venue ici, à l'occasion d'un saut dans le temps, il y a presque trois ans de cela. Témoin du danger dans lequel je me trouvais, j'avais laissé une arme à mon intention. Je scrutai le parking. Derrière moi, un homme et une femme – Bowden et moi-même – s'apprêtaient à sauter dans une Speedster... *ma* Speedster. Je souris et, m'agenouillant, fouillai sous le pneu de la voiture. Ma main se referma sur un automatique ; j'ôtai le cran de sûreté et me relevai en tirant. Le premier homme m'aperçut et se réfugia dans la foule qui se dispersa, affolée. J'entrai avec précaution dans la station que tout le monde semblait avoir désertée et retrouvai Spike à la porte de la boutique. D'ici, on avait une vue imprenable sur l'escalier qui menait à la passerelle ; personne ne pouvait l'emprunter à notre insu. J'abaissai le magasin de mon automatique et le rechargeai.

— Le grand type, c'est Chesney, mon ex-coéquipier chez OS-17, expliqua Spike. Le foulard, c'est pour cacher la blessure que je lui ai infligée en le décapitant. Il est obligé de se tenir la tête pour éviter qu'elle tombe.

— Ah ! Je me suis demandé pourquoi il faisait ça. Mais s'il a perdu la tête, c'est qu'il est... mort, n'est-ce pas ?

— Normalement, oui. Il doit soudoyer les gardiens du seuil, je suppose. J'ai l'impression qu'il a monté une arnaque à la restitution des âmes, un truc comme ça.

— Attendez, attendez, dis-je, pas si vite. Votre ex-coéquipier Chesney – qui est mort – travaille maintenant à récupérer des âmes dans le monde souterrain ?

— Ça m'en a tout l'air. La mort n'a que faire des personnalités. ... ce qui l'intéresse, c'est remplir ses quotas. Pour elle, un défunt en vaut un autre.

— Et donc...

— Tout à fait. Chesney troque l'âme d'un défunt contre celle d'un individu vivant et bien portant.

— On pourrait dire que vous me racontez des salades, mais je sens que ce n'est pas le cas.

— Je voudrais bien. Il doit se faire un bon paquet de blé avec ça. À tous les coups, c'est ce qui est arrivé à Mallory, le chauffeur de Formby. O.K., voici le plan : on procède à un échange d'otages, et une fois que vous serez entre leurs mains, j'irai mettre le président en sécurité et je reviendrai vous chercher.

— J'ai une meilleure idée, rétorquai-je. On *vous* échange contre le président, et *moi* je vais chercher de l'aide.

— Je croyais que vous saviez tout des enfers grâce à votre pote Orphée, observa Spike avec une pointe d'irritation.

— Seulement les grandes lignes... alors que vous, vous y êtes déjà allé. Rappelez-vous les canots gonflables d'Argos pour accoster au séjour des morts.

— En fait, dit Spike lentement, c'était une traversée hypothétique.

— Bref, vous ne savez absolument pas ce que vous faites, hein ?

— Non. Mais pour dix mille livres, j'étais prêt à prendre quelques risques.

On ne nous laissa pas le temps de nous disputer davantage. Plusieurs coups de feu furent tirés dans notre direction. Un client terrifié hurla quand une balle réduisit le présentoir de journaux en confettis. Avant que je ne réagisse, Spike

On entendit comme toujours dans le journal en continu. Avant que je ne réagisse, Spike leva son fusil et fit sauter le plafonnier dans une pluie d'étincelles.

— Qui a tiré sur nous ? s'enquit-il. Vous avez vu ?

— Je pense pouvoir dire que ce n'était pas le plafonnier.

— Il fallait bien que je riposte. Couvrez-moi.

Il bondit et tira. Je me joignis à lui, l'imbécile que j'étais. J'avais cru que me retrouver dans ce pétrin n'était pas très grave, dans la mesure où Spike savait vaguement ce qu'il faisait. Maintenant que j'étais sûre du contraire, la fuite m'apparaissait comme la seule option valable. Après avoir canardé le couloir sans grand résultat, nous nous retirâmes derrière un pan de mur.

— Chesney ! cria Spike. Je veux te parler !

— Qu'est-ce que tu viens faire ici ? retentit une voix. C'est ma chasse gardée.

— On n'a qu'à en discuter en tête à tête, fit Spike en étouffant un rire. Je suis certain qu'on arrivera à s'entendre.

Il y eut une pause, puis la voix de Chesney résonna à nouveau :

— Ne tirez pas. On sort.

Il parut juste à côté d'un hélico pour enfants et d'un Shakesparleur-Coriolan. Ses hommes de main le rejoignirent avec Formby.

— Salut, Spike.

Chesney était un grand gaillard qui semblait ne plus avoir une seule goutte de sang dans son corps.

— Je ne te pardonne pas de m'avoir tué.

— Tuer les vampires, c'est mon boulot, Dave. Tu en es devenu un... je n'avais pas le choix.

— Pas le choix ?

— Ben oui. Tu étais sur le point de planter tes crocs dans le cou d'une vierge de dix-huit ans pour la transformer en une loque sans vie prête à t'obéir au doigt et à l'œil.

— Chacun ses hobbies.

— Les petits trains, je veux bien, répondit Spike. Répandre les germes du vampirisme, non.

Il désigna du menton le cou de Chesney.

— C'est une vilaine balafre que tu as là.

— Très drôle. Qu'est-ce que tu proposes ?

— C'est simple. Je veux le président Formby.

— Et en échange ?

Spike pivota son fusil vers moi.

— Je te donne Thursday. Elle est pleine de vie, tu verras. Votre pétard, chérie.

— Quoi ? glapis-je, faussement indignée.

— Faites ce que je vous dis. La sécurité du président avant tout... ce sont vos propres paroles.

Je lui tendis mon arme.

— Parfait. Maintenant, avancez.

Nous traversâmes lentement le hall. Les autres gens tapis dans les recoins nous observaient avec une sorte de fascination morbide. Nous nous arrê tâmes à une dizaine de mètres de Chesney, à côté d'une rangée de jeux vidéo.

— Envoie le président.

Chesney hocha la tête à l'adresse de ses acolytes qui le relâchèrent. Formby, un peu hagard, se dirigea d'un pas incertain vers nous.

— Maintenant envoie-moi Thursday.

— Houla ! fit Spike. Tu as gardé ton vieux flingue d'OpSpec ? Tiens, prends son automatique – elle n'en aura plus besoin.

Et il lança mon pistolet à son ancien coéquipier. Sans réfléchir, Chesney voulut le rattraper... mais de la main dont il se servait pour tenir sa tête. Privée de support, celle-ci vacilla dangereusement. Il tenta de la retenir, mais ne fit qu'aggraver les choses. Sa tête roula sur sa poitrine et, échappant à ses mains frénétiques, tomba à terre avec un bruit de gros chou. Cette situation inconvenante détourna l'attention de son numéro deux, que Spike désarma d'un coup de fusil. Ne voulant pas être en reste, je me précipitai, attrapai la tête de Chesney au rebond et l'expédiai adroitement à travers l'arcade dans le panier du jeu de basket SlamDunk !, ce qui me valut trois cents points. Spike frappa un Chesney étété et désorienté dans le ventre et s'empara de mes deux automatiques. J'empoignai le président, et nous fonçâmes sur le parking pendant que la tête de Chesney nous hurlait des obscénités du panier de basket SlamDunk ! où elle était coincée à l'envers.

Spike sourit en arrivant à la voiture.

— Cette fois, Chesney a pour de bon perdu la...

— Je vous en prie, répondis-je. C'est vraiment trop éculé.

— Est-ce un genre de parc à thème ? s'enquit Formby tandis que nous le propulsiions dans la voiture.

— En quelque sorte, monsieur le président.

Nous sortîmes en marche arrière sur les chapeaux de roues et accélérâmes en direction de la bretelle d'accès à l'autoroute. Personne n'essaya de nous arrêter, et trois secondes plus tard, nous clignions des yeux en plein jour, sur la M4 battue par la pluie. Il était 17 h 03 : le président avait largement le temps de téléphoner pour barrer le chemin à Kaine au parlement. Je tendis la main à Spike qui la serra avec entrain et me rendit mon pistolet portant encore les traces de poussière laissées par le truand desséché, ami de Chesney.

— Vous avez vu son expression quand il a senti que sa tête allait tomber ? s'esclaffa Spike. Franchement, des moments comme celui-là, c'est du pur bonheur !

---

1. Traduit par sir Tollemache Sinclair. [↵](#)

## Le Chat anciennement du Cheshire

### QUAND LE ROI DE DANEMARK BOIT LA TASSE

Nouvelle illustration de la jobardise danoise, le roi Canut de Danemark a voulu faire usage de son autorité pour arrêter la marée montante, ainsi que l'ont découvert nos collaborateurs. Naturellement, il n'y est pas arrivé, et le monarque nigaud a été trempé jusqu'aux os. Les dirigeants danois se sont empressés de mettre en cause l'excellence et l'impartialité de la presse anglaise en déclarant sans vergogne : « D'abord, ce n'était pas Canut, mais *Knud*, a tempêté le ministre danois de la propagande. Vous autres Anglais l'avez appelé Canut pour maquiller le fait que vous avez été gouvernés pendant plus de deux siècles par des étrangers. Et Knud n'a pas cherché à commander la marée : il a fait ça pour prouver à des courtisans flagorneurs que la mer n'obéissait pas à ses ordres. Cette histoire d'ailleurs remonte à neuf cents ans... à supposer qu'elle soit vraie. » Le roi Canut lui-même n'a pas pu s'exprimer pour cause d'indisponibilité.

Article paru dans *Krapo* le 18 juillet 1988

Nous expliquâmes à Formby qu'il avait raison : c'était un genre de parc à thème installé sur une aire d'autoroute. Parks et Dowding furent sincèrement contents de revoir leur président, et Kaine annula le vote au parlement. À la place, il dirigea une prière silencieuse pour remercier la providence de nous avoir rendu notre chef d'État. Quant à Spike et moi, nous reçûmes chacun un chèque postdaté, et l'on nous promit l'insigne du « banjulélé aux feuilles de chêne » pour nos bons et loyaux services.

Nous nous séparâmes après cette journée éreintante, et je regagnai le siège des OpSpecs où je trouvai un major Drabb légèrement contrarié qui m'attendait à côté de ma voiture.

— Toujours pas de livres danois, agent Next ! fit-il entre ses dents en me remettant son rapport. Encore un fiasco, et je me verrai dans l'obligation d'en référer à mon supérieur hiérarchique.

L'œil noir, je fis un pas vers lui et lui plantai mon doigt dans la poitrine. Il ne fallait surtout pas que Flanker vienne me mettre des bâtons dans les roues... pas avant le SuperArceau, en tout cas.

— Et vous me rendez responsable de votre incurie ?

— Eh bien, bredouilla-t-il en reculant nerveusement, c'est-à-dire que...

— Redoublez d'effort, major Drabb, ou je vous ferai démettre de vos fonctions. C'est compris ?

Je criai la dernière phrase, ce qui n'était pas mon intention... mais je commençais à paniquer. Je n'avais pas besoin de Flanker sur mon dos en plus de tout le reste.

— Tout à fait, croassa Drabb, j'assume l'entière responsabilité de mon échec.

— Parfait, répondis-je en me redressant. Demain, vous fouillerez la Société des Auteurs Australiens à Wootton Bassett.

Drabb s'épongea le front et m'adressa un salut.

— Bien, Miss Next.

J'essayai de contourner en voiture l'essaim de journalistes et d'équipes de télévision, mais comme ils insistaient lourdement, je m'arrêtai pour dire quelques mots.

— Miss Next, fit un reporter de *KrapoSports*, tout en bataillant avec cinq ou six confrères de la concurrence pour avoir le meilleur angle, comment réagissez-vous face à la démission de cinq Maillets suite à des menaces de mort ?

Je tombais des nues, mais je n'en laissai rien paraître.

— Nous sommes en train de recruter de nouveaux joueurs pour notre équipe...

— Madame la directrice, avec seulement cinq joueurs dans votre équipe, ne serait-il pas préférable de vous retirer du championnat ?

— Nous jouerons, je puis vous l'assurer.

— Et la rumeur selon laquelle les Tapettes de Reading auraient recruté « Brisefer » McSneed comme avant-centre ?

— Je n'ai qu'une chose à dire : le SuperArceau verra la victoire écrasante de Swindon.

— Vous avez, paraît-il, été jugée « inapte à diriger » en raison de votre décision hautement controversée de mettre Bing à la défense.

— Les positions sur le terrain restent encore à définir, et ce sera à Mr. Jambe de le faire. Si vous voulez bien m'excuser...

Je redémarrai et quittai le parking des OpSpecs pendant que les reporters continuaient à me bombarder de questions. Je faisais de nouveau la une de l'actualité, et je n'aimais pas ça.

J'arrivai à la maison juste à temps pour éviter à maman de préparer un autre goûter pour Friday.

— Huit bâtonnets de poisson ! murmura-t-elle, choquée par sa voracité. Huit !

— Ce n'est rien, ça.

Je rangeai mon chèque dans une théière décorative et chatouillai Friday derrière l'oreille.

— Attends de voir la quantité de haricots sauce tomate qu'il est capable d'engloutir.

— Le téléphone n'a pas arrêté de sonner. Aubrey Machin-Chose à propos de menaces de mort, je crois.

— Je le rappellerai. Ça s'est bien passé, au zoo ?

— Ooh ! roucoula-t-elle en se touchant les cheveux.

Après qu'elle eut quitté la cuisine d'un pas léger, je m'agenouillai près de Friday.

— Est-ce que Bismarck a... embrassé bonne-maman ?

— *Tempor incididunt ut labore*, répliqua-t-il, sibyllin, *et dolore magna aliqua*.

— J'espère que c'est un « absolument pas », mon chéri, murmurai-je en remplissant son gobelet.

Mon alliance accrocha le rebord, et je la contemplai d'un air résigné. Landen était revenu. Serrant le poing, je décrochai le téléphone et composai son numéro.

— Allô ? fit la voix de Landen.

— C'est Thursday.

— Thursday ! s'exclama-t-il, mi-inquiet, mi-soulagé. Que s'est-il passé ? Je t'attendais dans la chambre quand j'ai entendu claquer la porte d'entrée. J'ai fait quelque chose qui t'a déplu ?

— Pas du tout, Land. Tu as été éradiqué à nouveau.

— Et je le suis toujours ?

— Mais non, voyons.

Il y eut une longue pause. Trop longue, en fait. Je regardai ma main. Mon alliance avait disparu. Je soupirai, raccrochai le téléphone et, le cœur lourd, retournai auprès de Friday.

Pendant que je lui donnais son bain, j'appelai Aubrey et m'efforçai de le rassurer. Qu'il poursuive l'entraînement, et moi j'allais leur fournir les joueurs manquants Comment, je n'en savais rien, mais ça, je ne le précisai pas. J'avais la situation « en main », voilà tout ce que je lui dis.

— Je dois vous laisser, déclarai-je finalement. Il faut que je lave les cheveux de Friday, et je ne peux pas le faire d'une seule main.

Ce soir-là, alors que j'étais en train de lire *Pinocchio* à Friday, un gros chat tigré apparut sur l'armoire de ma chambre. Mais pas d'un seul tenant... il se matérialisa tout doucement depuis le bout de sa queue jusqu'à son immense sourire. Lorsqu'il avait débuté sa carrière dans *Alice au Pays des Merveilles*, il s'était fait connaître sous le nom de Chat du Cheshire, mais les pouvoirs publics ayant déplacé les frontières du comté de Cheshire, il était devenu « le Chat de l'Autorité Unitaire de Warrington ». Comme la chose était un peu dure à éternuer, on l'appelait affectueusement « le Chat anciennement du Cheshire » ou tout simplement « le Chat ». Son véritable nom était Archibald, mais il était réservé à sa mère quand elle était en colère contre lui.

Il travaillait de très près avec nous à la Jurifiction, où il avait la charge de la Grande Bibliothèque, le gigantesque dépôt – à la limite de l'infini – de tous les livres jamais écrits. Mais le qualifier de bibliothécaire serait injuste. C'était un superbibliothécaire : il tout sur les ouvrages placés sous sa responsabilité. Qui les lisait, à quel moment... tout. Sauf d'où provenait le personnage de Yorrick Kaine. Friday gloussa et pointa le doigt sur le Chat qui avait fini de se matérialiser et nous observait avec le sourire, visiblement intéressé par l'histoire.

— Hello, fit-il sitôt que j'eus terminé.

J'embrassai Friday et éteignis la lampe de chevet.

— J'ai du nouveau pour vous.

— À propos de... ?

— Yorrick Kaine.

J'emmenai le Chat en bas, où il se percha sur le micro-ondes pendant que je faisais chauffer l'eau du thé.

— Alors, qu’avez-vous trouvé ?

— J’ai découvert qu’un alligator n’est pas quelqu’un qui fait des allégations, mais un gros reptile genre crocodile.

— Au sujet de Kaine, j’entends.

— Ah... J’ai tout passé au peigne fin, et il n’apparaît nulle part dans les manifestes des personnages, ni dans la Grande Bibliothèque ni dans le Puits des Histoires Perdues. D’où qu’il vienne, ce n’est pas de la littérature publiée, ni poésie, ni blagues, ni documents et essais, ni magazines de tricot.

— Je doute que vous soyez venu ici pour m’annoncer que vous avez échoué, Chesh, dis-je. C’est quoi, la bonne nouvelle ?

Les yeux du Chat étincelèrent, ses moustaches frémirent.

— Édition à compte d’auteur, proclama-t-il avec panache.

C’était une idée lumineuse. Qui ne m’avait même pas effleurée, du reste. L’univers des publications à compte d’auteur était un curieux mélange d’histoires locales, de recueils de poésie, de chefs-d’œuvre d’inanité – avec une perle de temps à autre. S’ils trouvaient un éditeur, les livres étaient accueillis à bras ouverts dans la Grande Bibliothèque... ce qui visiblement n’avait pas été le cas.

— Vous en êtes sûr ?

Le Chat me tendit une fiche de catalogue.

— Comme je savais que c’était important pour vous j’ai fait jouer quelques relations.

Je lus la fiche à voix haute :

— *Soif de toi*, 1931. Édition limitée à cent exemplaires. Auteur : Daphne Farquitt.

Je regardai le Chat. Daphne Farquitt. La reine du roman rose.

— Avant de devenir célèbre pour ses bouquins nuls à pleurer, elle écrivait déjà des bouquins nuls à pleurer qu’elle publiait à compte d’auteur. Dans *Soif de toi*, Yorrick Kaine joue le rôle d’un politicien local qui rêve d’une brillante carrière. Ce n’est pas un personnage de premier ordre ; il n’est cité qu’à deux reprises et n’a même pas droit à une description.

— Pourriez-vous me conduire à la bibliothèque réservée aux publications à compte d’auteur ? demandai-je.

— Ça n’existe pas, répondit le Chat avec un haussement d’épaules. Nous avons quelques chiffres et argumentaires glanés auprès d’éditeurs, ainsi que le *Mensuel du Plumitif*, mais c’est tout. En fait, il suffirait qu’on ait un exemplaire du bouquin, et on le tient.

Il sourit, mais moi pas.

— Ça ne va pas être facile, le Chat. Jetez donc un œil là-dessus.

Je lui montrai le dernier numéro de *Krapo*. Il chaussa ses lunettes et lut : « L’acharnement contre les auteurs danois atteint de nouveaux sommets avec les romans de Farquitt, née à Copenhague, bientôt livrés aux flammes. »

— Je ne comprends pas, dit-il, posant une patte avide sur une publicité pour des boîtes de Grosminet, quel intérêt a-t-il à brûler tous ses livres ?

— À mon avis, répliquai-je, il n’a pas dû trouver tous les exemplaires originaux de *Soif de toi* et, en désespoir de cause, il a lancé cette campagne danophobe en guise de couverture. Avec un peu de chance, les crétiens qui brûlent les livres feront le boulot à sa place. Je suis bête de ne pas m’en être rendu compte. Où cacheriez-vous un bout de bois, hein ?

Il y eut une longue pause.

— Je donne ma langue au chat, avoua le Chat. Où cacheriez-vous un bout de bois ?

— Dans une forêt.

Je regardai, songeuse, par la fenêtre. *Soif de toi*. J’ignorais combien il restait d’exemplaires sur les cent publiés, mais dans la mesure où Farquitt continuait à alimenter les autodafés, il devait y en avoir au moins un. Un roman de Farquitt comme arme de destruction anti-Kaine, cela ne s’inventait pas.

— Pourquoi dans une forêt ? fit le Chat qui semblait réfléchir à la question depuis un petit moment.

— C’est une analogie. Kaine veut se débarrasser de tous les exemplaires de *Soif de toi*, mais pour ne pas éveiller les soupçons, il attaque les Danois – la forêt – plutôt que Farquitt, le *bout de bois*. Pigé ?

— Pigé.

— C’est bien.

— Bon, il faut que j’y aille.

Et le Chat disparut. Cela ne me surprit guère car c’était sa façon à lui d’aller et venir. Je versai le thé, ajoutai du lait et posai les tasses sur un plateau. J’étais en train de me demander où je pourrais trouver un exemplaire de *Soif de toi* et, surtout, j’envisageais de rappeler Julie pour savoir combien de temps son mari avait vacillé « comme une ampoule » quand le Chat reparut, juché en équilibre instable sur le robot Kenwood.

— A propos, dit-il, le Grillon m'a prevenu que le verdict pour votre invention a la neuve doit tomber d'ici une quinzaine de jours. Vous voulez assister à l'audience ?

Il faisait référence à mon ingénierie dans *Jane Eyre* : le tribunal du Monde des Livres m'avait déclarée coupable, mais à force d'ajournements, le procès avait traîné en longueur.

— Non, répondis-je après une pause. Non, dites-lui de passer me voir pour me tenir au courant du verdict.

— Entendu. Allez, à plus.

Et le Chat s'évanouit, cette fois pour de bon.

\*

\* \*

Je poussai du pied la porte de l'atelier de Mycroft, la retins pour laisser passer Pickwick, puis la refermai pour empêcher Alan de suivre, et déposai le plateau sur un plan de travail. Mycroft et Polly étaient plantés devant un petit objet en laiton d'une forme géométrique bizarre.

— Merci, poulette, dit Polly. Comment tu vas, toi ?

— Passablement mal, tata.

Mariée à Mycroft depuis quelque quarante-deux ans, et bien qu'apparemment dans l'ombre de son époux, Polly était en fait presque aussi brillante que lui. Cette fringante septuagénaire gérait le tempérament coléreux et étourdi de mon oncle avec une patience que je trouvais admirable. « Le tout, m'avait-elle confié un jour, est de le traiter comme un gosse de cinq ans avec un QI de deux cent soixante. » Elle prit sa tasse et souffla dessus.

— Tu te têtes toujours pour savoir si tu vas mettre Splatch à la défense ?

— Je songeais plutôt à Bing, pour ne rien te cacher.

— Splatch et Bing à la défense, ce serait du gâchis, marmonna Mycroft, donnant un petit coup de lime à l'une des faces du polyèdre en laiton. Tu ferais mieux de prendre Cobra. Il n'a peut-être pas encore fait ses preuves, mais il joue bien, et il a sa jeunesse pour lui.

— À vrai dire, je laisse les questions de stratégie à Aubrey.

— J'espère qu'il sera à la hauteur. Que penses-tu de ceci ?

Il me tendit l'objet, grand comme un pamplemousse, et je le tournai dans tous les sens. Certaines de ses faces comptaient un nombre pair de côtés, d'autres un nombre impair, et d'autres encore, curieusement, les deux à la fois. Mes yeux avaient du mal à y voir clair.

— Très... joli, répondis-je. Et à quoi ça sert ?

Mycroft sourit.

— Pose-le sur le plan de travail, et tu verras à quoi ça sert.

Je m'exécutai, mais l'étrange objet, en déséquilibre sur la face sur laquelle je l'avais placé, roula sur une autre face. Puis, au bout d'un moment, il oscilla et roula sur une troisième. Il poursuivit ainsi sa course, par à-coups, jusqu'à buter contre un tournevis qui l'arrêta dans son élan.

— Je l'ai baptisé Nextaèdre.

Mycroft prit l'objet et le posa sur le sol où il recommença ses déambulations erratiques ; Pickwick, qui l'observait, crut qu'il la pourchassait et courut se mettre à l'abri.

— Extraordinaire ! murmurai-je, fascinée comme toujours par l'ingéniosité de ses inventions. Mais c'est quoi, le but ?

— Tu connais le système de générateur inertiel utilisé pour le remontage automatique des montres ?

— Oui.

— Si on équipe de ce mécanisme un Nextaèdre de six cents tonnes, j'ai calculé qu'on pourrait produire jusqu'à cent watts d'électricité.

— Mais... c'est tout juste suffisant pour une ampoule !

— Étant donné que le dispositif lui-même ne consomme pas d'énergie, je trouve que c'est une réalisation remarquable, rétorqua Mycroft d'un ton quelque peu hautain. Pour produire de l'électricité à grande échelle, il faudra tailler un objet doté d'une masse en conséquence – Mars par exemple – pour fabriquer un Nextaèdre géant, dont le revêtement externe serait maintenu en place par la force gravitationnelle. L'énergie serait renvoyée sur terre par l'intermédiaire de rayons Tesla, et...

Sans finir sa phrase, il entreprit de jeter des idées et des équations sur un calepin. Je regardai le Nextaèdre se balancer et rouler sur lui-même jusqu'à ce qu'il tombe sur un rouleau de câble.

— Plus sérieusement, annonça Polly en reposant sa tasse, tu pourrais nous aider à identifier quelques appareils qui sont dans l'atelier. Puisque Mycroft et moi avons expérimenté le Grand Blanc, il n'y a que toi qui puisses nous aider

— Je vais essayer.

Je balayai du regard la pièce remplie d'appareils plus bizarres les uns que les autres.

— Celui-ci, c'est pour deviner le nombre de pépins dans une orange entière ; celui-là, avec un pavillon, c'est un Olfactroscope pour mesurer les odeurs, et la petite boîte, là, c'est pour changer l'or en plomb.

— Pour quoi faire ?

— Je n'en sais trop rien.

Polly prit des notes et, dans les dix minutes qui suivirent, je m'efforçai d'identifier un maximum d'inventions de Mycroft. Ce n'était pas facile : il ne m'expliquait pas tout.

— Ça, je ne sais pas non plus à quoi ça sert, dis-je en désignant un petit appareil de la taille d'un annuaire téléphonique posé sur un établi.

— Curieusement, répondit Polly, nous connaissons son nom. C'est un ovinateur.

— Comment le savez-vous si vous ne vous souvenez plus de rien ?

— Parce que, précisa Mycroft qui s'était joint à nous, le nom est gravé sur le boîtier. Nous pensons que c'est une machine à fabriquer des œufs sans la poule, ou bien des poules sans l'œuf. À moins que ce ne soit tout à fait autre chose. Tiens, je vais le mettre en marche.

Il appuya sur l'interrupteur. Un voyant rouge s'alluma.

— C'est tout ?

— Oui, fit Polly en contemplant la petite boîte métallique qui ne payait pas de mine d'un air songeur.

— Aucun signe d'œuf ni de poule, observai-je.

— Aucun, soupira Mycroft. Peut-être que ça sert juste à allumer une lumière rouge. Foutue mémoire ! À ce propos, tu saurais me dire lequel de ces appareils précisément est la machine à effacer la mémoire ?

Nous fîmes le tour de l'atelier pour examiner ses drôles d'engins, pour la plupart anonymes. N'importe lequel d'entre eux pouvait avoir servi aussi bien à effacer les souvenirs qu'à évider les pommes.

Nous restâmes un moment silencieux.

— Je continue à penser que tu devrais mettre Splatsh à la défense, dit Polly qui était sans doute la plus grande fan de croquet à la maison.

— Tu as sûrement raison.

J'eus soudain l'impression qu'il serait plus simple de se laisser porter par le courant.

— Et toi, tonton ?

— C'est Polly qui sait, répliqua-t-il. Je suis un peu fatigué. Qui veut regarder *Kézako Quiz* à la télé ?

Nous convînmes tous que ce serait la meilleure façon de finir la journée, et pour la première fois de ma vie, je me retrouvai devant cet affligeant jeu télévisé. Je me rendis compte en plein milieu à quel point c'était mauvais et, les tempes douloureuses, j'allai me coucher.



## Le pays des Neandertals

### LES NEANDERTALS JOUENT LES « UTILITÉS » À L'INSTITUT D'ÉTUDES POLITIQUES

Les Neandertals, espèce régénérée propriété du groupe Goliath, ont trouvé un emploi inattendu à l'institut d'études politiques de Chipping Sodbury où quatre individus triés sur le volet ont participé au cours d'économie de la véracité de la fonction publique. Les Neandertals qui, de par la richesse de leurs mimiques, sont ultrasensibles à la fausseté, ont permis aux étudiants de peaufiner leur faculté de mentir... chose qui pourrait être utile à ces futurs politiciens dans l'exercice de leurs fonctions. « Bon sang, rien ne leur échappe, à ces Tals, a déclaré Mr. Richard Dixon, un étudiant de première année. Ils ne laissent rien passer, même pas le plus petit enjolivement ni une omission tactique. » Les enseignants, très satisfaits de la prestation des Neandertals, confient en privé : « Si le prolétariat était à moitié aussi doué pour détecter les mensonges, nous serions tous dans la panade ! »

Article paru dans Krapo (rubrique politique) le 4 juillet 1988

Les recherches pour mettre la main sur *Soif de toi* avaient duré toute la matinée, mais sans grand résultat. Kaine avait presque deux ans d'avance sur nous. Sur la centaine d'exemplaires en circulation, soixante-deux avaient changé de main en l'espace de dix-huit mois. Au début, ils étaient revendus pour la modique somme d'un millier de livres sterling, mais rien de tel qu'un mystérieux acquéreur aux moyens illimités pour faire monter les enchères : le dernier exemplaire en date fut vendu pour 720 000 £ chez Agatha's... un montant sans précédent, même pour un Farquitt d'avant-guerre.

Les chances de retrouver un exemplaire de *Soif de toi* semblaient fondre à vue d'œil. J'appelai l'agent de Farquitt pour m'entendre dire que toute la bibliothèque personnelle de l'auteur avait été confisquée et que la septuagénaire Daphne avait été longuement interrogée sur ses activités pro-danoises avant d'être relâchée. La visite à la bibliothèque Farquitt à Didcot se révéla tout aussi infructueuse : leur manuscrit original de *Soif de toi* et un exemplaire dédié avaient été saisis par des « agents gouvernementaux » environ dix-huit mois plus tôt. Le conservateur nous accueillit dans le hall de marbre et, après nous avoir priés de parler moins fort, nous informa que des exemplaires représentatifs de toutes les œuvres de Farquitt étaient emballés et prêts à l'expédition « selon notre convenance ». Bowden répondit que le convoi partirait dès que nous aurions réglé les détails de dernière minute. Il avait dit cela sans me regarder, mais je savais ce qu'il pensait : je n'avais toujours pas de solution pour nous faire franchir la frontière.

Nous rentrâmes au bureau en silence et, sitôt arrivée, je téléphonai à Landen. Mon alliance, qui avait resurgi par intermittence pendant toute la matinée, tenait en place depuis une bonne vingtaine de minutes maintenant.

— Yo, Thursday ! s'exclama-t-il, enthousiaste. Qu'est-ce qui s'est passé, hier ? On était en train de parler, et soudain je ne t'ai plus entendue.

— On a été interrompus.

— Tu rentres déjeuner ? J'ai des bâtonnets de poisson, des haricots sauce tomate... et de la purée de banane à la crème au dessert.

— Tu as consulté Friday, pour le menu ?

— Pourquoi tu dis ça ?

— Ce serait avec plaisir, Land, mais tu es encore un peu existentiellement instable, et je n'ai pas envie de me ridiculiser une fois de plus devant tes parents. En plus, j'ai rendez-vous avec quelqu'un pour parler des Shakespeare.

— Quelqu'un que je connais ?

— Bartholomew Stiggins.

— Le Neandertal ?

— Oui.

— J'espère que tu aimes les scarabées. Rappelle-moi la prochaine fois que j'existerai. Je t'ai...

La communication fut coupée. Et mon alliance aussi avait disparu.

J'écoutai un moment la tonalité en me tapotant pensivement le front avec le combiné.

— Moi aussi ie t'aime. Land. dis-ie tout bas.

- Votre contact gallois ? s'enquit Bowden, un fax de la Société des Amateurs de Karen Blixen à la main.
- Pas vraiment.
- De nouveaux joueurs pour le SuperArceau alors ?
- Si seulement. Goliath et Kaine ont fait peur à tous les joueurs du pays, à part Penelope Hrah qui jouerait pour des cacahuètes et qui se fiche pas mal de ce que les autres peuvent dire ou penser.
- N'a-t-elle pas eu la jambe arrachée pendant la demi-finale Newport-Dartmoor ?
- Je ne peux pas me permettre de faire la difficile Bowd. Si je la mets à la défense, elle n'aura qu'à grogner dès que quelqu'un s'approchera de trop près. On va déjeuner ?

\*

\* \*

Les Neandertals de Swindon, au nombre de trois cents, habitaient un petit village à l'ouest de la ville, connu sous le nom de « Pays ». En raison de leurs prodigieuses capacités manuelles, on leur avait donné simplement trois hectares de terrain, de l'eau, des points de raccordement au tout-à-l'égout, et on leur avait dit de se débrouiller, comme s'ils avaient besoin de ce genre de recommandation.

Les Neandertals n'étaient pas des humains ni des descendants de nos ancêtres, mais des cousins à nous. Ils avaient évolué parallèlement à l'homme, avant de disparaître, vaincus par un concurrent plus agressif. Ramenés à la vie par Goliath Génie Génétique fin des années trente, début des années quarante, ils faisaient partie de notre paysage quotidien au même titre que les dodos et les mammoths. Et, dans la mesure où ils avaient été séquencés par Goliath, chaque individu était bel et bien la propriété du groupe. Le contrat léonin de « rachat » – histoire de n'appartenir qu'à soi-même – n'avait pas été bien accueilli.

Nous nous garâmes à quelque distance du Pays et descendîmes de voiture.

— Pourquoi ne pas se garer à l'intérieur ? demanda Bowden.

— Ils n'aiment pas les voitures, expliquai-je. Ils ne voient pas l'intérêt de voyager. Leur logique voudrait que tout ce qui se trouve à plus d'une journée de marche ne vaut pas le déplacement. Notre jardinier faisait six kilomètres à pied pour venir chez nous tous les mardis ; il refusait catégoriquement qu'on le véhicule. La marche, affirmait-il, était « le seul moyen de transport convenable... en roulant, on rate les conversations dans les haies ».

— Je comprends son point de vue, mais quand on est pressé...

— C'est toute la différence, Bowd. Là, vous raisonnez en humain. Pour un Neandertal, rien n'est si urgent que cela ne puisse attendre... les calendes grecques, s'il le faut. Au fait, vous avez pensé à ne pas vous laver ce matin ?

Il hocha la tête. Compte tenu de l'importance de l'odorat dans leur communication, notre manie de la propreté passait aux yeux des Neandertals pour un subterfuge légèrement suspect. Parlez à un Neandertal alors que vous portez un parfum, et il pensera aussitôt que vous avez quelque chose à cacher.

Nous franchîmes l'entrée verdoyante du Pays et tombâmes sur un Neandertal assis sur une chaise au milieu du chemin. Il lisait le *Neandertal News* imprimé en gros caractères. Repliant son journal, il huma délicatement l'air et nous dévisagea un moment avant de demander :

— Qui désirez-vous voir ?

— Next et Cable. Déjeuner chez Mr. Stiggins.

Il nous examina de plus belle avant de nous indiquer une maison à l'autre bout de l'espace herbeux au centre duquel se dressait un totem représentant je ne sais quoi. Cinq ou six Neandertals étaient en train de jouer au croquet sur l'herbe. Je les observai attentivement. Ils ne jouaient pas par équipes, ils se passaient juste la boule et marquaient des points quand c'était possible. Ils étaient très forts : j'en vis un roquer à au moins quarante mètres de distance. Dommage que les Neandertals s'opposent violemment à toute forme de compétition – j'aurais bien aimé les avoir dans mon équipe.

— Vous ne remarquez rien ? glissai-je tandis que nous traversions l'espace ouvert entre les joueurs de croquet évoluant comme dans un ballet bien coordonné.

— Il n'y a pas d'enfants ?

— Le plus jeune Neandertal a cinquante-deux ans. Les mâles sont stériles. C'est probablement le plus gros sujet de discorde avec leurs propriétaires.

Nous trouvâmes la maison de Stiggins ; je poussai la porte, et nous entrâmes directement, sans frapper. Je connaissais un peu les us et coutumes des Neandertals : on ne pénétrait pas dans un logis à moins d'y être attendu, auquel cas on faisait partie de la maison et on n'avait pas besoin de s'annoncer. Entièrement construite avec des bouts de bois et des déchets recyclés, la maison était de forme circulaire avec un foyer central. L'intérieur était chaleureux et

cosy, rien à voir avec la caverne de base que Bowden imaginait trouver à tous les coups. Il y avait un téléviseur, des canapés, des fauteuils et même une chaîne hi-fi. Stiggins se tenait debout à côté de l'âtre, avec un autre Neandertal, un peu plus petit.

— Bienvenue ! dit-il. Je vous présente Felicity... nous sommes partenaires.

Sa femme s'approcha sans bruit et nous serra dans ses bras à tour de rôle, profitant de l'occasion pour nous renifler, d'abord sous les aisselles, ensuite les cheveux. Je vis Bowden se crispier. Stig émit une espèce de tousotement rauque... le rire du Neandertal.

— Mr. Cable, vous êtes mal à l'aise.

Bowden haussa les épaules. Il connaissait suffisamment les Neandertals pour savoir qu'il était inutile de leur mentir.

— C'est vrai, reconnut-il. C'est la première fois que je viens chez un Neandertal.

— Est-ce différent de chez vous ?

— Très, répondit Bowden en regardant les poutres faites de chutes de bois agglomérées.

— Pas une seule vis, pas un boulon, Mr. Cable. Avez-vous déjà entendu le bois gémir quand vous enfoncez une vis dedans ? Ça fait mal au cœur.

— Y a-t-il quelque chose que vous ne fabriquez pas vous-même ?

— Pas vraiment. C'est faire insulte au matériau que de ne pas en exploiter toutes les possibilités. Tout l'argent que nous gagnons part dans le projet de rachat. Peut-être aurons-nous les moyens d'acquérir notre titre de propriété au moment de partir.

— Pour quoi faire, si je puis me permettre ?

— Pour mourir libre, Mr. Cable. Je vous offre un verre ?

Mrs. Stiggins arriva avec quatre verres taillés dans un cul de bouteille. Stig vida le sien d'un trait. Je voulus l'imiter et manquai m'étouffer... on aurait dit de l'essence. Bowden suffoqua et porta les mains à sa gorge comme si elle était en feu. Mr. et Mrs. Stiggins nous regardèrent avec curiosité avant de succomber à une crise de tousotements caveaux.

— Je ne vois pas bien ce qu'il y a de drôle, fit Bowden, les yeux ruisselants.

— C'est une tradition chez nous de nous moquer des visiteurs, expliqua Stig en nous reprenant les verres. Vous, c'était du gin de pomme de terre... nous, juste de l'eau. La vie est belle. Asseyez-vous.

Nous prîmes place sur le canapé pendant qu'il tisonnait les braises dans l'âtre. Il y avait un lapin sur une broche, et je poussai un grand soupir de soulagement : tout compte fait, il n'y aurait pas de scarabées au menu.

— Ces joueurs de croquet dehors, commençai-je croyez-vous qu'il y aurait moyen de les convaincre de jouer pour les Maillots de Swindon ?

— Non. Il n'y a que les humains pour se positionner sur un mode conflictuel vis-à-vis de leurs congénères. Gagner, perdre, ça n'a aucun sens pour nous. Les choses sont ce qu'elles sont, voilà tout.

Je songeai à offrir de l'argent. Le salaire mensuel d'un joueur moyen suffirait à couvrir un bon millier de contrats de rachat. Mais les Neandertals ont un drôle de rapport à l'argent... surtout l'argent qu'ils estiment ne pas avoir gagné. Je ne pipai mot.

— Avez-vous eu d'autres idées au sujet des Shakespeare clonés ? demanda Bowden.

Stig réfléchit un moment, fronça le nez, retourna le lapin, puis alla jusqu'à un grand bureau à cylindre et revint avec une enveloppe en papier bulle : le rapport que lui avait adressé Mr. Rumlunkett.

— Ce sont des clones, c'est certain, dit-il. Quiconque les a créés a voulu brouiller les pistes ; les numéros de série ont été effacés des cellules, et les données du fabricant ne figurent pas dans l'ADN. Sur le plan moléculaire, ils pourraient avoir été conçus n'importe où.

— Stig, fis-je en pensant à *Hamlet*, il est vital que je trouve un clone de Will... et vite.

— Nous n'avons pas fini, Miss Next. Vous voyez ceci ?

Il me tendit la feuille d'examen spectroscopique de la dentition de Mr. Shaxtper, et je contemplai la courbe en zigzag sans comprendre.

— Nous utilisons ce test pour surveiller l'état de santé d'un individu à long terme. La coupe transversale des dents de Shaxtper nous permet d'établir son lieu d'origine simplement à partir de la dureté de l'eau.

— Je vois, dit Bowden. Et cette eau-là, on la trouve où ?

— Facile... à Birmingham.

Bowden, ravi, frappa dans ses mains.

— D'après vous, il y aurait un labo clandestin de génie génétique dans la région de Birmingham ? On va le localiser en cinq sec !

— Le labo ne se trouve pas à Birmingham, répondit Stig.

— Mais vous avez dit...

Je savais, moi, à quoi il voulait en venir.

— Birmingham fait venir son eau, déclarai-je en baissant la voix, de la vallée de l'Élan... en République Socialiste du pays de Galles.

Voilà qui nous compliquait singulièrement la tâche. Autrefois, la plus grosse usine de génie génétique de Goliath avait été bâtie sur les bords du réservoir de Craig Goch au fin fond de l'Élan, avant qu'ils ne la déménagent dans les Presellis. Le choix du site avait été dicté par une législation laxiste ; ils avaient dû le fermer une fois que le parlement gallois avait revu ses lois. Quant au labo dans les Presellis, son activité ne sortait pas du cadre légal.

— Impossible ! s'esclaffa Bowden. Ils ont fermé depuis des lustres !

— Et pourtant, rétorqua Stig lentement, vos Shakespeare ont été conçus là-bas. Vous n'êtes pas spontanément ami avec les Neandertals, Mr. Cable, et vous n'avez pas la force d'âme de Miss Next, néanmoins vous êtes quelqu'un de passionné.

Ce diagnostic laissa Bowden sceptique.

— Comment pouvez-vous me connaître à ce point-là ?

Dans le silence qui suivit, Stig retourna le lapin sur la broche.

— Vous vivez avec une femme que vous n'aimez pas vraiment, mais qui vous apporte une certaine stabilité. Vous la soupçonnez de fréquenter un autre homme ; la colère et les soupçons pèsent lourd sur vos épaules. Vous pensez n'avoir pas eu la promotion que vous méritez, et la véritable femme de votre vie ne vous appartiendra jamais...

— Ça va, grommela Bowden. J'ai compris.

— Vos émotions à vous, les humains, irradient comme des flammes, Mr. Cable. C'est incroyable que vous puissiez vous mentir aussi facilement les uns aux autres.

— Ce labo, m'interposai-je, pressée de changer de conversation, vous êtes sûr de vous ?

— Absolument. Et il n'y a pas eu que les Shakespeare. Tous les Neandertals jusqu'à la version 2.3.5 ont été créés là-bas. Nous souhaitons y retourner. Par besoin urgent de ce qui nous a été refusé.

— C'est-à-dire ? fit Bowden.

— Des enfants, souffla Stig. Nous projetions justement une telle expédition, et vos qualités de sapiens pourront nous être utiles. Vous avez une impétuosité que nous n'aurons jamais. Un Neandertal réfléchit au moindre de ses gestes et est génétiquement prédisposé à la prudence. Il nous faut quelqu'un comme vous, Miss Next : un humain énergique, enclin à la violence, capable de commander... et cependant qui agit selon ce qui est *juste*.

Je soupirai.

— Nous n'entrerons pas dans la République Socialiste. Sans autorisation, si on est pris, on risque de le payer cher.

— Et votre plan pour convoier les livres de l'autre côté de la frontière, Thursday ? s'enquit Bowden à voix basse.

— Il n'y a pas de plan, Bowd. Je suis désolée. Je ne peux pas me permettre de me retrouver dans une quelconque taule galloise pendant le SuperArceau. Il *faut* que je sois là. Pour être sûre que les Maillets gagnent.

Stig fronça les sourcils.

— Bizarre, dit-il finalement. Ce n'est pas l'esprit de clocher qui vous anime quand vous parlez de victoire... nous pressentons un dessein plus vaste derrière tout cela.

— Je ne peux pas vous en dire plus, Stig, mais votre intuition ne vous a pas trompé. Il est vital pour nous tous que Swindon remporte le SuperArceau.

Stig lança un regard à Mrs. Stiggins, et ils se consultèrent pendant cinq bonnes minutes... uniquement par des mimiques et un grognement de temps à autre. Une fois leur conciliabule terminé, il déclara :

— C'est d'accord. Vous, Mr. Cable et nous-mêmes entrerons par effraction dans le labo désaffecté de Goliath. Vous pour trouver vos Shakespeare, nous pour trouver le moyen de féconder nos femelles.

— Je ne peux pas...

— Même si nous échouons, poursuivit Stig, le Pays des Neandertals fournira cinq joueurs pour vous aider à gagner votre SuperArceau. Sans argent ni gloire à la clé. Ça vous va ?

Je scrutai ses petits yeux bruns. À en juger par la qualité des joueurs que j'avais croisés dehors, et par ce que je savais des Neandertals en général, cela nous laissait une chance... même si je devais assister au match depuis une prison galloise.

Je serrai sa main tendue.

— Ça me va.

— Dans ce cas, il ne nous reste plus qu'à passer à table. Vous aimez le lapin ?

Nous hochâmes la tête tous les deux.

*Texte mieux. C'est une de nos spécialités : dans notre langage, on appelle ça « l'anglais barabés ».*

— Tant mieux. C'est une de nos spécialités, dans notre langage, on appelle ça « lapinos karabée ».

— Ça m'a l'air succulent, répondit Bowden. Et c'est servi avec quoi ?

— Des patates... et une sauce brun-vert, piquante et croquante.

Je ne le jurerais pas, mais je crois bien que Stig m'adressa un clin d'œil. J'avais eu tort de m'inquiéter. Le repas fut excellent, et les Neandertals ont parfaitement raison : les scarabées ne sont pas appréciés à leur juste valeur.

# 31

## Le briefing

### LE NOMBRE DE CORMORANS EN BAISSÉ

Un éminent ornithologue a déclaré hier que l'incompatibilité ours/oiseau est responsable du déclin du cormoran auquel on assiste depuis quelque temps. « Il est bien connu que les cormorans pondent leurs œufs dans des sacs en papier pour empêcher la foudre d'entrer, a expliqué Mr. Daniel Chough, mais la réintroduction d'ours en Angleterre a mis en péril le mécanisme de reproduction de ces oiseaux. Bien qu'ours et oiseaux se disputent rarement la nourriture, il apparaît que des ours errants avec de petits pains au lait volent les sacs en papier des cormorans pour, selon les études préliminaires, y mettre leurs miettes<sup>1</sup> ». On soupçonne que les ours en question sont d'origine danoise, même si cela reste encore à prouver.

Article paru dans *Flap Magazine* le 20 juillet 1988

— Que savez-vous au sujet de l'Élan ? demanda Bowden sur le chemin du retour.

— Pas grand-chose, répondis-je en examinant la courbe de la dentition de Mr. Shaxtper.

Stig pensait qu'il y avait vécu beaucoup plus longtemps que les autres... jusqu'à il y a quelques années sans doute. Si lui avait survécu tout ce temps, alors pourquoi pas d'autres ? Sans vouloir faire naître de faux espoirs, je me dis qu'il nous restait peut-être une chance de sauver *Hamlet*.

— C'est vrai que vous ne voyez aucun moyen de traverser la frontière ?

— Hélas, oui. Mais on peut toujours se faire passer pour des fonctionnaires du service des eaux de Birmingham.

— Des fonctionnaires du service des eaux avec dix camions de littérature danoise ? fit remarquer Bowden, non sans raison.

— Pour avoir quelque chose à lire pendant qu'ils s'occupent de leurs histoires d'eau ?

— Si on ne met pas ces livres à l'abri, ils seront brûlés, Thursday. Il faut absolument qu'on arrive à les transférer au pays de Galles.

— Je vais trouver une solution.

Je passai l'après-midi à répondre au pied levé aux innombrables coups de fil de journalistes sportifs, impatients de savoir qui allait jouer, et à quelle position. J'appelai Aubrey pour lui annoncer qu'il aurait cinq nouveaux joueurs... en omettant de préciser qu'il s'agissait de Neandertals : je ne voulais pas que ça remonte jusqu'aux médias.

Le temps de rentrer à la maison, mon alliance était revenue et n'avait plus quitté mon doigt. Je mis Friday dans sa poussette, et nous nous rendîmes chez Landen ; comme tout semblait être redevenu normal, je frappai deux fois. J'entendis un raclement excité à l'intérieur, et Landen ouvrit la porte.

— Ah, te voilà ! s'exclama-t-il joyeusement. J'étais un peu inquiet quand tu m'as raccroché au nez.

— Je ne t'ai pas raccroché au nez, Land.

— J'ai encore été éradiqué ?

— J'en ai bien peur.

— Et ça va recommencer ?

— J'espère que non. Je peux entrer ?

Je posai Friday par terre ; il entreprit immédiatement d'escalader les marches.

— L'heure d'aller au lit, jeune homme ? s'enquit Landen, le suivant pas à pas dans son ascension.

Je remarquai dans la chambre d'amis deux barrières d'escalier dans leur emballage ; leur vue me réchauffa le cœur. Il avait aussi acheté un lit d'enfant et quelques jouets.

— J'ai pris des vêtements.

Il ouvrit un tiroir, rempli à ras bord de toutes sortes d'habits pour notre bonhomme, et même si certains me semblèrent un peu petits, je ne dis rien. Nous redescendîmes, et Landen prépara le dîner.

— Tu savais donc que je reviendrais ? demandai-je pendant qu'il hachait des brocolis.

— Oh oui, dès que tu aurais réglé cette invraisemblable affaire d'éradication. Tu nous fais un thé ?

Je m'approchai de l'évier pour remplir la bouilloire.

— Et ton plan pour neutraliser Kaine, c'en est où ?

— Et ton plan pour neutraliser Kaine, c'est où ?

— Nulle part, avouai-je. Je compte surtout sur la septième Révélation de St Zvlkx.

— Ce que je ne comprends pas, dit Landen en s'attaquant aux carottes, c'est pourquoi tout le monde à part Formby acquiesce à la moindre parole de Kaine. Des moutons, voilà ce qu'ils sont.

— Ça m'étonne aussi, cette absence d'opposition aux idées de Kaine, répondis-je en regardant distraitement par la fenêtre.

Soudain, je fronçai les sourcils. Une pensée venait de me traverser l'esprit.

— Land ?

— Hmm ?

— Quand est-ce que Formby a approché Kaine pour la dernière fois ?

— Jamais. Il le fuit comme la peste. Kaine aimerait le rencontrer face à face, mais le président ne veut pas en entendre parler.

— C'est ça ! m'écriai-je dans un accès d'inspiration.

— Quoi ?

— Eh bien...

Je m'interrompis : quelque chose au fond du jardin avait accroché mon regard.

— Tu as un fouineur parmi tes voisins, Land ?

— Pas à ma connaissance.

— Alors ça doit être mon suiveur.

— Tu as un suiveur ?

Je pointai le doigt.

— Eh oui. Là-bas, dans les lauriers, en train de me faire signe.

— Tu veux que je fasse l'homme fort et viril et le chasse à coups de bâton ?

— Non. J'ai une meilleure idée.

— Salut, Millon. Ça marche, les affaires ? Je vous apporte une tasse de thé et une brioche.

— Ça va bien.

Il nota sur son calepin l'heure à laquelle j'étais venue lui parler et se poussa pour me faire de la place dans le buisson de laurier.

— Et vous-même ?

— Dans l'ensemble, ça roule. Pourquoi m'avez-vous fait signe ?

— Ah ! Nous pensions publier un article sur les prophètes du XIII<sup>e</sup> siècle dans notre revue *Le Théoricien de la Conspiration*, et j'avais deux ou trois questions à vous poser.

— Allez-y.

— Vous ne trouvez pas bizarre que pas moins de vingt-huit saints de l'Âge des Ténèbres aient choisi cette année pour leur seconde venue ?

— Je n'y ai pas vraiment réfléchi.

— O.K. N'est-ce pas étrange également que sur ces vingt-huit soi-disant visionnaires, seuls deux – St Zvlkx et sœur Bettina de Stroud – ont prédit des choses qui se sont plus ou moins réalisées ?

— Que voulez-vous dire ?

— Que St Zvlkx n'est pas forcément un saint du XIII<sup>e</sup> siècle, mais peut-être une sorte de délinquant qui voyage à travers le temps. Il se rend clandestinement à l'Âge des Ténèbres, note ce dont il se souvient de l'histoire et, le moment venu, se catapulte dans notre époque pour voir se réaliser sa septième « Révélation ».

— Pourquoi ? demandai-je. Si la ChronoGarde apprend ça, ce sera comme s'il n'était jamais né... au sens propre. Pourquoi risquer la non-existence pour tout au plus quelques années de gloire comme visiteur du XIII<sup>e</sup> siècle avec des tas de problèmes de peau ?

Millon haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Je pensais que *vous* pourriez m'éclairer.

Il se tut.

— Dites-moi, Millon... y a-t-il un rapport entre Kaine et l'ovinateur ?

— Mais bien sûr ! Vous devriez lire *Le Théoricien de la Conspiration* plus souvent. Bien que nos renseignements sur la technologie secrète et les hommes qui nous gouvernent soient généralement plutôt flous, ce coup-ci, c'est tout à fait concret : son assistant personnel, Stricknine, a travaillé avec Maird-Haas au département technologie de Goliath. Si Goliath possède un ovinateur, alors il y a de fortes chances que Kaine en ait un aussi. Vous savez donc à quoi ça sert ?

Je ris. C'était *exactement* ce que j'aurais voulu entendre.

— Vous verrez. Dites-moi, ajoutai-je avec un espoir renaissant, que savez-vous au sujet des anciens labos de génie génétique de Goliath ?

— Ouh-ouh ! s'exclama-t-il comme quelqu'un qu'on inviterait à s'exprimer sur son sujet favori. Parlons-en ! Les vieux labos de Goliath se trouvent toujours dans ce que nous appelons la « zone 21 »... une région déserte au centre du pays de Galles, l'Élan.

— Déserte au sens propre ou figuré ?

— Dans le sens où personne n'y va à part les fonctionnaires du service des eaux, et nous avons des preuves entièrement gratuites que nous vendons pour de la vérité qu'un nombre indéterminé de ces fonctionnaires ont disparu sans laisser de traces. De toute façon, c'est inaccessible ; le site est entouré d'une clôture électrifiée.

— Pour empêcher les gens d'entrer ?

— Non, répondit Millon lentement, pour empêcher les expériences génétiques de Goliath de *sortir*. Toute la zone 21 est infestée de chimères. J'ai des piles de dossiers d'histoires douteuses de gens qui auraient réussi à franchir la barrière et qu'on n'a plus jamais revus. Pourquoi cet intérêt pour l'usine de l'Élan, au fait ?

— Des expériences génétiques illicites sur des êtres humains menées clandestinement par une multinationale qui se voudrait au-dessus de tout soupçon.

Millon, en surtension, faillit tourner de l'œil. Quand il eut recouvré ses esprits, il demanda en quoi il pourrait être utile.

— Trouvez-moi des plans, des photos, des croquis... tout ce qui pourrait servir à se repérer sur place.

Il ouvrit de grands yeux et se mit à gribouiller sur son calepin.

— Vous allez vous rendre dans la zone 21 ?

— Non, répliquai-je. Nous irons ensemble, vous et moi. Demain. On partira d'ici à sept heures du matin, *précises*. Pouvez-vous m'apporter ce que je vous ai demandé ?

Il plissa les yeux.

— Je peux vous obtenir ces informations, Miss Next, fit-il, une lueur dans le regard. Mais il y aura un prix à payer. Permettez-moi d'être votre biographe officiel.

Je tendis la main, et il la serra avec gratitude.

— Ça marche.

De retour dans la maison, je trouvai Landen en train de parler à un homme au look vaguement punk, avec des lunettes à monture bigarrée, des cheveux blonds décolorés et un tout petit bouc fermement planté sous sa lèvre inférieure.

— Chérie, dit-il, attrapant la main que je venais de poser sur son épaule, je te présente un très bon ami à moi, Handley Paige.

Nous échangeâmes une poignée de main. Il ressemblait aux autres écrivains de S.F. que je connaissais, un peu space, mais dans l'ensemble plutôt sympathique.

— C'est donc vous, le créateur de l'empereur Jark.

Il grimaça.

— Personne ne parle des vrais livres que j'écris, se lamenta-t-il, tout ce qu'ils veulent, c'est du Jark. Au départ, c'était une blague, un pastiche de mauvais roman de science-fiction... et dire que c'est ce truc-là qui m'a rendu populaire !

Je me rappelai ma conversation avec l'empereur.

— Vous allez le tuer, n'est-ce pas ?

Handley tressaillit.

— Comment le savez-vous ?

— Elle est OS-27, expliqua Landen, ils savent tout.

— Je croyais que vous étiez surtout branchés auteurs classiques.

— Nous traitons tous les genres, répondis-je. Pour des raisons que je ne puis vous révéler, je vous conseille de consigner Jark sur une planète inhabitée plutôt que de lui infliger l'humiliation d'une exécution publique.

Handley rit.

— Vous parlez de lui comme si c'était un être vivant !

— Elle prend son travail très à cœur, Handley, dit Landen sans l'ombre d'un sourire. À ta place, j'écouterais ses conseils. Elle a ses entrées, tu sais.

Mais Handley ne voulut rien entendre.



— Je vais le tuer une bonne fois pour toutes, comme ça personne ne viendra me réclamer un autre roman de la série Jark. Merci de m'avoir prêté le bouquin, Land. Allez, j'y vais.

— Est-ce qu'il court un danger ? s'enquit Landen après son départ.

— C'est fort possible. J'ignore si le rayon de la mort jarkien fonctionne dans le monde réel, mais ce serait dommage que Handley en fasse les frais.

— Ce sont tes histoires du Monde des Livres, hein ? Bon, alors changeons de sujet. Que te voulait ton suiveur ?  
Je souris.

— Figure-toi, Landen, que les choses commencent à prendre forme. Il faut que j'appelle Bowden.

Je composai rapidement son numéro.

— Bowd ? C'est Thursday. J'ai trouvé le moyen de passer la frontière. Que tout soit prêt pour demain matin. Rendez-vous à Leigh Delamare à huit heures... je ne peux pas vous dire... Stig et Millon... À demain. Bye.

Je téléphonai à Stig pour lui dire la même chose, puis embrassai Landen et lui demandai si ça ne le gênait pas de nourrir Friday tout seul. Il accepta, bien évidemment, et je me précipitai pour aller voir Mycroft.

J'étais revenue à temps pour aider Landen à débarbouiller Friday, lui lire une histoire et le mettre au lit. Il était encore tôt, mais nous allâmes nous coucher nous-mêmes. Cette fois, il n'y eut ni pudeur ni embarras. Nous nous déshabillâmes vite fait. Il me poussa sur le lit et, du bout des doigts...

— Attends ! criai-je.

— Quoi ?

— Je n'arrive pas à me concentrer avec tous ces gens... !

Landen balaya du regard la chambre vide.

— Quels gens ?

— Tous ces gens, répétai-je en agitant la main, qui sont en train de nous *lire*.

Landen haussa un sourcil. Je me sentis bête et, me détendant, gloussai nerveusement.

— Désolée. J'ai vécu trop longtemps dans un roman ; quelquefois, j'ai cette drôle d'impression que toi, moi et tout le reste... bref, que nous ne sommes que des personnages dans un livre.

— C'est parfaitement ridicule.

— Je sais, je sais. Pardon. Où en étions-nous ?

— Juste là.

---

1. Cf. Christopher Isherwood : The common cormorant or shag/ Lays eggs inside a paper bag/The reason you will see, no doubt/It is to keep the lightning out./But what those unobservant birds/Have never noticed is that herds/Of wandering bears may come with buns/ And steal the bags to hold the crumbs. 📖

## 32

### Zone 21 : l'Élan

UN PAS DE PLUS VERS LA LOI SUR LA LIBERTÉ DE L'■■■■■■■■■■, ANNONCE MR. ■■■■■■■■■■

Dans le cadre de sa politique de transparence, le gouvernement a franchi un pas de plus en annonçant hier que Mr. ■■■■■■■■■■ apporterait son soutien à la loi sur la liberté de l'■■■■■■■■■■. Cette loi, qui vise à mettre des informations autrefois classées top secret par ■■■■■■■■■■ entre les mains du ■■■■■■■■■■, a été qualifiée de « grand bond en avant » par Mr. ■■■■■■■■■■, le directeur de cabinet du ministre de la ■■■■■■■■■■. Le principal adversaire du projet de loi, Mr. ■■■■■■■■■■, a assuré que « aussi vrai que je m'appelle ■■■■■■■■■■, je m'opposerai à l'adoption de cette ■■■■■■■■■■... »

Article paru dans La ■■■■■■■■■■ le 20 juillet 1988

— C'est quoi, le plan ? interrogea Bowden tandis que nous roulions en direction de la ville frontalière de Hay-on-Wye.

Il était environ dix heures du matin, et nous nous trouvions à bord de la Griffin Sportina de Bowden, de fabrication galloise, avec Millon de Floss et Stig sur la banquette arrière. Derrière nous, il y avait un convoi de dix camions, tous chargés de livres danois prohibés.

— Ça ne vous étonne pas, dis-je, que le parlement obéisse à Kaine au doigt et à l'œil ?

— J'ai renoncé depuis longtemps à essayer de comprendre le parlement, répondit Bowden.

— Ce n'est qu'une bande de lèche-bottes pleurnichards, glissa Millon.

— Quand on a besoin d'un gouvernement, ajouta Stig, c'est qu'on est une forme de vie perversie au-delà de toute rédemption.

— Moi aussi, ça me laissait perplexe, continuai-je. Un gouvernement qui entérine les pires excès de Kaine, ça ne pouvait signifier qu'une chose : une forme de contrôle mental à courte portée exercée par des courtiers en pouvoir peu scrupuleux.

— Ça me plaît bien comme théorie ! s'exclama Millon, tout excité.

— Au début, ce n'était pas très clair, mais en allant à Goliathopolis, je l'ai expérimenté moi-même. Une sorte d'engourdissement de l'esprit qui donne envie de suivre le mouvement, de choisir la voie de la moindre résistance, aussi erronée soit-elle. J'avais déjà vu ses effets à l'émission *Questions directes à esquiver* : le premier rang mangeait dans la main de Kaine, même quand il racontait n'importe quoi.

— Et quel est le rapport ?

— Je l'ai senti à nouveau dans le labo de Mycroft. C'est une remarque sarcastique de Landen qui m'a fait tilter. L'ovinateur. Nous pensions tous qu'« ovin », ç'avait trait aux œufs, mais en fait pas du tout. Ovin, c'est ovin. L'ovinateur émet des ondes alpha qui inhibent le libre arbitre et transforment en moutons tous ceux qui se trouvent à proximité. Il peut se régler sur la fréquence de l'utilisateur qui lui-même n'est pas affecté. Il est possible que Goliath ait mis au point une version de longue portée appelée Ovitron, ainsi qu'un antisérum. Mycroft pense l'avoir inventé pour transmettre des messages de santé publique, mais il ne se souvient plus. Goliath s'en empare ; Stricknine le donne à Kaine... et le tour est joué. Le parlement exécute tous les ordres de Kaine. La seule raison pour laquelle Formby est resté anti-Yorrick, c'est parce qu'il a toujours refusé de le fréquenter.

Silence dans la voiture.

— Et que peut-on faire contre ça ?

— Mycroft travaille sur un ovinégateur susceptible d'annihiler son action. Mais nous, on suit notre plan comme prévu. L'Élan... et gagner le SuperArceau.

— Même moi, je trouve ça difficile à croire, murmura Millon, et c'est bien la première fois.

— En quoi ça nous aide à sortir d'Angleterre ? demanda Bowden.

Je tapotai la mallette posée sur mes genoux.

— Avec l'ovinateur à nos côtés, personne ne nous résistera.

— Je ne sais pas si c'est moralement acceptable, dit Bowden. Ça nous place au même niveau que Kaine, non ?

Je trouve qu'on devrait faire une halte et en discuter, renchérit Millon. Inventer des histoires d'expériences de

— Je trouve qu'on devrait faire une liste et en discuter, t'enpennet Millon. Inventer des histoires et expériences de contrôle mental, c'est une chose, mais les *pratiquer*, c'en est une autre.

J'ouvris la mallette et allumai l'ovinateur.

— Qui vient avec moi, les gars ?

— O.K., d'accord, concéda Bowden. Je vous suis.

— Millon ?

— Moi, je fais comme Bowden.

— Ça marche, on dirait ? observa Stig avec un petit toussotement rocailleux.

Moi aussi, je rigolais dans ma barbe.

Franchir le poste-frontière anglais à Clifford fut encore plus facile que je ne le pensais. J'y allai la première avec l'ovinateur dans sa mallette et fis la causette au garde pendant une bonne demi-heure, tout en l'arrosant copieusement, lui et ses collègues douaniers, avant que Bowden n'arrive avec dix camions derrière lui.

— Qu'y a-t-il dans ces camions ? s'enquit le garde d'une voix empreinte de torpeur.

— Vous n'avez pas besoin de les inspecter, lui dis-je.

— Nous n'avons pas besoin de les inspecter, répéta-t-il.

— Nous pouvons passer sans encombre.

— Vous pouvez passer sans encombre.

— Vous allez être plus gentil avec votre copine.

— Je vais être *beaucoup* plus gentil avec ma copine... Avancez.

Il nous fit signe, et nous traversâmes la zone démilitarisée jusqu'à la douane galloise. Dès que nous eûmes expliqué ce qu'il y avait dans les camions, ils appelèrent leur colonel. À la suite de longs pourparlers téléphoniques avec le consulat de Danemark, notre convoi fut escorté jusqu'à un hangar désaffecté sur l'aérodrome de Llandrindod Wells. Le colonel offrit de nous reconduire à la frontière, mais j'allumai l'ovinateur et répondis qu'il pouvait ramener les camions, mais que nous allions poursuivre notre route, solution qui fut rapidement adoptée comme la plus rationnelle.

Dix minutes plus tard, nous filions vers le nord, direction l'Élan, en suivant les indications de Millon qui nous guidait à l'aide d'une carte touristique des années cinquante. Après Rhaydr, le paysage devint plus rude ; les fermes se firent de plus en plus rares, et la chaussée de plus en plus défoncée. Le soleil entamait sa descente quand nous arrivâmes devant un haut portail entortillé de fil barbelé rouillé. Il y avait une vieille maison de gardien à l'entrée, avec deux gardes qui avaient l'air de s'ennuyer à mort ; une brève séance d'ovinateur suffit pour qu'ils neutralisent la clôture électrifiée et nous laissent passer. Vingt mètres plus loin, il y avait une autre clôture, ordinaire, celle-là. Bowden arrêta la voiture, et je poussai la barrière pour qu'il puisse entrer.

À l'intérieur de la Zone 21, la chaussée était dans un triste état. Des touffes d'herbe poussaient dans les fissures, et çà et là, un arbre tombé en travers de la route nous barrait le passage.

— Pouvez-vous me dire à la fin ce qu'on est venus faire là ? demanda Millon qui prenait des photos par la vitre.

— Deux choses.

J'examinai la carte qu'il s'était procurée auprès de ses camarades conspirateurs.

— Premièrement, nous pensons qu'il existe des clones de Shakespeare, et moi, il m'en faut un de toute urgence. Et deuxièmement, nous avons besoin de données sur la reproduction pour Stig.

— C'est donc vrai que vous ne pouvez pas avoir d'enfants ?

Stig semblait apprécier la franchise de Millon.

— C'est vrai, répondit-il simplement, chargeant son fusil à fléchettes avec des tranquillisants de la taille d'un havane.

— À gauche, Bowd.

Il rétrograda, tourna le volant, et nous nous engageâmes sur une route bordée d'un bois sombre et touffu. Nous gravîmes une colline, prîmes à gauche devant un amas rocheux et nous arrê tâmes. Une voiture rouillée gisant sur le toit nous bloquait le passage.

— Restez au volant, ne coupez pas le moteur, dis-je à Bowden. Millon, ne bougez pas. Stig... avec moi.

Nous descendîmes, Stig et moi, et nous approchâmes avec précaution de l'épave. C'était une Studebaker qui devait avoir une dizaine d'années. Je jetai un œil à l'intérieur. Les vandales n'étaient pas passés par là. La vitre du compteur de vitesse était intacte, la clé rouillée était toujours dans le contact, le cuir du siège pendait en loques moisies. Au sol, il y avait une mallette décolorée par le soleil, avec des documents techniques relatifs au service des eaux, rendus quasi illisibles par la pluie et le vent. Des occupants, aucune trace. J'avais cru que Millon en rajoutait avec sa zone « infestée de chimères », mais là, je me sentis mal à l'aise.

— Miss Next !

C'était Stig, accroupi dix mètres plus loin, avec le fusil en travers des genoux. Je le rejoignis lentement, surveillant avec appréhension le rideau d'arbres de part et d'autre de la chaussée. Tout était calme. Un peu *trop* calme à mon goût. Le bruit de mes propres pas en devenait assourdissant.

— Qu'y a-t-il ?

Il désigna le sol. Il y avait un cubitus humain sur le bitume. Parmi les victimes de l'accident, une au moins n'était jamais revenue.

— Vous entendez ? fit Stig.

Je dressai l'oreille.

— Non.

— Justement. Absence totale de bruit. Nous jugeons préférable de partir.

Nous fîmes pivoter l'épave pour pouvoir passer et poursuivîmes notre chemin, à une allure beaucoup plus lente cette fois, et en silence. Nous croisâmes trois autres voitures abandonnées, deux renversées sur le côté et une poussée sur l'accotement. Et toujours aucun signe d'occupants. Le bois semblait vouloir se refermer sur nous, plus obscur et impénétrable que jamais. Heureusement, nous atteignîmes bientôt le sommet de la colline, dépassâmes un petit barrage et un lac, et nous engageâmes dans une montée qui nous offrit la vue sur l'ancien complexe de génie génétique de Goliath. Je priai Bowden de s'arrêter, et nous sortîmes pour observer le site à travers une paire de jumelles.

Le cadre naturel, avec le réservoir au pied des bâtiments, était magnifique. Mais contrairement au tableau né de l'imagination fertile de Millon et d'une photo écornée prise au temps de sa splendeur, la réalité se révéla décevante. Le vaste ensemble construit dans le style art déco des années trente semblait avoir fait l'objet d'une tentative de démolition hâtive, et pas franchement réussie. Bien que la plupart des édifices aient été détruits ou se soient effondrés d'eux-mêmes, l'aile est avait survécu apparemment sans trop de dégâts. Malgré cela, l'endroit paraissait abandonné depuis des années, voire des dizaines d'années.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda Millon.

— Quoi ?

— Une espèce de son, comme un *miam*.

— Espérons que c'était juste le vent. Venez, allons jeter un œil sur l'usine.

Nous descendîmes la colline et nous garâmes devant l'entrée principale. La façade, bien qu'à moitié en ruine, était toujours imposante avec ses ornements et carreaux de céramique. À l'évidence, Goliath avait nourri des projets grandioses pour ce site-là. Nous nous frayâmes un passage parmi les gravats qui jonchaient les marches ; les portes avaient été arrachées de leurs gonds, et l'une d'elles avait été attaquée à coups de gouge, ce qui éveilla aussitôt l'intérêt de Millon. Je pénétrai à l'intérieur. Des meubles cassés et des fragments de maçonnerie s'amoncelaient dans le hall ovale. La verrière s'était depuis longtemps écroulée, laissant entrer le jour dans le vestibule sombre. Le verre craquait et crissait sous nos pas.

— Où est le labo principal ? demandai-je, ne voulant pas m'attarder là-dedans plus que nécessaire.

Millon déplaça un ozalid.

— Où trouvez-vous tout ça ? fit Bowden, incrédule.

— Je l'ai échangé contre un pied de yéti écossais, répondit Millon comme s'il s'agissait de papiers de bubble-gum. C'est par là.

Nous traversâmes l'édifice, parmi les débris et les plafonds à moitié effondrés, en direction de l'aile est relativement préservée. Ici, la toiture n'avait presque pas bougé, et nos torches électriques sondèrent les bureaux et les salles d'incubation tapissées de bocaux ayant contenu du liquide amniotique. Dans bon nombre d'entre eux, les restes liquéfiés d'une forme de vie potentielle s'étaient agglomérés au fond. Goliath avait dû partir dans la précipitation.

— C'était quoi, ici ? demandai-je dans un murmure.

— Ceci, marmonna Millon en consultant son plan, était l'unité de fabrication de tigres à dents de sabre. Les Neandertals, ça devrait être par là, tout de suite à gauche.

La porte était verrouillée, mais le bois avait pourri ; la forcer fut un jeu d'enfant. Il y avait des papiers éparpillés partout, qu'on avait vaguement cherché à détruire. Nous restâmes à l'entrée, laissant Stig y aller tout seul. La pièce mesurait environ dix mètres sur trente. Elle ressemblait à la salle des tigres, sauf que les bocaux y étaient plus grands. Les tubes d'alimentation en verre étaient toujours en place. Je frissonnai. Moi je trouvais l'endroit sinistre, mais pour Stig, c'était son foyer natal. Comme des milliers d'autres individus appartenant à des espèces disparues, il avait grandi ici. J'avais séquencé Pickwick à la maison avec l'aide de simples ustensiles de cuisine et l'avais cultivée dans un œuf d'oie énucléé. Oiseaux et reptiles, c'était une chose ; la culture ombilicale de mammifères en était une autre. Stig avançait prudemment parmi les tuyaux tordus et les éclats de verre jusqu'à la porte du fond : c'était la salle de

décantation où les bébés Neandertals, sortis de leur bocal de liquide amniotique, respiraient pour la première fois. Plus loin encore, c'était la pouponnière. Nous le suivîmes ; posté à la fenêtre, il contemplait le réservoir.

— Dans nos rêves, c'est ça que nous voyons, dit-il doucement.

Puis, jugeant visiblement qu'il était en train de perdre du temps, il retourna dans la salle d'incubation et se mit à fouiller dans les tiroirs. Je lui donnai rendez-vous dehors et rejoignis Millon qui s'efforçait de s'y retrouver dans son plan.

Après avoir traversé plusieurs autres pièces, toujours avec des rangées de bocaux, nous arrivâmes devant une porte blindée donnant accès à la zone sécurisée. La porte était ouverte, et nous pénétrâmes dans ce qui avait dû être le saint des saints de tout le complexe.

Quelques pas de plus dans le couloir, et nous débouchâmes dans une vaste salle. Nous venions de trouver ce que nous cherchions. C'était la copie conforme du théâtre du Globe. La scène et la partie de l'orchestre réservée aux spectateurs debout étaient jonchées de pages arrachées aux pièces de Shakespeare, abondamment annotées à l'encre noire. Dans la pièce adjacente, nous découvrîmes un dortoir de près de deux cents lits. Tous les matelas avaient été entassés debout dans un coin ; les lits cassés gisaient de guingois.

— Combien, à votre avis, sont passés par ici ? chuchota Bowden.

— Des centaines et des centaines, répondit Millon.

Il ramassa un exemplaire défraîchi des *Deux Gentilshommes de Vérone* avec le nom « Shaxpreke W., 769 » marqué sur la page de titre et secoua tristement la tête.

— Que sont-ils tous devenus ?

— Morts, fit une voix, morts comme un ducat !

## 33

# Shakespeare

### « LE MONDE ENTIER EST UN THÉÂTRE », PRÉTEND UN AUTEUR DRAMATIQUE

Telle est la métaphore de la vie que nous propose Mr. William Shakespeare dans sa dernière pièce dont la première a eu lieu hier au Globe. Mr. Shakespeare pousse la comparaison plus loin en affirmant : « Et tous les hommes et femmes n'en sont que des acteurs : ils ont leurs sorties comme leurs entrées, et chacun dans sa vie joue bien des rôles. » Le dernier opus de Mr. Shakespeare, une comédie intitulée *Comme il vous plaira*, a rencontré un accueil mitigé auprès des critiques : si *La Gazette de Southwark* a parlé d'une « comédie pétillante de tout premier ordre », le *Westminster Evening News* la qualifiée de « vulgaire camelote des chiottes du Warwickshire ». Occupé à rédiger la suite, Mr. Shakespeare s'est refusé à tout commentaire.

Article paru dans *Blackfriars News* en septembre 1589

Nous fîmes volte-face. Un petit homme avec une tignasse hirsute se tenait sur le pas de la porte. Il était vêtu d'un costume élisabéthain qui avait connu des jours meilleurs, et ses pieds étaient enveloppés de chiffons en guise de souliers. Il était agité de tics nerveux et avait un œil fermé... mais à part ça, la ressemblance avec les Shakespeare de Bowden était frappante. Un survivant, j'esquissai un pas dans sa direction. Son visage était marqué, et les rares dents qui lui restaient étaient jaunes et usées. Il devait avoir au moins soixante-dix ans, mais cela n'avait aucune importance. Le génie qu'était Shakespeare était mort en 1616, mais génétiquement parlant, nous l'avions devant nous.

— William Shakespeare ?

— Je suis bien William, monsieur, mais mon nom est Shakespeare, rectifia-t-il.

— Mr. Shakespeare, recommençai-je, ne sachant comment lui présenter ma requête, je m'appelle Thursday Next et j'ai un prince de Danemark qui a absolument besoin de votre aide.

Son regard se posa sur Bowden, puis sur Millon, avant de revenir à moi. Et un sourire éclaira ses traits burinés.

— Ô merveille ! dit-il enfin. Que l'humanité est admirable ! Ô splendide nouveau monde qui compte de pareils habitants !

Il vint nous serrer chaleureusement la main ; on aurait dit qu'il était livré à lui-même depuis un bon bout de temps.

— Qu'est-il arrivé aux autres, Mr. Shakespeare ?

Il nous fit signe de le suivre et détala comme une gazelle. Nous eûmes beaucoup de mal à ne pas le perdre de vue tandis qu'il filait dans le dédale des couloirs, évitant prestement les gravats et le mobilier cassé. Nous le rattrapâmes devant une fenêtre brisée qui donnait sur ce qui avait dû être une grande cour de promenade. Au centre, il y avait deux monticules herbeux. Il ne fallait pas avoir inventé la poudre pour comprendre ce qu'il y avait là-dessous.

— Ô cœur, ô triste cœur, pourquoi soupire-tu sans te briser ? murmura Shakespeare, mélancolique. Après le massacre de tant de pairs par la tromperie et la trahison, quand nos grands régéniteurs seront-ils vaincus ?

— J'aimerais vous répondre que vos frères seront vengés, lui dis-je, accablée, mais en toute franchise, ceux qui ont fait ça sont tous morts. Je ne puis que vous offrir ma protection, à vous et à quiconque aurait survécu.

Il buvait mes paroles, visiblement touché par ma sincérité. Au-delà des deux premiers charniers, je vis plusieurs autres monticules. Je croyais qu'ils en avaient cloné dix, vingt... pas des centaines.

— Y a-t-il d'autres Shakespeare ici ? demanda Bowden.

— Non, il n'y a que moi... cependant la nuit résonne de cris de mes *cousins*, répliqua Shakespeare. Vous les entendrez tantôt.

Comme en réponse, un cri étrange nous parvint des collines. Cela nous rappela la fois où Stig avait expédié la chimère à Swindon.

— Nous ne sommes pas en sûreté, Clarence, nous ne sommes pas en sûreté, fit Shakespeare en regardant nerveusement autour de lui. Suivez-moi et prêtez-moi attention, les amis.

Il nous précéda dans le couloir jusqu'à une salle pleine de bureaux soigneusement alignés ; chaque bureau était équipé d'une machine à écrire. Une seule de ces machines semblait être en état de marche ; autour, il y avait des piles et des piles de papier dactylographié, fruit des élucubrations de Shakespeare. Il nous montra certaines de ses œuvres, ~~mettant notre réaction le temps que nous parcourions quelques pages. Hélas, cela n'avait rien d'extraordinaire. Inste~~

gagner notre réaction le temps que nous parcourions quelques pages. Hier, cela n'avait rien d'extraordinaire... juste des bribes de pièces existantes mises bout à bout pour leur donner un nouveau sens. J'essayai d'imaginer une salle remplie de clones de Shakespeare en train de taper sur leurs machines, la tête farcie d'œuvres du poète, et des scientifiques se déplaçant entre les rangs pour en repérer un, rien qu'un *seul*, ne serait-ce qu'à moitié aussi doué que l'original.

Shakespeare nous entraîna à côté pour nous faire voir des montagnes de manuscrits emballés dans du papier kraft, avec le nom de l'auteur imprimé sur une étiquette. Comme la production surpassait la capacité de l'évaluer, les gens qui travaillaient là se bornaient à cataloguer les écrits, laissant à un futur collègue le soin de les compiler. Il y avait bien vingt tonnes de papier dans cette réserve. La pluie s'était infiltrée par des trous dans le toit, et une bonne partie de cette prose était humide et rongée par la moisissure.

— Il faudrait des lustres pour trier tout ça, soupira Bowden qui m'avait rejointe.

Tout compte fait, peut-être que l'expérience avait réussi. Peut-être qu'il y avait eu un autre Shakespeare, qui reposait maintenant dans la fosse commune et dont le travail était enseveli sous ce magma de texte inintelligible. Nous n'avions aucun moyen de le savoir, et de toute façon, cela n'aurait prouvé qu'une chose : que c'était faisable et que d'autres pourraient s'y lancer. Le mieux serait que cette montagne de papier achève de pourrir tranquillement. Par amour du grand art, Goliath avait commis un crime qui dépassait de loin tout ce que j'avais connu jusque-là.

Millon prit des photos, son flash illuminant l'obscur intérieur du scriptorium. Je frissonnai, pressée d'échapper à cette atmosphère oppressante. Bowden et moi sortîmes et nous assîmes sur les marches parmi les gravats, à côté d'une statue de Socrate avec une bannière vantant les mérites de la connaissance.

— Croyez-vous qu'on aura du mal à convaincre Shakespeare de venir avec nous ? demanda-t-il.

Au même moment, Shakespeare émergea avec précaution du bâtiment. Il tenait à la main une valise fatiguée et clignait des yeux sous le soleil aveuglant. Sans attendre d'y être invité, il prit place à l'arrière de la voiture et se mit à gribouiller sur un calepin avec un bout de crayon.

— Cela répond-il à votre question ?

Le soleil roula derrière la colline, et l'air fraîchit d'un seul coup. À chaque bruit bizarre venant de l'extérieur, Shakespeare sursautait et jetait un regard apeuré autour de lui, avant de se remettre à écrire. J'étais sur le point d'aller chercher Stig lorsqu'il parut avec trois énormes volumes reliés de cuir.

— Vous avez trouvé ce que vous vouliez ?

Il me passa le premier livre que j'ouvris au hasard. C'était, découvris-je, le manuel technique de Goliath pour fabriquer un Neandertal. La page que j'avais sous les yeux donnait une description détaillée de la main neandertalienne.

— Le protocole complet, dit-il lentement. Avec ça, on pourra faire des enfants.

Je lui rendis le volume, et il le rangea avec les autres dans le coffre de la voiture. Une nouvelle plainte inhumaine monta des collines.

— Mortelle lamentation, marmonna Shakespeare en se renfonçant dans le siège. Comme si la vie prenait congé de la mort !

— Partons, dis-je. Cette chose, là-bas... j'ai l'impression qu'on devrait s'en aller avant qu'elle ne veuille faire notre connaissance.

— Une chimère ? s'enquit Bowden. Honnêtement, pour l'instant on n'en a pas vu la queue d'une.

— On ne les voit pas parce qu'elles n'ont pas envie d'être vues, observa Stig. Il y a des chimères par ici. Des chimères *dangereuses*.

— Merci, Stig, fit Millon en se tamponnant le front avec un mouchoir, vous nous rassurez.

— C'est la vérité, Mr. de Floss.

— Eh bien, à l'avenir gardez ce genre de vérité pour vous.

Sitôt que Stig eut grimpé à côté de Shakespeare, je fermai la portière arrière et montai devant. Bowden démarra sur les chapeaux de roues.

— Millon, y a-t-il une autre route pour nous éviter de repasser par le bois où nous avons trouvé toutes ces voitures ?

Il étudia la carte.

— Non. Pourquoi ?

— Parce que c'est un lieu idéal pour une embuscade.

— De mieux en mieux.

— Au contraire, dit Stig qui prenait tout au pied de la lettre, ce n'est pas bon du tout. La perspective d'être mangé par des chimères nous paraît extrêmement gênante.

— Gênante ? répéta Millon. Se faire manger, c'est *gênant* ?

— Tout à fait. Les manuels de fabrication de Neandertals sont bien plus importants que notre personne.

— Ça, c'est *vous* qui le dites, rétorqua Millon. Pour moi, il n'y a rien de plus important que moi.

— Voilà qui est très humain, répondit Stig simplement.

Nous dépassâmes l'amas rocheux et prîmes la direction du bois.

— Au picotement de mes pouces, annonça Shgakespeafe d'une voix lugubre, je sens qu'un maudit vient par ici.

— Là-bas ! glapit Millon, pointant un doigt tremblant par la vitre.

J'entrevis une grosse bête avant qu'elle ne disparaisse derrière un chêne abattu, puis une autre qui sautait d'arbre en arbre. Elles ne se cachaient plus. Nous les vîmes clairement en suivant la route bordée d'épaves à travers les bois. Elles galopèrent et sautillaient à travers les fourrés, créatures expérimentales d'avant la réglementation. L'une d'elles atterrit avec un bruit mat sur le toit de la voiture avant de redécoller. Par la lunette arrière, j'aperçus une chose innommable qui rampait sur la chaussée derrière nous. Je sortis mon automatique, et Stig baissa la vitre, son fusil à fléchettes à la main. À la sortie du tournant, Bowden écrasa la pédale de frein. Plusieurs chimères s'étaient postées en travers de la route. Il passa la marche arrière, mais un arbre s'écroula avec fracas derrière nous, coupant toute possibilité de retraite. Nous étions pris au piège... il ne restait plus au *piégeur* qu'à disposer à sa guise des *piégés*.

— Combien ? demandai-je.

— Dix devant, répondit Bowden.

— Une vingtaine derrière, fit Stig.

— Plein sur les côtés ! chevrota Millon, plus habitué à concocter des histoires pour nourrir ses loufoques théories de conspiration que d'y prendre part personnellement.

— Ah ! quel signe d'une vie mauvaise, murmura Shgakespeafe, quand l'approche de la mort semble si terrible !

— O.K., marmonnai-je, gardez votre calme, tout le monde, et, quand je vous le dirai, ouvrez le feu.

— Nous ne survivrons pas, déclara Stig d'un ton détaché. Elles sont trop nombreuses, et nous, pas assez. Nous suggérons une autre stratégie.

— Laquelle ?

Il se trouva momentanément à court de mots.

— Nous ne savons pas. Une autre, c'est tout.

Les chimères se rapprochaient en bavant et en gémissant doucement. Chacune était un kaléidoscope de différentes parties du corps, comme si leurs créateurs avaient rivalisé d'ingéniosité pour obtenir l'assemblage le plus bizarre.

— Quand j'aurai compté jusqu'à trois, ordonnai-je à Bowden, embrayez et accélérez. Les autres, tirez à vue.

Je tendis à Floss le pistolet de Bowden.

— Vous savez vous en servir ?

Il hocha la tête et ôta la sécurité.

— Un... deux...

Je m'interrompis. Un cri venant du bois avait surpris les chimères. Celles qui avaient des oreilles les dressèrent, marquèrent une pause, puis s'égaillèrent, effrayées. Il n'y avait pourtant pas de quoi crier victoire. Les chimères, c'est mauvais, mais quelque chose qui leur fait peur ne pouvait être que pire. Le cri se répéta.

— Ç'a l'air humain, murmura Bowden.

— Humain *comment* ? renchérit Millon.

Le bois résonnait maintenant de cris et, quand la dernière chimère affolée disparut dans les broussailles, je poussai un soupir de soulagement. Un groupe d'hommes surgit du taillis sur notre droite. Ils étaient tous courts sur pattes et portaient un uniforme loqueteux qui ressemblait à celui de l'armée française. Certains étaient coiffés d'un bicorne élimé ; d'autres n'avaient plus de veste, et d'autres encore n'avaient pour tout habit qu'une chemise blanche sale. Mon soulagement fut de courte durée. Massés à l'orée du bois, ils nous observaient avec méfiance ; tous étaient armés de gros gourdins.

— *Qu'est-ce que c'est*<sup>1</sup> ? dit l'un d'eux en nous désignant.

— *Des Anglais* ? fit un autre.

— *Les rosbifs* ? *Ici, en France* ? s'exclama un troisième, scandalisé.

— *Non, ce n'est pas possible !*

Encore une fois, il ne fallait pas être un génie pour comprendre qui ils étaient.

— Une bande de Napoléon, siffla Bowden. Apparemment, il n'y a pas que Will que Goliath a voulu perpétuer. Cloner un Napoléon dans la fleur de l'âge représente un potentiel militaire considérable.

Les Napoléon, entre-temps, tinrent un conciliabule à voix basse, puis semblèrent se disputer, gesticulant et haussant le ton ; à l'évidence, ils n'étaient pas d'accord entre eux.



— Allons-y, chuchotai-je à Bowden.

Mais à peine eut-il démarré que les Napoléon s'élançèrent en criant :

— *Au secours ! Les rosbifs s'échappent ! N'oubliez pas Azincourt ! Vite ! Vite !*

Ils bousculèrent la voiture. Stig tira et parvint à neutraliser un Napoléon particulièrement teigneux en lui plantant une fléchette dans la cuisse. Ils frappèrent avec les gourdins, brisant les vitres et nous inondant d'une cascade de verre brisé. D'un coup de coude, j'actionnai le mécanisme de verrouillage central quand un Napoléon s'empara de la poignée de ma portière. J'allais tirer à bout portant lorsqu'il y eut une explosion assourdissante à une trentaine de mètres devant nous. La voiture oscilla, enveloppée d'un nuage de fumée.

— *Sacrebleu !* hurla Napoléon en interrompant l'assaut. *Le Grand Nez ! En avant, mes amis, mort aux ennemis de la République !*

— Démarrez ! lançai-je à Bowden qui, ayant reçu un coup oblique, était au bord de l'évanouissement.

La voiture repartit en cahotant, et j'agrippai le volant pour éviter une bande d'une vingtaine de Wellington plus ou moins déguenillés qui fonçaient à notre rencontre, pressés d'en découdre avec Napoléon.

— Hardi, la garde, droit sur eux ! entendis-je crier Wellington tandis que nous prenions de la vitesse, laissant derrière nous une pièce d'artillerie fumante et les épaves de voitures que nous avions croisées en venant.

Quelques minutes plus tard, nous quittions le bois et les factions belligérantes, et Bowden ralentit.

— Ça va, tout le monde ?

Chacun répondit par l'affirmative, même s'ils avaient diversement souffert. Millon était blême, et je lui repris le pistolet de Bowden, juste au cas où. Un gros bleu ornait la joue de Stig, et moi-même, j'avais le visage tailladé par les éclats de verre.

— Mr. Shgakespeafe, demandai-je, vous n'avez rien ?

— Veillez autour de vous, répondit-il d'un air sombre, la sécurité ouvre la voie à la conspiration.

Nous gagnâmes le portail, sortîmes de la Zone 21 et, sous un ciel qui s'obscurcissait, reprîmes le chemin de la frontière pour rentrer chez nous.

---

1. Toutes les phrases en italique sont en français dans le texte. (N.d.T.) ↴

## St Zvlkx et Cindy

### KAINE EST UN PERSONNAGE « FICTIF », AFFIRME UN HABITANT DE BOURNEMOUTH

Un ancien installateur d'appareils à gaz, Mr. Martin Piffco, aujourd'hui retraité, a fait hier une déclaration saugrenue, affirmant que le chef bien-aimé de la nation était un personnage fictif « passé dans la vie réelle ». S'exprimant depuis la résidence pour personnes du quatrième âge de Bournemouth où il a été placé « pour sa propre sécurité », Mr. Piffco est allé jusqu'à assimiler Mr. Kaine à un personnage mineur avec un ego surdimensionné dans un roman de Daphne Farquitt intitulé *Soif de toi*. Le bureau du chancelier a qualifié cette similitude de « coïncidence », mais a néanmoins ordonné la confiscation du livre en question. Mr. Piffco, sur lequel pèsent des charges indéterminées, avait déjà fait parler de lui l'année dernière en accusant Kaine et Goliath de se livrer à des « expériences de contrôle mental ».

Article paru dans *Le Clairon de Bournemouth* le 15 mars 1987

Réveillée de bonne heure, je contemplai Landen dans les premières lueurs du jour. Il ronflait tout doucement, et je l'embrassai avant de me lever ; drapée dans un peignoir, je passai sur la pointe des pieds devant la chambre de Friday pour descendre me faire un café. En attendant que l'eau chauffe, j'allai dans le bureau de Landen, m'assis au piano et jouai un accord à peine audible. Le soleil, qui venait d'apparaître au-dessus du toit de la maison d'en face, jeta un doigt de lumière orange à travers la pièce. La bouilloire s'éteignit avec un déclic, et je retournai dans la cuisine. Tandis que je versais l'eau chaude sur le café moulu, j'entendis chouiner là-haut. Je marquai une pause pour voir si ça allait continuer. Un seul geignement pouvait être le signe avant-coureur du réveil et ne méritait pas qu'on s'y attarde. Deux geignements ou plus, c'était un garçon-j'ai-faim, prêt à engloutir deux litres de porridge. Dix secondes plus tard, un second geignement suivit le premier ; j'allais monter quand j'entendis un bruit sourd, puis un raclement : Landen avait mis sa jambe et se dirigeait vers la chambre de Friday. Des pas, à nouveau – il retournait dans sa chambre – et ensuite le silence. Je me détendis, bus une gorgée de café et m'assis à la table de cuisine, absorbée dans mes pensées.

Le SuperArceau avait lieu le lendemain, et j'avais mon équipe ; la question était : cela changeait-il quelque chose ? Les probabilités de retrouver un exemplaire de *Soif de toi* étaient plus que minces. Il y avait aussi une chance sur deux que Shgakespeare arrive à débrouiller *Les Joyeuses Commères d'Elseneur* et que Mycroft mette au point son ovinégateur dans un avenir proche. Mais ce qui me préoccupait avant tout, c'était que ce matin, onze heures, Cindy tenterait de me tuer pour la troisième et dernière fois. Elle échouerait et elle mourrait. Je songeai à Spike et Betty et décrochai le téléphoné. Lui devait être un gros dormeur... je ne m'étais pas trompée : ce fut Cindy qui décrocha.

— Ici Thursday.

— C'est contraire à la déontologie, répondit Cindy d'une voix ensommeillée. Quelle heure est-il ?

— Cinq heures et demie. Dites, j'appelle pour vous suggérer de rester chez vous et de ne pas aller travailler aujourd'hui.

Il y eut une pause.

— Je ne peux pas, fit-elle enfin. Je me suis déjà arrangée avec la nounou et tout. Mais rien ne vous empêche de quitter la ville et de ne plus revenir.

— C'est aussi ma ville, Cindy.

— Partez maintenant ou il faudra passer le balai dans le caveau de la famille Next.

— Je ne partirai pas.

— Dans ce cas, répondit Cindy avec un soupir, ce n'est pas la peine de discuter. On se voit tout à l'heure... quoique je doute que vous me voyiez.

Elle raccrocha, et je fis de même, le cœur au bord des lèvres. La femme d'un ami allait mourir aujourd'hui, et ça me rendait malade.

— Que se passe-t-il ? fit une voix à côté de moi. Vous n'avez pas l'air bien.

C'était Mrs. Tiggywinkle.

— Rien. répliquai-je. les choses suivent leur cours. Merci d'être venue : ie nous ai trouvé un William Shakesneare.

Ce n'est pas l'original, mais il s'en rapproche suffisamment pour ce qu'il a à faire. Il est dans ce placard.

J'ouvris la porte du placard, et un Shgakespeare déconcerté leva les yeux du calepin sur lequel il était en train d'écrire. Il s'était, pour s'éclairer, collé une bougie sur la tête. La cire commençait à lui dégouliner sur le visage, mais ça ne semblait pas le gêner.

— Mr. Shgakespeare, voici le hérisson dont je vous avais parlé.

Il referma son calepin et examina Mrs. Tiggywinkle. Il n'était ni surpris ni effrayé ; après les abominations qu'il devait croiser presque tous les jours dans la Zone 21, un hérisson d'un mètre quatre-vingts devait faire plaisir à voir. Mrs. Tiggywinkle esquissa une gracieuse révérence.

— Ravie de faire votre connaissance, Mr. Shgakespeare, dit-elle poliment. Vous voulez bien venir avec moi ?

\*

\* \*

— Qui était-ce ? cria Landen de l'escalier.

— Mrs. Tiggywinkle qui venait chercher un clone de Shakespeare pour restaurer *Hamlet*.

— Ça t'arrive d'être sérieuse de temps en temps ?

Il rit et m'embrassa. J'avais ramené Shgakespeare à la maison en cachette de Landen. Oui, je sais, on est censé tout se dire entre époux, mais il y a une limite, et je ne tenais pas à la franchir trop vite.

Friday descendit dix minutes plus tard, échevelé, mal réveillé et un peu ronchon.

— *Quis nostrud laboris*, gémit-il. *Nisi ut aliquip ex consequat*.

Je lui donnai un toast et fourrageai dans le placard sous l'escalier à la recherche de mon gilet pare-balles. Toutes mes affaires étaient à leur place, comme si je n'étais jamais partie d'ici. Les dérives temporelles sont déroutantes, mais on s'habitue à tout.

— Pourquoi le gilet pare-balles ?

C'était Landen. Zut. J'aurais dû l'emporter et le mettre au bureau.

— Quel gilet pare-balles ?

— Celui que tu es en train d'enfiler.

— Oh, *celui-là*. Comme ça, pour rien. Écoute, si Friday a faim, tu peux toujours lui donner un casse-croûte. Il aime bien les bananes – il faudra peut-être en racheter –, et si un gorille passe vous rendre visite, ce sera cette Mrs. Bradshaw dont je t'ai parlé.

— Ne change pas de sujet. Comment peux-tu aller au travail avec un gilet pare-balles « comme ça, pour rien » ?

— C'est une mesure de précaution.

— L'assurance est une mesure de précaution. Un gilet, ça veut dire que tu prends des risques inutiles.

— Je risque encore plus sans gilet.

— Que se passe-t-il, Thursday ?

J'esquissai un vague geste qui se voulait nonchalant.

— C'est juste un tueur à gages. Un tout petit. Aucun intérêt.

— Lequel ?

— Je ne me souviens plus. Porte... *quelque chose*.

— *Porte-Fringue* ? Son parcours, c'est un vrai recueil d'histoires courtes. Soixante-sept victimes à ce jour !

— Soixante-huit, si on compte Samuel Pring.

— On s'en fiche. *Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?*

— Je... je... ne voulais pas que tu t'inquiètes.

Il se frotta le visage avec les deux mains, me regarda et soupira profondément.

— C'est bien la Thursday Next que j'ai épousée, n'est-ce pas ?

Je hochai la tête.

Il me prit dans ses bras et m'attira tout contre lui.

— Tu es prudente ? chuchota-t-il à mon oreille.

— Toujours.

— Non, mais prudente *pour de bon*. Comme on doit l'être quand on a un mari et un fils qui seraient suprêmement fâchés de te perdre.

— Ah, soufflai-je, tu parles de cette prudence-*là*. O.K., promis.

Nous échangeâmes un baiser, et je refermai le gilet, enfilai mon chemisier par-dessus, et attachai mon holster. J'embrassai Friday, lui recommandai d'être sage, puis embrassai Landen encore une fois.

— À ce soir, lui dis-je, et ce n'est pas une parole en l'air.

Je me rendis à Wanborough pour voir Joffy. Il était en train de célébrer la cérémonie d'une union civile, et je dus patienter au fond du temple jusqu'à ce qu'il ait terminé. J'avais du temps devant moi avant mon rendez-vous avec Cindy, et j'avais décidé que la meilleure façon de l'occuper serait de me pencher de plus près sur le cas St Zvlkx. L'hypothèse de Millon, comme quoi Zvlkx ne serait pas un prophète, mais un transfuge de la ChronoGarde mêlé à un trafic criminel, me semblait à première vue peu probable. On ne pouvait échapper à la ChronoGarde. Ils finissaient toujours par vous retrouver. Peut-être pas ici et maintenant, mais ailleurs, dans un autre temps... et surtout au moment où l'on s'y attendait le moins. Bien *avant* qu'on n'envisage même de commettre un quelconque délit. Qui plus est, la ChronoGarde ne laissait pas de traces. Une fois l'auteur du crime rayé de l'existence, c'était comme si le crime lui-même n'avait jamais eu lieu. Le dispositif était parfaitement rodé. Les archives de l'histoire étaient étroitement surveillées, et Zvlkx agissait manifestement avec l'approbation de la ChronoGarde... alors comment, s'il était *bidon*, avait-il fait pour contourner le système ?

— Salut, Nounouille, lança Joffy pendant que les jeunes mariés s'embrassaient sur les marches de l'église sous une pluie de confettis. Qu'est-ce qui t'amène par ici ?

— St Zvlkx... où est-il ?

— Il a pris le car pour Swindon ce matin. Pourquoi.

Je lui exposai mes soupçons.

— Zvlkx, un transfuge de la ChronoGarde ? Mais pourquoi ? Que cherche-t-il ? Pourquoi risquer l'éradication définitive pour une douteuse renommée de prophète du XIII<sup>e</sup> siècle ?

— Combien a-t-il touché du Comité pour la Promotion des Tartines Grillées ?

— Vingt-cinq mille.

— Ce n'est pas le Pérou. On peut jeter un œil sur sa chambre ?

— C'est scandaleux, protesta Joffy. Je trouve tout à fait ignoble de trahir la confiance de quelqu'un en laissant fouiller sa chambre en son absence. Tiens, j'ai un double de clé ici.

La chambre de Zvlkx était tout ce qu'on pouvait attendre d'une cellule monacale : spartiate à l'extrême. Il dormait sur une paillasse et avait une table et une chaise pour tout mobilier. Sur la table, il y avait une bible. Mais en fouillant, nous trouvâmes un Walkman sous la paillasse, ainsi que plusieurs numéros de *Gros Lolos* et de *Cheval de course*.

— Il joue ? demandai-je.

— Il joue, il boit, il fume, il drague... la totale.

— Les magazines prouvent en tout cas qu'il lit l'anglais. Tu cherches quoi, Joff ?

Il était en train de fourrager sous l'oreiller.

— Son *Livre de Révélations*. Normalement, c'est là qu'il le cache.

— Tiens, tiens ! Ce n'est pas la première fois que tu fouilles sa chambre, alors. Tu te méfies ?

— Ben oui, acquiesça Joffy, penaud. Sa conduite n'est pas celle d'un saint mais d'un... d'une petite gouape. Quand je traduis ses propos, je suis obligé de les expurger.

Je sortis le tiroir de la table et le retournai. Une enveloppe était collée sur le fond.

— Bingo !

Elle contenait un aller simple en Gravitube pour Bali. Joffy haussa les sourcils, et nous nous regardâmes, consternés. Zvlkx était bel et bien en train de manigancer quelque chose.

Joffy m'accompagna à Swindon, et nous sillonnâmes les rues de la ville à la recherche du saint pas très catholique. Nous fîmes un tour à Tesco, sur le lieu de son ancienne cathédrale, mais comme il n'y était pas, nous nous rendîmes au tribunal, au siège des OpSpecs et au théâtre avant de redescendre Commercial Road. Ce fut là que Joffy l'aperçut, devant chez Pete & Dave, longéant pesamment le trottoir.

— Le voilà !

— J'ai vu.

Nous laissâmes la voiture et pressâmes le pas pour rattraper la silhouette dépenaillée enveloppée dans une couverture. Manque de chance, il jeta un coup d'œil furtif en arrière et nous reconnut. Il se précipita de l'autre côté de la rue. J'ignore si ses cheveux emmêlés lui étaient tombés dans les yeux ou s'il avait oublié la circulation urbaine durant son séjour à l'Âge des Ténèbres, mais il traversa sans regarder juste au moment où un bus arrivait sur lui. Sa tête heurta le pare-brise, et son corps décharné atterrit avec un bruit sourd sur le trottoir. Joffy et moi fûmes les premiers à accourir. Quelqu'un de plus jeune s'en serait tiré sans trop de dégâts, mais affaibli par la maladie et les

privations, Zvlkx n'avait pratiquement aucune chance de survivre. Il toussait et rampait de toutes ses forces vers la boutique la plus proche.

— Doucement, votre Grâce, murmura Joffy, posant la main sur son épaule pour l'arrêter. Ça va aller.

— Les boules, fit Zvlkx au comble de l'exaspération. Ah, les boules, les boules, les boules. Avoir survécu à la peste pour se faire renverser par un putain de bus 23. Les boules.

— Qu'est-ce qu'il dit ?

— Il est contrarié.

— Qui êtes-vous ? demandai-je. Vous êtes de la ChronoGarde ?

Son regard pivota vers moi, et il poussa un gémissement. Non seulement il était en train de mourir, mais en plus il était démasqué.

Il fit une nouvelle tentative pour atteindre le pas de porte et s'écroula.

— Appelez une ambulance ! hurla Joffy.

— Trop tard, marmonna Zvlkx. Trop tard pour moi, trop tard pour nous tous. Ce n'est pas comme ça que les choses auraient dû tourner. Notre époque est détraquée... et ce ne sera pas à moi de la remettre en ordre. Joffy, prenez ceci et utilisez-le à bon escient, comme moi je ne l'aurais pas fait. Enterrez-moi sur le site de mon ancienne cathédrale et ne leur dites pas qui j'étais. J'ai vécu dans le péché, mais j'aimerais mourir dans la sainteté. Ah, et si une grosse pouffiasse nommée Shirley vous dit que je lui ai promis mille livres, ne la croyez pas, c'est du pipeau.

Il toussa à nouveau, puis grelotta et cessa de bouger. Je plaçai la main sur son cou crasseux, mais ne sentis aucun pouls.

— Qu'a-t-il dit ?

— Il a parlé d'une grosse dame nommée Shirley, de notre époque qui est détraquée... et d'utiliser ses Révélations comme bon me semble.

— Comment ça ? Sa Révélation ne va donc pas se réaliser ?

— Je ne sais pas, mais il m'a donné ceci.

C'était le *Livre des Révélations* de Zvlkx. Joffy feuilleta les pages jaunies avec toutes les prophéties qu'il ait jamais faites rédigées en vieil anglais, et avec une espèce de somme arithmétique à côté de chaque prédiction. Il ferma les yeux de Zvlkx et couvrit la tête du défunt avec son veston. Une foule s'était assemblée ; là-dedans il y avait un policier qui prit les choses en main. Joffy cacha le livre, et nous nous écartâmes tandis qu'une sirène d'ambulance mugissait au loin. Le patron de la boutique sortit et nous dit que les clochards qui meurent sur son pas de porte, ce n'était pas bon pour les affaires. Mais en apprenant qui c'était, il changea d'avis.

— Bonté gracieuse, fit-il respectueusement. Imaginez, un véritable saint qui nous honore de sa mort sur notre pas de porte !

Je poussai Joffy du coude et lui montrai la vitrine. C'était une échoppe de bookmaker.

— C'est tout lui, ça ! renifla mon frère. S'il n'était pas mort en essayant de se rendre chez un book, ç'aurait été le bordel ! Et s'il n'était pas au pub, c'est pour la simple et bonne raison qu'ils ouvrent plus tard.

Surprise, je consultai ma montre. Onze heures moins dix. Cindy ! Préoccupée par St Zvlkx, je l'avais complètement oubliée. Reculant dans l'encoignure de la porte, je regardai autour de moi. Pas de Cindy en vue... normal, c'était une superpro. Je crus d'abord que la présence d'une foule jouait en ma faveur, dans la mesure où elle ne prendrait pas le risque de tuer un innocent. Puis je me dis que le respect de Cindy pour la vie humaine pourrait se résumer en très gros caractères au dos d'une boîte d'allumettes. Il fallait que je m'éloigne pour éviter que quelqu'un d'autre soit touché. Je remontai en vitesse Commercial Road, mais au croisement de Granville Street m'arrêtai net. Cindy venait de tourner le coin de la rue. Ma main se referma machinalement sur la crosse de mon automatique. Sauf qu'elle n'était pas toute seule. Elle était avec Spike.

— Tiens ! dit-il en apercevant la cohue derrière mon dos. Qu'est-ce qui se passe là-bas ?

— La mort de Zvlkx, Spike.

Cindy et moi nous affrontâmes du regard. Une seule de ses mains était visible ; l'autre était cachée dans son sac. Elle avait déjà échoué deux fois... jusqu'où irait-elle pour m'éliminer ? En plein jour, avec son mari pour témoin ? Je me tenais maladroitement devant eux, la main sur l'automatique qui était toujours dans son holster. Je n'avais pas d'autre choix que de faire confiance à mon père. Il ne s'était pas trompé pour le deuxième attentat. Je tirai mon arme et la pointai sur elle. Il y eut des exclamations parmi les passants qui se dispersèrent rapidement.

— Thursday ? hurla Spike. Mais qu'est-ce qui vous prend, nom d'un chien ? Lâchez-moi ça !

— Non, Spike. Cindy n'est pas bibliothécaire, elle est Porte-Fringue.

Spike me regarda, regarda son petit bout de femme et éclata de rire.

— Cindy, une tueuse ? Vous rigolez ou quoi ?

— Elle est en pleine narano. J'ai peur. Spike, jeignit Cindy de sa voix de netite fille. Je ne sais pas de quoi elle

— Elle est en pleine panique, j'ai peur, Spikey, gémit Cindy de sa voix de petite fille. Je ne sais plus de quoi elle parle. Je n'ai jamais tenu une arme de ma vie !

— Sortez *très* doucement la main de votre sac, Cindy.

Mais Spike réagit le premier. Il dégaina sa propre arme et la pointa sur *moi*.

— Lâchez ça, Thurs. Je vous aime bien, mais mon choix est fait.

Je me mordis la lèvre sans quitter Cindy des yeux.

— Ça ne vous étonne pas qu'elle soit payée en liquide pour ses missions en free-lance ? Que son frère travaille pour la CIA ? Que ses parents aient été abattus par la police ? Avez-vous déjà vu des bibliothécaires se faire descendre par la police ?

— Il y a une explication à tout ça, Spikey, pleurnicha Cindy. Tue-la ! Elle est folle !

Je voyais clair dans son jeu, à présent. Elle n'avait même pas besoin de faire le boulot elle-même. En pleine rue, son mari presse la détente, en toute légalité... un brave homme qui défend son épouse. Elle était très forte. Elle était la meilleure. Elle était Porte-Fringue. Un contrat avec elle, et vous étiez plus mort que mort.

— Elle a un contrat sur moi, Spike. Elle a déjà tenté de me tuer à deux reprises... !

— Baissez votre arme, Thursday !

— Spikey, j'ai peur !

— Cindy, je veux voir vos deux mains !

— LÂCHEZ VOTRE ARME, Thursday !

Nous étions arrivés à une impasse. Entre le pistolet de Spike pointé sur ma tête, et mon pistolet pointé sur Cindy, j'étais dans un sale pétrin. Si je baissais mon arme, Cindy me tuerait. Si je ne baissais pas mon arme, Spike me tuerait. Si je tuais Cindy, Spike me tuerait. J'avais beau me creuser les méninges, je ne voyais pas de scénario qui ne se termine pas par ma mort. La situation était pour le moins délicate. Ce fut alors que le piano à queue tomba sur elle.

Je n'avais encore jamais entendu un piano tomber d'une hauteur de dix mètres sur le bitume, mais ce fut exactement comme on pourrait l'imaginer. Une sorte de commotion musicale qui se réverbéra à travers la rue. Par chance, le piano – un crapaud Steinway, devais-je apprendre par la suite – nous manqua. Ce fut le *tabouret* qui heurta Cindy, et elle s'effondra comme un sac de farine. Un seul coup d'œil suffit pour comprendre que c'était grave. Une blessure à la tête et une mauvaise fracture du cou. Spike, lui, était en butte à des émotions contradictoires : d'un côté, le choc de l'accident ; de l'autre, le fait de découvrir que j'avais raison... dans sa main, Cindy serrait un revolver de calibre 38 muni d'un silencieux.

— Non ! se lamenta-t-il en effleurant sa joue pâle avec douceur. Non, pas ça !

Cindy gémit faiblement tandis que le policier qui s'occupait de St Zvlkx se précipitait vers nous, flanqué de deux ambulanciers.

— Vous auriez dû me le dire, marmonna Spike en fuyant mon regard.

Ses larges épaules frémirent ; des larmes roulèrent sur ses joues.

— Je suis vraiment désolée, Spike.

Il s'écarta sans mot dire pour laisser les ambulanciers lui prodiguer les premiers soins.

— Qui est-elle ? demanda le policier. Et vous deux, qui êtes-vous ?

— OpSpecs, répondîmes-nous en chœur, exhibant nos plaques.

— Et elle, c'est Cindy Stoker, fit Spike tristement, une tueuse connue sous le nom de Porte-Fringue – et ma femme.

# 35

## Le jour même

### LE GOUVERNEMENT DE KAINE ENVISAGE UN BOUCLIER ANTI-CHÂTIMENT

Hier, Mr. Yorrick Kaine a annoncé son intention de mettre en place un système de défense pour parer au courroux divin contre ses créatures. Les modalités du « bouclier anti-châtiment » relèvent du secret militaire, mais les experts en armement et les plus grands théologiens conviennent qu'il pourrait être opérationnel d'ici cinq ans. Les partisans de Kaine invoquent « la pluie du feu purificateur » qui s'est abattue sur la petite ville d'Oswestry en octobre dernier, et l'invasion de crapauds à Rutland. « Oswestry et Rutland sont un signal d'alarme pour le pays, a déclaré Mr. Kaine. Elles ont peut-être péché, mais une sentence arbitraire en l'absence d'un procès équitable est une chose que je ne saurais tolérer. Dans le monde moderne où la notion de péché est floue, nous devons nous protéger contre une divinité puriste qui cherche à imposer sa loi obsolète. » La réalisation du bouclier, d'un coût estimé à 14 milliards de livres sterling, a été confiée en exclusivité à Goliath Armement.

Article paru dans *La Taupe* en juillet 1988

Les médias étaient à la fête. La mort de St Zvlkx si peu de temps après sa résurrection provoqua quelques haussements de sourcils, mais l'incroyable accident survenu à Porte-Fringue en pleine « action » fit sensation, éclipsant à la une des journaux le SuperArceau qui devait avoir lieu le lendemain. Étonnamment, malgré de graves blessures internes et un crâne défoncé, elle n'était pas morte. On la transporta à St Septyk où les médecins luttèrent pour la maintenir en vie. Pas pour des raisons humanitaires, entendons-nous bien, mais parce qu'elle pouvait désigner soixante-sept ou soixante-huit clients qui l'avaient payée pour exercer son macabre business, et cette opportunité, le ministère public ne tenait pas à la laisser filer. Une heure après sa sortie du bloc opératoire, il y avait déjà eu trois tentatives de la part de parrains de la pègre pour la faire taire une bonne fois pour toutes. On la transféra dans le quartier de haute sécurité de l'hôpital psychiatrique pénitentiaire de Kingsdown où elle reposa, comateuse, sous assistance respiratoire.

— Spike avait raison, j'aurais dû lui en parler, dis-je à mamie, ou prévenir les autorités, je ne sais pas, moi.

Mamie Next se sentait beaucoup mieux aujourd'hui. Bien qu'affaiblie par l'âge, elle était sortie faire un grand tour dans la matinée. À mon arrivée, je la trouvai avec ses lunettes de lecture sur le nez, entourée de piles de volumes qui avaient déjà largement servi, le genre de littérature qu'on lit pour ses études, rarement pour le plaisir.

— Mais tu ne l'as pas fait, rétorqua-t-elle, me contemplant par-dessus ses lunettes, et ton père le savait quand il t'a mise en garde.

— Il a dit aussi que c'était à moi de décider si elle allait vivre ou mourir, mais il s'est trompé... je n'ai pas la maîtrise des événements.

Je me frottai la tête et soupirai.

— Pauvre Spike. Il est complètement anéanti.

— Où est-il ?

— Toujours en train de se faire interroger par OS-9 Ils ont envoyé un agent de Londres qui la traque depuis une dizaine d'années. J'y serais bien allée, s'il n'y avait pas eu Flanker.

— Flanker ? Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il est venu me remercier d'avoir conduit OS-14 jusqu'à un énorme stock de littérature danoise cachée.

— Je croyais que tu faisais tout pour *ne pas* les aider.

Je haussai les épaules.

— Comment pouvais-je savoir que la résistance danoise allait utiliser comme planque la Société des Auteurs Australiens ?

— Tu leur as dit que c'était Kaine qui avait commandité ton assassinat ?

— Non, répondis-je en regardant mes pieds. Je ne sais plus à qui je dois faire confiance, et la dernière chose que je veux, c'est être placée en détention provisoire par mesure de protection. Si demain je ne suis pas sur la ligne de touche pour le SuperArceau, les Neandertals ne joueront pas.

— Mais tu as bien une bonne nouvelle à m’annoncer, non ?

— Oui, acquiesçai-je en m’animant. Nous avons réussi à sortir un certain nombre de livres danois du pays ; *Hamlet* va être remis en état... et j’ai récupéré Landen.

Mamie me souleva le menton.

— Depuis combien de temps ?

Je jetai un œil sur mon alliance.

— Vingt-quatre heures et des poussières.

— J’ai connu ça, moi aussi.

Mamie soupira, ôta ses lunettes et se frotta les yeux de sa main osseuse.

— On a vécu heureux pendant quarante ans avant d’être séparés à nouveau... de façon naturelle et inéluctable cette fois. Ça fait trente ans déjà.

Elle se tut et, pour la distraire, je lui parlai de St Zvlkx de sa mort et de ses Révélations. Rien de tout cela n’avait de sens à mes yeux. Les paradoxes du voyage dans le temps ont de quoi vous tourner la tête.

— Quelquefois, dit mamie en brandissant la couverture du *Soir de Swindon*, les faits sont là, devant nous... il suffit de les remettre dans le bon ordre.

J’examinai la photo, prise quelques secondes après la chute du piano. Je ne me doutais pas que les débris du Steinway avaient été projetés aussi loin. Un peu plus bas, la dépouille solitaire de Zvlkx gisait toujours sur le trottoir, oubliée dans le branle-bas général.

— Je peux garder ça ?

— Bien sûr. Sois prudente, petite... ton père ne pourra pas t’avertir de toutes les morts potentielles qui t’attendent. Seuls les superhéros sont invulnérables. La finale de croquet est loin d’être gagnée, et tout peut arriver dans les prochaines vingt-quatre heures.

Je la remerciai de sa sollicitude, redressai ses oreilles et pris congé.

— Des Neandertals à la défense ? répétèrent Aubrey et Alf qui s’entraînaient au « tir au piquet » sur la pelouse du stade de croquet.

Ils avaient menacé de me virer si je ne leur disais pas tout.

— Évidemment, n’importe quel club serait prêt à verser des millions pour avoir un Neandertal dans son camp... seulement, ils refusent de jouer.

— J’ai déjà leur accord. Ils ne veulent pas qu’on les paie et je ne sais pas comment ils vont faire pour jouer en équipe avec des humains ; j’ai l’impression qu’ils formeront une équipe *dans* l’équipe.

— On s’en fiche, dit Aubrey en s’appuyant sur son maillet. Je me suis illusionné. Bing est trop vieux, Splatch a un problème avec l’alcool, et Cobra est psychologiquement instable. George, ça va, et moi je tiens le coup, mais les Tapettes ont recruté de nouveaux talents, des gens comme « Brisefer » McSneed.

Il ne plaisantait pas. Un mystérieux bienfaiteur – Goliath, très vraisemblablement – avait fait don d’une grosse somme d’argent aux Tapettes de Reading. De quoi acheter tous les joueurs qu’ils voulaient.

— Bon, alors on est toujours dans la course avec les cinq Tals ?

— Oui, sourit Aubrey, on est toujours dans la course.

Sur le chemin du retour, je fis un saut chez maman sous prétexte de passer prendre Hamlet et les dodos. Je trouvai ma mère dans la cuisine avec Bismarck, qui était en train de lui raconter une blague.

— Et le cheval blanc, il dit : « Comment, Erich ? »

— Oh, Herr B., pouffa ma mère en lui donnant une tape sur l’épaule. Vous êtes un farceur !

Soudain elle m’aperçut sur le pas de la porte.

— Thursday ! Tu vas bien ? J’ai entendu à la radio une histoire d’accident de piano...

— Ça va, maman, ne t’inquiète pas.

Je toisai froidement le Prussien qui, je trouvais, prenait des libertés avec les sentiments de ma mère.

— Bonjour, Herr Bismarck. Alors, vous n’avez pas encore réglé la question du Schleswig-Holstein ?

— J’attends toujours le Premier ministre danois, répondit Bismarck, se levant pour me saluer, mais je commence à perdre patience.

— Il ne va pas tarder, Herr Bismarck, fit ma mère en mettant la bouilloire sur le feu. Une tasse de the en attendant ? Il s’inclina à nouveau.

— Seulement si du battenberg il y a.

— Il doit rester un morceau, si ce fripon de Mr. Hamlet n’a pas tout mangé.



Son visage s'allongea quand elle découvrit que ce fripon de Mr. Hamlet avait bel et bien tout mangé.

— Oh, mince ! Vous voulez une tranche de cake aux amandes à la place ?

Les sourcils de Bismarck frémirent de colère.

— Où que je me tourne, les Danois se moquent de ma personne et de la confédération germanique, déclama-t-il en tapant du poing dans la paume de sa main. L'incorporation du duché de Schleswig au royaume de Danemark peut-être ai-je laissé faire, mais l'offense personnelle en matière de battenberg passer je ne laisserai pas. C'est la guerre !

— Minute, Otto !

Ma mère, qui avait élevé trois enfants toute seule, était bien placée pour résoudre le conflit du battenberg-Schleswig-Holstein.

— Je croyais qu'on s'était mis d'accord pour que vous n'envahissiez pas le Danemark !

— Ça, c'était avant, marmonna le chancelier.

Il bomba le torse d'un air si belliqueux qu'il fit sauter un de ses boutons de cuivre, lequel vola à travers la cuisine et frappa Pickwick à la tête.

— Choisissez : soit Mr. Hamlet de sa conduite s'excuse au nom du peuple danois, soit nous partons en guerre.

— Pour le moment, il est en train de parler au gentil monsieur qui s'occupe des problèmes relationnels, hasarda ma mère anxieusement.

— Alors, c'est la guerre.

Bismarck se rassit et se servit une tranche de cake aux amandes.

— Les pourparlers sont inutiles. Retourner j'aimerais en 1863.

La porte s'ouvrit. C'était Hamlet. Son regard glissa sur nous. Il avait l'air... *différent*.

— Ah ! dit-il en dégainant son épée. Bismarck ! Finies, les menées hostiles contre le Danemark. Préparez-vous à mourir !

Visiblement, l'entretien avec son coach relationnel l'avait profondément marqué. Bismarck, nullement ému, tira un pistolet.

— Ach ! Le battenberg on termine derrière mon dos, hein ?

Ils se seraient entretués si on n'était pas intervenues, maman et moi.

— Hamlet ! dis-je. Tuer Bismarck ne vous rendra pas votre père, si ?

— Otto ! dit ma mère. Tuer Hamlet ne changera pas les dispositions des habitants du Schleswig, si ?

J'entraînai Hamlet dans le couloir pour tenter de lui expliquer que réagir à chaud n'était pas forcément la meilleure solution.

— Je ne suis pas de votre avis, déclara-t-il en fendant l'air de son épée. La première chose que je ferai en rentrant chez moi, c'est liquider mon assassin d'oncle, épouser Ophélie et attaquer Fortinbras. Mieux encore, j'envahirai la Norvège à titre préventif, puis la Suède, puis... il y a quoi, déjà, à côté ?

— La Finlande ?

— C'est ça.

La main gauche sur la hanche, il fit mine de porter un coup à un ennemi imaginaire. Pickwick qui passait par là, lâcha un *ploooooock* surpris, chancela et tomba évanouie.

— Ce spécialiste de la gestion de conflits m'a vraiment appris deux ou trois choses. Apparemment, mon problème, c'est un conflit latent ou irrésolu – la mort de mon père – qui persiste et empoisonne l'individu, à savoir moi. Pour régler nos problèmes, nous devons affronter les conflits et les résoudre au mieux de nos capacités !

C'était encore pire que ce que je pensais.

— Vous n'allez donc plus feindre la folie et parler beaucoup ?

— Pas la peine, rétorqua Hamlet en riant. L'heure n'est plus à la parole. Polonius aussi en prendra pour son grade. Sitôt que j'aurai épousé sa fille, il sera viré de son poste de ministre et nommé bibliothécaire en chef, quelque chose comme ça. Oui, ça va déménager dans ma pièce, je vous le promets.

— Et que faites-vous de la tolérance afin d'arriver à une coexistence pacifique durable et mutuellement profitable entre belligérants ?

— Je crois qu'il allait traiter ça lors de la deuxième séance. Peu importe. Demain à la même heure *Hamlet* sera le récit dynamique d'une revanche et de l'accession au pouvoir du plus grand roi que le Danemark ait jamais connu. C'est la fin de l'Hamlet procrastinateur et le début de l'Hamlet homme d'action ! Il y a quelque chose de pourri au royaume de Danemark, et Hamlet dit... c'est l'heure des comptes !

Je l'avais mauvaise. Je ne pouvais le renvoyer chez lui tant que Mrs. Tiggywinkle et Shgakespeafe n'avaient pas remis de l'ordre dans la pièce, or dans cet état d'esprit, Dieu seul savait de quoi il était capable. Il fallait que je trouve une solution, et vite.

— Bonne idee, Hamlet. Mais avant toute chose, sachez qu'ici meme, en Angleterre, les Danois sont persecutes et humiliés, et qu'on brûle les livres de Kierkegaard, Andersen, Branner, Blixen et Farquitt.

Il me dévisagea, frappé d'une horreur muette.

— Je fais mon possible pour lutter contre ça, poursuivis-je, mais...

— On brûle les livres de Daphne ?

— Vous la connaissez ?

— Bien sûr. J'adore ses romans. Il faut bien qu'on s'occupe pendant les longs hivers à Elseneur. Maman aussi l'aime beaucoup... mais mon oncle préfère Catherine Cookson. Enfin, assez parlé !

Son cerveau de post-indécis s'était déjà mis en branle.

— Qu'est-ce qu'on peut faire ?

— Tout repose sur notre victoire au SuperArceau demain, mais on aura besoin d'une démonstration de force au cas où Kaine tenterait quelque chose. Pouvez-vous réunir le plus de supporters danois possible ?

— C'est important ?

— Ça risque d'être vital.

Les yeux d'Hamlet brillèrent d'une lueur implacable. Il s'empara de son crâne posé sur la console de l'entrée, mit la main sur mon épaule et prit une pose théâtrale.

— Demain, mon amie, vous aurez tellement de Danois à votre disposition que vous ne saurez qu'en faire. Mais trêve de vains bavardages, je dois partir sur-le-champ.

L'instant d'après, il était dehors. De cent pour cent parlote, il était devenu cent pour cent action. Je n'aurais jamais dû l'emmener dans le monde réel.

— À propos, fit Hamlet en passant la tête par la porte, vous ne parlerez pas d'Emma à Ophélie, hein ?

— Je serai muette comme une tombe.

\*

\* \*

J'allai chercher les dodos, les mis dans la voiture et pris le chemin de la maison. J'avais appelé Landen après l'accident de Cindy pour lui dire que j'allais bien. Il avait toujours su, me répondit-il, qu'il ne m'arriverait rien, et je promis d'éviter dorénavant les tueurs à gages dans la mesure du possible. Comme il y avait au moins trois camions de la télévision devant chez nous, je me garai derrière la maison, remontai l'allée, saluai au passage Millon et traversai la pelouse pour gagner les portes-fenêtres.

— *Lipsum* ! fit Friday en accourant.

Je le pris dans mes bras pendant qu'Alan examinait son nouveau foyer pour repérer toutes les bêtises potentielles à faire.

— Il y a un télégramme pour toi sur la table, dit Landen, et si tu es d'humeur masochiste, les médias brûlent de t'entendre raconter comment les Maillets vont gagner demain.

— Sûrement pas, répliquai-je en ouvrant le télégramme. Et toi, ta...

Je ne terminai pas ma phrase. Le télégramme était clair et concis.

NOUS AVONS UNE AFFAIRE À RÉGLER. VENEZ SEULE, PAS D'EMBROUILLES, HANGAR D, AÉROPORT DE SWINDON, KAINE.

— Chéri ? appelai-je.

— Oui ? répondit Landen de l'escalier.

— Je dois ressortir.

— Encore un tueur à gages ?

— Non, un tyran mégalomane décidé à conquérir le monde.

— Je t'attends pour aller au lit ?

— Non, mais Friday a besoin d'un bain... et n'oublie pas derrière les oreilles.

## Kaine contre Next

### PROJET ANTI-CHÂTIMENT FACE AUX CRITIQUES

Le haut clergé n'est pas favorable au projet anti-châtiment de Mr. Kaine. « Nous ne sommes pas sûrs que Mr. Kaine puisse placer sa volonté au-dessus de celle de Dieu, a commenté un évêque anxieux, qui a préféré garder l'anonymat, mais si Dieu décide de châtier quelqu'un, nous estimons qu'Il doit avoir une très bonne raison pour cela. » Les athées, eux, restent de marbre face au projet ; ils considèrent que la purification d'Oswestry n'était rien d'autre que la chute malencontreuse d'un météorite. « C'est la politique habituelle de Kaine, de cultiver la peur parmi la population, déclare Rupert Smerce d'Ipswich. Pendant que les gens s'inquiètent d'une menace inexistante née du besoin de l'homme de donner un sens à un monde obscur et violent, Kaine augmente les taxes et rejette la faute sur les Danois. » Tout le monde n'a pas été aussi direct ; Mr. Pascoe, le porte-parole des Agnostiques Réunis, a dit : « Il y a peut-être quelque chose dans cette affaire de châtimement, mais au fond, on n'en sait rien. »

Article paru dans *La Taupe* en juillet 1988

Il faisait nuit lorsque j'arrivai au dépôt de maintenance de l'aéroport de Swindon. Même si des dirigeables bourdonnaient encore dans le ciel nocturne au-dessus du terminal d'en face, ce côté-ci du terrain était désert ; les employés étaient depuis longtemps rentrés chez eux. Je montrai ma plaque au gardien et suivis les indications qui jalonnaient la route de contournement. Je passai devant un dirigeable au sol dont les flancs argentés luisaient au clair de lune. Les portes du gigantesque hangar D, haut de huit étages, étaient verrouillées, mais j'eus tôt fait de repérer un coupé noir Mercedes devant une entrée latérale. Je m'arrêtai un peu avant, éteignis le moteur et les phares. Puis je glissai dans mon automatique le chargeur de recharge avec cinq dégommeurs que j'avais chapardés dans le Monde des Livres. Descendue de voiture, je tendis l'oreille. Comme tout était silencieux, je pénétrai sans bruit dans le hangar.

Maintenant que les dirigeables transcontinentaux gros porteurs étaient construits chez Zeppelinwerks en Allemagne, le seul appareil que contenait ce hangar-cathédrale était un petit soixante places ; à moitié achevé, il n'était pas sans rappeler une corbeille spartiate. Sa carcasse en aluminium était parcourue d'un délicat lacs d'entretoises, soigneusement rivées les unes aux autres. Cela avait l'air excessivement compliqué pour quelque chose d'aussi simple par essence. Je scrutai l'immense espace... aucune trace de Kaine. Sortant mon automatique, j'ôtai le cran de sûreté.

— Kaine ?

Pas de réponse.

J'entendis un bruit et pivotai vers la nacelle en construction qui reposait sur des tréteaux. Je m'en voulais d'être aussi nerveuse ; en fait, j'aurais aimé que Bradshaw soit là. Soudain, je la sentis... l'indolente puanteur de la mort portée par un souffle de brise. Je me retournai : une masse noire et fétide grandissait rapidement dans mon champ de vision. J'entrevis brièvement une espèce de cauchemar inhumain avant de presser la détente ; avec un bruit sourd, mon premier dégommeur toucha sa cible. Le monstre des enfers se désintégra dans une pluie de lettres individuelles qui le composaient. Elles retombèrent sur le sol avec le son cristallin de décorations de Noël qu'on casse.

Un applaudissement solitaire résonna dans le hangar vide, et j'aperçus Kaine debout derrière la cabine de pilotage en chantier. Sans marquer de pause, je tirai un deuxième dégommeur. En un éclair, Kaine fit surgir un personnage secondaire – un petit homme avec des lunettes – sur le trajet même du projectile, et ce fut lui, pas Kaine, qui vola en éclats.

Yorrick s'avança dans la lumière. Le teint éclatant, impeccablement coiffé, il n'avait pas pris une ride depuis la dernière fois que je l'avais vu. Seuls les personnages campés avec finesse sont indiscernables des êtres vivants ; les autres, y compris Kaine, ont une vague *plasticité* qui confirme leur origine fictionnelle.

— Alors, on s'amuse bien ? demandai-je, sarcastique.

— Oh oui, répondit-il avec un léger sourire.

C'était un personnage « B » dans le rôle d'un « A », propulsé vers des sommets beaucoup trop hauts pour lui – un enfant à la tête d'un pays. Était-ce grâce à Goliath, à l'ovinateur ou à ses propres racines fictionnelles, je n'en savais

rien, mais une chose était sûre : il représentait un danger aussi bien pour le monde réel que pour le Monde des Livres. Quelqu'un qui évoque à volonté des monstres des enfers n'est pas à prendre à la légère.

Je tirai à nouveau, avec le même résultat, sauf que cette fois, le personnage devait venir d'une pièce en costume d'époque. Kaine se servait de figurants, de petits bouts de rôle, comme d'un bouclier.

— Vous oubliez, dit-il en me regardant sans ciller que j'ai eu plein de temps pour perfectionner mes pouvoirs et, comme vous pouvez le voir, des moins que rien, chez Farquitt on en ramasse à la pelle.

— Assassin !

Kaine éclata de rire.

— On ne tue pas un personnage de fiction, Thursday ! Sinon, tous les auteurs seraient derrière les barreaux.

— Vous m'avez parfaitement comprise, grondai-je en esquissant un pas dans sa direction.

Si seulement j'arrivais à l'empoigner, je pourrais le retransporter dans la fiction. Mais Kaine le savait et gardait ses distances.

— Vous êtes un vrai boulet, continua-t-il. Je pensais sincèrement que Porte-Fringue vous réglerait votre sort, ce qui m'aurait évité de le faire. Malgré les piètres chances de victoire demain, je ne peux pas risquer que la prophétie de St Zvlkx – aussi peu crédible soit-elle – se réalise. Là-dessus, mes amis de Goliath sont entièrement d'accord avec moi.

— Vous n'êtes pas chez vous ici, et vous n'avez pas à vous mêler de la vie des vraies gens. Vous avez été créé pour divertir, pas pour gouverner.

— Avez-vous la moindre idée, reprit-il tandis que nous décrivions lentement des cercles autour de la cabine de pilotage, de ce que c'est que d'être coincé en tant que personnage B-9 dans un roman publié à compte d'auteur ? De n'être jamais lu, d'avoir deux lignes de dialogue et d'être constamment rabaissé par des subalternes ?

— Et le Programme d'Échange de Personnages ? demandai-je, histoire de gagner du temps.

— J'ai essayé. Savez-vous ce que le Conseil des Genres m'a répondu ?

— Je suis tout ouïe.

— On m'a dit de faire de mon mieux avec ce que j'avais. Eh bien, c'est exactement ce que je suis en train de faire, Miss Next !

— J'ai mes entrées au Conseil. Rendez-vous et je ferai mon possible pour vous.

— Mensonges ! éructa Kaine. Mensonges, mensonges et encore des mensonges ! Vous n'avez aucune intention de m'aider.

Je ne cherchai pas à nier.

— Bien, déclara-t-il, j'avais dit que je voulais vous parler. Voici ce dont il s'agit : vous avez découvert d'où je viens, et malgré mes efforts pour confisquer tous les exemplaires de *Soif de toi*, il y a toujours une possibilité que vous en trouviez un et que vous m'effaciez de l'intérieur. Et ça, je ne puis me le permettre. J'ai décidé donc de vous proposer une collaboration mutuellement profitable. Moi dans les allées du pouvoir, et vous à la tête de n'importe quel service des OpSpecs... ou des OpSpecs en général, tant qu'on y est.

— Je crois que vous me sous-estimez, dis-je calmement. La seule proposition qui m'intéresse, c'est votre reddition inconditionnelle.

— Ah, mais pas du tout, sourit le chancelier. Je ne vous ai pas sous-estimée. Si j'ai parlé de ça, c'est simplement pour laisser à une Gorgone de mes amies le temps de vous approcher par derrière. Au fait, vous connaissez... Méduse ?

J'entendis un sifflement derrière moi. Les cheveux dans ma nuque se hérissèrent, mon cœur battit plus vite. Je m'écartai d'un bond, luttant contre la tentation de jeter un œil sur la répugnante créature qui ondulait derrière moi. Il est difficile de toucher une cible sans la regarder, et mon quatrième dégommeur alla se loger dans un portique de l'autre côté du hangar. Je reculai, trébuchai sur une pièce de métal et tombai à la renverse ; mon automatique atterrit contre une pile de caisses d'emballage. Je jurai et rampai pour échapper à l'horreur mythologique, mais Méduse m'agrippa par la cheville. Les serpents sur sa tête sifflaient furieusement. Je tentai de me dégager à grands coups de pied, mais elle me serrait comme dans un étau. De sa main libre, elle attrapa mon autre cheville et, avec un gloussement strident, grimpa sur moi. Ses griffes acérées se plantèrent dans ma chair, m'arrachant un cri de douleur.

— Regarde-moi en face ! glapit la Gorgone pendant que nous nous roulions dans la poussière. Regarde-moi en face et accepte ton destin !

Je détournai les yeux. Elle me plaqua contre le ciment froid, et sa carcasse osseuse et nauséabonde m'écrasa la poitrine. Sans cesser de glousser, elle prit ma tête dans ses mains. Je hurlai et fermai les yeux, suffoquant à cause de son haleine putride. Mais il n'y avait pas moyen de lui échapper. Je sentis ses mains glisser sur mon visage, ses doigts effleurer mes paupières.

— Allons, Thursday, mon amour, grinça-t-elle, rendue quasi inaudible par le sifflement des serpents. Contemple

mon âme et sens ton corps se transformer en pierre... !

Je me raidis et poussai un cri quand ses doigts m'écartèrent les paupières. Je fis rouler mes yeux dans leurs orbites, cherchant désespérément à retarder l'inéluctable. J'entrevois déjà de la lumière et la partie inférieure de son corps lorsque j'entendis le bruit d'une lame d'acier qu'on tirait de son fourreau. Quelque chose siffla dans l'air, et Méduse s'affaissa mollement sur ma poitrine. Je rouvris les yeux et repoussai sa tête tranchée dans les ténèbres. Me relevant d'un bond, je glissai dans la mare de sang qui s'était formée sous le corps décapité et reculai précipitamment, titubant dans ma panique.

— Ma foi, fit une voix familière, on dirait que je suis arrivé à temps !

C'était le Chat. Perché sur le squelette du dirigeable, il souriait de toutes ses dents. Mais il n'était pas seul ! Celui qui se tenait à côté de lui n'était pas un homme ordinaire. Grand – plus d'un mètre vingt – et large d'épaules, il était vêtu d'une armure rudimentaire et serrait dans ses mains puissantes une épée et un bouclier qui semblaient ne peser presque rien. C'était un guerrier redoutable, le genre de héros auquel on consacre une épopée... et dont on n'a plus guère besoin à notre époque moderne. C'était le parangon du mâle dominant : c'était Beowulf. En silence, les genoux légèrement fléchis, il décrivait des figures en forme de huit avec la pointe de son épée ensanglantée.

— Bien joué, monsieur Chat, lança Kaine, sardonique.

Il émergea de derrière la cabine de pilotage et se posta face à nous dans le seul espace libre du hangar.

— À vous d'en finir, Mr. Kaine, répondit le Chat. Retournez dans votre livre et restez-y... ou affrontez les conséquences.

— Je préfère pas, sourit Kaine posément, et puisque vous avez fait monter les enjeux en évoquant un héros du VIII<sup>e</sup> siècle, je vous propose une joute entre vos champions et les miens. Si vous gagnez, je resterai à jamais dans *Soif de toi*. Si je gagne, vous me laissez tranquille.

Je regardai le Chat qui, pour une fois, ne souriait pas.

— Très bien, Mr. Kaine. J'accepte de relever votre défi. Les règles habituelles ? Une seule créature à la fois et *strictement* pas de Kraken ?

— Mais oui, rétorqua Kaine impatientement.

Il ferma les yeux. Avec un cri perçant, Grendel surgit et vola en direction de Beowulf qui le découpa expertement en huit morceaux plus ou moins égaux.

— Je crois qu'on a réussi à le mettre en boule, chuchota le Chat du bout des lèvres. Mauvaise pioche... Beowulf vainc *toujours* Grendel.

Mais Kaine ne perdit pas de temps, et l'instant d'après, un Tyrannosaurus Rex en chair et en os foula lourdement le sol de ciment. Ses crocs dégoulinèrent de bave. Il battit furieusement de la queue, renversant la nacelle sur le côté.

— *Le Monde perdu* ? s'enquit le Chat. Ou *Jurassic Park* ?

— Ni l'un ni l'autre, répondit Kaine. *Le Grand Livre des Dinosaures*.

— Ooh ! fit le Chat. Comme ça, on sort de la fiction, hein ?

Kaine fit claquer ses doigts, et le lézard géant s'élança sur Beowulf qui brandit son épée et passa à l'attaque.

Me retranchant derrière le Chat, je demandai anxieusement :

— Ce Beowulf n'est pas l'original, n'est-ce pas ?

— Ciel, non, c'est *tout* le contraire !

Et c'était tant mieux. Car si Beowulf avait réduit Grendel en charpie, le tyrannosaure le réduisit en charpie à son tour. Pendant qu'il enfournait ce qui restait du guerrier, le Chat me siffla :

— J'adore ces tournois !

J'essuyai mon visage griffé avec un mouchoir. J'avoue que je ne partageais pas sa jubilation malicieuse, ni son enthousiasme.

— Quel est notre prochain coup ? le questionnai-je. Smaug le dragon ?

— Inutile. Il évoquera un Sacquet pour le tuer. Peut-être faudrait-il effectuer une retraite stratégique et introduire un Allan Quatermain avec un fusil à éléphant, mais comme je suis en retard à l'anniversaire de mon fils, ça va être... *lui* !

L'air miroita au-dessus de nous et, soufflant et babillant, surgit une créature aux ailes de chauve-souris. Elle avait une longue queue, des pattes de reptile, des yeux flamboyants, d'énormes griffes recourbées et velues... et portait une tunique lilas avec des chaussettes assorties.

Le tyrannosaure leva les yeux de son festin sur le Jabberwock qui planait en soufflant d'un air menaçant. À peu près de la même taille que le gros lézard, il fondit sur lui, crocs et griffes dehors. Le Chat, Kaine et moi les regardâmes rouler sur le sol en battant de la queue, soudés dans une étreinte mortelle. À un moment, nous avons bien cru que le champion de Kaine avait le dessus, jusqu'à ce que le Jabberwock exécute une manœuvre connue des

vue sous le nom de « cnute en vrille et crasn ». Le dinosaure s'immobilisa, bougeant à peine. Un animal aussi gros n'a pas besoin de tomber de haut pour se rompre les os. Babillant avec satisfaction, le Jabberwock nous rejoignit en esquissant une petite danse triomphale au passage.

— C'est bon ! hurla Kaine. J'en ai ma dose !

Il leva les bras, et une bourrasque balaya le hangar. On entendit des coups de tonnerre dehors, et une forme massive monta de la carcasse inachevée du dirigeable. Elle grandit encore et encore jusqu'à ce que le squelette en aluminium l'enserme comme un corset ; se dégageant alors, elle saisit le Jabberwock dans un de ses tentacules et le brandit en hauteur. Kaine avait triché. C'était le Kraken. Humide, étrangement difforme et sentant l'huître trop cuite, c'était la plus grosse et la plus puissante de toutes les créatures fictives.

— Allons, allons ! fit le Chat en menaçant Kaine d'une griffe. Rappelez-vous les règles.

— Au diable les règles ! s'écria Kaine. Misérables agents de la Jurifiction, préparez-vous à connaître un funeste destin !

— Alors là, dit le Chat en s'adressant à moi, c'est complètement ringard comme réplique.

— Que voulez-vous, c'est un Farquitt. Qu'est-ce qu'on fait ?

Le Kraken avait enroulé son tentacule autour du Jabberwock et le serra jusqu'à ce que les yeux lui sortent des orbites.

— Le Chat ! m'exclamai-je d'un ton pressant. *C'est quoi, le prochain coup ?*

— Je réfléchis, répondit le Chat en agitant la queue. Trouver quelque chose pour battre le Kraken n'est pas si simple que ça. Attendez ! Ça y est, je crois que j'ai une idée !

Un éclair éblouissant, et devant le Kraken apparut... une toute petite fée, pas plus haute que mon genou. Elle avait des ailes délicates comme celles d'une libellule, une tiare en argent et une baguette magique qu'elle brandit en direction de Kaine. Aussitôt, le Kraken s'évanouit, et le Jabberwock retomba pantelant sur le sol.

— Que diable... ? s'étrangla Kaine, furieux et surpris, en gesticulant vainement pour faire revenir le Kraken.

— Je crains que vous n'ayez perdu, dit le Chat. Mais vous avez triché, et j'ai dû tricher un peu aussi. Du coup, bien que j'aie gagné, je ne peux pas me prévaloir de ma victoire. À partir de maintenant, tout est entre les mains de Thursday.

— Comment ça ? cria Kaine. Qui était-ce et pourquoi je n'arrive plus à évoquer les créatures fictives ?

— Eh bien, répondit le Chat en ronronnant, c'était la Fée Bleue, de *Pinocchio*.

— Vous voulez dire... ? fit Kaine, bouche bée.

— Absolument. Elle a fait de vous un vrai être humain tout comme elle a fait de Pinocchio un vrai petit garçon.

Il toucha sa poitrine, son visage, pour tenter de comprendre.

— Mais... ça signifie que vous n'avez aucune autorité sur moi... !

— Hélas, rétorqua le Chat. La Jurifiction n'exerce pas sa juridiction sur les habitants du monde réel. Ainsi que je viens de le dire, c'est à Thursday de jouer maintenant.

Il s'interrompt et répéta les deux mots comme pour voir lequel sonnait le mieux :

— Jurifiction... juridiction... Jurifiction... juridiction.

Kaine et moi nous mesurâmes du regard. S'il était réel à présent, la Jurifiction n'avait effectivement plus aucune prise sur lui ; cela voulait dire aussi que nous ne pouvions pas le détruire par le truchement de son livre. D'un autre côté, il ne pouvait plus s'évader du monde réel... et il allait saigner, vieillir et mourir comme le plus ordinaire des hommes. Kaine se mit à rire.

— Ça alors, c'est inattendu ! Merci infiniment, monsieur Chat.

Le Chat renifla avec mépris et lui tourna le dos.

— Vous m'avez rendu un grand service. Désormais, je suis libre de mener ce pays vers de nouveaux sommets sans que vous et votre bande d'abrutis fictifs veniez mettre votre nez dans mes affaires. Je suis libre d'abandonner le reste de décence qui m'était imposé par mon personnage. Au nom de la Bretagne réunifiée, Monsieur Chat, je vous remercie.

Toujours en riant, il se tourna vers moi.

— Quant à vous, Miss Next, vous n'avez plus aucune chance.

— Il nous reste encore la Septième Révélation, répliquai-je faiblement.

— Gagner le SuperArceau ? Avec ce ramassis de bons à rien ? Je crois que vous surestimez largement vos capacités, madame. Avec Goliath et l'ovinateur à mes côtés, je n'ai rien à craindre.

Sur ce, il consulta sa montre et quitta le hangar d'un pas alerte. Peu après, nous entendîmes un bruit de moteur qui s'éloignait progressivement.

— Désolé, dit le Chat sans me regarder. Il fallait que je trouve quelque chose vite fait. Au moins, il n'a pas

Je soupirai.

— Vous avez bien fait, Chesh. Je n'aurais jamais pensé à évoquer la Fée Bleue.

— C'était une sacrée bonne idée, hein ? Vous ne sentez pas l'odeur de crêpes au beurre chaudes ?

— Non.

— Moi non plus. Qui allez-vous mettre en milieu de terrain ?

— Bing sans doute, répondis-je lentement en ramassant mon automatique à l'endroit où il était tombé. Et Stig comme roqueur.

— Ah ! Alors bonne chance et à bientôt.

Le Chat disparut, et j'enveloppai du regard le hangar désert et silencieux. Le sang fictif et les cadavres de Méduse, du tyrannosaure et de Beowulf s'étaient volatilisés et, hormis le dirigeable démoli, il ne restait aucune trace de la bataille qui venait d'avoir lieu. Nous avions remporté une victoire contre Kaine, mais pas la victoire totale que j'avais escomptée. Je me dirigeais vers la sortie quand je vis que le Chat avait reparu, perché sur le manche d'un transpalette.

— Vous avez dit Stig ou figue ? s'enquit-il.

— J'ai dit Stig, et j'aimerais que vous cessiez d'apparaître et de disparaître d'une manière si soudaine : vous me donnez le tournis !

— O.K., opina le Chat.

Cette fois-ci, il s'évanouit tout doucement, commençant par le bout de la queue et finissant par le sourire, qui persista quelque temps encore après son départ.

## L'avant-match

### LES DISCIPLES DE ZVLKX ORGANISENT UNE MARCHÉ SILENCIEUSE DE NUIT

Les soixante-seize membres de la société des Amis Idolâtres de St Zvlkx ont passé la nuit à défiler en silence pour rendre hommage à leur maître spirituel, renversé vendredi dernier par le bus 23. La marche, qui a débuté sur le parking de Tesco, les a conduits aux endroits chers au cœur de St Zvlkx – sept pubs, six boutiques de bookmakers et le plus grand bordel de Swindon –, avant de s'achever par une prière silencieuse sur le lieu de sa mort. Tout s'est déroulé dans le calme, si l'on excepte les nombreuses interventions de la part d'une certaine « Shirley » qui prétendait que Zvlkx lui devait de l'argent.

Article paru dans *Le Mal de Crâne de Swindon* le 22 juillet 1988

J'arrivai au stade de croquet à huit heures du matin. Les supporters se pressaient déjà aux tourniquets dans l'espoir d'avoir les meilleures places dans les gradins. On me fit signe de passer ; je garai ma Speedster à l'emplacement réservé à la direction et me rendis au vestiaire où Aubrey m'attendait en faisant les cent pas.

— Alors ? fit-il. Où est notre équipe ?

— Ils seront là à une heure.

— On ne peut pas les faire venir plus tôt ? Il faut qu'on parle stratégie.

— Non, rétorquai-je fermement. Ils seront là à l'heure. Inutile de chercher à leur imposer nos contraintes d'humains. Ils joueront pour nous, c'est l'essentiel.

— O.K., acquiesça Aubrey à contrecœur. Vous connaissez Penelope Hrah ?

Penelope était une grande femme athlétique capable, semblait-il, de casser des noix avec les paupières. Elle avait choisi le croquet parce que le hockey n'était pas assez violent. Certes, à trente-deux ans sa carrière touchait à sa fin, mais elle pouvait nous être utile... comme épouvantail, à défaut d'autre chose. Personnellement, elle me faisait peur, alors qu'on était dans le même camp.

— Bonjour, Penelope, hasardai-je. C'est très gentil d'être venue vous rejoindre à nous.

— Brrg.

— Tout va bien ? Vous n'avez besoin de rien ?

Elle grogna à nouveau, et je me frottai nerveusement les mains.

— Bon, dans ce cas je vous laisse.

Pendant qu'elle discutait stratégie avec Alf et Aubrey, je donnai deux ou trois interviews et m'assurai que les avocats du club avaient bien en main toutes les ficelles de la complexe procédure juridique du championnat. À midi, Landen et Friday arrivèrent avec ma mère, Mycroft et Polly. Je les installai dans la loge VIP juste derrière le banc des joueurs, à côté de Joffy et Miles, venus un peu plus tôt.

— Est-ce que Swindon va gagner ? demanda Polly.

— J'espère, répondis-je sans grande conviction.

— Le problème avec toi, Thursday, intervint Joffy, c'est que tu n'as pas la foi. Nous, les Amis Idolâtres de St Zvlkx, avons toute confiance dans ses prophéties. Si vous perdez, Goliath va accéder à de nouveaux sommets d'exploitation des travailleurs et de cupidité insondable, noyés sous les oripeaux d'un culte religieux et d'un dogme ecclésial pervers.

— Excellent discours.

— Je trouve aussi. Je me suis exercé cette nuit, pendant la marche. Arrête de stresser.

— Merci de rien. Où est Hamlet ?

— Il a dit qu'il nous rejoindrait plus tard.

Je les laissai entre les mains de Lydia Startright, plus intéressée de savoir où j'avais passé ces deux dernières années que par nos chances de gagner, et me hâtai vers l'entrée des joueurs pour accueillir Stig et les quatre autres Neandertals. Indifférents au battage médiatique, ils ne prêtèrent aucune attention à l'essaim de journalistes. Le les



remerciai d'être venus jouer à nos côtés, et Stig fit remarquer que cela faisait partie de notre accord, rien de plus.

Je les escortai vers les vestiaires où les autres membres de l'équipe les saluèrent sans dissimuler leur curiosité. Ils s'entretenaient d'une façon hésitante ; les Neandertals limitaient leurs propos aux aspects techniques du jeu. Ils refusèrent de porter des protections : ils préféraient jouer pieds nus, en short et chemise hawaïenne. Cela provoqua une réaction du Comité pour la Promotion des Tartines Grillées, dont le logo devait orner la tenue des joueurs, mais je finis par arranger les choses. Dix minutes avant de sortir sur le gazon, Aubrey adressa un discours vibrant à l'équipe, que les Neandertals ne comprirent pas vraiment. Stig, qui connaissait les humains un peu mieux que les autres, leur dit simplement de « marquer le plus de points possible », ce qui était davantage à leur portée.

— Miss Next ?

Un homme maigre au teint cadavérique se tenait devant moi. C'était Ernst Stricknine, le conseiller de Kaine... avec une valise rouge à la main. J'avais vu la même à Goliathopolis et dans *Questions directes à esquiver*. À tous les coups, elle contenait l'ovinateur.

— Que voulez-vous ?

— Le chancelier Kaine désire rencontrer l'équipe de Swindon avant le match.

— Pour quoi faire ?

Stricknine me toisa avec froideur.

— Le chancelier n'a pas de comptes à vous rendre, ma chère.

Ce fut alors que Kaine fit son entrée, entouré de sa suite. Les joueurs se levèrent respectueusement... sauf les Neandertals qui, peu sensibles aux exigences de l'étiquette, poursuivirent leur conversation à coups de petits grognements. Kaine me lança un regard triomphant, mais je notai qu'il avait changé légèrement. Il avait les yeux fatigués, et sa bouche s'affaissait aux commissures. Sa nature humaine prenait le dessus. Il commençait à vieillir.

— Ah ! fit-il. L'omniprésente Miss Next. LittéraTec, directeur sportif, bienfaitrice de *Jane Eyre*. Y a-t-il quelque chose que vous ne sachiez pas faire ?

— Je ne suis pas très bonne en tricot.

Il y eut des rires parmi les joueurs, et aussi dans l'entourage de Kaine ; mais il balaya la pièce d'un œil noir, et ils se turent abruptement. Se reprenant, Kaine afficha un sourire hypocrite et hocha la tête à l'adresse de Stricknine.

— Je suis simplement venu dire à l'équipe qu'il serait bien mieux pour le pays si je restais au pouvoir. J'ignore comment fonctionne la Révélation de Zvlkx, mais je ne miserais pas le devenir de notre peuple sur les divagations d'un mystique du XIII<sup>e</sup> siècle avec de très vagues notions d'hygiène corporelle. Comprenez-vous ce que je dis ?

Je savais ce qu'il avait derrière la tête. L'ovinateur. D'ici une minute, nous allions tous lui manger dans la main. Mais c'était sans compter avec Hamlet qui surgit soudain de derrière Stricknine, l'épée en l'air. C'était maintenant ou jamais. Je criai :

— La valise ! Détruisez l'ovinateur !

Hamlet ne se le fit pas dire deux fois. Il transperça expertement la valise qui émit une brève lueur verte et un son suraigu qui fit aboyer les chiens des vigiles dehors. Il fut rapidement maîtrisé par deux OS-6 qui lui passèrent les menottes.

— Qui est cet homme ? demanda Kaine.

— C'est mon cousin Eddie.

— NON ! hurla Hamlet, se redressant malgré les deux agents qui le tenaient. Mon nom est Hamlet, prince de Danemark. Danois et fier de l'être !

Kaine ricana d'un air suffisant.

— Capitaine, arrêtez Miss Next pour avoir hébergé une personne de nationalité danoise... et le reste de l'équipe pour association et recel de malfaiteurs.

Ça s'annonçait mal. En l'absence de joueurs, le match était considéré comme perdu. Mais Hamlet, en homme d'action qu'il était devenu, avait plus d'un tour dans son sac.

— À votre place, je ne ferais pas ça.

— Et pourquoi donc ? persifla Kaine.

Sa voix trembla légèrement ; sans ses racines fictionnelles et sans l'ovinateur, il ne pouvait compter que sur lui-même.

— Parce que, déclara Hamlet, je suis un ami très proche de Daphne Farquitt.

— Et... ? fit Kaine avec un petit sourire.

— Elle est dehors, à l'entrée, en train de m'attendre. Si je ne reviens pas, ou si vous tentez une quelconque manœuvre d'intimidation contre les Maillets, elle mobilisera ses troupes.

Kaine rit, et Stricknine, en flagorneur qu'il était, rit avec lui.

— Des troupes ? Quelles troupes ?

Mais Hamlet, sérieux comme un pape, les foudroya du regard.

— Son fan-club. Ils sont extrêmement organisés, armés jusqu'aux dents, assez furieux de s'être fait confisquer leurs livres et prêts à passer à l'action sur ses ordres. Ils sont trente mille à l'entrée du stade, et quatre-vingt-dix mille en réserve. Un mot de Daphne, et vous êtes fichu.

— J'ai révoqué la loi anti-Farquitt, répliqua Kaine à la hâte. Quand ils sauront ça, ils se disperseront.

— Ils ne croiront aucune de vos fourberies, énonça Hamlet doucement. La seule qu'ils écouteront, c'est Miss Farquitt. Vos jours à la tête du gouvernement sont comptés, mon ami, et l'inélégant pied du destin fait craquer les planches devant votre porte.

Ils se firent face dans un silence tendu. J'en avais vu, des bras de fer, mais jamais avec un enjeu de cette taille.

— De toute façon, vous n'avez aucune espèce de chance, déclara Kaine après avoir soigneusement examiné ses options. Je me ferai un plaisir de vous regarder vous faire laminer par les Tapettes. Relâchez-le.

Les OS-6 ôtèrent les menottes à Hamlet et escortèrent Kaine hors des vestiaires.

— Eh bien, dit Hamlet, nous voilà de retour dans l'arène. Je vais suivre le match avec votre mère... gagnez-le pour les fans de Farquitt, Thursday !

Et il sortit.

Nous n'eûmes guère le temps de nous attarder sur cet incident : un coup de corne retentit à l'extérieur, et la clameur du public se réverbéra dans le tunnel.

— Bonne chance, tout le monde, lança Aubrey avec une certaine dose de bravade. Allez, en piste !

\*

\* \*

La foule explosa quand nous sortîmes au trot sur le gazon. Le stade de trente mille places était bondé. De grands écrans avaient été installés dehors pour ceux qui n'avaient pas réussi à obtenir un billet, et les chaînes de télévision devaient retransmettre le match en direct à deux milliards de spectateurs dans soixante-treize pays. Les moyens déployés étaient à la hauteur de l'événement.

Je m'arrêtai sur la ligne de touche pendant que les Maillots de Swindon s'alignaient face aux Tapettes de Reading. Ils se dévisagèrent en chiens de faïence au son de la fanfare de Swindon conduite par Lola Vavoum. Il y eut une pause pendant que le président Formby prenait place dans la loge VIP ; puis le public se leva et, avec Miss Vavoum en tête, entonna l'hymne national officieux, *Quand je nettoie les carreaux*. Lorsqu'ils eurent fini de chanter, Yorrick Kaine parut dans la loge VIP, mais l'accueil qu'il reçut fut pour le moins mitigé. Il y eut quelques applaudissements épars, deux ou trois vivats, mais rien à voir avec l'explosion de liesse à laquelle il s'attendait. Sa campagne antidanoise ne bénéficiait plus du soutien populaire depuis qu'il avait commis l'erreur d'accuser d'espionnage et de faire arrêter l'équipe féminine danoise de handball. Je le vis s'asseoir et lancer un œil noir au président qui, en retour, lui sourit chaleureusement.

Tout cela, je l'observais depuis la ligne de touche en compagnie d'Alf Widdershaine.

— Y a-t-il autre chose qu'on aurait pu faire ? murmurai-je.

— Non, répondit Alf après un silence. J'espère seulement que ces Neandertals feront le poids.

Je m'approchai de Landen. Perché sur ses genoux, Friday gazouillait en tapant dans ses mains. Je l'avais emmené une fois voir une course de chars dans *Ben-Hur*, et il avait adoré.

— Quelles sont nos chances, chérie ? demanda Landen.

— On peut dire cinquante-cinquante, avec les Neandertals dans l'équipe. Allez, à tout à l'heure.

Je les embrassai tous les deux, et Landen me souhaita bonne chance.

— *Dolor in reprehenderit...* maman, dit Friday.

Je le remerciai de ses paroles d'encouragement. Quelqu'un m'appela par mon nom. C'était Aubrey, qui était en train de parler à l'arbitre habillé selon la coutume en pasteur de village.

— Comment ça ? l'entendis-je protester d'un ton outré.

Le match n'avait pas encore commencé, et déjà il semblait y avoir un problème.

— Montrez-moi où c'est écrit dans le règlement !

— Que se passe-t-il ? m'enquis-je.

— Ce sont les Neandertals, fit Aubrey entre ses dents. D'après le règlement, les non-humains n'auraient pas le droit de jouer.

Je jetai un œil sur Stig et les quatre autres Neandertals qui méditaient, assis en cercle.

— Article 78b-45, cita l'arbitre sous le regard réjoui du capitaine des Tapettes O'Fathens. *Nul joueur ni équipe ne peut recourir à un équidé ou autre créature non-humaine pour prendre l'avantage sur l'équipe adverse.*

— Il ne s'agit pas de joueurs, ripostai-je. Cette règle se réfère aux chevaux, antilopes et ainsi de suite... elle a été adoptée après que les Smashers de Dorchester ont essayé de s'approprier la victoire en venant jouer à cheval en 1962.

— Moi, je la trouve très claire, grogna O'Fathens, faisant un pas en avant.

— Les Neandertals sont-ils des humains ?

Aubrey aussi fit un pas en avant. Les deux capitaines étaient pratiquement nez à nez.

— Ben... en quelque sorte, oui.

Il ne restait plus qu'à solliciter un jugement. Depuis que les règles concernant les litiges sur le terrain avaient été assouplies une dizaine d'années plus tôt, il n'était pas rare que la première demi-heure du match soit consacrée à une bataille juridique entre les avocats des deux équipes, deux au maximum de chaque côté plus un suppléant. Mais les chicanes étant légion, trois magistrats de la Haute Cour étaient mandatés sur place pour rendre un jugement instantané ayant force exécutoire.

Nous nous approchâmes du Tribunal sur Gazon, et nos avocats respectifs plaidèrent leur cause à tour de rôle. Les trois juges se retirèrent pour délibérer et revinrent quelques minutes plus tard avec le verdict suivant :

— La plainte des Tapettes de Reading (relative au statut légal des Neandertals) est déclarée recevable par le tribunal ici présent. Aux yeux de la loi anglaise, les Neandertals ne sont pas des humains, et en tant que tels ne sont pas habilités à jouer dans une équipe de croquet.

Les supporters de Reading accueillirent la sentence qui s'affichait à l'écran par des cris de joie.

Aubrey ouvrit la bouche, mais je l'entraînai à l'écart.

— Économisez votre souffle, Aubrey.

— Nous pouvons préparer un appel d'ici sept minutes, intervint M<sup>e</sup> Runcorn, l'un de nos avocats. Je crois que nous avons un précédent de joueur non-humain lors de la demi-finale de 1963 entre les Sauces de Worcester et les Cidres de Taunton.

Aubrey se gratta la tête et me regarda :

— Thursday ?

— Un appel rejeté risque de nous faire perdre deux arceaux, fis-je remarquer. Laissons les avocats faire leur boulot. S'ils jugent que ça en vaut la peine, nous allons interjeter appel à la fin du premier tiers-temps.

— Mais on a cinq joueurs en moins et on n'a même pas touché à nos maillets !

— Un match n'est pas perdu tant qu'il n'est pas perdu, Aubrey. Nous n'avons pas dit notre dernier mot.

Je ne bluffais pas. Un peu plus tôt, je m'étais rendue sous la tente des avocats pendant qu'ils vérifiaient les antécédents de chaque joueur de l'équipe adverse. Le buteur des Tapettes, George « Rhino » M<sup>e</sup> Nasty, avait quatorze P.V. impayés à son actif, et nos avocats portèrent cette affaire devant le tribunal, qui le condamna à une heure de travaux d'utilité publique : il partit donc ramasser les ordures dans le parking jusqu'à la fin du deuxième tiers-temps.

Jambe se tourna vers M<sup>e</sup> Runcorn.

— O.K., préparez un appel pour la fin du premier tiers-temps. En attendant, on fera avec ce qu'on a.

Mais même avec l'arrivée de notre remplaçant, nous n'avions que six joueurs face à une équipe complète de dix. Et ce n'était pas fini. Pour jouer à domicile, il fallait être né sur place ou y avoir vécu au moins six mois avant de prendre part à une rencontre. Or notre remplaçant, « Johnno » Swift, n'était installé à Swindon que depuis cinq mois et vingt-six jours quand il avait débuté sa carrière chez les Maillets trois ans plus tôt. Les avocats de Reading arguèrent qu'il avait enfreint le règlement à l'occasion de son premier match, infraction qui pouvait lui valoir une suspension à vie. Une fois de plus, les juges leur donnèrent raison et, sous les huées du public, Swift, abattu, regagna les vestiaires.

— Bien, déclara O'Fathens, tendant la main à Jambe, on va dire que vous nous concédez le match, O.K. ?

— Nous jouerons, O'Fathens. Même si Swindon doit se prendre la dérouillée de sa vie, les gens pourront dire que ç'a été le plus beau...

— Ça m'étonnerait, interrompit l'avocat des Tapettes avec un sourire triomphant. Vous n'êtes plus que cinq. Or, d'après l'article 681g, section f/6 : *Toute équipe qui compte moins de six joueurs en début de rencontre est tenue à concéder le match.*

Il pointait le doigt sur l'article en question dans le septième tome du règlement de la Fédération Mondiale de Croquet. C'était écrit noir sur blanc, juste au-dessous du paragraphe fixant le nombre réglementaire de raisins dans les pains aux raisins vendus sur les stands de la concession. Battus ! Battus avant même d'avoir touché un maillet ! Swindon s'en remettrait, mais le monde sûrement pas... une fois la prophétie démentie, Kaine et Goliath

poursuivraient impunément leurs activités pernicieuses.

— Je vais faire l'annonce, dit l'arbitre.

— Non, s'exclama Alf en faisant claquer ses doigts. Nous avons un joueur de champ en réserve.

— Qui ?

Il me désigna.

— Thursday !

J'étais estomaquée. Je n'avais pas joué depuis plus de huit ans.

— Objection ! bégaya l'avocat des Tapettes. Miss Next n'est pas originaire de Swindon !

Je doutais pouvoir apporter grand-chose à l'équipe... mais au moins, nous pourrions jouer.

— Je suis née à St Septyk, répondis-je lentement. Si ce n'est pas Swindon, alors qu'est-ce que c'est ?

— C'est peut-être Swindon, fit l'avocat, se replongeant fébrilement dans le règlement, mais il y a aussi la question de *l'expérience*. En vertu de l'article 23f section g/9, vous n'êtes pas habilitée à prendre part à un match de championnat à moins de compter à votre actif un minimum de dix matches dans une équipe régionale.

Je réfléchis un instant.

— Ça tombe bien, c'est mon cas.

Je ne racontais pas d'histoires. À l'époque où j'étais basée à Londres, j'avais joué dans l'équipe des OpSpecs de Middlesex. J'étais plutôt bonne, du reste... quoique rien à voir avec ces gars-là.

— Le tribunal a décidé, tranchèrent les juges, désireux comme tout un chacun d'assister au match, que Miss Next était apte à représenter sa ville au sein de son équipe.

La mine d'O'Fathens s'allongea.

— C'est quoi, cette décision débile ?

Les juges le toisèrent sévèrement.

— Le tribunal a statué... et vous condamne par ailleurs pour outrage à magistrat. Les Tapettes devront concéder une porte.

Bouillant intérieurement, O'Fathens pivota sur ses talons et, suivi de ses avocats, s'en fut retrouver son équipe.

— Excellent ! s'esclaffa Aubrey. Le coup de sifflet n'a pas encore retenti, et on est déjà en train de gagner !

Il s'efforçait de nous communiquer son entrain, mais ce n'était pas facile. Nous n'étions que six – cinq et un quart avec moi –, et il allait falloir tenir le coup jusqu'à la fin du match.

— Il nous reste dix minutes. Thursday, allez mettre la tenue de rechange de Cobra... vous faites à peu près la même taille.

Je me ruai dans les vestiaires et enfilai le plastron et les guêtres de Cobra. Widdershaine m'aida à ajuster les sangles autour de ma poitrine ; j'attrapai un maillet et retournai au pas de course sur le gazon en triturant les attaches de mon casque, juste au moment où Aubrey s'adressait à l'équipe.

— Dans les matches précédents, expliquait-il à mi-voix, les Tapettes étaient connues pour repérer les points faibles en employant la tactique d'ouverture dite « de Bomperini ». Une manœuvre de diversion en milieu de terrain, visant en réalité la porte arrière droite pour tromper la défense.

Les autres joueurs sifflèrent doucement.

— Mais nous, on les attendra au tournant. Je veux qu'on leur montre un jeu offensif. Plutôt que d'assurer les arrières, on va leur faire le coup d'un croquage-sur-prise. Splatch, tu démarres par une déflexion latérale à Bing, qui passe à Thursday...

— Attends, interrompit Bing. Thursday est là pour faire nombre. Elle n'a pas touché une boule depuis des années !

Mais Jambe avait un plan.

— Justement. Je veux leur faire croire que Thursday est notre botte secrète... que nous avons *programmé* son entrée de dernière minute. Avec un peu de chance, ils mettront un bon joueur pour la marquer. Thursday, drivez vers leur boule rouge, et Splatch prendra le relais. Peu importe si vous ratez votre coup ; je veux qu'ils soient désarçonnés par notre tactique. Et toi. Penelope... occupe-toi de leur faire peur.

— Brrg, grommela notre demi.

— O.K., jouez serré, pas de violence gratuite, et gardez un œil sur la Duchesse : elle ne rechigne pas à viser les chevilles.

Nous entrechoquâmes nos poings en émettant un bruit de raclement de gorge. Je gagnai lentement ma place sur le gazon. Mon cœur galopait, ivre d'adrénaline.

— Ça va ?

C'était Aubrey.

— Nickel.

Parfait. Allez, on se la fait, cette partie de croquet

— Fallait. Allez, on se la fait, cette partie de croquet.

# 38

## Le SuperArceau 88

14h, samedi 22 juillet 1988, stade de Swindon, Wessex

### Tapettes de Reading

Tim O’Fathens, capitaine  
Carolyn « Marque » Mays, milieu de terrain  
Ralph « Carton » Spurrier, tireur  
« Brisefer » McSneed, avant-centre  
~~George « Rhino » McNasty, gardien de piquet~~  
Emma « TV » Longhurst, défense  
Louis Sherwin-Stark, Han « Magnet » Ismail, avant-centre  
Freddie « Dribbleur » Loehnis, gardien de piquet  
Duchesse de Sheffield, demi

ÉQUIPE JURIDIQUE :

Wapcaplilt & Sfortz

JUGE DE LIGNE : Ian Paten

COACH : Geoffrey Snurge

### Maillets de Swindon

Aubrey Jambe, capitaine  
Alan « Bing » Mandible, milieu de terrain  
« Cobra » Spillikin, tireur  
~~Grunk (Neandertal), défense~~  
~~Warg (Neandertal), tireur~~  
~~Dorf (Neandertal),~~  
~~Stiggins (Neandertal), tireur~~  
« Splatch » Blarney roqueur avant-centre  
~~Zim (Neandertal), tireur~~  
Penelope Hrah, demi-centre  
Thursday Next, directeur/ milieu de terrain

ÉQUIPE JURIDIQUE :

Runcorn & Twizzit

REMPLAÇANT : ~~Johnno Swift~~

COACH : Alf Widdershaine

Je pris place sur la ligne des vingt mètres et inspectai le terrain. Le massif de rhododendrons me cachait la vue de la porte arrière droite. Je levai les yeux sur le tableau des scores et l’horloge. Plus que deux minutes. Il y avait trois autres obstacles naturels à contourner : la table de thé que des bénévoles finissaient de dresser, le rouleau de jardin et le bowlingrin. Une fois que les bénévoles eurent déguerpi et que le pasteur-arbitre se fut assuré que ses vicaires-juges de ligne étaient bien en place, la corne émit un beuglement assourdissant.

Plusieurs choses se produisirent en même temps. On entendit deux *clac* ! quasi simultanés lorsque les deux équipes frappèrent leurs boules. Je fonçai instinctivement pour intercepter la passe de Bing. Comme les Tapettes me prenaient pour une potiche, je n’avais personne pour me marquer, et la boule de Bing arriva droit sur moi. Dans mon excitation, je la rattrapai au vol et la renvoyai de toutes mes forces vers la boule du camp adverse. Ça ressemblait à une tentative de croquage aérien, sauf que je manquai ma cible à trente centimètres près. L’autre boule poursuivit sa course vers la ligne des quarante mètres, où Spurrier l’expédia à travers la porte arrière droite – la classique ouverture « Bomperini ». Je n’eus guère le temps de m’y attarder. Quelqu’un cria :

— Thursday !

C’était Aubrey, et je pivotai pour frapper la boule adverse. La corne mugit, et tout le monde s’arrêta. J’avais touché la boule au sud de la ligne des quarante mètres, après une passe effectuée par le dernier joueur à avoir frappé une boule rouge en sens inverse : le hors jeu par excellence.

— Désolée, les gars, dis-je tandis que les Tapettes s’alignaient pour leur penalty.

O’Fathens tira et projeta notre boule dans les rhododendrons. Pendant que Bing peinait pour la retrouver, et que notre autre boule avait échoué dans le bowlingrin, les Tapettes passèrent à l’offensive et marquèrent trois points sans nous laisser le temps de reprendre notre souffle. Même après avoir récupéré la boule, nous étions trop dispersés, et au bout de vingt-huit minutes d’un jeu laborieusement défensif, nous terminâmes le premier tiers-temps avec seulement quatre points contre huit pour Reading.

— Ils sont trop nombreux, pantela Cobra. Huit-quatre est le pire score d’ouverture qu’on ait jamais vu dans une finale du SuperArceau.

— Nous ne sommes pas encore battus, dit Aubrey en buvant une gorgée. Thursday, vous avez bien joué.

— Bien joué ?

J'ôtai mon casque et essuyai la sueur de mon front.

— J'ai planté la boule dès le premier coup, et avec mon hors jeu, on a eu droit à un penalty.

— Mais on a marqué un point... et de toute façon, sans vous on aurait déjà perdu le match. Il faut juste vous détendre un peu. Vous jouez comme si le sort du monde en dépendait.

Il ne pouvait pas savoir que c'était vrai.

— Détendez-vous, soufflez une seconde avant de frapper, et tout ira bien. Beau travail, Bing,... et joli coup. Penelope, si tu fonces encore sur leur demi, tu risques de prendre un carton.

— Brrg, répondit Penelope.

— Mr. Jambe ? fit M<sup>e</sup> Runcorn qui était en train de chercher une solution pour contourner la règle anti-Neandertals.

— Oui ? Vous avez trouvé quelque chose ?

— Malheureusement, non. Je n'ai pas vraiment de quoi constituer un dossier. Le précédent non-humain avait été annulé en appel. Désolé, monsieur... je ne suis pas un bon joueur. Permettez-vous que je cède la place à mon suppléant ?

— Ce n'est pas votre faute, dit Aubrey gentiment. Demandez à votre suppléant de poursuivre les recherches.

Runcorn s'inclina et retourna s'asseoir sur le banc des avocats, à côté d'un jeune homme en costume mal ajusté qui avait assisté en silence au premier tiers-temps.

— Cette Duchesse est une terreur, maugréa Bing, à bout de souffle. Elle a failli m'avoir deux fois.

— Frapper un adversaire, n'est-ce pas un carton rouge et un triple penalty ? questionnai-je.

— Absolument. Mais si elle arrive à éliminer notre meilleur joueur, alors ça peut valoir le coup. Gardez-la à l'œil, tout le monde.

— Mr. Jambe ?

C'était l'arbitre, pour nous annoncer que notre équipe faisait l'objet d'un nouveau litige. Nous approchâmes docilement du Tribunal sur Gazon, où les juges étaient occupés à signer un amendement au règlement de la Fédération Mondiale de Croquet.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Suite à la promulgation de la loi sur l'économie danoise – loi dite du bouc émissaire –, les personnes d'ascendance danoise ne sont pas autorisées à voter ni à occuper un poste-clé.

— Depuis quand cette loi est-elle entrée en vigueur ?

— Depuis cinq minutes.

Je regardai Kaine dans la loge VIP. Il sourit et m'adressa un signe de la main.

— Et alors ? fit Jambe. Les idées à la manque de Kaine n'ont rien à voir avec le croquet. C'est du sport, pas de la politique.

L'avocat des Tapettes, M<sup>e</sup> Wapcaplitt, toussota poliment.

— Détrompez-vous. Le terme « poste-clé » concerne aussi les sportifs de haut niveau. Nous avons mené une enquête et découvert que Miss Penelope Hrah est née à Copenhague... elle est danoise.

Jambe garda le silence.

— Je suis peut-être née là-bas, mais je ne suis pas danoise, déclara Hrah, avançant d'un air menaçant sur Wapcaplitt. Mes parents étaient en vacances.

— Nous sommes bien au courant et avons déjà requis l'avis du tribunal sur ce sujet. Vous êtes née au Danemark ; juridiquement parlant, vous *êtes* danoise ; vous occupez un « poste-clé », en conséquence de quoi vous n'êtes pas qualifiée pour jouer dans cette équipe.

— Foutaises ! hurla Aubrey. Si elle était née dans un chenil, ça ferait d'elle une chienne, hein ?

— Hmm, répondit l'homme de loi, pensif. Voilà une question intéressante du point de vue de la jurisprudence.

Incapable de se retenir plus longtemps, Penelope se jeta sur lui. Nous dûmes nous y mettre à quatre pour la maîtriser, et on l'évacua manu militari du terrain.

— Plus que cinq joueurs, marmonna Aubrey. Au-dessous du minimum requis.

— Eh oui, acquiesça M<sup>e</sup> Wapcaplitt, désinvolte. La victoire revient aux Tapettes...

— J'en doute, intervint notre avocat suppléant qui, apprîmes-nous, s'appelait Twizzit. Ainsi que mon éminent confrère l'a souligné à juste titre, « toute équipe qui compte moins de six joueurs *en début* de rencontre est tenue à concéder le match ». Mais dans la mesure où le match a déjà commencé, je considère que nous pouvons poursuivre avec cinq joueurs. Vos Honneurs ?

Les juges tirèrent un bref conciliabule avant d'annoncer :

LES JUGES ARRIVENT UN BOUT CORROMPU AVANT D'ANNONCER :

— Le tribunal donne raison en la matière aux Maillets de Swindon et les autorise à jouer le deuxième tiers-temps avec une équipe de cinq.

Nous regagnâmes lentement la ligne de touche. Quatre des Neandertals étaient toujours assis sur leur banc, les yeux dans le vague.

— Où est Stig ? leur demandai-je.

Je n'entendis pas la réponse. La corne retentit ; j'attrapai mon casque et mon maillet et me hâtai de rejoindre les autres.

— Changement de stratégie, tout le monde, annonça Jambe à ce qui restait de l'équipe – à savoir moi, Bing, Splat et Cobra. On joue défensif pour les empêcher de marquer de nouveaux points. Tous les moyens sont bons... et gare à la Duchesse.

Le deuxième tiers-temps fut probablement le plus intéressant de toute l'histoire de la Fédération. Pour commencer, Bing et Aubrey expédièrent nos propres boules dans les rhododendrons. Cette tactique novatrice eut ceci pour conséquence : primo, nous n'avions plus de quoi marquer des points durant ce tiers-temps intermédiaire ; secundo, l'adversaire n'avait plus de quoi croquer nos boules. Aucun bénéfice en termes de victoire, mais il ne s'agissait pas de gagner... nous luttions pour survivre. Les Tapettes n'avaient qu'à marquer trente points et toucher le piquet central pour remporter le match. À ce train-là, nous n'allions même pas arriver au troisième tiers-temps. C'était peut-être reculer pour mieux sauter, mais le croquet, c'est comme ça. Brutal, frustrant et plein d'imprévus.

— Pas de quartier ! clama Bing, faisant tournoyer son maillet au-dessus de sa tête avec un panache qui résumait bien notre stratégie du deuxième tiers-temps.

Une stratégie au demeurant payante. Libérés des contraintes de la défense, nous passâmes comme un seul homme à l'attaque, semant la confusion dans les rangs des Tapettes, déroutées par notre technique peu orthodoxe. À un moment donné, je criai :

— Hors jeu !

Et je montai un bateau tellement énorme qu'il en était presque plausible... il fallut dix bonnes minutes pour démêler le vrai du faux.

À la fin du deuxième tiers-temps, nous étions complètement lessivés. Les Tapettes menaient à présent par vingt et un points contre douze ; et les huit points supplémentaires, nous les avons gagnés seulement parce que « Brisefer » McSneed avait été expulsé pour avoir tenté de frapper Jambe avec son maillet, et que Bing avait été assommé par la Duchesse.

— J'ai combien de doigts ? demanda Alf.

— Snack, répondit Bing, l'œil vagabond.

— Ça va ? s'enquit Landen lorsque j'allai le voir dans les gradins.

— Ça va, haletai-je, sauf que je suis en petite forme.

Friday se suspendit à mon cou.

— Thursday ? siffla Landen en baissant la voix. Je réfléchissais, là. D'où il venait, ce piano ?

— Quel piano ?

— Celui qui est tombé sur Cindy.

— Ben, je pense qu'il est... enfin... qu'il est *tombé*, quoi. Pourquoi cette question ?

— C'était une tentative d'assassinat.

— Quelqu'un aurait tenté de tuer la tueuse avec un *piano* ?

— Non, elle a été touchée par accident. À mon avis, c'est toi qui étais visée !

— Qui aurait voulu me tuer avec un piano ?

— Je ne sais pas. Il n'y aurait pas eu d'autres attentats baroques ces temps-ci ?

— Non.

— J'ai l'impression que tu es toujours en danger chérie. S'il te plaît, sois prudente.

Je l'embrassai et lui caressai le visage d'une main pleine de terre.

— Désolée !

Je frottai... ce fut encore pire.

— Mais j'ai trop de choses à penser en ce moment.

Et je courus retrouver Jambe pour son dernier briefing.

— Bien, fit-il en distribuant des pains aux raisins. Nous allons perdre ce match, mais nous perdrons en beauté. Je ne veux pas qu'on dise des Maillets qu'ils ne se sont pas battus jusqu'à leur dernier souffle. Pas vrai, Bing ?

— Chaussure.



Nous tapâmes dans nos poings en imitant le bruit de raclement de gorge. Tout le monde était requinqué... sauf moi. Certes, on ne pouvait pas dire que nous n'avions pas essayé, mais avec ces beaux discours, d'ici trois semaines la terre ne serait plus qu'un tas de cendres radioactives, et que Swindon ait sauvé sa réputation n'y changerait pas grand-chose. Néanmoins, je pris un pain aux raisins et une tasse de thé.

— Dites, fit Twizzit qui venait de se matérialiser soudain en compagnie de Stig.

— Un pain aux raisins ? offrit Aubrey. La garde meurt, mais ne se rend pas.

Twizzit ne sourit pas.

— Nous avons étudié la carte du génome de Mr. Stig...

— La quoi ?

— La carte du génome. Son patrimoine génétique, si vous préférez... le sien et celui des autres Neandertals.

— Et... ?

Twizzit fourragea parmi une liasse de documents.

— Tous ont été conçus entre 1929 et 1936 dans les laboratoires de génie génétique de Goliath. Le problème, c'est que le prototype du Neandertal était incapable de s'exprimer dans un langage intelligible. Du coup, on leur a greffé un larynx humain.

Avec un drôle de petit sourire, comme s'il venait de sortir l'as manquant de sa manche, Twizzit déclama d'un ton théâtral :

— Les Neandertals sont à 1,03 % humains.

— Mais ça ne les rend pas humains pour autant, observai-je. En quoi ça va nous aider ?

— Ils ne sont peut-être pas humains, concéda Twizzit, toujours avec l'ombre d'un sourire, mais le règlement interdit expressément toute participation « non-humaine ». Dans la mesure où une partie de leur anatomie est d'origine humaine, ils n'entrent pas dans cette catégorie.

Il y eut une longue pause. Je regardai Stig qui haussa les sourcils.

— Je crois qu'on va interjeter appel, marmonna Jambe, abandonnant son pain aux raisins. Stig, demandez à vos gars de s'échauffer.

Une fois de plus, les juges nous donnèrent raison. Pendant que Wapcaplitt courait chercher le règlement de la Fédération en quête d'un motif de pourvoi en cassation, les Neandertals – Grunk, Warg, Dorf, Zim et Stig – s'échauffèrent sous l'œil anxieux des Tapettes. Compte tenu de leur endurance exceptionnelle, les Neandertals avaient souvent été approchés par des clubs sportifs, mais jusqu'ici personne n'avait réussi à en enrôler un seul.

— O.K., écoutez-moi tous, dit Jambe après nous avoir rassemblés. Cette fois, on repart plein pot. Thursday, vous restez sur le banc pour récupérer. On va leur faire le coup de la permutation de Puchonski. Bing fera passer la boule rouge depuis la ligne des quarante mètres par-dessus les rhododendrons et devant le bowling pour l'amener à proximité de la porte cinq. Cobra, tu la reprendras à partir de ce moment-là pour croquer leur boule jaune. Stig te défendra. Mr. Warg, j'aimerais que vous marquez leur numéro cinq. Il est dangereux : débrouillez-vous comme vous voulez pour le neutraliser. Splat, occupe-toi de la Duchesse. Quand le pasteur t'aura filé le carton rouge, j'appellerai Thursday. Oui ?

Je ne répondis pas. Inexplicablement, j'avais soudain une très nette impression de déjà-vu.

— Thursday ? répéta Aubrey. Vous êtes sûre que ça va ? Vous avez l'air toute chose.

— Ça va bien, dis-je lentement. J'attendrai votre signal.

— Parfait.

Nous nous raclâmes la gorge, et ils regagnèrent leurs places tandis que j'allais m'asseoir sur le banc, les yeux sur le tableau d'affichage. Nous étions en train de perdre par douze points contre vingt et un.

La corne mugit, et le jeu reprit avec un regain d'agressivité. Bing envoya la boule jaune en direction de la porte inversée et heurta la boule des Tapettes. Warg se chargea de la croquer. D'un swing expert, il l'expédia dans le bowling, pendant que notre boule survolait les rhododendrons. Un *vlan* lointain fut salué par les acclamations du public ; je compris que Grunk avait intercepté la boule et l'avait fait passer à travers la porte. Aubrey fit signe à Splat qui régla son compte à la Duchesse en deux temps, trois mouvements : ils entrèrent en collision avec la table de thé qui s'effondra sous leur poids. La corne sonna le temps mort pour permettre d'extraire la Duchesse du service à thé. Elle était consciente, mais avait une cheville cassée. Splat prit un carton rouge, mais pas de penalty, vu que la Duchesse avait elle-même eu droit à un carton jaune pour avoir estourbi Bing. Le jeu reprit, et je me jetai dans la bataille, mais l'assurance des Tapettes fondait à vue d'œil face à l'attaque concertée des Neandertals, capables d'anticiper leur moindre geste simplement en déchiffrant leur langage corporel.

Trois minutes plus tard, nous avions presque égalisé ; vingt-cinq points contre vingt-neuf pour les Tapettes. Sérieusement ébranlés, nos adversaires ratèrent un croquage et ne marquèrent leur trentième point qu'une minute

avant la fin. Nous n'avions plus que deux points d'écart. Pour gagner, il leur suffisait de toucher le piquet central. Pendant qu'ils s'escrimaient pour y parvenir, et que nous faisons notre possible pour les en empêcher, Grunk, huit secondes avant l'arrêt du jeu, réalisa un coup double : sa boule traversa une porte inversée, parcourut les quarante mètres de gazon et franchit la porte du milieu. Jamais je n'avais entendu une foule hurler autant.

Maintenant que nous étions à égalité, il s'agissait de toucher le piquet parmi la cohue des joueurs qui tentaient de bloquer le passage aux Tapettes. Warg grogna à l'intention de Grunk qui fonça dans la mêlée en faisant tomber six joueurs, pendant que Warg catapultait la boule vers le piquet resté sans protection. Elle toucha la cible... une seconde *après* le coup de corne. Nous avons fait match nul.

## 39

# Mort subite

### DES NEANDERTALS DISENT NON AU CROQUET

Un groupe de Neandertals mal avisés à déclinier l'offre unique et mirobolante des Météores de Gloucester suite à leur stupéfiante prestation d'hier en finale du SuperArceau 1988. Cette offre généreuse de dix perles de verre aux couleurs vives a été rejetée par leur porte-parole, sous prétexte que tout conflit, même factice, est une offense. Étendue à une série de casseroles à fond épais, la proposition s'est heurtée à la même fin de non-recevoir. Plus tard, le porte-parole des Météores a déclaré que la tactique employée par les Neandertals lors du match de samedi était le résultat d'astuces que leur avait enseignées l'entraîneur de l'équipe des Maillets.

Article paru dans *Krapo* le 24 juillet 1988

— Beau travail, fit Alf quand nous nous assîmes, pantelants, à même le sol.

J'avais perdu mon casque dans la mêlée, mais je venais de m'en apercevoir à l'instant. Ma tenue était sale et déchirée ; le manche de mon maillet était fêlé, et j'avais une égratignure au menton. Toute l'équipe était crottée, épuisée et couverte de bleus... mais avec un peu de chance, la victoire serait à nous.

— Quel ordre ? s'enquit l'arbitre, faisant allusion au tir au but dit « mort subite ».

Le principe était simple. On tirait au piquet à tour de rôle, reculant chaque fois de dix mètres. Il y avait six lignes en tout jusqu'à la touche. Si on marquait à tous les coups, on recommençait, jusqu'à ce que quelqu'un rate la cible. Alf inspecta les joueurs en état de tenir un maillet et me mit septième ; comme ça, si on repartait pour un tour, je me retrouvais sur la ligne des dix mètres, la plus facile.

— Bing d'abord, puis Aubrey, Stig, Dorf, Warg, Grunk et Thursday.

L'arbitre nota les noms et repartit. Et moi, j'allai voir Landen et les miens.

— Et le rouleau compresseur ? me demanda Landen.

— Quel rouleau compresseur ?

— Il a bien failli t'écraser, non ?

— C'était un *accident*, Land. Il faut que j'y aille. Bye.

La ligne des dix mètres ne présentait aucune difficulté ; les deux joueurs touchèrent le piquet sans problème. La ligne des vingt mètres, toujours pas de problème. Les supporters de Reading rugirent quand leur boule heurta le piquet en premier, mais les nôtres rugirent tout aussi fort quand Aubrey en fit autant. Trente mètres, toujours sans problème... nous reculâmes vers la ligne des quarante. À cette distance, le piquet semblait minuscule, et je ne voyais pas comment on pouvait le toucher ; pourtant, les deux équipes y parvinrent : d'abord Mays pour Reading, puis Dorf pour nous. La foule acclama les joueurs, mais au même moment, le tonnerre gronda, et il se mit à pleuvoir – fait dont nous n'avions pas encore mesuré les conséquences.

— Où vont-ils ? questionna Jambe tandis que Stig, Grunk, Dorf et Warg couraient se mettre à l'abri.

— C'est une coutume qu'ils ont, expliquai-je.

La pluie se transforma en averse, ruisselant sur notre tenue et inondant le gazon.

— Les Neandertals ne travaillent pas, ne jouent pas et ne restent même pas sous la pluie, s'ils peuvent l'éviter. Ne vous inquiétez pas, ils reviendront dès que ça va s'arrêter.

Mais la pluie continua à tomber.

— Cinquante mètres, annonça l'arbitre. O'Fathens pour les Tapettes et Warg pour les Maillets.

Je regardai Warg assis sous les gradins ; il contemplait la pluie avec un mélange de respect et d'émerveillement.

— Il va nous faire perdre le match ! marmonna Aubrey à mon oreille. S'il vous plaît, faites quelque chose.

Je traversai le gazon détrempe, mais Warg se contenta de me dévisager d'un air placide.

— Il pleut, répondit-il, et ce n'est qu'un jeu. Au fond, peu importe qui gagne, n'est-ce pas ?

— Stig ? implorai-je.

— Nous aurions travaillé sous la pluie pour vous. Thursday... seulement notre tour est déjà passé. La pluie est

vous aurions deviné sous la pluie pour vous, Thursday... seulement nous tout est déjà passé. La pluie est précieuse, elle engendre la vie... vous aussi, vous devriez la respecter davantage.

Je regagnai la ligne des cinquante mètres le plus lentement possible, pour laisser à la pluie le temps de s'arrêter. Mais elle ne s'arrêtait pas.

— Alors ? fit Aubrey.

Je secouai tristement la tête.

— Hélas, non. Gagner n'intéresse pas les Neandertals. S'ils ont accepté de jouer, c'est uniquement pour me rendre service.

Aubrey soupira.

— Nous voudrions attendre que la pluie cesse pour le prochain tir au but, annonça Twizzit qui venait de nous rejoindre, un journal au-dessus de la tête.

Il s'aventurait là dans un borbier juridique, et il en était conscient. L'arbitre demanda aux Tapettes si elles voulaient bien retarder le tir au but, mais O'Fathens me regarda et fit non de la tête. La personne suivante sur la liste – moi – prit donc position sur la ligne des cinquante mètres.

Je m'essuyai les yeux, m'efforçant ne serait-ce que de *voir* le piquet. La pluie tombait si dru que les gouttelettes formaient une espèce de brume liquide à quelques centimètres au-dessus du gazon. Mais au moins, j'étais deuxième ; O'Fathens aussi pouvait rater son coup.

Le capitaine des Tapettes se concentra un moment, leva son maillet et frappa. La boule décolla et parut fondre droit sur le piquet. En fait, avec un grand *plop*, elle tomba un peu trop près. Un brouhaha d'anticipation s'éleva des gradins.

L'information circula sur le terrain que la boule d'O'Fathens avait atterri à un mètre vingt du but. Il fallait que j'arrive à faire mieux pour remporter le SuperArceau.

Pataugeant dans la gadoue, je retirai mes épaulettes, esquissai quelques swings, me frottai les yeux et fixai le piquet multicolore, qui entre-temps semblait avoir reculé de vingt mètres. Je me plaçai devant la boule et reportai mon poids sur l'autre jambe pour adopter la bonne pose. La foule des spectateurs se tut. Eux ignoraient l'enjeu de ce tir au but, mais pas moi. Je ne pouvais pas me permettre d'échouer. Je regardai la boule, puis le piquet, Puis à nouveau la boule, serrai le manche du maillet, le levai au-dessus de ma tête et frappai de toutes mes forces en poussant un cri. La boule s'envola en décrivant un gracieux arc de cercle. Je songeai à Kaine et à Goliath, à Landen, à Friday, aux répercussions d'une éventuelle défaite. Le sort de notre belle planète tenait à un coup de maillet. Ma boule tomba dans la boue, et un juge se précipita pour comparer les distances. Je pivotai et me dirigeai sous la pluie vers Landen. J'avais fait de mon mieux, et le match était terminé. Je n'entendis pas l'annonce, seulement la clameur de la foule. Oui, mais quelle foule ? Je me sentais étourdie ; les sons étaient feutrés, et tout le monde se mouvait au ralenti. Ce n'était pas le phénomène qui accompagnait l'arrivée de mon père, mais plutôt le contrecoup d'une forte montée d'adrénaline, lorsque tout paraît bizarre, *différent*. Je cherchai des yeux Landen et Friday, mais mon attention fut détournée par une haute silhouette en pardessus avec un chapeau, qui avait sauté par-dessus la barrière et courait vers moi. Tout en courant, l'homme tira quelque chose de sa poche. Ses pieds soulevaient des gerbes d'eau boueuse qui rejaillissaient sur son pantalon. De plus près, je remarquai qu'il avait les yeux jaunes et que son chapeau semblait dissimuler... des *cornes*. Je n'en vis pas plus ; il y eut un éclair blanc, une déflagration, et tout le reste fut silence.

## Deuxième première personne

### LE CHOIX DU VOILIER DU CÉLÈBRE DÉTECTIVE LITTÉRAIRE RESTE UN MYSTÈRE

L'attentat perpétré samedi dernier contre Thursday Next laisse en suspens la question de son voilier préféré, d'après notre correspondant à Swindon. « À la voir, je dirais un ketch de dix mètres équipé d'un spinnaker et d'un pilote automatique Floon. » D'autres commentateurs penchent pour quelque chose de plus grand, genre sloop ou yawl, à moins qu'elle n'ait préféré un modèle plus compact pour la navigation côtière ou un long week-end en mer, auquel cas ce serait plutôt un six mètres. Nous avons interrogé son mari sur ses goûts en matière de voile, mais il a choisi de ne pas répondre.

Article paru dans *Le Mensuel de la Voile* en juillet 1988

J'étais en train de la regarder, y compris au moment où on lui tira dessus. Elle avait l'air hagarde et épuisée en revenant de son tir au but ; je criai pour attirer son attention, mais dans le vacarme ambiant, elle ne m'entendit pas. Ce fut alors que je vis l'homme sauter la barrière et se précipiter vers elle. Je crus que c'était un fan un peu cinglé, et la détonation elle-même ressemblait plus à un pétard. Il y eut une bouffée de fumée bleue ; je vis son visage incrédule, après quoi elle s'affaissa sur le gazon. Ce fut aussi simple que ça. Sans savoir ce que je faisais, je tendis Friday à Joffy et bondis par-dessus la barrière. Je fus le premier à atteindre Thursday, parfaitement immobile dans la boue, les yeux grands ouverts, un trou rouge bien net au-dessus du sourcil droit.

Quelqu'un hurla :

— Un médecin, vite !

C'était moi. J'étais en pilotage automatique. L'idée qu'on avait tiré sur ma femme avait momentanément déserté mon esprit ; ce n'était pas la première fois que je me portais au secours d'une personne blessée. Je sortis mon mouchoir et le pressai contre la plaie.

— Thursday, tu m'entends ?

Elle ne répondit pas. Son regard restait fixe sous la pluie battante, et je plaçai ma main au-dessus de son visage pour l'abriter. Un médecin accourut, pataugeant dans la boue. Il dit :

— Que s'est-il passé ?

— On lui a tiré dessus.

Je palpai précautionneusement sa nuque et, constatant que la balle n'était pas ressortie, poussai un petit soupir de soulagement.

Un second médecin – une femme cette fois – se joignit au premier et me pria de m'écarter. Je me déplaçai juste pour la laisser faire son travail, mais sans lâcher la main de Thursday.

Son collègue dit :

— On a un pouls.

Puis :

— Où est cette satanée ambulance ?

Je restai auprès d'elle pendant tout le trajet jusqu'à l'hôpital et ne lâchai sa main que quand on la transporta au bloc.

Aux urgences de St Septyk, une infirmière compatissante m'apporta une couverture. Assis sur une chaise en plastique dur, je contemplais l'horloge et les affiches d'informations générales. Je pensais à Thursday, m'efforçant de calculer le temps qu'on avait passé ensemble. Pas beaucoup pour deux ans et demi, en fait.

À côté de moi, un gamin avec la tête coincée dans une casserole dit :

— Z'êtes là pour quoi, m'sieur ?

Me penchant, je parlai dans le manche creux pour qu'il puisse m'entendre :

— Moi ça va, mais ma femme a reçu une balle.

Le petit garçon avec la casserole sur la tête dit :

— C'est nul.

Et je répondis :

— Qui est nul ?

— Oui, c'est lui.

Et je me replongeai dans la contemplation des affiches jusqu'à ce que quelqu'un dise :

— Landen ?

Je levai les yeux. C'était Mrs. Next. Elle avait pleuré. Je crois bien que j'avais pleuré aussi.

Elle dit :

— Comment va-t-elle ?

Je dis :

— Je ne sais pas.

Elle s'assit à côté de moi.

— Je vous ai apporté un morceau de battenberg.

Je dis :

— Je n'ai pas très faim.

— Je sais. Simplement, je ne vois pas ce que je peux faire d'autre.

Pendant un moment, nous regardâmes en silence l'horloge et les affiches. Puis je demandai :

— Où est Friday ?

Mrs. Next me tapota le bras.

— Avec Joffy et Miles.

— Ah, dis-je, c'est bien.

Thursday sortit du bloc trois heures plus tard. Le chirurgien, la mine chiffonnée, me regarda droit dans les yeux – ce qui me plut – et dit que ce n'était pas terrible, mais que son état était stationnaire, que c'était une battante et qu'il fallait garder l'espoir. J'allai la voir avec Mrs. Next. Elle avait un gros bandage autour de la tête, et les moniteurs bipaient comme dans un film. Mrs. Next renifla et dit :

— J'ai déjà perdu un fils. Je ne veux pas en perdre un autre. Enfin, une fille plus exactement... mais vous voyez ce que je veux dire. Un enfant.

— Je vois ce que vous voulez dire.

Je ne voyais pas vraiment, n'ayant jamais perdu un fils moi-même, mais je sentais que c'était ça qu'elle attendait que je dise.

Nous étions à son chevet depuis deux heures quand le jour baissa et que les néons s'allumèrent. Au bout de deux autres heures, Mrs. Next dit :

— Je vais rentrer maintenant, mais je reviendrai demain matin. Vous devriez essayer de dormir un peu.

Je dis :

— Je sais. Je reste encore cinq minutes et je rentre.

Je restai une heure de plus. Une gentille infirmière m'apporta une tasse de thé, et je mangeai un peu de battenberg. J'arrivai chez moi à onze heures du soir. Joffy m'attendait. Il me dit qu'il avait mis Friday au lit et me demanda des nouvelles de sa sœur.

Je dis :

— Ça ne se présente pas très bien, Joff.

Il me tapota l'épaule, me serra dans ses bras et me dit que tout le monde chez l'ESU s'était joint aux Amis Idolâtres de St Zvlx et aux sœurs de l'Éternelle Ponctualité afin de prier pour elle, ce qui était très gentil de leur part, et de la sienne.

Je restai assis longtemps sur le canapé jusqu'à ce qu'on frappe doucement à la porte de la cuisine. J'allai ouvrir et me trouvai face à un petit groupe de gens. Un homme qui se présenta comme étant un cousin de Thursday – le « cousin Eddie » –, mais qui me souffla qu'en réalité il était Hamlet, dit :

— On vous dérange ? Nous avons appris pour Thursday et nous voulions vous apporter notre soutien.

J'essayai de me montrer cordial. J'avais envie qu'ils me fichent la paix, au lieu de quoi je dis :

— Merci. Vous ne me dérangez pas du tout. Les amis de Thursday sont mes amis. Une tasse de thé avec du battenberg ?

— Si ce n'est pas trop de travail pour vous.

Il y avait trois autres personnes avec lui. Un petit bonhomme qui correspondait trait pour trait à la description du chasseur de gros gibier de l'époque victorienne. Il arborait un casque colonial, un costume de safari et une épaisse moustache blanche. Il me tendit la main et dit :

— Commandant Bradshaw, à vot'service. Une grande dame, votre femme. J'aime les femmes qui savent y faire dans une bagarre. Elle vous a raconté la fois où on a chassé Morlock dans Trollope, elle et moi ?

— Non

— Dommage. Je vous en parlerai un jour. Et voici la memsahib, Mrs. Bradshaw.

Melanie était grosse et velue et ressemblait à un gorille. D'ailleurs, *c'était* un gorille, mais elle était extrêmement bien élevée et fit une révérence pendant que je lui serrais la main, une main noire comme du charbon avec un pouce bizarrement placé, ce qui ne me facilitait pas la tâche. Ses yeux enfoncés étaient humides de larmes. Elle dit :

— Oh, Landen ! Je peux vous appeler Landen ? Thursday nous a tellement parlé de vous quand vous étiez éradiqué. Nous l'aimions beaucoup... je veux dire, nous l'aimons toujours. Comment va-t-elle ? Comment va Friday ? Vous devez être dans tous vos états !

Je dis :

— Elle n'est pas très bien.

Ce qui était la stricte vérité.

Le quatrième de la bande était un homme de haute taille en habit noir. Il avait un crâne chauve et des sourcils arqués. Me tendant une main impeccablement manucurée, il dit :

— Mon nom est Jark, mais vous pouvez m'appeler Horace. J'ai travaillé avec Thursday. Toutes mes condoléances. Si ça peut vous aider, je me ferai un plaisir de massacrer quelques milliers de Thraals en guise d'offrande aux dieux.

J'ignorais ce qu'était un Thraal, mais je répondis que ce n'était vraiment pas nécessaire. Il dit :

— Ce n'est pas un problème. Je viens juste de conquérir leur planète et j'avoue que je ne sais pas trop que faire d'eux.

Je répétais que ce n'était vraiment, *vraiment* pas nécessaire, et ajoutai que Thursday n'aurait sûrement pas apprécié... puis je m'en voulus d'avoir parlé au passé. Je mis la bouilloire à chauffer et dis :

— Battenberg ?

Hamlet et Jark répondirent en même temps. C'étaient visiblement des inconditionnels de la pâtisserie de ma belle-mère. Je souris pour la première fois en huit heures et vingt-trois minutes et dis :

— Il y en aura pour tout le monde. Mrs. Next n'arrête pas de nous en envoyer, et les dodos refusent d'y toucher. Vous pouvez emporter un gâteau chacun.

Je préparai le thé, Mrs. Bradshaw le servit, et il y eut un silence gêné. Jark demanda si je connaissais l'adresse de Handley Paige, mais le chasseur de gros gibier lui lança un regard sévère, et il se tint coi.

Ils me parlèrent tous de Thursday et de ce qu'elle avait accompli dans l'univers fictionnel du Monde des Livres. Leurs histoires étaient plus délirantes les unes que les autres, mais je ne songeai pas à les mettre en doute ; j'étais content d'avoir de la compagnie et d'entendre ce qu'elle avait fait ces deux dernières années. Mrs. Bradshaw me mit au courant des frasques de Friday et offrit même de venir le garder chaque fois que j'en aurais besoin. Jark, lui, semblait plus intéressé par Handley ; néanmoins, il me fit le récit totalement invraisemblable de la fois où Thursday et lui avaient poursuivi un Martien échappé de *La Guerre des mondes* et réfugié dans *Guerre et Paix*.

— C'est le mot « guerre » dans le titre, expliqua-t-il. À force, on ne sait plus où on est...

Bradshaw le poussa du coude pour qu'il se taise.

Ils partirent deux heures plus tard, avec un peu de thé et beaucoup de battenberg dans le ventre. Je remarquai que le grand à la cape noire, Jark, avait feuilleté mon carnet d'adresses avant de quitter la maison ; après son départ, je vis qu'il l'avait laissé ouvert à la page avec l'adresse de Handley. Je retournai au salon et m'assis sur le canapé jusqu'à ce que le sommeil me gagne.

\*

\* \*

Je fus réveillé par Pickwick qui voulait sortir, et Alan qui voulait entrer. Le petit dodo était barbouillé de peinture, sentait le parfum, avait un ruban bleu noué autour de la patte gauche et tenait un maquereau dans son bec. À ce jour, je n'ai toujours aucune idée de ce qu'il avait fabriqué. Je montai, m'assurai que Friday dormait dans son lit, puis me douchai longuement et me rasai.

## La mort vous va si bien

### L'AGRESSEUR DU SUPERARCEAU RESTE INTROUVABLE

Le mystérieux individu qui a tiré sur le directeur sportif des Maillets n'a toujours pas été retrouvé, malgré la traque organisée par les OpSpecs. « Nous n'en sommes qu'au début de l'enquête, a déclaré le porte-parole de la police, mais compte tenu des vêtements découverts sur la scène de crime, nous recherchons pour l'interroger un dénommé Norman Johnson, descendu depuis une semaine à l'hôtel Finis. » À la question sur le lien présumé entre cette agression et l'incident du piano à queue de vendredi dernier, le même fonctionnaire a répondu par l'affirmative, mais sans donner plus de détails. Miss Next est toujours hospitalisée à Sr Septyk, où son état est jugé « critique ».

Article paru dans *Le Mal de Crâne de Swindon* le 24 juillet 1988

— Table dix-sept ?

— Pardon ?

— Table dix-sept. Vous êtes bien la table dix-sept, non ?

Je levai un regard déconcerté sur la serveuse. Une minute plus tôt, j'étais sur le gazon du stade de Swindon, et maintenant je me retrouvais dans une espèce de cafétéria. La serveuse était avenante et parlait d'une voix chaleureuse. Je jetai un œil sur le numéro de la table. Le numéro dix-sept.

— Oui ?

— Il faut que vous alliez... côté nord.

Je devais avoir l'air perdue car elle répéta son injonction et m'indiqua le chemin : traverser le hall, passer devant le Shakesparleur-Coriolan, monter les marches et emprunter la passerelle.

Je la remerciai et me levai. J'avais toujours ma tenue de croquet, mais sans casque ni maillet. Je touchai délicatement ma tête, à l'endroit où il y avait un petit trou. Puis je m'arrêtai pour regarder autour de moi. J'étais déjà venue ici, il n'y avait pas très longtemps, du reste. Je me trouvais dans la station-service où j'avais accompagné Spike. Mais où était Spike ? Et pourquoi étais-je incapable de me souvenir comment j'étais arrivée ici ?

— Tiens, tiens, regardez qui est là ! fit une voix derrière mon dos.

C'était Chesney ; cette fois il portait une sorte de minerve, mais sa joue était toujours tuméfiée, là où je l'avais frappé. Il était flanqué d'un de ses hommes de main avec un bras en moins.

— Chesney ? marmonnai-je, cherchant une arme des yeux. Toujours dans le trafic d'âmes ?

— Je pense bien !

— Essayez de me toucher et je vous fais sauter le caisson.

— Oooh ! dit Chesney. Du calme, fillette... on vient de vous appeler côté nord, pas vrai ?

— Et alors ?

— Ben, quand on va là-bas, c'est pour une seule raison, ricana son acolyte.

— Vous voulez dire... ?

— Parfaitement, acquiesça Chesney avec un grand sourire. Vous êtes morte.

— Morte ?

— *Morte*. Bienvenue au club, chérie.

— Comment puis-je être morte ?

— Rappelez-vous l'assassin à la finale du SuperArceau.

J'effleurai à nouveau le trou dans ma tête.

— Il m'a tiré dessus.

— En pleine tête. Essayez donc de vous en sortir ce coup-ci, Miss Next !

— Landen doit être anéanti, murmurai-je. Et moi qui avais prévu d'emmener Friday faire un bilan de santé mardi.

— C'est plus vot' problème, tout ça ! s'esclaffa le pote à Chesney.

Et ils s'éloignèrent en rigolant.

Je me tournai vers l'escalier de la passerelle. Curieusement, le fait d'être morte ne m'angoissait pas outre mesure.



je regrettais seulement de n'avoir pas eu le temps de dire au revoir aux garçons. Je posai le pied sur la première marche quand j'entendis un crissement de pneus et le bruit d'une collision. Une voiture venait de s'arrêter en trombe devant la station-service ; elle avait grimpé sur le trottoir et s'était encastrée dans une poubelle. Un homme de carrure athlétique en jaillit et se précipita à l'intérieur, scrutant fébrilement le hall jusqu'à ce qu'il m'ait repérée. C'était Spike.

— Thursday... ! pantela-t-il. Dieu merci, vous n'avez pas encore traversé !

— Vous êtes vivant ?

— Bien sûr. J'ai fait deux jours d'allers-retours sur la M4 pour trouver l'entrée. On dirait que j'arrive juste à temps.

— À temps pour quoi ?

— Je vous ramène chez vous.

Il me tendit ses clés de voiture.

— Ça, c'est le contact, mais pour démarrer, il faut appuyer sur le starter qui est sur le tableau de bord.

— Le starter, O.K. Et vous, vous faites quoi ?

— J'ai une affaire à régler avec Chesney. On se retrouve de l'autre côté.

Il m'étreignit brièvement et se dirigea vers le présentoir de presse.

Je sortis de la boutique et montai dans la voiture de Spike, contente d'avoir un ami comme lui qui savait gérer ce genre de situation. J'allais revoir Friday et Landen, et tout rentrerait dans l'ordre. Je pressai le starter, passai la marche arrière pour me dégager de la poubelle et pris la direction de la sortie. Au fait, qui avait gagné le SuperArceau ? J'aurais dû demander à Spike. SPIKE !!!

Évidemment, le côté nord n'en était pas un. C'était une immense grotte sans âge éclairée par des dizaines de flambeaux. Les stalactites et stalagmites s'étaient rejointes, formant comme une colonnade dorique qui soutenait les voûtes ; entre ces piliers, sur le sol jonché de blocs de pierre, serpentait une file d'attente : les âmes des défunts faisaient la queue pour traverser le fleuve qui menait à l'entrée des enfers. Le passeur avait le sens des affaires : pour un shilling de plus, vous aviez droit à une visite commentée en prime. Un autre personnage entreprenant vendait le guide des enfers... comment se rendre par le plus court chemin au pays où coulent le lait et le miel, et pour des individus au passé douteux, quelques tuyaux pratiques pour s'arranger avec le Grand Patron le jour du Jugement Dernier.

Je remontai la file en courant et trouvai Spike à dix âmes de l'embarcadère.

— C'est *absolument* hors de question, Spike !

— Chut, fit quelqu'un devant nous.

— Des clous, Thursday. Simplement, occupez-vous de Betty, O.K. ?

— Vous n'allez PAS prendre ma place, Spike.

— Faites-moi plaisir, Thursday. Vous méritez de vivre longtemps. Il y a des tas de belles choses qui vous attendent.

— Vous aussi.

— Ça, c'est à voir. Se colleter avec des morts vivants n'est pas franchement une sinécure. Et sans Cindy...

— Elle n'est pas morte, Spike.

— Si elle s'en sort, elle finira sa vie en prison. Elle était Porte-Fringue. Non, après le merdier que j'ai vécu, ça me semble être une bonne solution. Je reste.

— Sûrement pas.

— Essayez de m'en empêcher.

— Chut ! fit à nouveau l'homme devant nous.

— Je ne vous laisserai pas faire, Spike. Pensez à Betty. Et puis, c'est moi qui suis morte, pas vous. GARDE !

Un squelette moisi armé d'une lance et vêtu d'une armure rouillée s'approcha en cliquetant.

— Que se passe-t-il ici ?

Je montrai Spike du doigt.

— Cet homme-là n'est pas mort.

— Pas mort ? répéta le garde, choqué.

Tout le monde se retourna tandis qu'il pointait sa lance sur Spike, qui leva les mains de mauvaise grâce et, secouant tristement la tête, rebroussa chemin vers la passerelle.

— Dites à Landen et Friday que je les aime ! criai-je dans son dos.

Soudain, je réalisai que j'aurais dû lui demander le résultat du SuperArceau. Je pivotai vers la file d'attente sinuant entre les rochers derrière moi :

— Quelqu'un sait qui a gagné le SuperArceau 88 ?

— Chut ! relit le même type.

— Vos « chut », vous pouvez vous les carrer au... Oh, bonjour, monsieur le président.

Sitôt qu'il m'eut reconnue, il me sourit de toutes ses dents.

— Eeeeeh, Miss Next ! C'est encore ce parc à thème, hein ?

— Si l'on veut.

C'était bon à savoir que la traversée du fleuve conduisait aussi bien en haut qu'en bas. Une chose était sûre : à moins d'une grosse embrouille administrative, Formby n'allait certainement pas écoper de tourments éternels dans le feu dévorant de l'enfer.

— Euh... comment allez-vous ? bredouillai-je, momentanément à court de mots face au personnage le plus célèbre – le dernier sans doute – que j'aie pu rencontrer dans ma vie.

— Mais très bien, mon petit. Je donnais un récital quand je me suis retrouvé dans une cafétéria en train de commander une part de quiche avec une portion de frites.

Spike avait dit qu'il avait mis deux jours à me rejoindre ; nous étions donc le 24 et, ainsi que papa l'avait prédit, Formby était décédé comme prévu, en chantant pour les vétérans du régiment de Lancaster. Mon cœur se serra à l'idée que quelques jours après sa mort, ce serait le début de la Troisième Guerre mondiale. Malheureusement, je n'y pouvais plus grand-chose.

La barque arriva, et l'ex-président monta à bord.

Le passeur manœuvra l'esquif et plongea sa gaffe dans les eaux noires.

— Mr. Formby, n'est-ce pas ? dit-il. J'aime beaucoup ce que vous faites. Un jour, j'ai eu Mr. Garrick dans ma barque. Ça vous arrive de chanter à la demande ?

— Oui-da, répondit l'artiste, mais je n'ai pas mon uku sur moi.

— Prenez le mien, proposa le passeur. Moi aussi, je chante parfois en public, vous savez.

Formby attrapa l'ukulélé et pinça les cordes.

— Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?

Le passeur le lui dit, et sous les voûtes austères de la grotte résonna, chanté d'une voix de crécelle, « Ce n'est qu'un au revoir ». C'était une belle façon de partir pour un vieil homme qui avait tant donné à son pays... pas seulement comme artiste, mais comme combattant pour la liberté et homme d'État chevronné. La barque, Formby et le passeur se fondirent dans la brume qui flottait au-dessus du fleuve, étouffant les bruits et obscurcissant l'autre rive. Ensuite ce serait mon tour. Que m'avait dit mamie, déjà ? Le pire, dans le fait de mourir, est de ne pas savoir comment tout ça va finir ? Mais au moins, j'avais récupéré Landen ; du coup Friday était entre de bonnes mains.

— Miss Next ?

Je levai les yeux. Le passeur était revenu. Il était drapé dans une sorte de mousseline sale ; on ne voyait pas son visage.

— Vous avez l'argent ?

Je sortis une pièce et allais la lui remettre quand...

— ATTENDEZ !

Je me retournai. Une jeune femme toute menue arriva hors d'haleine à ma hauteur. Elle écarta ses cheveux blonds de son visage et sourit timidement. C'était Cindy.

— Je prends sa place, dit-elle au passeur en lui tendant la monnaie.

— Comment est-ce possible ? m'exclamai-je, surprise. Vous êtes pratiquement morte vous-même.

— Non, rectifia-t-elle, je ne suis pas morte. Au contraire, je suis en train de remonter la pente. Ça paraît bizarre, mais c'est comme ça. Quelquefois, le Diable prend soin des siens.

— Mais vous allez laisser Spike et Betty...

— Écoutez-moi une seconde, Thursday. J'ai tué soixante-huit personnes au cours de ma carrière.

— Donc, Samuel Pring, c'était vous ?

— C'était un coup de chance. Mais voilà, soixante-huit âmes innocentes expédiées à travers le fleuve avant l'heure, tout ça par ma faute. Et je l'ai fait pour de l'argent. Vous pouvez vous la jouer vertueuse, si ça vous chante, mais il n'en reste pas moins que je ne reverrai plus jamais la lumière du jour, je ne tiendrai plus jamais Betty dans mes bras, ni embrasserai Spike. Je ne veux pas de ça. Vous êtes meilleure que moi, Thursday, et le monde sera beaucoup mieux avec vous dedans.

— La question n'est pas là. Quand il est temps de partir...

— Allons, s'emporta-t-elle, laissez-moi faire *une seule bonne action* pour compenser ne serait-ce qu'un quart d'un pour cent de tout le mal que j'ai causé.

Pendant que je la dévisageais, le squelette en armure rappliqua en cliquetant.

— Un autre problème, Miss Next ?

— Donnez-nous une minute, voulez-vous ?

— *S'il vous plaît*, implora Cindy, vous me rendrez service.

Je regardai le squelette qui, s'il avait eu des yeux, les aurait probablement levés au ciel.

— Décidez-vous, Miss Next, mais *il faut* que quelqu'un monte dans cette barque, sinon je vais perdre mon job... or j'ai une épouse sac d'os et deux petits squelettes que j'aimerais envoyer à la fac.

Me retournant vers Cindy, je lui tendis la main. Elle la serra, puis m'étreignit avec force tout en me soufflant à l'oreille :

— Merci, Thursday. Veillez sur Spike de ma part.

Sans me laisser le temps de changer d'avis, elle sauta prestement dans la barque. Avec un pâle sourire, elle s'assit à l'avant, et le passeur appuya sur sa gaffe, expédiant le frêle esquif à travers le fleuve. En regard du poids de ses péchés, le fait de m'avoir sauvée ne pesait pas bien lourd, mais ça lui faisait du bien, et à moi aussi. Lorsque la barque qui emportait Cindy eut disparu dans la brume, je revins sur mes pas pour regagner la passerelle, le côté sud de la station-service de Dauntsey, et la vie.

## 42

# Explications

### OBSÈQUES NATIONALES POUR LE PRÉSIDENT

Des millions de citoyens anglais éplorés et les plus grands chefs d'État de la planète se sont réunis hier à Wigan pour rendre hommage au président George Formby, décédé il y a deux semaines. Le cortège funèbre a suivi un parcours qui faisait le tour des Midlands ; une foule en deuil s'est massée dans les rues pour dire adieu à celui qui a dirigé l'Angleterre pendant trente-neuf ans. À la cérémonie religieuse qui a eu lieu à la cathédrale de Wigan, le nouveau chancelier, Mr. Redmond van de Poste, a évoqué chaleureusement la contribution du grand homme à la paix dans le monde. Après la chorale des hommes du Lancashire accompagnée de deux cents ukulélés, le chancelier a invité la reine de Danemark à interpréter en duo *Your Way is My Way*... un pas de plus vers la réconciliation entre nos deux peuples.

Article paru dans *Krapo* le 10 août 1988

— Tu es restée un moment entre la vie et la mort, dit Landen.

Assis au chevet de mon lit d'hôpital, il me tenait la main.

— On a bien cru qu'on allait te perdre.

Je souris faiblement. J'avais repris conscience la veille

seulement, et le moindre mouvement m'était comme un coup de poignard dans la tête. Je regardai autour de moi.

Joffy, Miles et Hamlet étaient là aussi.

— Salut, les gars.

Souriants, ils me souhaitèrent la bienvenue parmi eux.

— Combien de temps ? demandai-je dans un souffle.

— Deux semaines, répondit Landen. On a vraiment cru...

Je lui pressai doucement la main et scrutai la chambre. Land lisait parfaitement dans mes pensées.

— Il est avec sa grand-mère.

Je levai la main pour toucher ma tête, mais ne sentis qu'un épais bandage. Landen prit ma main et la reposa sur le drap.

— Qu'est-ce que... ?

— Tu as eu une chance extraordinaire, fit-il d'un ton apaisant. Les médecins disent que tu vas récupérer entièrement. C'était un petit calibre ; la balle a pénétré de biais, ce qui a grandement amorti l'impact.

Il tapota le côté de sa tête.

— Elle s'est logée entre le cerveau et l'intérieur du crâne. Mais n'empêche qu'on a eu drôlement peur.

— Cindy est morte, n'est-ce pas ?

Ce fut Joffy qui répondit :

— Elle semblait aller mieux, et puis elle a fait une septicémie.

— Ils s'aimaient sincèrement, vous savez, malgré leurs différences.

— C'était une tueuse, Thursday, une tueuse professionnelle. À mon avis, pour elle la mort devait faire partie des risques du métier.

Se penchant, Landen m'embrassa sur le nez.

— Qui a tiré sur moi, Land ?

— Le nom « Norman Johnson », ça te dit quelque chose ?

— Oui, fis-je. Le Minotaure. Tu avais raison. Depuis le début de la semaine, il a eu recours à Grossefarce pour essayer de me liquider. Rouleau compresseur, peau de banane, piano... il fallait être aveugle pour ne pas le voir.

Remarque, un flingue, ça n'a rien d'un gag, si ?

Landen sourit.

— Il y a une pancarte avec un gros « pan ! » écrit dessus qui est sortie du canon en même temps que la balle. La police cherche toujours à comprendre.

Je noussai un soupir. Le Minotaure était depuis longtemps reparti. mais ie devais rester sur mes gardes. Je me

tournai vers Landen. Il y avait encore une chose que je voulais savoir.

— Est-ce que nous avons gagné ?

— Mais oui ! Tu as marqué avec trente centimètres de moins par rapport à O’Fathens. Ton tir a été classé « action du siècle »... à Swindon, en tout cas.

— Nous ne sommes donc pas en guerre contre le pays de Galles ?

Souriant, Landen secoua la tête.

— Kaine est fini, ma chérie... et Goliath a abandonné ses velléités religieuses. Les voies de St Zvlkx sont décidément impénétrables.

— Tu me racontes ? Ou faut-il que je t’arrache les infos à coups de bâton ?

Joffy déplia la page du journal avec la photo de St Zvlkx et de l’accident fatal de piano, celle-là même que mamie m’avait donnée.

— On a trouvé ça dans la poche de ton pantalon, dit Miles.

— Et on s’est posé la question, reprit Joffy, de l’endroit où Zvlkx se rendait ce matin-là, et du billet de Gravitube dans sa chambre. Il était en train de mettre les bouts... à mon avis, même Zvlkx – ou quel que soit son nom – ne croyait pas à la victoire de Swindon. Papa a toujours dit que le temps n’était pas immuable.

— Je ne vous suis pas, là.

Miles se pencha pour me montrer la photo encore une fois.

— Il est mort en essayant d’arriver chez Tudor Turf.

— Et alors ? C’est le plus vieux bureau de paris de Swindon.

— Eh non... du *monde*. Nous nous sommes renseignés. Il fonctionne non-stop depuis 1264.

Je regardai Joffy d’un air interrogateur.

— Tu es en train de dire quoi, là ?

— Que le *Livre des Révélations* n’est rien d’autre qu’un... *ticket de PMU du XIII<sup>e</sup> siècle*.

— Un quoi ?

Il tira le livre de Zvlkx de sa poche et l’ouvrit à la première page. Il y avait là un reçu contresigné pour un quart de penny, que nous avons pris pour la facture du relieur ou quelque chose du même genre. La petite somme arithmétique qui accompagnait chacune des Révélations était en fait la cote de l’événement en question, calculée en fonction de ses chances de se réaliser. Au-dessous figurait la même signature qu’à la première page. Joffy feuilleta le mince volume.

— La Révélation sur l’Armada espagnole était cotée six cents contre un ; la victoire de Wellington à Waterloo, quatre cent vingt contre un.

Il passa à la dernière page.

— Le résultat du match de croquet était donné à 124000 contre un. Si la cote était aussi faramineuse, c’est parce que Zvlkx pariait avec plusieurs siècles d’avance ; à cette époque-là, on ignorait jusqu’à l’existence même du croquet. Pas étonnant que le book ait contresigné ça sans ciller.

— Il n’y a pas de quoi sauter au plafond, dis-je. Un quart de penny multiplié par 124 000, ça ne fait jamais que... que...

— Cent trente livres, glissa Miles.

— Exact. Cent trente livres. Et la victoire de Nelson aurait rapporté... quoi, neuf shillings ?

Je ne voyais toujours pas l’intérêt de la chose.

— Thursday, c’est un *totalisateur*. Chaque mise – ou événement – qui se réalise est multipliée par les gains de la mise précédente... alors qu’une prédiction non avérée annule l’ensemble de la transaction.

— Et... combien valent-elles, ces Révélations ?

Joffy regarda Miles, qui regarda Landen, qui sourit et regarda Joffy.

— Cent vingt-huit *milliards* de livres sterling.

— Mais Tudor Turf ne pourra jamais déboursier une somme pareille !

— Bien sûr que non, répliqua Miles, mais la maison mère dont dépend Tudor Turf est légalement tenue d’honorer ses engagements. Or Tudor Turf appartient à La Tirelire du Wessex, qui à son tour appartient à Pile Tu Perds, la filiale jeux de Liesse SA, qui est la propriété de...

— Goliath, soufflai-je.

— Absolument.

Il y eut un silence sidéré. J’avais envie de sauter du lit, de rire, de hurler, de danser, mais pour ce faire, il fallait attendre que je sois rétablie. Je me contentai donc de sourire.

— Alors, combien de parts de Goliath possèdent maintenant les Amis Idolâtres de St Zvlkx ?

— En fait, dit Joffy, nous ne possédons rien du tout. Si tu te souviens, nous avons cédé sa sagesse au Comité pour la Promotion des Tartines Grillées. Ce sont eux qui détiennent désormais cinquante-huit pour cent de Goliath. Nous leur avons fait part de nos souhaits, et ils sont entièrement d'accord. Goliath a renoncé à devenir une religion et décidé de soutenir un parti autre que les Whigs. Il y avait aussi quelque chose à propos de la construction d'une nouvelle cathédrale. On a gagné, Thursday... *on a gagné !*

\*

\* \*

La chute de Kaine, découvris-je, avait été rapide et mortifiante. Sans le soutien de Goliath, et en l'absence de l'ovinateur, le parlement se demanda soudain pourquoi il le suivait aussi aveuglément, et ceux-là mêmes qui l'avaient porté aux nues se retournèrent contre lui avec une ardeur non moins passionnée. En moins d'une semaine, il comprit ce que c'était que d'être humain. Il fut destitué trois jours après le SuperArceau. Ernst Stricknine, longuement interrogé sur les coups de fil passés à Cindy Stoker depuis son bureau, choisit de sauver sa peau et se répandit en confidences sur son ex-patron. Le nombre de charges qui pesaient à présent sur Kaine était une grande première dans l'histoire de la vie politique anglaise. Franchement, il était plus simple de répertorier ce pour quoi il n'était pas poursuivi, à savoir « travailler comme garde d'enfants non déclarée » et « se servir d'un klaxon dans une zone résidentielle après la tombée de la nuit ». S'il était reconnu coupable de tous les crimes dont on l'accusait, il risquait plus de neuf cents ans de prison.

— J'ai presque pitié de lui, dit Joffy qui était beaucoup plus indulgent que moi. Pauvre Yorrick.

— Oui, rétorqua Hamlet, sarcastique. Hélas.

## 43

# Convalescence

### LE PARTI DES TARTINES GRILLÉES PUBLIE SON MANIFESTE

Mr. Redmond van de Poste, dont le parti des Tartines Grillées (anciennement du Sens Commun) gouverne le pays depuis huit jours a rendu public son manifeste visant à enrayer la crise économique et sociale qui menace l'Angleterre. Pour commencer, Mr. van de Poste a fixé les normes de consommation de tartines grillées en fonction de la tranche d'âge, puis il a parlé d'une campagne pour équiper chaque foyer d'un grille-pain neuf dans les douze prochains mois. « À long terme, a annoncé Mr. van de Poste, nous proposons de rénover toutes nos unités de production dans le cadre d'un plan quinquennal pour lancer sur le marché un super-grille-pain qui balayera la concurrence et fera de notre pays la capitale mondiale de la tartine grillée. » Les opposants au « manifeste de la tartine grillée » ont exprimé leur inquiétude face aux appels pressants de Poste pour une Alliance des Tartines Grillées de l'Atlantique Nord ; selon eux, l'exclusion de pays non-consommateurs de tartines grillées risque d'engendrer des tensions inutiles sur la scène internationale. Mr. van de Poste, qui nous réserve sa réponse, a appelé à voter une réforme du parlement.

Article paru dans *Krapo* le 4 août 1988

Je rentrai chez moi deux semaines plus tard, dans une maison tellement fleurie qu'elle ressemblait au Jardin des Plantes. Je ne maîtrisais pas encore entièrement le côté droit de mon corps, mais au fil des jours, il semblait faire un peu plus partie de moi. Assise à la porte-fenêtre, je regardais le jardin. L'air embaumait les senteurs de l'été, et la brise soulevait légèrement les voilages. Friday était en train de dessiner par terre avec des pastels ; j'entendais à côté le cliquetis de la vieille Underwood de Landen, et dans la cuisine, Louis Armstrong chantait à la radio *La Vie en rose*. Pour la première fois depuis une éternité, je me sentais détendue. La période de convalescence serait longue, mais je comptais bien reprendre mon travail un jour... peut-être chez les OpSpecs, peut-être à la Jurifiction, ou peut-être les deux.

— Je viens vous dire au revoir.

C'était Hamlet. J'avais su par lui que William Shakespeafe avait réussi à démêler *Les Joyeuses Commères de Windsor* d'*Hamlet*, et que les deux pièces avaient recouvré leur forme d'origine. L'une énigmatique, l'autre conçue autour d'un personnage secondaire d'une œuvre préexistante.

— Vous êtes sûr que vous...

Il me fit taire d'un geste et s'assit sur le canapé pendant qu'Alan le couvait d'un regard adorateur.

— J'ai beaucoup appris pendant mon séjour ici, dit-il. J'ai appris qu'il y a des tas d'Hamlet, et que nous aimons chacun d'eux pour son interprétation différente des autres. J'aimais bien Gibson parce que c'est celui qui tergiversait le moins, Orson parce qu'il avait la meilleure voix, Gielgud pour l'aisance avec laquelle il se glissait dans la peau du personnage, et Jacobi pour sa flamme. Au fait, vous avez entendu parler d'un type nommé Branagh ?

— Non.

— Ça vient de sortir. Je sens que son *Hamlet* va faire un carton.

Il réfléchit un instant.

— Des siècles durant, j'ai craint que le public ne me considère comme un enfant gâté, un fanfaron, quelqu'un qui est incapable de prendre une décision. Mais depuis que j'ai découvert le monde réel, je comprends mieux pourquoi ma pièce a autant de succès. Parce que mes défauts sont les vôtres ; mon indécision reflète l'état d'esprit de tout être humain. Nous savons ce qu'il faut faire, mais ne voyons pas toujours comment y arriver. L'action sans la réflexion n'est pas opérationnelle à long terme. J'y mets du temps, certes, mais je finis par prendre la bonne décision. C'est en cela qu'il y a là-dedans un message pour l'humanité, même si j'ignore lequel. Au fond, il n'y a peut-être pas de message. Franchement, je ne sais pas. Et puis, si je ne tergiverse pas, la pièce n'aura pas lieu d'être.

— Vous n'allez donc pas tuer votre oncle au premier acte ?

— Non. En fait, je laisserai la pièce en l'état. J'ai décidé de consacrer mon énergie à travailler comme agent de la Jurifiction dans l'œuvre de Shakespeare. J'irai jeter un œil sur Marlowe aussi... Webster, en revanche, ça ne me dit trop rien.

— C'est une excellente nouvelle, répondis-je. Ils seront très heureux de vous avoir à la Jurifiction.

Il marqua une pause.

— Tout de même, ça m'ennuie un peu que quelqu'un ait parlé d'Emma à Ophélie. Vous êtes sûre que ce n'est pas vous ?

— Parole d'honneur.

Il se leva, s'inclina et me baisa la main.

— Vous viendrez me voir ?

— Promis juré. Juste une dernière question : comment avez-vous fait pour débusquer Daphne Farquitt... cette recluse de chez recluse ?

Il eut un grand sourire.

— Je n'ai rien fait du tout. Le matin du SuperArceau, j'avais réussi à mobiliser neuf personnes. Il y a une limite à la Kainophobie qu'on peut susciter chez les gens en sonnant à leur porte à deux heures du matin.

— Il n'y a donc jamais eu de fan-club de Farquitt ?

— Oh, il y en a sûrement un quelque part, mais Kaine n'était pas censé le savoir, hein ?

Je ris.

— J'ai l'impression que vous allez faire un tabac à la Jurifiction, Hamlet. À propos, j'ai un cadeau pour vous.

— Un cadeau ? Je crois bien que je n'en ai jamais eu de ma vie.

— C'est vrai ? Ma foi, il y a un début à tout. J'aimerais vous offrir... Alan.

— Le dodo ?

— Je pense qu'il fera un bel ornement pour le château d'Elseneur. Simplement, ne le laissez pas traîner dans le récit.

Hamlet se tourna vers Alan, qui le contempla avec une lueur nostalgique dans l'œil.

— Merci, fit-il sur un ton des plus sincères. Je suis extrêmement honoré.

Il prit Alan, alanguie, dans ses bras, et tous deux se volatiliserent – Hamlet pour reprendre son rôle de procrastinateur professionnel, et Alan pour semer la pagaille à la cour de Danemark.

— Bonjour, Pupu.

— Salut, papa.

— Tu as fait du sacré bon boulot le jour du SuperArceau. Comment te sens-tu ?

— Très bien.

— T'ai-je dit que quand Zvlkx a été renversé par le bus vingt-trois, l'indice de probabilité de cette apocalypse-là est passé à quatre-vingt-trois pour cent ?

— Non, tu ne m'as jamais dit ça.

— Ce n'est pas plus mal. Je ne voulais pas que tu t'affoles.

— Papa, qui était St Zvlkx ?

Il se pencha plus près.

— N'en parle à personne... c'était un gars nommé Steve Schultz du Comité pour la Promotion des Tartines Grillées. Je crois que je l'ai recruté, ou c'est peut-être lui qui est venu me trouver, je ne sais plus. L'histoire s'est réécrite tant et tant de fois que je ne me souviens plus du début ; c'est un peu comme essayer de deviner la couleur d'origine d'un mur recouvert de huit couches de peinture. Mais bon, tout est bien qui finit bien... même si les choses ont pris un tour bizarre au-delà de tout entendement. L'essentiel, c'est que maintenant Goliath doit rendre des comptes au Comité pour la Promotion des Tartines Grillées, et que Kaine n'est plus au pouvoir. Le tout a été estampillé fait historique, et ça va le rester.

— Papa ?

— Oui ?

— Comment as-tu fait pour transférer Schultz ou Zvlkx ou quel que soit son nom du XIII<sup>e</sup> siècle jusqu'ici sans te faire repérer par la ChronoGarde ?

— Où cache-t-on un galet, Pupu ?

— Sur une plage.

— Et où cache-t-on un pseudo-saint du XIII<sup>e</sup> siècle ?

— Parmi... plein d'autres pseudo-saints du XIII<sup>e</sup> siècle ?

Il sourit.

— Tu les as parachutés ici – tous les vingt-huit – juste pour couvrir St Zvlkx ?

— Vingt-sept, plus précisément... il y en a un qui était authentique. Mais je ne l'ai pas fait tout seul. J'avais besoin



de quelqu'un pour déclencher un cyclone temporel dans l'Age des Tenebres afin de brouiller les pistes. Quelqu'un qui maîtrise à la perfection le voyage dans le temps. Un expert capable de surfer sur le cours du temps avec une facilité que je n'aurai jamais.

— Moi ?

Il s'esclaffa.

— Mais non, bécasse... *Friday*.

En entendant son nom, le petit garçon leva les yeux. Il mâchonna le pastel, grimaça et recracha les morceaux sur Pickwick, qui bondit de frayeur et courut se cacher.

— Pupu, je te présente le futur chef de la ChronoGarde. Comment crois-tu qu'il a survécu à l'éradication de Landen ?

Je regardai l'enfant qui me sourit.

Papa consulta sa montre.

— Bon, il faut que j'y aille. Nelson recommence son manège. Et, comme on dit chez nous, le temps n'attend pas.

## Le rideau tombe

### LES NEANDERTALS – ESPÈCE MENACÉE

Cousins jadis disparus de l'homo sapiens, les Neandertals ont été classés hier « espèce menacée », au même titre que le loir comestible et le grèbe moyennement huppé. Le nouveau chancelier, Mr. Redmond van de Poste, leur a accordé ce statut en remerciement de leur performance lors de la finale du SuperArceau Swindon-Reading. En lisant un discours spécialement rédigé pour la circonstance, Mr. van de Poste a déclaré : « Personnellement, je me fiche de votre statut comme de ma première chemise, mais les électeurs voient d'un bon œil les mesures en faveur de gros balourds dans votre genre. » Son discours a été chaleureusement accueilli par les Neandertals qui s'attendaient à un fatras de demi-vérités et de fausses informations. « La demande de classement parmi les espèces protégées, a ajouté le chancelier, sera examinée l'année prochaine... si on n'a rien de mieux à faire d'ici là. »

Article paru dans *Le Mal de Crâne de Swindon* le 7 septembre 1988

Trois semaines plus tard, j'étais suffisamment rétablie pour recevoir une récompense au cours d'un déjeuner à la mairie. Lord Volescamper décerna à l'ensemble de l'équipe la médaille « Étoile de Swindon », spécialement frappée pour l'occasion. Le seul Neandertal à se manifester fut Stig, conscient de ce que cela représentait pour moi, même s'il avait du mal à comprendre la notion de mérite individuel.

La cérémonie fut suivie d'une réception. Tout le monde voulait causer avec moi, surtout pour savoir si j'allais rejouer au croquet en tant que pro. Je croisai Handley Paige ; il sursauta en me voyant et vida convulsivement son verre.

— J'ai décidé de ne pas tuer mon personnage d'empereur Jark, annonça-t-il précipitamment. Je tiens à le préciser, pour qu'on n'aille pas imaginer que j'arrête la série. Jamais je ne l'arrêterai. Vous entendez, jamais !

Il jeta un coup d'œil circonspect sur la salle.

— Pardon ? dis-je. Je ne comprends pas très bien.

— Mais oui... c'est ça, répliqua-t-il, caustique.

Il voulut boire dans son verre vide et repartit au bar.

— C'est quoi, cette histoire ? me demanda Landen.

— Aucune idée.

Spike aussi était là ; il se faufila jusqu'à moi tandis que j'allais me chercher un autre verre.

— Que vous a-t-elle dit quand elle a pris votre place ?

Je pivotai vers lui ; qu'il soit au courant ne m'étonnait guère. Après tout, les semi-morts étaient son rayon.

— Elle a dit qu'elle voulait compenser une partie du mal qu'elle avait causé. Elle savait qu'elle ne vous embrasserait plus jamais, ni vous ni Betty.

— Même si vous pouviez lui dire non, je suis content que vous ne l'ayez pas fait. Je l'aimais, mais elle était pourrie jusqu'à la moelle.

Il se tut. Je lui touchai le bras.

— Pas jusqu'à la moelle, Spike. Elle vous aimait beaucoup tous les deux.

Il me regarda et sourit.

— Je sais. Vous avez bien fait, Thursday. Merci.

Il me serra dans ses bras et disparut.

Je répondis à des tas d'autres questions concernant le SuperArceau, puis décidant que j'en avais assez, je demandai à Landen de me ramener à la maison.

Landen conduisait la Speedster, avec Friday dans un siège-auto à l'arrière, à côté de Pickwick qui depuis le départ d'Alan ne voulait pas qu'on la laisse seule.

— Land ?

— Mmm ?

— Tu ne trouves pas ça bizarre. que j'aie survécu ?

— J'en suis heureux, bien sûr...

— Arrête la voiture une minute.

— Pour quoi faire ?

— Arrête-toi, je te dis.

Il freina ; je descendis avec précaution et m'approchai de deux silhouettes assises sur le trottoir devant un café Goliathe. Marchant sans bruit, je me posai à côté de l'une d'elles, la plus grande, sans que l'intéressé s'en rende compte. Il tourna la tête et sursauta en me voyant.

— Il fut un temps, fit une voix triste et familière, où vous n'auriez jamais pu prendre un Griffon par surprise !

Je souris. C'était une créature avec la tête et les ailes d'un aigle et le corps d'un lion. Il portait des lunettes et un cache-nez sous son trench, ce qui atténuait quelque peu son aspect formidable. Il était fictif, naturellement, mais c'était aussi le chef du service juridique de la Jurifiction, mon avocat... et ami.

— Griffon ! m'exclamai-je. Mais que faites-vous dans le Monde Extérieur ?

— Je suis venu vous voir, chuchota-t-il en jetant un œil alentour et baissant la voix. Vous connaissez la Tortue Fantaisie ? C'est mon nouveau bras droit au cabinet.

La tortue à tête de veau fixait le vide d'un air mélancolique. Comme le Griffon, elle sortait tout droit d'*Alice au Pays des Merveilles*.

— Comment allez-vous ?

— Bien... je suppose.

Et la Tortue Fantaisie soupira, se frottant les yeux avec un mouchoir.

— Que se passe-t-il ?

— C'est sérieux... trop sérieux pour le NDBDP-phone. Et puis, j'avais besoin d'un prétexte pour aller étudier les îlots directionnels dans votre monde. C'est un sujet qui me fascine.

Soudain, j'eus très chaud... et cette sensation de chaleur s'accompagna de picotements. Pas à cause des îlots directionnels, non, mais en pensant à mon *inculpation*. Pour infraction à la fiction. J'avais modifié la fin de *Jane Eyre*, et le Tribunal des Cœurs m'avait reconnue coupable. Restait à connaître la sentence.

— Alors, j'écope de quoi ?

— Rien de grave, rassurez-vous.

Le Griffon fit signe à la Tortue Fantaisie qui lui passa une feuille de papier maculée de larmes.

Je pris la feuille et déchiffrai l'écriture à demi effacée.

— Ce n'est pas très courant, concéda le Griffon. Je trouve l'histoire du vichy bleu particulièrement inhumaine – il y aurait là matière à faire appel.

Je regardais fixement le papier.

— Vingt ans de ma vie en vichy bleu, murmurai-je.

— Et vous ne pourrez pas mourir tant que vous n'aurez pas lu les dix livres les plus ennuyeux, ajouta le Griffon.

— Ma grand-mère a eu la même chose, expliquai-je, un peu perplexe.

— Impossible, décréta la Tortue Fantaisie en séchant ses pleurs. Cette sentence est unique, à l'image du crime lui-même. Les vingt ans de vichy, c'est quand vous voulez... vous n'êtes pas forcée de le faire maintenant.

— Mais ma grand-mère a eu la même punition... !

— Vous vous trompez, rétorqua le Griffon fermement.

Il reprit le papier, le plia et le mit dans sa poche.

— Bon, il faut qu'on vous laisse. On se voit aux noces d'or de Bradshaw ?

— Oui-i, dis-je lentement, toujours déconcertée.

— Excellent. Page 221, *Bradshaw et le diamant de M'shala*. Chacun vient avec une bouteille et une banane. Apportez votre mari. Je sais bien qu'il est réel, mais nul n'est parfait, et tout le monde brûle de faire sa connaissance.

— Merci. Et pour ce qui est...

— Bonté divine ! s'écria le Griffon en consultant une grosse montre de gousset. C'est déjà l'heure ? On a un quadrille des homards dans dix pages !

La Tortue Fantaisie se ragaillardit en entendant cela ; l'instant d'après, ils n'étaient plus là.

Je retournai d'un pas traînant à la voiture.

— Pah ! fit Friday d'une voix forte.

— Tiens ! déclara Landen. Il vient de dire très clairement « papa » !

Il remarqua le pli qui me barrait le front.

— Qu'y a-t-il ?

— Landen, ma grand-mère maternelle est morte en 1968.

— Et... ?

— Eh bien, si elle est morte cette année-là, et que la mère de papa est morte en 1979...

— Oui ?

— *Alors c'est qui, là-bas, dans le Home du Crépuscule ?*

— Je ne l'ai jamais rencontrée, dit Landen. Je pensais que « mamie » était un terme d'affection.

Je me tus. J'avais cru qu'elle était ma grand-mère, or elle ne l'était pas. En fait, je la connaissais depuis trois ans seulement. Avant ça, je ne l'avais jamais vue. Non, ce n'est pas tout à fait exact. Je la voyais chaque fois que je me trouvais face à un miroir, simplement elle était beaucoup plus jeune. Mamie n'était pas ma mamie. Mamie était *moi*.

\*

\* \*

Landen me déposa devant le Home du Crépuscule. J'entrai seule, le laissant dans la voiture avec Friday. Le cœur lourd, je montai dans sa chambre où je trouvai la surveillante d'étage penchée sur la très, très vieille femme que j'allais devenir un jour.

— Est-ce qu'elle souffre beaucoup ?

— Elle est sous antalgiques, répondit l'infirmière. Vous êtes de la famille ?

— Oui, acquiesçai-je, nous sommes très proches.

— C'est une femme remarquable, murmura-t-elle. Je trouve miraculeux qu'elle soit encore parmi nous.

— C'était une punition.

— Pardon ?

— Peu importe. Elle n'en a plus pour longtemps.

Je m'approchai du lit, et elle ouvrit les yeux.

— Bonjour, petite Thursday !

Mamie me salua faiblement de la main. Elle retira le masque à oxygène, mais l'infirmière la réprimanda, et elle le remit.

— Tu n'es pas ma grand-mère, n'est-ce pas ? dis-je en me penchant sur le lit.

Elle sourit avec bienveillance et posa sa petite main rose et ridée sur la mienne.

— Je suis bien mamie Next, répliqua-t-elle, seulement pas la tienne. Quand l'as-tu découvert ?

— Je viens d'apprendre ma sentence par le Griffon.

Maintenant que je savais, sa vue m'était plus familière que jamais. Je remarquai même la petite cicatrice au menton, souvenir de la charge de la Brigade de Blindés Légers en 1972, et l'ombre de la cicatrice au-dessus de son œil.

— Comment se fait-il que je ne m'en sois pas rendu compte ? demandai-je, interdite. Mes *vraies* grands-mères sont mortes toutes les deux... et le pire, c'est que je le savais.

La vieille femme fatiguée sourit à nouveau.

— On ne vit pas avec Aornis dans sa tête sans apprendre deux ou trois trucs, ma chère. Je n'ai pas perdu mon temps avec toi. Sans ça, notre mari n'aurait pas survécu – Aornis aurait pu tout effacer pendant que nous résidions dans *Les Hauts de Caversham*. Où est-il, à propos ?

— Dehors, avec le petit Friday.

— Ah !

Elle plongea son regard dans le mien.

— Tu lui diras que je l'aime ?

— Bien sûr.

— Bon, maintenant que tu sais qui je suis, je pense qu'il est temps de partir. J'ai fini par trouver les dix classiques les plus ennuyeux... et j'ai pratiquement terminé le dernier.

— Je croyais que tu devais connaître une « illumination » avant ton départ, un dernier moment fort de ta vie ?

— Nous y sommes, petite Thursday. Mais ce n'est pas mon moment, c'est le *nôtre*. Prends *La Reine des fées*, là-bas. J'ai cent dix ans, et mon heure a sonné depuis longtemps.

Je me tournai vers la table et m'emparai du livre. Je n'avais jamais lu la fin ; je n'avais même pas dépassé la quarantième page. Tellement c'était ennuyeux.

— Ce n'est pas à toi de lire ? m'enquis-je.

— Moi, toi, quelle différence ?

Elle pouffa, mais le rire se transforma en quinte de toux, qui s'arrêta seulement lorsque je la redressai avec soin.

— Merci, ma chère ! haleta-t-elle. Il ne reste plus qu'un paragraphe. La page est marquée.

J'ouvris le volume, mais je n'avais pas envie de lire. Mes yeux s'emplirent de larmes. Je regardai la vieille femme qui me répondit par un doux sourire.

— Il est temps, dit-elle simplement, mais je t'envie... tu as encore tant d'années merveilleuses devant toi. Lis, s'il te plaît.

Je m'essuyai les yeux quand soudain une pensée me vint à l'esprit.

— Mais si je lis ça maintenant, commençai-je lentement, au moment où *moi* j'aurai cent dix ans, je l'aurai déjà lu, et alors je... juste à la dernière phrase, avant que je... enfin, moi en plus jeune...

Je m'interrompis, songeant à l'impossible paradoxe.

— Chère Thursday ! dit la vieille femme avec bonté. Ce que tu peux être *linéaire* ! Ça marche, crois-moi. Les choses sont bizarres au-delà de tout entendement. Tu l'apprendras en temps voulu, comme je l'ai appris, moi.

Elle sourit avec indulgence, et je baissai le nez sur le livre.

— Tu n'as rien à me dire ?

— Non, ma chère. Il y a des choses qu'il vaut mieux taire. Landen et toi serez très heureux ensemble, fais-moi confiance. Allez, lis, petite Thursday.

L'air ondoya, et mon père se matérialisa de l'autre côté du lit.

— Papa ! dit la vieille femme. Merci d'être venu.

— Je n'aurais pas manqué ça, ô fille, ma fille, répondit-il tout bas.

Se penchant, il l'embrassa sur le front et lui prit la main.

— Je t'ai amené de la visite.

Je reconnus le jeune homme que j'avais entrevu avec Lavoisier à mon mariage. Il posa sa main sur la sienne et l'embrassa.

— Friday ! dit la vieille femme. Ils ont quel âge, tes enfants, en ce moment ?

— Tu n'as qu'à leur demander, maman !

Ils étaient là, en effet, à côté de la femme de Friday qu'il n'avait pas encore rencontrée. Une fillette d'un an et des poussières, ignorante de son avenir. Avec deux enfants, mes deux petits-enfants dont l'idée même restait à venir. Je continuai à lire *La Reine des fées*, lentement, d'un ton mesuré, pendant que de nouvelles personnes surgissaient dans la chambre de la vieille femme.

— Tuesday ! dit-elle.

C'était ma fille. Nous en avions vaguement parlé, sans plus... et voilà qu'elle était là, devant moi, une fringante sexagénaire. Elle avait amené ses enfants aussi, et l'un d'eux avait amené les siens.

En tout, je dus voir vingt-huit de mes descendants cet après-midi-là, tous éplorés, et dont un seul était né pour l'instant. Une fois qu'ils eurent fait leurs adieux, d'autres visiteurs se présentèrent à son chevet. Il y avait là l'empereur Jark et l'impératrice, et Mr. et Mrs. Bradshaw qui n'avaient pas pris une ride. Le Chat du Cheshire vint également, ainsi que plusieurs Miss Havisham, une délégation de homards du futur lointain, un homme corpulent avec un cigare au bec, et d'autres personnages qui se succédèrent poliment. Je poursuivais ma lecture en lui tenant la main, tandis que la vie désertait peu à peu son corps fatigué. Quand j'en arrivai à la dernière strophe de *La Reine des fées*, elle avait fermé les yeux et respirait par saccades. Tous les visiteurs étaient partis ; il ne restait plus que moi et mon père.

Ma lecture achevée, j'avais fini de purger ma peine. Vingt ans de vichy et dix livres ennuyeux. Je refermai le volume et le posai sur le lit à côté d'elle. Déjà, son visage était exsangue, et sa bouche entrouverte. Quelqu'un renifla doucement. Je n'avais encore jamais vu mon père pleurer, mais à présent, de grosses larmes roulaient en silence sur ses joues. Il me remercia et partit, me laissant seule avec la femme dans le lit, et l'infirmière qui attendait discrètement à la porte. J'étais triste en ce sens que j'avais perdu quelqu'un que j'aimais bien, mais je n'étais pas effondrée. Après tout, je me sentais encore très vivante. J'avais appris voilà quelques années à la mort de mon propre père que mort et fin de vie étaient deux choses différentes, et cela me réconforta.

— Ça va ? demanda Landen lorsque je remontai en voiture. On dirait que tu as vu un fantôme !

— Plusieurs, répondis-je. Je crois que j'ai vu toute ma vie défiler devant mes yeux.

— Et j'en faisais partie ?

— Tu penses bien !

— Ça m'est arrivé une fois, dit-il. L'ennui, c'est que j'ai cillé et du coup j'ai loupé le meilleur.

— Il me faudra plus qu'un battement de cils, déclarai-je en effleurant son oreille du bout des lèvres. Comment va le petit père ?

Il est venu à force de pointer le doigt à droite et à gauche.

— Il est vain, à force de pointer le doigt à droite et à gauche.

Je me retournai. Friday, affalé, ronflait sur la banquette arrière.

Landen démarra et sortit du parking.

— Qui était cette vieille femme, au fait ? s'enquit-il en s'engageant dans la rue. Tu ne me l'as jamais dit.

Je réfléchis un instant.

— Quelqu'un qui me connaissait vraiment bien et qui était là quand il fallait.

— Moi aussi, j'ai quelqu'un comme ça, fit Landen, et si ça lui dit, je l'invite à dîner. Qu'est-ce qui te plairait ?

Je songeai à la vieille femme dans le lit, vêtue de vichy, suspendue à la dernière strophe, et à tous ces gens qui étaient venus la voir. La vie, décidai-je, serait belle et, qui plus est, peu banale.

— Avec toi, répondis-je tendrement, SmileyBurger, c'est le Ritz.